N° 683 37e Année. Tome CXCII 1er Décembre 1926

MERCVRE

DE

FRANCE



Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Égypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, République d'Haïti, Hongrie, Lettonie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1926 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier

BULLETIN FINANCIER

Le marché des changes, au cours de cette quinzaine, a subi une forte agitation, du ait du recul de la livre et du dollar, ce qui eut pour effet d'entrainer toute la cote, aleurs internationales ou françaises indistinctement. Il convient néanmoins de remaruer que, pour ces dernières, les cotisations des principales valeurs anticipent largeient la possibilité de stabiliser notre franc à raison de 150 fr. pour une livre, et qu'en lôture de meilleures dispositions ont prévalu.

Nos fonds d'Etat ont suivi, ce qui est bien rationnel, les fluctuations du franc et se résentent en reprise appréciable ; l'emprunt de la Caisse autonome des Tabacs, introuit maintenant au marché officiel, se négocie aux environs de 500 fr. Les emprunts rangers furent actifs ; activité remarquable des fonds turcs, un prochain accord sur question de la monnaie de paiement de la dette ayant maintenant chance d'aboutir rochainement. Les fonds russes, stimulés par des bruits de reprise des pourparlers vec les Soviets, font également meilleure contenance. Fonds mexicains plus lourds, nds chinois en baisse sur les nouvelles politiques.

D'abord assez malmenés sous l'influence d'une ambiance déprimante, les Etablissements de Crédit se sont par la suite vivement redressés.

Quant aux banques étrangères, elles furent fortement éprouvés par la réaction des hanges.

L'amélioration survenue sur le marché des frets a exercé son action sur les valeurs navigation, qui furent un peu mieux achalandées et gagnent quelques points. Nos harbonnages, favorisés par la grève britannique, ont pu de ce fait se maintenir convenablement, bien qu'ayant été aussi assez agités. Les principales valeurs métallurgiques t subi des dégagements, conséquence de la mauvaise allure générale ; beaucoup de ines métalliques subirent une violente agitation due à la réaction des devises ; la bonne nue du marché des métaux, qui est demeuré assez stable, y fit heureusement contrepids.

Par suite du cyclone de Cuba, le déficit de la production de la canne à sucre est timé à 270.000 tonnes par rapport à l'année dernière ; aussi les valeurs sucrières conuent-elles à être recherchées, les cours du sucre étant en hausse marquée à Paris et New-York.

Le groupe des valeurs pétrolifères fut assez agité ; lourdeur assez accentuée, bien que ivie d'un certain redressement qui pourra se poursuivre. Phosphates calmes, produits imiques irréguliers. Valeurs de caoutchouc en meilleure tendance, étant donné que baisse des cours de la matière au-dessous de 1 sh. 9 rend à peu près certaine la dimiution du quantum exportable pour le prochain trimestre. Le compartiment des Mines or et des valeurs territoriales fut fortement éprouvé par la régression de la livre, et fait d'une position chargée à la hausse.

Introduit récemment à la cote des changes, le belga s'est traité aux environs de 456.

LE MASQUE D'OR.

PROSPER MÉRIMÉE[1]

—

En un temps où il est de fort bon goût de rechercher les origines des hommes illustres, de prétendre surtout à expliquer, — assez arbitrairement, à mon sens, — leurs qualités par les caractères des provinces d'où sont venus leurs ancêtres, il est cependant notoire que l'on a laissé ces questions-là à peu près complètement de côté en ce qui concerne Prosper Mérimée. C'est qu'en effet on distingue mal chez lui des caractères qui soient naturels ; il y en eut, certes, mais ils demeurent recouverts par tout un système de caractères acquis ou même appris par l'homme même au contact de la vie.

A la vérité, Mérimée offre la figure d'un Parisien, parce que Paris est le centre intellectuel et mondain de la France, d'un Parisien pour qui toutes les occupations de l'esprit sont dignes d'attrait, d'un Parisien ouvert au cosmopolitisme. Il serait tout à fait vain, après cela, de s'occuper

(1) L'œuvre de Prosper Mérimée tombe dans le domaine public au milieu de décembre. L'écrivain est mort en septembre 1870, mais l'on sait qu'en suite de la guerre, les cinquante ans ordinaires qui amènent l'œuvre d'un écrivain au domaine public ont été prolongés sensiblement. Il nous souvient parfaitement que l'on n'a pas manqué, en 1920, de célébrer le vrai cinquantenaire ; il semble toutefois que plusieurs commentateurs ont alors et encore craint de reconnaître à Mérimée le véritable rang que ce parfait écrivain doit occuper dans notre histoire littéraire ; il est donc toujours opportun de ne négliger nulle occasion de revenir sur lui. Comme cependant on a encore présentes à l'esprit, ou sous la main, les études qui, il y a six ans, ont été consacrées à son œuvre, nous avons pensé qu'il n'était pas mauvais, cette année, de présenter l'homme plutôt que l'œuvre en traçant une trop rapide esquisse de sa vie.

des origines paternelles et maternelles de la famille de cet homme.

L'on sait couramment que son grand-père Mérimée était avocat au parlement de Normandie et qu'il fut intendant du maréchal de Broglie ; le fils de cet intendant fut le père de l'écrivain et il se nommait Léonor Mérimée. Il était peintre, ancien élève de David et d'une réputation fort honorable qui le conduisit au secrétariat général de l'École des Beaux-Arts. Ce Léonor écrivit même des ouvrages de technique picturale. Portez donc, si vous y tenez, ces qualités d'artiste au compte de ce que Mérimée tint de son père et ajoutez encore, si vous y tenez toujours, car moi, je n'y tiens guère, que, comme beaucoup de peintres, il voyagea fort ; vous pourrez ainsi, si le cœur vous en dit, penser que le goût voyageur de Prosper est un lot de l'héritage paternel. Le père de Mérimée est mort en 1836.

Je crois que Prosper Mérimée tint davantage de sa mère. Anna Moreau, — c'est le nom de cette mère, — était d'origine obscure et peu fortunée ; de plus, elle était sans beauté et l'on s'est accordé à dire que son fils lui ressemblait. Elle était encore toute jeune fille, et même pensionnaire, lorsqu'elle fut rencontrée par Léonor Mérimée, qui, lui, avait déjà la quarantaine et allait lui donner des leçons de dessin. La différence d'âge entre les parents de Prosper était donc grande.

Ce serait toutefois abuser que de dire que son père, lorsqu'il l'eut, était un vieillard ; simplement il n'était plus un jeune homme. C'est le 27 septembre 1803 que le futur écrivain naquit. Je crois que l'on peut assurer qu'il ne fut point baptisé ; lui-même l'affirma et l'on prit ce propos, probablement véridique, pour une fanfaronnade. Un écrivain, de qui les fantaisies du reste ne se comptent pas, a même imprimé que Prosper fut baptisé le 28 septembre, ce qui déjà donne des doutes, car il n'est point accoutumé de porter les enfants à l'église le lendemain même de leur naissance : Mirecourt a peut-être voulu écrire que le

28 septembre le nouveau-né fut déclaré à l'état civil. J'ai, pour ma part, publié ailleurs un document qui constate en tout cas qu'il n'y eut point de baptême de Mérimée à Saint-Germain-des-Prés, qui était la paroisse des parents. A mon sens, la question est réglée. Sur ce point, je dirai tout de suite que, toute sa vie, Prosper Mérimée fut nettement athée; l'on n'ignore d'ailleurs point les sarcasmes, parfois vifs et voulus, qu'il réserva, en plusieurs de ses pages, à la religion. Une excellente dame, Mme de La Rochejaquelein, tenta, sous le Second Empire, de le convertir ; elle y perdit ses grâces qui étaient charmantes. Enfin, Mérimée mort eut, pour ses funérailles, l'assistance d'un pasteur protestant. On eût pu se passer de tout ministre du culte ; cependant il faut distinguer dans ce fait de la présence du pasteur, en quelle indifférence on savait que Mérimée tenait ces choses-là : on engagea sans doute le premier homme d'église que l'on rencontra sans se soucier de sa confession. Je ne cache pas, d'ailleurs, qu'en ses derniers jours, à Cannes, Mérimée était entouré d'une famille anglaise qu'il avait même instituée pour sa légataire universelle et son exécutrice testamentaire. Il se peut que cette famille ait eu de bonnes raisons pour se tenir autorisée à agir selon son idée; au surplus, si la question religieuse n'avait jamais été posée entre Mérimée, Miss Lagden et Mrs Ewers, ces dames avaient pu croire, à de certains aspects de l'homme, que l'écrivain défunt était calviniste...

Maintenant je vous avertis que tout ceci n'est qu'enjolivements. La vérité est beaucoup plus simple ; le testament de Mérimée énonçait effectivement : « Je désire qu'on appelle à mon enterrement un ministre de la confession d'Augsbourg. » D'ailleurs les vaines suppositions que je relatais à l'instant ont déjà été faites, et sérieusement, par des gens à qui la ligne du testament avait échappé ou qui trouvaient plus piquant de divaguer comme je viens de le faire. Quant à moi, en évoquant ces divagations, j'ai sim-

plement entendu qu'elles répondent toutefois à une certaine vérité du caractère de Mérimée et c'est pour ajouter un trait au dessin de ce caractère que j'ai feint d'en faire état.

Revenons plutôt aux enfances.

Prosper Mérimée fut un enfant faible et maladif de qui l'on pensa souvent qu'il ne vivrait point. Il dut à cet état autant qu'aux dispositions attentives de ses parents d'être extrêmement choyé.

Il y avait d'abord chez les Mérimée le goût des arts et de la lecture. La famille était cultivée et, à la maison, on lisait avec plaisir les conteurs du précédent siècle. Notez tout de suite que ce sont ces conteurs que l'on y choisissait, ces conteurs libertins, un peu secs, conviés cependant à la galanterie, tels que Laclos, Prévost, Crébillon le fils, car cela n'est peut-être pas sans influence sur la future carrière de Mérimée. En tout cas, l'on dédaignait, chez les Mérimée les écrivains de ce même XVIII[e] siècle qui ont monté la sensiblerie à la valeur d'une religion ou d'une sociologie. C'est que, dans cette famille, l'on n'était aucunement sensible, quoique l'on y eût une certaine bonté ou plutôt beaucoup d'amitié discrète. Prosper Mérimée dut à ce milieu de ne guère connaître, dans son enfance, les occasions d'être attendri, car ses parents écartaient les sujets qui sont capables de tendre les sentiments. Je crois qu'ils avaient une indifférence pour les choses extérieures. En revanche, l'intérieur était doux, un peu ouaté.

Il y a une anecdote que l'on doit à Taine, dont Sainte-Beuve s'est servi et qui n'est d'ailleurs pas certaine. Prosper avait cinq ans ; ayant été puni et poussé hors de la pièce où sa mère se tenait, il se mit à pleurer. Lorsqu'on lui permit de rentrer, sa figure avait pris un tel aspect de désespoir pour une si petite cause que l'on rit. C'est à dater de ce jour que l'enfant aurait pris et tenu la résolution de toujours refouler ses sentiments. Cela paraît plutôt un apologue qu'un trait vif ; cependant vous pouvez voir en cette histoire que justement la famille Mérimée avait

gardé d'autrefois cette disposition à ne pas prendre au tragique les affaires enfantines. Si Mme Mérimée eût été une assidue de Rousseau, quelle affaire royale n'eût-elle pas fait de cet incident d'un enfant qui pleure pour une petite punition !

Toutefois j'insiste qu'il ne faut pas croire à de la dureté chez ces gens ; à un peu de sécheresse, oui ; surtout à de la réserve et à un vif sentiment de la mesure, peut être à une sorte de restriction bourgeoise. Ajoutez à cela, pour Prosper, une direction plus décidée à la vie de l'écrivain et vous pourrez distinguer les caractères qu'il prit au sein de sa famille. Au surplus, il faut dire que, dans cette famille, on cultivait l'anglomanie qui était déjà à la mode et qui allait bientôt devenir plus obsédante encore ; il faut dire aussi que Mme Mérimée était voltairienne, assez railleuse et fort antireligieuse. Tout cela sera de Mérimée même.

Je pense que l'on entrevoit cet intérieur bourgeois, confiné dans le faubourg Saint-Germain. J'appuie sur son caractère bourgeois et assez renfermé, fort intime. Le vrai est que Prosper Mérimée garda toute sa vie une très vive affection pour sa mère et que lorsqu'elle mourut, en 1852, il ressentit une très grande peine.

Plusieurs personnes ont gardé des souvenirs concordants de cette Mme Mérimée, surtout dans son âge avancé. L'impératrice Eugénie l'avait connue comme une « curieuse vieille dame, aussi originale dans ses manières et dans son costume que dans ses opinions ». La famille Buloz l'a connue une vieille dame soignée, nette, qui aimait à s'entourer de chats et de bibelots déjà un peu rococos à l'époque. Elle portait des fanfreluches et des bonnets à dentelles et tuyautés. Sa conversation devait être pleine de politesse en même temps qu'émaillée d'esprit railleur.

En 1815, Prosper avait douze ans et il n'est pas apparent que les événements tragiques de cette année-là aient laissé en lui une bien forte empreinte : tout juste, semble-t-il,

quelques traits vifs et précis, des traits de détail. La famille n'ouvrait guère ses fenêtres sur l'extérieur.

L'éducation de Mérimée fut donc une éducation familiale. Toutefois, le jeune homme suivit les cours du lycée Henri-IV où il fit de bonnes études, sans succès notoires. Même, pour son instruction littéraire, il est certain que Mérimée préféra les goûts que montraient ses parents et que j'ai déjà allégués, à ceux qui étaient encore plus particulièrement en vogue parmi la jeunesse d'alors : cette jeunesse se délectait toujours aux œuvres sensibles ou larmoyantes de la fin du XVIIIe siècle.

Léonor Mérimée, le peintre, vit en son fils des dispositions réelles pour la peinture ; comme beaucoup d'artistes, il s'empressa donc de détourner son fils de ce genre de dispositions. Il décida que ce fils ferait son droit et serait un avocat. Prosper Mérimée fit donc son droit, mais il ne devint pas avocat. Ses années d'études juridiques lui fournirent d'abord l'occasion de s'amuser, ensuite celle de nouer des relations littéraires qui devaient l'accompagner dans la vie. Ses premiers amis furent Jean-Jacques Ampère et Albert Stapfer. Michelet était déjà son camarade de lycée, quoique de quatre ans plus âgé.

De cette époque où Mérimée fut étudiant, on cite déjà quelques énormes plaisanteries qu'il imagina ; il paraît notamment qu'il mystifia le naturaliste Cuvier dans sa manie de collectionneur d'autographes. La mystification a été l'un des goûts prononcés de toute la vie de Mérimée. Il faut dire que ses mystifications mondaines ne furent pas toujours d'un goût aussi réussi que sa mystification littéraire de *Clara Gazul*. Toutefois il faut reconnaître ce caractère comme l'un des plus singuliers de la figure de Mérimée.

Ce doit être par Albert Stapfer que Mérimée pénétra dans les salons et dans les réunions littéraires. Stapfer le conduisit chez son propre père où fréquentait Stendhal. On peut penser que cette première rencontre noua en Mé-

rimée les premiers fils de sa future carrière d'écrivain. Il faut cependant se garder de trop le regarder comme un disciple strict de Stendhal. Il y a certes, entre les deux hommes, beaucoup de traits moraux qui sont semblables; mais ces traits n'ont pas sûrement été hérités de Beyle par Mérimée : on les retrouve tous dans le lot que Mérimée possédait en don propre ou dans celui qui lui vient des dispositions de sa famille. Le plus remarquable est que ce ne sont point des traits ordinaires, que ce sont souvent des traits distinctifs et singuliers ; ce qui est donc arrivé, c'est ceci que deux hommes se sont rencontrés qui avaient en commun ces dispositions singulières. Il faut le dire en dépit de ce que Mérimée a prétendu plus tard, à savoir qu'il n'y avait rien de commun entre ses propres goûts et ceux de Stendhal ; il reste cependant qu'il est presque faux d'assurer, comme on l'a fait souvent, que l'auteur de *Colomba* est le disciple de celui du *Rouge et le Noir*. L'étude complète qui montrerait l'erreur de cette filiation directe est du reste encore à faire sérieusement. Ce qu'il faut avoir la probité de dire en ce moment, c'est simplement que Mérimée n'avait sans doute point l'étoffe nécessaire à faire un second Stendhal ou à renouveler Stendhal. S'il eût voulu le suivre, il fût demeuré fort loin derrière lui et il serait resté un écrivain dans sa suite.

Sa fortune est meilleure que cela. Prosper Mérimée n'aura pas été le second d'un plus éminent que lui ; il aura été d'abord le meilleur d'un certain groupe dont il a réalisé au mieux les tendances qui, sans lui, seraient restées assez virtuelles ; il aura ensuite et pour sa propre gloire donné les morceaux les plus parfaits d'un genre peut-être discret.

Le groupe où Mérimée excella fut un groupe romantique, en qui il convient cependant de voir tout autre chose que le groupe du romantisme lyrique d'où sortaient déjà les Hugo, les Vigny et leurs amis. Le groupe de Mérimée peut bien avoir Stendhal comme bannière, si l'on veut ; néanmoins les participants avaient une certaine modération

de jugement qui n'était point de l'auteur de *Racine et Shakespeare*. Et puis, ces participants étaient plus souvent capables de créer des idées que de grandes œuvres. Entre eux, l'on discutait beaucoup et il est constant que la distinction et la culture des esprits qui s'y trouvaient réunis ou rattachés étaient de nature à proposer des idées originales et même fécondes. Ces hommes, ce sont Delécluze, Ampère, Vitet, Rémusat, Leclercq, Duvergier de Hauranne ; ils trouvaient un appui dans *le Globe* de Dubois. Les uns et les autres avaient une ardeur et aucun ne s'empêchait à contraindre l'expression de ses sentiments. En réalité, ils furent surtout, du moins à cette époque, des animateurs.

Leur réussite fut de fournir à Mérimée une nourriture. Au milieu d'eux, Mérimée était le plus silencieux ; il écoutait, il prenait des choses ; il en laissait bien d'autres ; en lui-même il remettait au point. Généralement on pensait qu'il n'avait guère de chaleur ou que peu d'idées. A la vérité, les idées se formaient en lui.

Je n'ai point dit encore que la pensée littéraire qui dominait le groupe, c'était la création d'un drame en prose française, qui fût un drame historique, dont le sujet fût pris dans les siècles qui précédèrent le XVIIe et dont la forme eût celle de larges tableaux successifs. Distinguez là peut-être une influence du Stendhal passionné de Shakespeare ; voyez-y aussi et surtout une disposition de l'époque et concurrente de celle qui inspirait, dans le roman, à Vigny son *Cinq-Mars*, à Hugo son *Han d'Islande*. Une influence toujours anglaise, autre que celle de Shakespeare, celle de Walter Scott, serait alors à noter ici. Je rappellerai que Rémusat, que Vitet, que d'autres encore firent les essais de ce drame. La *Jacquerie* de Mérimée, qui est de 1828, n'est pas un chef-d'œuvre ; c'est encore l'œuvre la plus marquante de l'espèce ; elle vint toutefois quelques années après celle de Vitet.

Prosper Mérimée, à cette époque-là, cultivait la forme dramatique.

L'on n'ignore nullement que son premier ouvrage, c'est le *Théâtre de Clara Gazul* (1825). C'était une mystification de très haut goût où le nom de l'auteur vrai ne paraissait pas. Ce qui paraissait en revanche, c'était une vie imaginaire de l'imaginaire Clara ; c'était même un portrait de Clara, fait d'après la propre tête de Mérimée, par Delécluze. Précisons que ce fut le 12 avril 1825 que Delécluze dessina ce portrait.

Les pièces qui composent ce recueil ont le goût du « proverbe », dont l'époque était férue. Leur vivacité, leur couleur sont plaisantes ; leur raillerie est souvent mordante et affleure quelquefois le cynisme. L'on peut distinguer dans les deux *Inès Mendo* tout le germe du futur romantisme dramatique d'*Hernani*. La date de *Clara Gazul* est une date du romantisme.

Bien des gens avaient saisi la supercherie, même en dehors des proches amis du mystificateur. Cependant Mérimée récidiva en donnant, en 1827, la *Guzla* pour la traduction d'authentiques chants illyriens. Je crois qu'à cette occasion l'on se méprit plus encore que pour *Clara Gazul*. Il y eut même des slavophiles pour affirmer qu'ils connaissaient l'original de ces chants qui, à leur goût, passait de loin la traduction... L'on a aussi discuté pour savoir si Gœthe se méprit. Il semble que non. Mais j'ai évoqué ce trait insignifiant pour montrer que, dès cette époque, Prosper Mérimée jouissait d'une réputation étendue. Ses premiers ouvrages, livres de jeunesse cependant, n'avaient point laissé son nom dans l'ombre, malgré leur anonymat sournois, peut-être à cause de cet anonymat et plus certainement à cause de leur originale valeur.

Pour être complet, je nommerai encore *La Famille Carjaval* (1828) et la *Chronique du règne de Charles IX* (1829) qui fut un vrai succès, quoique l'auteur lui-même la déprisât un peu.

Ce sont les œuvres de la préparation de l'écrivain. L'on y note, dans l'ensemble, une habileté fort développée, une

vive intuition des tournures étrangères, un goût très sûr dans ses pointes de hardiesse. *Clara Gazul* les domine toutes assurément ; c'est un recueil, léger sans doute, mais plein d'un attrait extrêmement vif, un petit chef-d'œuvre.

L'activité de Prosper Mérimée était grande. Déjà pour composer les livres que j'ai énumérés, en cinq ou six ans, il ne faut point chômer. A côté, l'écrivain menait une vie mondaine presque agitée, partagée entre ce que l'on nomme précisément le monde et ce que l'on devait appeler trente ans plus tard le demi-monde. Mérimée aimait vivement les femmes et il faut être certain qu'il fut féru d'un grand nombre d'elles et selon des manières fort différentes. Il eut des penchants pour des femmes du monde, pour des jeunes filles, pour des actrices, pour d'autres. Maintes fois ces passions furent si rapides qu'il ne prit ou ne trouva pas décemment le temps de les faire connaître aux intéressées. Il cultiva les longues liaisons, les passions ardentes et sans lendemain, les galanteries sans conséquences, l'amitié amoureuse, l'amitié féminine et, on le sait bien, la correspondance tendre avec des inconnues qui ne le sont plus de nous, mais le demeurèrent longtemps de lui. Ce papillonnage dura jusqu'à la veille de sa mort. Et il faut admirer les nuances que cet homme du monde savait utiliser pour accorder le ton dont il parlait à l'une ou à l'autre de ces femmes à la condition diverse de celles-ci. Il avait en cela une autre délicatesse que Beyle.

Prosper Mérimée, que l'on a dit un cœur sec, souffrit pourtant des peines du cœur, au moins deux fois dans sa vie : vers 1830 et vers 1852. Et l'on a pu noter que cet homme qui aimait les femmes n'en a mis que de méchantes, de dures, de rouées dans sa littérature.

La vie agitée de Mérimée, remplie de visites mondaines, de préoccupations féminines, d'occupations littéraires, de fêtes fort libres en compagnie de la jeunesse dorée, ne lui épargna point de graves crises de dépression.

C'est en proie à l'une d'elles, qu'il partit pour son pre-

mier voyage en Espagne en 1830. Et l'on sait quel fervent de la péninsule fut Mérimée. C'est aussi qu'il savait voyager ; assez peu sensible peut-être aux aspects naturels, il était en revanche fort attentif aux arts et surtout aux mœurs des pays qu'il visitait, cherchant, en excellent cosmopolite, à fondre passagèrement ses habitudes et son esprit dans ceux et celles des pays étrangers. Les chroniques qu'en 1830 il adressa d'Espagne à *la Revue de Paris* en sont un vif témoignage. Ses nouvelles et ses contes en demeurent des témoignages plus répandus. A l'étranger, Mérimée recherchait tout de suite une société choisie ou curieuse où il pût être admis dans un bon rang.

C'est ainsi que, dès son premier séjour à Madrid, il se lia avec Mme de Montijo qui avait alors deux toutes petites filles dont l'une, Eugénie, devait être, vingt-deux ans plus tard, l'Impératrice des Français... L'écrivain s'amusa à faire jouer cette petite prédestinée et il lui apprit, sinon l'écriture, du moins les premiers éléments du français.

Prosper Mérimée était donc en Espagne pendant qu'à Paris on faisait une révolution. Lorsqu'il revint en France, il trouva les Orléans à la place des Bourbons et le duc de Broglie dans les chemins du pouvoir. La famille des Broglie était liée à celle des Mérimée. Les idées de Mérimée étaient orléanistes. Comme cet homme n'avait jamais assez de multiples à sa vie, il voulut bien, outre ce qu'il était déjà, devenir un fonctionnaire. Le comte d'Argout était ministre de la Marine : Mérimée fut son chef de cabinet. Le comte passa au Commerce, puis à l'Intérieur. Comme il n'y a aucune raison, si le ministre est aussi compétent dans un ordre que dans l'autre, pour qu'il n'en aille pas tout de même du chef de cabinet, Mérimée dirigea le cabinet du Commerce après celui de la Marine et celui de l'Intérieur après celui du Commerce. Cette gymnastique, qui d'ailleurs rompt admirablement une activité, dut faire merveille chez Mérimée en qui l'aptitude à s'adapter à tout était prodigieuse.

Le ministre employa cette activité. En 1832, Mérimée fut envoyé en Angleterre pour y étudier notamment le mécanisme des élections. La lettre qu'il adressa au comte d'Argout, sur cette question et sur quelques autres de la vie politique à Londres, est un morceau remarquable.

Précédemment Mérimée avait déjà été à Londres avec des amis ; souvent ensuite il y retourna. Et l'on sait bien qu'il fut un fin connaisseur des choses anglaises ; son anglomanie naturelle ou apprise l'y portait d'ailleurs. Ses amitiés anglaises furent parmi celles qu'il préféra. Et l'on n'ignore point quelle correspondance suivie, intéressante, variée et amusante, il entretint avec les personnes distinguées que furent les Childe, Sutton Sharpe, Panizzi.

Cependant un ministère n'est pas éternel. Les ministres déchus ont l'opposition pour refuge. Les chefs et attachés de cabinet ont une autre fortune : en échange de leur situation instable, on leur donne une situation stable. Le comte d'Argout étant tombé du pouvoir, son chef de cabinet, Mérimée, fut nommé Inspecteur des monuments historiques.

Il faut avouer qu'on ne voit rien, si ce n'est certaines amitiés, qui, dans le passé, ait paru préparer Mérimée à ces fonctions. On l'eût assez bien imaginé comme un attaché d'ambassade, ainsi que plus tard on crut bien voir en lui un ambassadeur. Certes, Mérimée devait avoir les qualités d'un excellent diplomate ; on parla de lui plusieurs fois pour des emplois diplomatiques et sa carrière de fonctionnaire fut d'être inspecteur des monuments : il fut un inspecteur des monuments de premier ordre. Si l'on voulait chercher dans les archives, on trouverait la matière d'une étude sur le rôle de Mérimée dans cette occupation. La liste des trésors monumentaux et artistiques qu'il sauva et la liste de ceux qu'il fit restaurer montreraient de façon précise le prix des services qu'il a ainsi rendus avec le discernement d'une intuition à peu près infaillible. Je dis d'une intuition, parce qu'il n'est pas évident que Prosper Mérimée a joui d'une science archéologique rigoureuse ;

parce qu'il a peut-être usé parfois d'un raisonnement fantaisiste; parce qu'enfin, et même comme artiste, il n'a sans doute pas toujours saisi le sens vrai d'un monument ancien. Les résultats cependant furent comme s'il avait eu la science rigoureuse, la logique sévère, le sentiment juste.

Mérimée était un homme de l'intelligence la plus souple et la mieux aiguisée.

Quoi qu'il en soit, ces nouvelles fonctions obligèrent l'écrivain à de nombreux voyages. L'on connaît, fort peu, car ce sont des livres rares, mais l'on connaît en partie le résultat de plusieurs de ces voyages que Mérimée a consignés dans ses *Notes d'un voyage dans le midi de la France* (1835), *dans l'Ouest* (1836), *en Auvergne* (1838), *en Corse* (1840). Plusieurs rapports et articles archéologiques ont également été publiés.

En 1835, dans une lettre à Léonce de Lavergne, Mérimée écrit, parlant d'une commission dont il était membre et que Guizot avait instituée : « Nous voulons aussi entreprendre un petit travail qui sera tout bonnement le catalogue de tous les monuments et de toutes les antiquités de la France. »

Comptez un peu le temps que ces travaux durent prendre à Mérimée tant en voyages qu'en rédaction et certainement en études spéciales !

Si l'on observe les autres activités de sa vie, l'on connaît cependant que, durant ces années-là, loin de ralentir, elles paraissent décupler.

C'est l'époque où Mérimée est certainement le plus « dandy ». M. l'Inspecteur des monuments mène une folle fête avec Horace de Viel-Castel, Alfred de Musset et d'autres ; vous ne pensez pas que, s'il monte à minuit sur les tours de Notre Dame, c'est pour inspecter les gargouilles : c'est pour boire de l'orangeade sur la plate-forme supérieure. Il fréquente les salons de Mme de Boigne, de la marquise de Castellane. En 1831, il a commencé avec une « inconnue », Jenny Dacquin, cette correspondance nom-

breuse et suivie qui l'absorbera jusqu'au matin même de sa mort.

Enfin, — et pour nous et surtout, — entre 1830 et 1845, Prosper Mérimée écrit la série de ses nouvelles qui comptent ses chefs-d'œuvre, des chefs-d'œuvre, au premier rang desquels *Colomba* (1840) et *Carmen* (1845).

On a lu ces pages admirables. On les relira. Je n'ai pas besoin de répéter ce qu'elles sont, quelle est la concision du récit, l'âpreté et le détachement du ton, le tragique de leur épisode, la concentration des caractères qui y sont dessinés, le sens aigu du dépaysement et celui des mœurs étrangères.

Le temps de la monarchie de Juillet fut littérairement la grande époque de Mérimée et, pour l'homme en général, une quinzaine d'années d'activité prodigieuse.

L'année 1845 marque cependant le terme de la carrière littéraire. Dans ses dernières années, Prosper Mérimée écrira encore quelques nouvelles qui ne sont inférieures que de peu à celles qui sont les moins bonnes de la grande période ; ce sera pour l'agrément d'une société.

En 1843, Mérimée est membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1844 de l'Académie française. Il s'était préparé à ces élections, qu'il n'obtint d'ailleurs que péniblement, par des travaux d'aspect sévère sur l'histoire romaine. C'est comme l'auteur de ces travaux-là qu'il fut choisi par ces deux classes de l'Institut. On peut croire que plusieurs académiciens ignoraient *Colomba* et surtout *Clara Gazul*. Le lendemain de l'élection, ceux de l'Académie française, en ouvrant *la Revue des Deux Mondes* virent la signature de celui qu'ils avaient élu la veille et... ils lurent *Arsène Guillot*. Ils regrettèrent leur vote...

Après cela, Mérimée se donne tout entier à ses rapports et comptes rendus archéologiques.

En 1848, il est déprimé. Une nouvelle révolution est venue, qui a chassé les Orléans qu'il aimait ; il est fort dégoûté de la politique dont l'avenir lui semble sombre. Il

se croit à un 17 brumaire où il n'y aurait pas de Bonaparte pour le 18. Le prince-président Louis-Napoléon le laisse en grande défiance et il le tient assez pour un médiocre qui ferait le pantin. Le coup d'Etat arrive et le trouve sceptique. D'ailleurs, il vient d'avoir une grosse peine : il a perdu sa mère ; de plus il est empêtré dans une mauvaise affaire : l'affaire Libri. On se rappelle cette histoire que l'on crut obscure et qui doit être claire. Libri était un membre de l'Institut, chargé de croix, de titres et d'honneurs, mais qui volait tranquillement dans les bibliothèques dont il devait inspecter les dépôts. Il fut découvert et condamné par défaut, ayant pris la fuite avec ses larcins. De Londres, il criait comme un diable que les faussaires étaient ses accusateurs et qu'il était innocent. On trouve encore dans les vieux papiers les brochures innombrables qu'il commettait. Mérimée était son ami et il était un ami solide. Il le défendit si fort qu'il emporta, à son tour, une condamnation. A cette époque, il purgeait sa prison où il étudiait le russe.

C'est ici le moment de rappeler en passant que l'une des activités toujours multipliées de Mérimée fut d'étudier, dans ses textes, la littérature russe et de la faire connaître en France. En cela, Mérimée fut aussi un précurseur du futur slavisme en France. Il traduisit Pouchkine, Gogol et il donna ses conseils attentifs aux traducteurs de Tourguéneff qui était au surplus son ami.

Cette drôle d'histoire (c'est l'histoire Libri que je veux dire) allait clore une nouvelle période de la vie de Mérimée.

Le 1er janvier 1853, Napoléon III annonçait ses fiançailles avec Eugénie de Montijo, celle-là même que jadis Mérimée avait fait sauter, petite fille, sur ses genoux. Le mariage eut lieu le 29 janvier, après que Mérimée lui-même eut arrangé le contrat. Il ne pouvait plus être question pour le vieil ami de la nouvelle impératrice de bouder la nouvelle cour, ni pour la nouvelle cour de tenir éloigné le

condamné de droit commun d'hier. Le 23 juin 1853, Prosper Mérimée était nommé sénateur d'Empire. Il conservait, presque honorifiquement du reste, ses fonctions d'inspecteur des monuments, mais sans en garder le traitement, sur sa propre demande.

L'attitude de Mérimée vis-à-vis de la cour impériale fut d'une correction absolue ; ses relations avec elle furent celles d'un ami plein de respect et du sentiment des convenances. Il était reçu aux Tuileries pour les réceptions officielles bien entendu, mais aussi à titre privé dans les petits appartements. Il était invité à Compiègne et à Biarritz plus tard.

Auprès de l'impératrice, il animait le cercle intime et ne dédaignait même pas d'y faire le boute-en-train de quelques farces, d'y organiser de petites fêtes d'art ou de littérature.

L'empereur, lorsqu'il imagina d'écrire sa *Vie de César*, demanda les conseils plutôt que les services de Mérimée qui connaissait bien la question.

Il est certain que Mérimée ne se courbait pas facilement. Il traitait l'empereur avec le cérémonial requis vis-à-vis d'un souverain, mais il ne le flagornait point et il gardait strictement son indépendance. Au Sénat, où il fut du reste un membre sans éclat et malheureux, il ne craignit point de s'opposer parfois au gouvernement. En 1854, l'empereur créa une commission qui avait pour fonction de préparer la publication de la correspondance générale de Napoléon Ier ; Mérimée en fit partie ; mais il n'était pas un admirateur passionné du premier de la dynastie ; il s'opposa aux désirs du prince Jérôme, président de la commission ; il eut des démêlés vifs avec le maréchal Vaillant : dix ans plus tard, la commission fut dissoute et remplacée par une autre où ne figuraient ni Mérimée, ni le maréchal, mais des gens plus souples, parmi lesquels Sainte-Beuve. On peut penser que l'échec de la première commission est dû en grande partie à l'indépendance de Mérimée.

J'ai cité ce trait et les précédents pour indiquer l'attitude

de l'écrivain vis-à-vis d'un pouvoir qu'un autre, plus obséquieux et placé dans la même situation que lui, eût été en position d'exploiter largement. Prosper Mérimée ne retira aucun avantage matériel de son amitié aux Tuileries.

Bien au contraire, il lui sacrifia son activité littéraire. Il est bien vrai que ce n'est pas de 1852 que la veine de l'écrivain semble arrêtée, c'est de 1845 ; il est vrai que de plus en plus souvent Mérimée était malade, presque toujours souffrant, parfois cruellement. On ne peut toutefois pas affirmer que plus de liberté ne l'eût pas engagé à de nouveaux récits. Il est encore vrai que le caractère de Mérimée s'accommodait trop bien des servitudes de la société et du monde. Je parle des servitudes du temps consacré au monde.

Et il est vrai que Mérimée consacra, durant toute sa vie, beaucoup de temps au monde ; pendant le second Empire, ce temps pris sur les autres occupations devint plus grand encore. Ne croyez pas cependant que Prosper Mérimée se montra complaisant au monde : nous savons, par sa correspondance, qu'il le jugeait avec une sévérité parfois mordante. Ce qu'il faut remarquer alors, c'est qu'il ne fit guère usage de ses observations mondaines dans ses nouvelles ; c'est peut être une réserve courtoise de sa part.

Auprès de l'Impératrice, Mérimée, je l'ai dit, organisait d'agréables divertissements. N'a-t-il pas publié lui-même, pour ses amis, une de ses dernières nouvelles, avec cette indication : par Prosper Mérimée, fou de S. M. l'Impératrice ? A Saint-Cloud ou aux Tuileries, il lisait ces dernières nouvelles-là, qu'il n'écrivait du reste guère qu'avec cette intention. Au milieu du dernier été de la cour impériale, en 1869, il lut encore *Lokis* à un petit cercle. Des demoiselles d'honneur ne comprirent pas le mot de l'énigme : un candide jeune homme non plus...

On peut croire que ces jeux ne cachaient pas à Mérimée qu'à l'intérieur le régime faiblissait, que, du dehors, un orage approchait. La tristesse du mal qu'il sentait en lui

devait lui rendre plus nette l'appréhension de la catastrophe...

Le 9 août 1870, Mérimée, écrasé par la défaite commençante, se traîne auprès de l'impératrice-régente. Le 3 septembre, il va voir Thiers, son ancien ami, pour lui demander de sauver le régime en acceptant le pouvoir. Thiers obstinément reste froid. Le 4 septembre, l'émeute est dans Paris ; Mérimée mourant va occuper son siège au Sénat, parce que c'est sa place devant la révolution : la révolution se moque du Sénat qu'elle dédaigne pour ne s'en prendre qu'au Corps législatif et à l'Hôtel de Ville, réputés plus ingambes. Le 8 septembre, Mérimée s'en allait à Cannes où, depuis quelques années, il passait les hivers, d'où chaque fois il pensait ne pas revenir et où, quelques hivers plus tôt, il avait vu mourir son ami Victor Cousin. Le 23 septembre, il écrivait encore une lettre à Jenny Dacquin : deux heures après, il était mort.

Je me suis attaché à suivre ici la vie de Prosper Mérimée en négligeant une foule de détails qui, accueillis, seraient de nature à emplir un fort volume. Je pense avoir indiqué en sommaire quelle vie nombreuse eut cet homme, quelle vie toujours attentive à celle du siècle. C'est à ce point que pour rejoindre ce que je disais en commençant, on peut assurer que son siècle a vécu en lui. Ses œuvres sont marquées par trois ou quatre chefs-d'œuvre d'un genre court et qui couronnent un travail considérable, si l'on veut tenir compte de tous les ouvrages historiques et archéologiques qui sont encore épars, pour le plus grand nombre.

On doit enfin prédire que la prodigieuse agilité d'esprit de Prosper Mérimée sera pleinement appréciée le jour où l'on aura publié son immense correspondance. Ceux qui ont collectionné les lettres de lui qui gisent dans des revues et dans des livres, quelquefois inattendus, savent bien quelle est la variété de cette correspondance, son charme, son esprit, sa sécurité dans l'observation, son intelligence.

C'est bien là que l'on dépiste l'homme qui a vécu tout

son siècle. Un siècle de soixante-sept ans ; mais après Sedan, ce n'était plus le siècle de Mérimée. Au delà, il se fût survécu ; ou bien il lui eût fallu recommencer une autre vie et il n'en avait plus la force.

MAXIME REVON.

LE CRIME
DU CHEMIN DE LA SOLITUDE

On sait le crime. Atroce. Une vieille bourgeoise riche, de soixante et un ans, tue sa bru enceinte de cinq mois et demi. Préméditation. Sans remords, la meurtrière continue à haïr la victime.

Explication populaire partagée par l'accusation et la partie civile : avarice. Cette femme a tué pour empêcher l'enfant de naître, de crainte que, son fils pouvant mourir, sa bru devînt tutrice (*sic*).

Pourtant l'avarice n'était pas pathologique, disent d'un commun accord partie civile et experts officiels; pourtant dans une longue vie de soixante et un ans on ne trouve pas de témoin à charge quand il s'agit du passé; pourtant la meurtrière accordait des largesses à telle œuvre charitable.

Les experts officiels ont conclu à la *responsabilité entière*. L'opinion exigeait la condamnation à mort. L'avocat général a longuement conseillé aux jurés d'écouter cette opinion publique qui hurlait aux portes du Palais de Justice.

Les jurés ont condamné. Avec la meurtrière toute une famille est terriblement punie.

Le Dr Maurice de Fleury, membre de l'Académie de Médecine, commandeur de la Légion d'Honneur, et moi avons déclaré sur notre honneur que Mme Lefebvre était atteinte de *délire de revendication* et qu'il fallait l'interner à vie. Voulant faire comprendre aux jurés la possibilité de divergences si complètes d'opinions d'experts et de contre-experts dont la conviction ne saurait être sus-

pectée, j'ai longuement, comme on le verra, montré l'incertitude de la science mentale, faisant appel au *bon sens* qui, dans le domaine de l'aliénation, doit servir de *réflecteur* aux théories qui peuvent aussi bien aveugler qu'éclairer.

Un des experts, au cours de la discussion déplaisante qui a suivi et qu'ils auraient pu éviter tout en restant sur leurs positions, a dit aux jurés : « Je ne me suis jamais trompé » (il avait oublié l'affaire Daltour). S'adressant à Maurice de Fleury qui indiquait les difficultés de certains diagnostics, il a ajouté (quelque vingt ans le séparaient de l'âge de l'éminent académicien) :

« Quand on n'est pas capable de différencier le psychologique du pathologique, on n'accepte pas d'être expert... »

Et, afin de mieux plaider la cause de *sa* vérité, il a même dit :

« La loi de 1838 condamne à un emprisonnement de cinq jours à un an et à une amende de cinquante francs à trois mille francs tout médecin qui signe un certificat de folie sans avoir vu le malade... » Merci, confrère.

Mme Lefebvre, auteur d'un crime odieux, a été condamnée sans pitié.

Un monstre, même pathologique, est un monstre, et je ne m'émeus pas outre mesure d'une condamnation à mort de ce monstre, quand je pense aux 1.800.000 camarades tués par la guerre, mais la justice française, moins dure que la justice anglaise, tient généralement compte de la responsabilité de l'accusé.

Le jury l'a crue, ici, responsable. Des hommes de science l'ont affirmé. Sa conscience est en règle.

Pourtant, après le verdict, la foule, qui avait toujours hurlé à la mort de la vieille femme, s'est tue complètement; pourtant j'ai entendu, au sortir du Palais de Justice, des gens dire : « Ils ont eu la main lourde »; pourtant quelques étonnements se sont manifestés dans la presse, et Henri Robert a écrit dans le *Figaro* : « Notre

ami, Maurice de Fleury, a donné la note humaine et sans doute vraie. »

J'ai dit, au cours d'une discussion qui prenait une allure de technicité difficile à comprendre :

« S'il s'agit ici d'un débat d'école, eh bien, finissons-en. Nous ne sommes jamais d'accord : il y a toujours deux tendances : celle qui conduit à la prison et celle qui mène à l'absolution. »

Cette phrase, je ne l'ai pas lâchée au hasard. J'ai bien voulu la dire. Elle ne mettait en suspicion aucune honnêteté scientifique. Elle voulait simplement indiquer que, dans le domaine fluide de l'aliénation, l'expert a malgré lui, conscientes ou non, certaine tendances dues à son tempérament.

Je ne veux pas ici entamer de polémique.

Je tiens à préciser cependant, comme je l'ai fait au début de ma déposition, trois points :

1° Je n'ai su que le 16 septembre 1926 que je serais mêlé à la dramatique discussion de ce procès;

2° J'ai envoyé mon rapport à Me Kah le vendredi 22 octobre, quatre jours avant l'ouverture des débats, et je n'ai su, par une lettre de cet avocat, que seulement la veille au soir que j'aurais l'honneur de parler à côté de Maurice de Fleury;

3° Nous avons donc trouvé chacun notre vérité sans nous voir, sans nous consulter, sans nous écrire;

4° Le fait n'est pas indifférent à signaler quand on constate que nos vérités sont sœurs jumelles.

Voici ma déposition :

Messieurs les Jurés,

Lorsque Maître Kah, venu pour m'exposer les détails d'un dossier dont l'atmosphère allait déterminer mon attitude, se fut assis dans mon cabinet de consultations, il eut la surprise de me voir choisir dans un classeur un carton qui contenait les coupures des journaux sur

l'assassinat du Chemin de la Solitude. J'ai l'habitude, en effet, sans but toujours précis d'utilisation, par intensive curiosité d'esprit, de mettre dans des chemises de carton les documents les plus divers, en particulier ceux qui, de près ou de loin, me semblent présenter un intérêt psychologique et surtout psycho-pathologique. Je ne découpe les crimes que quand je soupçonne que leur discussion aux assises pourra soulever un de ces problèmes dont mon esprit est friand. Peut-être ne m'étais-je pas trompé. Sans commenter, je souligne la coïncidence.

Jamais, vous le pensez bien, je n'aurais cependant cru devoir subir le redoutable honneur de venir discuter devant la Cour d'Appel de votre antique et glorieuse ville, les conclusions de trois des maîtres les plus éminents de la psychiatrie contemporaine : le professeur Raviart, à qui la Faculté de Lille doit une partie de son éclat; le savant spécialiste Rogues de Fursac, auteur de livres classiques; et le brillant Logre, aliéniste, philosophe et journaliste.

Si, malgré que mon caractère soit peu porté à s'incliner du fait d'Aristote, quelque chose avait pu m'empêcher d'exposer ici la thèse qui représente mes convictions les plus intimes, c'eût été le poids d'une expertise réunissant trois noms de cette envergure.

Je n'oublierai pas cela, ni la majesté de la Justice unie à la Science pour demander raison d'un crime, et je tiendrai toujours le débat technique à la hauteur de vue convenable.

Je n'ai pas examiné Mme Lefebvre-Lemaire, mais pas un seul, même le moindre, des innombrables documents de la procédure n'est ignoré de moi, et, pour libérer de toute gêne les plus scrupuleux parmi les esprits qui m'écoutent, je tiens à affirmer dès maintenant que j'accepte les observations de mes trois éminents confrères. Tenant pour parfaitement réels les signes qu'ils décrivent, notant la lucidité de l'inculpée, les suivant sans réserve quand ils

affirment la préméditation, je discuterai leur *interprétation*, leur *vérité à eux* dont la fragilité est plus fonction de l'insuffisance de la Science qu'ils ont entre les mains que de la faiblesse de ces mains. J'aurai à vous montrer le peu de solidité d'un art — j'emploie le seul terme exact — sur lequel on prétend dangereusement asseoir la lourde Justice des Hommes. J'éviterai — autant que possible bien entendu — les disputes personnelles. La cause se tient au-dessus des noms et des titres des médecins.

☆

Quand on étudie le drame du Chemin de la Solitude, on éprouve une série d'impressions contradictoires.

a) C'est d'abord *l'étonnement*.

Une femme âgée, d'excellente condition sociale, tue dans une auto, à côté de son fils, sa bru mariée depuis peu. La meurtrière a bonne réputation et a toujours manifesté des sentiments religieux et même charitables, quoique de bourse serrée. La victime assure le bonheur du mari, lui apporte un caractère sérieux, une intelligence ouverte et est enceinte de cinq mois et demi.

Crime passionnel, pense-t-on, conséquence d'une jalousie morbide. C'est la *Genitrix* de François Mauriac. On évoque les théories freudiennes de la psychanalyse, c'est-à-dire la persistance d'une sexualité anormale qui détermine des gestes de névrose ou de folie. Immédiatement l'homme simple et le neurologiste croient à un moment d'aberration; l'illustre professeur Sicard, qui avait eu l'occasion de soigner Mme Lefebvre, dans une lettre écrite au professeur Raviart — et non signalée dans l'expertise — appelle la criminelle une « malheureuse » et émet l'avis *qu'elle a tué dans un moment de crise psychique, vraisemblablement*. Ceci paraît, de prime abord, d'autant plus exact que ce crime, exceptionnel de conditions sociales, est exceptionnel d'exécution, et que chez la femme qui hait un membre de sa famille le

poison semble l'arme habituelle — quand elle tue elle-même — alors que le revolver est l'arme essentielle du crime passionnel et psychopathique.

b) A pénétrer ensuite davantage dans l'affaire, on prend en horreur la meurtrière. La préméditation n'est pas discutable, et, les circonstances du drame : l'achat de l'arme, le fils mis à contribution pour en expliquer le mécanisme et pour mener sa femme sur le lieu choisi de l'holocauste, l'état de grossesse de la victime, l'indifférence de l'assassin après son forfait, son habileté à invoquer immédiatement l'accident, rendent le crime particulièrement odieux.

c) Mais on cherche en vain des causes raisonnables. On ne les trouve pas dans une sensualité pervertie. On ne les trouve pas dans des motifs d'argent, la partie civile elle-même s'accordant à ne pas considérer l'avarice de la femme Lefebvre comme pathologique. On ne les trouve pas dans la fréquence des heurts, la belle-mère et la bru ayant cessé de se voir six mois après le mariage. On éprouve à nouveau l'étonnement de la première impression devant l'insignifiance des motifs : lettres non envoyées pendant le voyage de noces, manque de politesse, manque de déférence, manque de soumission; et, devant cette absence de causes raisonnables, devant l'inutilité du crime qui ne saurait profiter à personne, devant le mécanisme de l'assassinat lui-même, accompli dans des conditions telles que le fils Lefebvre risquait de prendre allure de complice, *ce qui précisément nous donnait horreur de la meurtrière devient une raison de perplexité.* La disproportion est telle que la première idée, celle d'un acte anormal dans son psychisme, s'impose à l'esprit.

d) Mais voici le Rapport des Experts.

Rapport de quatre-vingt-trois pages, ramassant, entraînant dans sa marche inexorable vers les conclusions tous les renseignements et tous les témoignages. La première

— et plus longue partie, puisqu'elle est de soixante-trois pages — est uniquement documentaire. On y apprend que l'inculpée se défend et ruse, s'accrochant, après la thèse de l'accident vite abandonnée, à celle de l'obsession, que sa lucidité n'est jamais en défaut, qu'elle ne nie pas la préméditation et que son indifférence de la destinée de la pauvre victime est complète. On y prospecte en vain le motif déterminant. On constate que la meurtrière souffrait depuis de longues années de troubles gastro-intestinaux et d'accidents hépatiques qui retentissaient sur son système nerveux et son caractère, causant des insomnies, des crises de dépression et d'agitation allant jusqu'aux actes bizarres, aux monologues, aux sautes subites d'une idée à l'autre, à la gesticulation désordonnée, aux mots sans suite, au dérobement soudain dans une conversation, tous signes qui l'avaient fait juger originale et un peu bizarre par plusieurs témoins. La malade, sans cesse alertée par ses maux, court d'un médecin à l'autre, d'une officine à la suivante, s'offre aux analyses, aux rayons X, et fait deux séjours dans une maison de santé dite d'*hydrothérapie* où l'on soigne les entéro-névroses, c'est-à-dire les *déséquilibrés du système nerveux*. Les certificats médicaux collectés par les Experts parlent non seulement d'affections du foie, de l'estomac, de *névropathie* (Dr Bernard), mais encore de « *troubles mentaux* caractérisés par une instabilité d'humeur, des inquiétudes injustifiées, des alternances de dépression et d'excitation » (certificat du Dr Jean Faidherbe, 3 octobre 1923). Le professeur Sicard déclare « avoir constaté chez Mme Lefebvre un *état psychique pathologique*, avec angoisses, préoccupations anormales, tendances aux obsessions » et avoir conseillé un repos physique et moral complet (7 janvier 1926).

On note au passage le décor du drame auquel primaire et lettré s'accorderaient à appliquer immédiatement le qualificatif de balzacien : défense âpre des intérêts de

part et d'autre, l'amour étant ici entouré de chiffres qui s'affrontent en une escrime savante, attaques insidieuses et parades immédiates — avarice des époux Lefebvre, — si mal vêtus qu'un médecin les prend pour des ouvriers, — avarice non pathologique cependant, puisque les domestiques n'ont jamais manqué de rien et que la meurtrière a fait des largesses à des œuvres de bienfaisance, — avarice qui projette sur le tableau les deux taches plus colorées d'une broche aux perles fausses et d'un minable salon de soie rouge, objet de rancœurs mutuelles.

Belle-mère et belle-fille se détestent; des cris sillonnent en éclairs l'atmosphère de haine : « Mais giflez-moi donc »; « oh! je voudrais qu'elle crève », dit l'une (témoin Mme Galamez, épouse Chatelain); « des enfants de cette femme jamais! » « ah! si Dieu voulait la prendre », dit l'autre.

Voici tout au long de l'instruction, mêlé constamment à la procédure, doublant le juge, tenaillant les experts, l'énergique figure du frère de la victime, qui fait songer au fameux tableau de Prud'hon : *La Justice poursuivant le Crime*.

On comprend ses sentiments et on s'incline devant eux. Quel contraste font, à côté de cette figure de frère justement acharné à la répression, les deux figures effacées du mari et du fils de la meurtrière? Jamais aplatissement de personnalité ne fut plus complet. M. André Lefebvre accepte tout de sa mère, raccourcit son voyage de noces, pleure comme un enfant quand M. Henri Mülle lui demande d'être plus énergique, obéit comme un chauffeur mercenaire aux désirs de l'inculpée le jour du crime, ne lui demande pas le nom de la personne qu'elle doit voir, fait machine en arrière sans hésiter, et devant le crime consommé n'ose même pas poser de question!

★

Quand j'étudiais le dossier dans ce Languedoc pour vous lointain où ne m'atteignaient ni les vibrations ni les tourbillons d'émotions qui vous ont agités et vous agitent plus que jamais, après avoir noté les impressions que je viens de dire, je revenais à la meurtrière. Les choses contradictoires excitaient mon attention. Quelle étrange affaire! sang-froid, lucidité, sûreté d'exécution et cependant déséquilibre nerveux; « troubles mentaux » du Dr Faidherbe; « état psychique pathologique » du professeur Sicard; avarice indiscutable et largesses indiscutées; convictions religieuses et absence de remords chez une femme dont la foi est assez forte pour ébrécher le granit de l'avarice; et, alors que comme une tornade son geste de mort a tout saccagé autour d'elle, alors que, quoi qu'il arrive, elle est à jamais le triste assassin d'une cause que son étrangeté sauvera de l'oubli, alors qu'elle a tué chez une jeune femme enceinte la vie en fleur et la vie en bourgeon, elle est calme, étrangement — le mot « étrange » se présente sans cesse à l'esprit — calme et sereine dans sa prison et nous apprend par des lettres, dont je discuterai la signification psychologique tout à l'heure, qu'elle se porte « grâce au calme dont elle jouit » — vous m'entendez bien, « grâce au calme dont elle jouit »! — « comme elle ne s'est jamais portée depuis treize ans ».

Il y a dans ce drame des accents qui font frémir. Certaines paroles ont l'air d'être prononcées au-dessus de l'humanité ordinaire. Elles prennent dans leur simplicité apparente, peut-être même à cause de cette simplicité et de leur automatisme, cette allure tragique que les anciens trouvaient dans les drames des familles célèbres que dévastait le Destin. On songe aux divinités mauvaises contre lesquelles luttaient en vain les pauvres humains et dont l'exemple le plus connu est Œdipe,

condamné par l'oracle à être incestueux et parricide et qui, connaissant la prédiction, fuyant pour ne pas la réaliser, mourut, quoi qu'il eût fait, inceste et parricide. Comme rien ne change de notre constitution physique, comme les philosophes nous ont prouvé la loi de constance intellectuelle (Remy de Gourmont) et émotive (Gustave Le Bon, Ch. Fiessinger) de l'humanité, on pense que la forme contemporaine du Destin dans lequel on est enfermé, du *jansénisme* de nos actions, est notre caractère, ce caractère si souvent pathologique dont il est presque impossible de s'évader. Nous le verrons pour Mme Lefebvre. Comme je vous le faisais entrevoir au début de ma déposition, la cause se hausse bien au-dessus d'une simple dispute d'experts...

Saisi par la grandeur philosophique de ce « fait divers », l'attention en arrêt, angoissé, on cherche sa route dans la forêt à l'atmosphère lourde. Et, quand on veut expliquer le drame par les motifs habituels, on s'aperçoit, au bout de chaque recherche, *qu'il manque la chose essentielle : la cause raisonnable;* cette cause qu'aujourd'hui encore les maîtres du journalisme judiciaire, délégués par les journaux à Douai, malgré leur habileté professionnelle, déclarent « inexplicable ».

Elle manquera tout à l'heure tellement aux experts qu'ils seront obligés de faire intervenir l'hypothèse inattendue du Matriarcat, donnant ainsi la preuve chez la meurtrière d'un état « anormal » — ils disent *particulier*, mais les deux mots sont exactement synonymes — dont l'étrange persistance au XXe siècle évoque invinciblement la folie.

Elle manque tellement, cette *cause raisonnable*, que le juge d'instruction lui-même clôture son interrogatoire du 21 novembre 1925 par une phrase découragée. Comme l'inculpée reprochait son caractère à la victime, le juge remarque : « Mais puisque vous ne viviez pas avec elle,

peu vous importait », et conclut : « *Et alors, je n'entrevois pas les raisons de votre acte.* »

Force lui est de s'adresser aux experts.



Les voici.

Vous connaissez leur argumentation.

Ils tracent des chemins dans la forêt touffue des faits contradictoires, que dis-je des chemins? des « routes » rectilignes se coupant à angles droits comme dans les villes modernes. Cette rectitude ne laisse pas que d'être impressionnante. On n'hésite pas. On parcourt presque allègrement, oserai-je dire, la route de la Responsabilité. Est-ce dire qu'on connaît mieux la forêt? Il faut se méfier en science mentale de la mathématique des conclusions; elle est comme le cheval d'Attila sous les pieds duquel l'herbe ne pouvait plus pousser. Voici les conclusions des experts qui ne manquent ni de cette netteté désirée des juges, ni de cette mathématique :

a) « Mme Lefebvre *est entièrement consciente et lucide.* » Elle a même fait preuve d'une « habileté non dépourvue de *mauvaise foi* avec réticences et dissimulation systématique ».

b) Ses troubles nerveux sont « légers », du « type sympathicotonique », disent-ils dans ce patois médical qu'on nous a toujours reproché depuis Molière, ce qui en français veut cependant dire déséquilibre du système nerveux appesanti surtout sur le système nerveux de l'émotivité.

c) Dans les antécédents, il n'existe que des « troubles fonctionnels surtout physiques, avec fatigue générale ».

d) *Il n'y a pas de troubles mentaux,* puisqu'on n'a constaté ni délire, ni hallucinations, ni phobies, ni obsessions. (Les troubles mentaux ne sont pas limités à ces quatre séries de symptômes!)

e) Visant à détruire le système défensif, véridique ou

simulé, de l'inculpée, les experts donnent une grande place au *rejet de l'obsession.*

f) Ils acceptent cependant des « mobiles d'ordre *passionnel* » (l'adjectif « passionnel » est souligné dans le rapport) et ajoutent, immédiatement après, ces remarques (qui, d'habitude, ne vont pas avec la passion) : « conscience et lucidité, présence d'esprit et sang-froid ».

g) Ils rejettent l'influence de la jalousie, mais par simple affirmation.

h) Ils acceptent des « raisons d'argent », après avoir nié cependant l'avarice pathologique.

i) Et voici la conclusion :

Cette belle-mère qui est « *entièrement responsable du crime qui lui est reproché* (ceci est souligné) a tué sa bru à la suite de dissentiments familiaux et sous l'empire d'un *sentiment de haine* (souligné) et d'un état d'irritation que suffit à expliquer son caractère personnel à la fois orgueilleux, intéressé et autoritaire ».

Que suffit! Voilà la route droite dans la forêt... Le juge d'instruction ne savait pas. Les experts ont, eux, une certitude mathématique...

j) Ils ne peuvent cependant, malgré que *cela suffise*, s'en tenir là, tant le crime est étrange; et, comme « il ne relève pas », pour eux, « de la pathologie mentale », force leur est de noter qu'« il apparaît comme le produit d'une psychologie individuelle *assez particulière* ».

Et voici cette explication et cette psychologie qui sont l'une et l'autre en effet « assez particulières ».

Pour trouver, écrivent-ils, quelque analogie avec une psychologie de ce genre, on pourrait, croyons-nous, se référer utilement à l'état d'esprit qui était jadis courant et normal dans certaines civilisations, par exemple dans la Rome primitive. On sait que le père de famille, le *pater-familias*, se jugeant offensé gravement par un membre du groupe familial qui lui avait manqué de respect et dont la conduite compromettait l'honneur et les biens de la maison, pouvait user envers le coupable de son « droit de vie ou de mort » et, investi

d'une sorte de magistrature sacrée, exécutait lui-même son arrêt sans risque et sans remords. Il pensait accomplir un devoir et faire justice à lui-même et aux siens. Mme Lefebvre, « tyran familial », qui dirigeait en réalité son mari et ses enfants et prétendait en outre régenter le ménage de sa bru, nous paraît avoir manifesté dans son crime quelque chose de cette psychologie archaïque patriarcale, ou si l'on préfère, en l'espèce « matriarcale ».

Nous allons discuter cette « psychologie individuelle » si *particulière* qu'elle en est au sens exact du mot *anormale*, et voir si la persistance de cet « archaïsme » n'est pas une preuve clinique de toute première zone de pathologie de l'esprit.



Mais auparavant le rôle de la Science mentale, en qui les juges se sont entièrement remis, est ici tellement important, la Justice repose si complètement sur elle, que mon devoir le plus absolu est de vous éclairer sur sa solidité et de vous montrer quel risque vous courez en haussant la lourde statue de la Justice sur un socle trompe-l'œil, peint en fer... mais résistant comme du sable.

Le Père Sanson, dans ses fameuses conférences de Notre-Dame sur *l'Inquiétude humaine,* venant de signaler les variations de principes qu'on croyait absolument intangibles sur l'énergie (qui se dégrade) et les corps simples (qui se transforment), écrit :

> Les théories scientifiques s'écroulent successivement comme des châteaux de cartes, sans qu'aucune cependant n'ait été sans valeur et sans utilité, relativement au but qu'on poursuit par la science (p. 166).

Ceci pour la Science avec un grand S, la science la plus précise. Qu'est-ce à dire quand il s'agit de la Médecine? On assiste ici à un écroulement constant, presque cinématique, des théories apparemment les plus assises.

Charcot élève la cathédrale de l'Hystérie et ses élèves immédiats la démolissent. Il y a vingt ans à peine, un homme, sans le consentement duquel on ne pouvait entrer dans la Faculté, le super-professeur Bouchard, avait l'orgueil — assez fréquent dans son milieu — de comparer ses découvertes à celles de Pasteur, et il reste de ce qu'il avait à grand bruit élevé, non pas même des pierres sur le sol, mais un peu de poussière. Dans notre métier, aucun fait n'existe uniquement en soi, pas même dans la chirurgie, d'allure si affirmative. Pour la très commune appendicite, il y a ceux qui opèrent à chaud et ceux qui opèrent à froid; à côté il y a ceux qui resèquent et ceux qui conservent, les hardis et les timorés. Un maître de la Chirurgie moderne nous apprend qu'« un débat chirurgical est moins la confrontation d'arguments précis que l'opposition de tempéraments dissemblables ». (Dr Jean Fiolle : *Essais sur la chirurgie moderne.*)

Dans notre art si mouvant qui croule sans cesse comme falaises sous les vagues, la *pathologie mentale* tient le record des obscurités et des variations incessantes. Le professeur Besançon écrivait d'elle en 1904 (*Paradoxes sur la Médecine,* Vigod, éd., p. 219) :

Plongez-vous, mes chers confrères, dans les Revues où barbotent les plus talentueux — ou les plus officiels — de nos aliénistes; vous y éprouverez la même sensation de transparence et de clarté que dans une barrique d'encre au soleil levant. Là où vous verrez clair, vous reconnaîtrez immédiatement que le seul progrès réalisé consiste à appeler gomme élastique ce qui, il y a cinquante ans, se nommait caoutchouc.

Il a même cette phrase cruelle dont je suis obligé de m'excuser auprès des experts :

Il y a quinze ans, j'emportais de mon internat à Bicêtre une seule connaisance acquise en médecine mentale : celle qu'on n'y connaissait rien du tout. Depuis, j'ai changé d'avis en toutes choses, excepté en celle-là.

Les limites, ces limites que les experts jugent assez

précises pour séparer sans hésiter une psychologie *assez particulière* d'une psychologie *anormale*, changent sans cesse, et chaque aliéniste parle sa langue personnelle. Médecin-inspecteur des maisons de santé fermées de la Haute-Garonne, expert près la Cour d'Appel de Toulouse, je n'ai que trop souvent l'occasion de le constater.

Une des caractéristiques de la psychiatrie est en effet l'incertitude et presque l'absence de ses limites. Il est nécessaire que vous le sachiez, vous qui risquez de condamner durement une inculpée sur la foi de cette affirmation : « Ce crime apparaît comme le produit d'une psychologie *individuelle assez particulière*, mais qui ne relève pas de la pathologie mentale. » C'est devant des subtilités de ce genre que je me suis rappelé et les phrases dures du professeur Besançon et la remarque du grand aliéniste Falret déclarant que la Psychiatrie attend toujours son Jussieu, c'est-à-dire son classificateur. L'*assez particulier* d'hier devient *l'anormal* et le *délirant* du lendemain.

J'ai cherché, disait le même aliéniste, soit à Charenton, soit à Bicêtre, soit à la Salpêtrière, l'idée qui me paraissait la plus folle; puis quand je la comparais à bon nombre de celles qui ont cours dans le monde, j'étais tout surpris et presque honteux de n'y pas voir de différence.

Si bien que *les aliénistes n'ont pu trouver une définition de la folie qu'en la jugeant du point de vue pratique.*

Quelle importance prend cette constatation pour ceux qui auront à juger de la place en pathologie mentale de ce « Matriarcat » extraordinaire qui — quoi qu'on en dise — quelques précautions que l'on prenne pour éviter le mot « anormal », n'en est pas moins, par la *désadaptation sociale même qu'il démontre*, un signe indiscutable d'aliénation.

J'ai donné en effet dans un de mes livres — et je ne pensais certes pas que j'aurais à m'occuper de Mme Le-

febvre à qui cette définition s'applique parfaitement — la définition suivante de la folie :

L'aliéné est un malade dont les troubles de l'esprit sont un obstacle, transitoire ou permanent à son adaptation à la société dans laquelle il doit vivre. (Paul Voivenel : *La raison chez les fous et la folie chez les gens raisonnables*, p. 14.)

Et j'ai ajouté :

Ces troubles peuvent affecter sa conscience, ses *actes*, son *affectivité*, ses perceptions, son idéation, mais dans quelque sphère de l'esprit qu'ils soient *localisés*, ils isolent le malade dans son délire et le rendent dangereux soit à lui-même (par *inadaptation* ou par idées de suicide), soit aux autres.

Inadaptation! N'oubliez pas. Nous aurons à revenir sur ce critère.



Les limites sont enfin si floues que les *erreurs de diagnostic sont fréquentes*. On déclare fou qui ne l'est pas et sain d'esprit qui est fou à lier.

Il y a quelques mois, on arracha de son lit, à onze heures du soir, l'acteur Daltour; on le garda dans des conditions déplorables, qui firent l'objet d'une violente campagne de presse, à l'Infirmerie spéciale du Dépôt où un des experts d'aujourd'hui put (que trop longtemps au gré du prétendu malade) l'examiner à son aise, et Daltour ne fut mis en liberté que sous la poussée de l'opinion publique.

A la fin du XIXe siècle, en 1862, en Espagne, six personnes, dont deux médecins, furent poursuivies, emprisonnées, mises au secret et condamnées : les unes à dix-huit, les autres à vingt ans de prison pour avoir soigné dans une maison d'aliénés une femme Sagrera. L'Académie de Médecine de Valence, chargée de l'expertise — c'était toute une Académie! — déclara, comme pour Mme Lefebvre, que la dame Sagrera possédait « l'intégralité *parfaite* de ses facultés intellectuelles ». Ici encore

l'opinion publique imposa sa sagesse. De toutes les classes de la société les preuves indiscutables de la folie affluèrent ; le jugement fut revisé et les condamnés absous. (Dr Victor Parant : *La Raison dans la Folie.*)

Et voici, avant de terminer cette partie essentielle de ma déposition, la magnifique histoire suivante intitulée *Psychiatrie*, que dans le numéro d'*Excelsior* du 15 septembre 1926, René Le Gentil, malicieux, dédie au professeur Dumas, de l'Académie de Médecine, et au docteur Pactet, médecin-chef de l'asile de Villejuif :

Il y a plusieurs mois, le Directeur d'un asile d'aliénés de Berlin reçut la visite d'une doctoresse, spécialiste des maladies nerveuses. Après un échange de vues entre les deux psychiatres, le Directeur attacha la doctoresse à son service à titre bénévole. Elle le seconda avec un zèle éclairé et se tira des cas les plus compliqués; si bien que le directeur, désireux de garder une pareille collaboratrice, voulut la faire nommer officiellement. Pour cela on lui demanda ses papiers. C'est alors seulement qu'à sa grande stupéfaction, il s'aperçut qu'il avait affaire à une folle évadée d'un asile où elle était en traitement.

Cet éminent spécialiste avait pourtant vu cette malade plus de trois fois (nombre des examens de Mme Lefebvre)!

★

Ceci doit vous faire réfléchir sur la valeur de la certitude des aliénistes — quels que soient leurs noms et leurs titres — quand ils prétendent séparer *l'assez particulier* de *l'anormal* au point de vue de la psycho-pathologie de l'esprit!

Il n'y a pas longtemps que les experts-psychiatres sont couramment appelés au service de la Justice. Il a fallu lutter pour les faire admettre contre des magistrats éminents tels qu'Elias Regnault, le Premier Président Troplong, le Premier Président Gilardin, qui déclaraient que « de même que c'est à l'honnêteté de juger le vice, c'est à la raison de juger la folie ». Depuis, cela a changé et

l'expert est roi. Mais royauté trop absolue est dangereuse. Mme Lafarge fut condamnée sur des affirmations du professeur Orfila, discutables aujourd'hui, et Raspail, venu trop tard, fut cité par la défense au même titre que je le suis dans ce procès...

Les routes trop droites et trop affirmatives dans la forêt sont peut-être plus obscures et incompréhensives dans leur clarté que des chemins sinueux qui épousent l'âme de la forêt.

Une affirmation d'expert n'est pas une idole devant laquelle on s'incline sans discuter (1). L'acte d'accusation de Mme Lefebvre s'en inspire religieusement. L'impiété, ici, n'est pas anathème.

L'opinion, je le répète, est quelquefois plus raisonnable que les plus subtils analystes, et un voisin juge quelquefois mieux d'une aberration d'esprit qu'un aliéniste devant lequel le sujet observé ruse. On a coutume de dire que le diagnostic de la folie est souvent un *diagnostic d'infirmier* qui observe le malade dans le quotidien de ses actes, et j'ai dit moi-même, quand, médecin de bataillon, j'ai fait admettre à la Société de Médecine légale de Paris, après la Société médico-psychologique, pour nos poilus (que je connaissais bien, non pour les avoir interrogés dans les calmes laboratoires du Val-de-Grâce, mais pour les avoir vus vivre et mourir à mes côtés), la notion de « peur morbide acquise » (voulant qu'on soigne des héros devenus malades au lieu de les fusiller), j'ai dit, répondant à une question inquiète

(1) Le Dr Maurice de Fleury écrit, p. XXI de l'introduction de l'*Angoisse humaine* : « Nous sommes médecins de déséquilibres et de troubles mentaux, experts auprès des Tribunaux, doseurs d'intentions nocives et de responsabilités pénales, avec ce que nous possédons d'imagination créatrice et de sain jugement, avec notre ardeur et notre nonchalance, notre émotivité ou notre indifférence, notre bonté de cœur ou notre sécheresse, notre Alcestisme ou notre Philintisme, notre orgueil défiant ou notre généreuse confiance. Nous avons, nous aussi, nos dispositions affectives. Si bien que, devant le même cas, nos appréciations risquent de différer, et qu'il nous faut parfois un grand effort vers un idéal de justice pour ne pas mettre dans nos conclusions notre propre tempérament. »

du professeur Vibert : « Le gradé le plus simple y voit plus clair que le psychiatre le plus fin et le plus titré : le diagnostic de peur morbide est un *diagnostic de caporal!* »

★

C'est vous dire qu'il est nécessaire que ce bon sens, qui est la qualité maîtresse de votre Province, marche à côté de notre Science dont il doit être le *réflecteur*. Sans lui le faisceau lumineux, loin d'éclairer, risquerait d'aveugler.

Je suis venu ici, non pour énerver l'indispensable répression sociale, mais pour collaborer avec vous à l'œuvre de cette noble Justice française — moins brutale que la Justice anglaise — qui réclame, à côté de l'étude du crime, l'examen du criminel.

Ma conviction, dans ce drame, est absolue, et si pour moi comme pour les experts la Science mentale est un sable mouvant, *je ne veux voir dans sa fragilité même qu'un appel nécessaire à votre bon sens.*

Je vais maintenant saisir corps à corps les conclusions de mes trois confrères, en serrant constamment les faits. Puis, je construirai à mon tour. Peut-être alors la lumière vous paraîtra-t-elle suffisante dans un enchaînement logique et fatal des faits qui n'aura nul besoin d'une hypothèse, dont l'ingéniosité n'est pas fonction de certitude, comme la curieuse hypothèse du « Matriarcat ».



Les experts qualifient de *légers* les troubles nerveux dont souffre Mme Lefebvre. Pour tant qu'on soit décidé à ne pas les chicaner sur les symptômes, on ne peut qu'être surpris de ce qualificatif.

Légers! des troubles qui, depuis treize ans, mènent cette femme de médecin à médecin, de pharmacien à pharmacien, de laboratoire à laboratoire, de villes d'eaux

à maison de santé! Légers! ces troubles névralgiques violents de l'entéro-névrose et des coliques hépatiques si douloureuses. Légères ! ces crises d'abattement et d'excitation qui vont du mutisme à l'agitation automatique. Légères! ces insomnies qui arrachent la malade du lit et la font se coucher sur le sol. Légers! tous ces malaises, toutes ces algies qui font dépenser à cette femme d'argent des sommes considérables. Pour mon compte, si j'en éprouvais la moitié, ou je me fâcherais contre mon médecin pour son indifférence — sans doute professionnelle — ou j'admirerais son stoïcisme, l'attendant à son tour comme dans la fable.

Les experts insistent sur le caractère *surtout physique* de ces troubles, ce qui leur permet d'autant plus de nier les troubles mentaux — affirmés cependant par les médecins traitant et consultant, le docteur Faidherbe et le professeur Sicard — qu'ils n'ont constaté chez l'inculpée ni *délire*, ni *hallucinations*, ni *phobies*, ni *obsessions*.

Est-ce donc que les troubles du système nerveux sympathique ne retentissent pas sur l'état mental?

Est-ce donc que délire, hallucinations, phobies, obsessions constituent tout le cadre de la folie?

Pourtant, le camarade de rédaction du *Temps* du Dr Logre, le Dr Henri Bouquet, écrivait, il y a quelques jours à peine, dans le numéro du 14 octobre 1926 : « Le moindre dérèglement du système nerveux influe sur notre santé physique *comme sur notre harmonie psychique* »; pourtant le Dr Logre lui-même, nous racontant brillamment dans le même journal, du 19 octobre dernier, le Congrès de Montréal, y résumait le travail des Drs Santenoise et Gasrelon sur les relations de la folie et du « déséquilibre sympathique », et, suivant sa propre expression, insistait sur « l'importance du sytème nerveux sympathique dans le déterminisme des troubles mentaux »; pourtant nous savons que la folie est d'abord surtout une maladie de l'affectivité, que la *façon de sentir* y est d'abord tou-

chée et que cette primitive altération de la façon de sentir n'entraîne qu'ensuite l'altération de la façon *de juger* (2). Les aliénés — du moins la plupart — souffrent, au début, de troubles de *l'affectivité* et ce n'est que quelque temps après que ceux-ci *s'intellectualisent.* De longs travaux ont été consacrés au rôle des affectations ovariennes, hépatiques et gastro-intestinales dans la folie — les altérations du foie favorisant l'apparition des idées délirantes de jalousie — et nul ne discute plus dans notre spécialité que : *les états émotifs ont tendance à se cristalliser sous forme d'idées fixes et d'impulsions* (Th. Ribot).

Ce sont les déviations du caractère qui font le lit des déviations du jugement. Le progrès essentiel de la Psychiatrie actuelle est d'avoir étudié ces déviations du caractère, qui aboutissent (ou prédisposent) à la folie, sous le nom de *Constitutions morbides.*

Or nous verrons, dans quelques instants, Mme Lefebvre prisonnière précisément de la plus dangereuse de ces *constitutions morbides*, forme contemporaine du Fatum des auteurs anciens.

Il faut que vous sachiez aussi, messieurs les Jurés, que dans les psychoses les plus dangereuses, celles où le sujet tue avec préméditation, préparation soignée, implacabilité, absence de remords, dans les psychoses dites *d'interprétation et revendication* (cette *revendication* qui paraît la cause réelle du crime de Mme Lefebvre), il y a conservation de l'intelligence et de la lucidité.

Il faut que vous sachiez que les aliénés les plus dangereux sont précisément ceux dont la façade est le plus raisonnable; que nos asiles nous protègent contre des

(2) « Les psychoses constitutionnelles n'ont aucune relation *directe* avec le fonctionnement intellectuel proprement dit; si, en fait, elles arrivent à le perturber, ce n'est qu'*indirectement* en raison du *désordre affectif* qu'elles occasionnent. » (Delmas et Boll : *La Personnalité humaine*, p. 82.)

fous dont les capacités professionnelles demeurent entières, qui apprennent la jurisprudence, la mécanique, les langues étrangères, qui se livrent non seulement à d'excellents travaux littéraires mais aussi à des travaux scientifiques, qui possèdent une dialectique serrée, savent se défendre et rétorquer les arguments. (Drs Sérieux et Capgras : *Les folies raisonnantes.*)

Ils luttent contre le juge d'instruction, contre les experts, contre le président des Assises lui-même, se drapent dans la rigidité de leur orgueil; enfermés dans le triple airain de leur délire lucide, rien ne les courbe, pas même l'horreur monstrueuse qu'ils nous donnent, pas même l'atrocité de leur crime, puisque leur esprit faussé ne saurait concevoir cette atrocité.

Il faut que vous sachiez que le Dr Rogues de Fursac, dans son récent et remarquable rapport au Congrès de Médecine Légale de 1926, admet que le *témoignage des aliénés* peut être reçu en justice.

Il faut que vous sachiez tout cela pour comprendre qu'en dehors du délire évident, de la phobie, des obsessions, des hallucinations, il existe des altérations dangereuses du psychisme qui se traduisent par cette inadaptation que les experts ont baptisée *Matriarcat,* forme parfaite de cette désadaptation sociale que je vous ai dit être la seule caractéristique de l'aliénation.

Pour maintenir dans ces conditions les termes de « psychologie seulement particulière », il faudrait considérer comme responsables — entièrement responsables — les honorables citoyens qui, sous prétexte que nos ancêtres le faisaient, iraient dans nos rues entièrement nus, et pour interroger le ciel étaleraient à l'air les entrailles de quelques-unes de leurs relations. Il est probable que chacun des trois experts du drame de Lille réserverait un cabanon et un robinet de douches aux gens atteints de ce qu'ils appellent si gentiment un « archaïsme ». Si un Agamemnon de notre époque, pour

vaincre les vents contraires, se proposait de sacrifier une Iphigénie aux cheveux courts, nous pourrions, en nous inspirant du rapport médico-légal concernant Mme Lefebvre, le déclarer « entièrement responsable » et seulement caractérisé par une « psychologie individuelle assez particulière »!

« Assez particulière », en effet!

Elle n'est particulière que parce que quelque chose a isolé ces archaïsants de leur époque, et ce quelque chose, c'est la folie qui fait de l'aliéné un étranger, « alienus ».



On est d'autant plus « alienus », étranger, qu'on est enfermé comme Mme Lefebvre dans une de ces *constitutions dites morbides ou psychopathiques* qui « créent un terrain spécifique propre au développement de psychoses transitoires ou durables, dont les symptômes ne sont que l'exagération, le grossissement des tendances constitutionnelles ». (A. Delmas et M. Boll : *La personnalité humaine*, p. 37.)

Mme Lefebvre, comme Œdipe dans son Destin, était enfermée dans la constitution psychopathique dite *paranoïaque* (« qui raisonne à côté »).

Vous trouverez dans cette constitution *psychopathique* toutes les caractéristiques de sa « psychologie assez particulière », et, pour qu'on ne croie pas que j'adapte ma description au cas de l'inculpée, je vais citer les auteurs les plus modernes et les moins discutés.

La *constitution paranoïaque*, disent A. Delmas et M. Boll (*La Personnalité Humaine*, 1925, p. 39), tendance constitutionnelle à un orgueil excessif, se révèle par un antagonisme du moi avec les obstacles extérieurs qui *proviennent surtout des autres*, parfois des circonstances;... de ces conflits répétés naissent très facilement des idées de persécution : le sujet poussé par son autophilie (amour de soi-même) réclame plus qu'il ne doit, plus qu'il ne peut obtenir, et se croit, à tort,

lésé ou frustré; *il tend à voir une opposition ou un empêchement des autres là où l'opposition et l'empêchement ne viennent que de lui.*

A l'*orgueil* s'ajoutent l'*avidité*, la *méfiance*, la *susceptibilité* dont l'apparition est facilitée, disent les mêmes auteurs, par la *constitution émotive* qui résulte précisément du déséquilibre du système nerveux sympathique constaté chez M[me] Lefebvre.

L'aboutissant normal de cette constitution psychopathique est : soit la *psychose d'interprétation*, soit la *psychose de revendication* qui se grossit des heurts, familiaux ou autres, pour créer un *véritable état passionnel* (non nié d'ailleurs par les experts chez M[me] Lefebvre dont ils ont souligné les « mobiles d'*ordre passionnel* ») qui détermine le crime.

Prenons d'autres citations dans le livre des D[rs] Henri Bouyer et Martin-Sisteron sur l'*Hygiène mentale et nerveuse individuelle*, paru il y a deux mois à peine (Maloine, 1926). Ces auteurs appellent avec Montassut (3) : *psychorigidité* l'impossibilité de se modifier qui caractérise ces malades qui s'insèrent tout d'une pièce dans le monde réel et permettent en eux la persistance de tous les « archaïsmes ». Ce sont des « tyrans familiaux » (notons encore que les experts ont employé ces termes pour M[me] Lefebvre).

Ils observent que ces malades sont souvent, comme M[me] Lefebvre, des « *hypocondriaques* assaillant tous les médecins », et que, généralement, *ils se défendent d'être jaloux* (p. 254).

Je ne suis pas convaincu, à ce propos, par la négation *ex-cathedra* de toute jalousie chez l'inculpée. Ce sentiment, fondamental dans les haines de belle-mère à belle-fille, est soigneusement dissimulé par les sujets. Je n'insiste pas ici outre mesure, mais je dois citer l'extrait suivant, du beau livre sur l'*Angoisse Humaine*, du

(3) Montassut : *La constitution paranoïaque*, thèse, Paris, 1924.

Dr Maurice de Fleury : « Il est certain, écrit-il, que la « constitution avide » que nous avons nommée aussi « paranoïaque », fournit un très grand nombre de jaloux et parmi les plus agressifs. Songez qu'elle est orgueil de soi, défiance d'autrui, sentiment vif de la propriété, de la possession, rancune, esprit vindicatif pour peu que l'âme manque d'éthisme, crainte d'être trahi, *certitude de ne pouvoir se tromper et d'être dans son droit* » (p. 193).

Mme Lefebvre, qui sent son fils échapper peu à peu à sa mainmise (jalousie possible, sinon probable) n'hésite pas à mettre Dieu et les Saints de son côté et déclare qu'elle « s'est fait justice à elle-même » (certitude de ne pas se tromper et d'être dans son droit).

Munis de ces indications, le cas de l'inculpée, en serrant les faits d'aussi près que possible, en évitant toute affirmation gratuite, toute hypothèse ingénieuse, toute assimilation incertaine, en éclairant les données les plus récentes de notre pauvre psychiatrie par ce bon sens auquel je fais appel depuis le début de ma déposition, ne paraît se dépouiller de tout son mystère, et de cette « étrangeté » qui se pose sur lui comme un brouillard (malgré les routes droites et les bornes bien peintes) quand on veut concilier, comme le font les experts, deux choses inconciliables : une *psychologie anormale* et cette *intégralité des facultés mentales* que suppose *l'entière responsabilité*.

a) Mme Lefebvre présente un cas-type de constitution paranoïaque, avec ses éléments architecturaux : l'orgueil, l'avidité, la méfiance, la susceptibilité.

b) Le déséquilibre de son système nerveux sympathique, qui va jusqu'à l'hypocondrie, augmente son émotivité et son irritabilité.

c) Suivant la pente souvent fatale des constitutions psychopathiques, cet ensemble aboutit chez elle à la psychose de Revendication.

d) Cette psychose de Revendication crée un état passionnel obsédant chronique dont la conclusion naturelle est le crime.

e) Ce crime reproduit fidèlement tous les caractères des crimes des fous dits « revendicateurs ».

Tels sont les points que je vais développer et dont l'existence jette un jour singulier sur un drame qui cesse d'être « étrange ».

★

a) *Mme Lefebvre présente un cas-type de constitution paranoïaque avec ses éléments architecturaux : l'orgueil, l'avidité, la méfiance, la susceptibilité.*

Intelligente, comme le sont souvent ces malades, ayant obtenu la plus haute récompense scolaire au meilleur pensionnat du Nord, Elle a vite pris une haute idée d'Elle-même et est devenue un « tyran familial ». Elle a écrasé les personnalités autour d'Elle. Son mari n'a compté que comme les appareils de la foire appelés « têtes de Turc » qui démontrent la force des gens. Son fils est une chiffe molle qui ne sait que pleurer et obéir et dont Elle a si bien aplati le caractère qu'il n'ose pas, par déférence, lui poser une question après le crime. Son second fils, parlant de son père, dira dans une lettre : « Le mari de Mme Lefebvre » et non « mon père », tellement Elle seule compte. Sa maladie est un poulpe qui suce de ses tentacules toutes les activités autour d'Elle. On quitte la ville à cause d'Elle. On construit une maison à la campagne pour Elle. Ayant voulu s'opposer au mariage quelques jours avant la cérémonie, Elle donne ses ordres avant le départ, fait raccourcir la durée du voyage de noces et sermonne de façon grandiloquente des jeunes gens enivrés de leurs premières joies d'amour, qui ont commis le crime impardonnable de n'avoir envoyé que des cartes-postales.

Sa « psychorigidité » est telle que les conséquences

du crime ne modifient en rien son tempérament. Il y a au dossier des lettres singulières à son mari et à son fils Charles où, de la prison, elle multiplie les conseils qui sont des ordres et s'occupe de détails inouïs. Il faut que ses « administrés » ouvrent tel jour tel tiroir, y prennent tel produit, avalent telle purge, aillent chez tel fournisseur, ici pour les œufs, là pour le gâteau à l'anis, coupent l'herbe de telle façon, suspendent la fourrure à tel endroit, la brossent avec telle précaution, etc., etc... Ceci n'est pas de la sollicitude, mais l'indélébile stigmate d'une autorité morbide.

Cette « psychorigidité » s'est constamment manifestée au cours des audiences, émouvantes pour tous, *sauf pour elle*. Rien de nos émotions communes, de nous tous qui sommes pieusement inclinés sur le cercueil de sa jeune victime, n'arrive jusqu'à sa sensibilité. On se heurte chaque fois au mur d'airain d'une aliénation qui a tué *et qui tuerait encore*. Pleinement responsable, Mme Lefebvre, sorte de Satan femelle, atteindrait au-dessus de l'Humanité à une hauteur de monstruosité *que son passé de soixante ans d'honnêteté et de vulgarité nous interdit d'envisager*. Avec la folie, elle rentre dans le cadre de l'Humanité et nous lui trouverons sans difficulté, dans la foule des damnés de nos asiles, des fous « revendicateurs » qui lui ressemblent comme des frères.

Son avidité se révèle à chaque instant. Elle discute âprement les conditions du contrat, essaie de rouler M. Mülle et se heurte à forte partie; elle offre une broche aux perles fausses, elle veut des remerciements émus pour un déplorable et vétuste salon de soie rouge dont la note est bien balzacienne, elle reproche au ménage d'avoir pris des billets de première classe, de mettre une nappe sur la table, de ne pas faire la pâtisserie avec des œufs de conserve, etc...

Elle veut tout savoir, tout surveiller, se méfie de chacun, demande à vérifier la moindre chose, exige qu'on

lui montre ce qu'on a fait du fameux salon, fait la leçon aux siens, de la prison, pour qu'ils ne se laissent pas duper par les fournisseurs.

Sa susceptibilité est encore plus grande que sa méfiance et son avidité; sa bru, dans tous ses actes, se conduit mal, se moque d'elle et lui manque sans cesse de déférence; les scènes éclatent dans les circonstances créées pour que vienne la confiance mutuelle et Elle exige des excuses au moment même où l'on croit que tout s'est aplani. Sa lettre aux mariés, du 30 août 1924, est un monument de susceptibilité morbide.

Voici cette lettre :

Cher André,

Nous n'avons reçu jusqu'ici qu'une ou deux banales cartes postales. Il ne faut franchement pas avoir une longue expérience pour réfléchir qu'en ces mois de villégiature ces correspondances sans valeur restent dans les bureaux et sont distribuées au petit bonheur. Du reste, ces banalités ne s'envoient qu'à des étrangers, non pas à des personnes à qui l'on doit le plus grand respect.

Nous attendons toujours ta première lettre, et franchement nous ne te reconnaissons pas à un pareil manque de tenue.

... Ne me force pas à te dire ce qu'un professeur aurait à peine besoin de rappeler à des enfants de dix ans : que leur premier devoir est d'écrire à leurs parents, de leur donner d'amples détails sur leur voyage, ce qui n'est qu'une simple marque de bonne éducation et leur permet de constater que les sacrifices qu'ils ont faits pour eux ne l'ont pas été en pure perte, et qu'ils n'ont pas obligé des ingrats. En même temps c'est un moyen délicat de leur faire goûter les charmes de leur voyage en leur faisant admirer les sites qu'ils ont contemplés, et en leur communiquant les impressions qu'ils en ont rapportées.

Que dirait ton grand-père s'il constatait chez toi une pareille lacune... lui qui était la délicatesse, la distinction, la respectabilité par essence, et qui tenait tant à ce qu'autour de lui tout fût de bon ton, de bonne compagnie, et qui a laissé dans l'endroit où tu es... une si haute réputation d'honorabilité.

Je ne t'étonnerai pas en te disant que notre cher Papa est renversé, stupéfié, de ne pas encore avoir reçu de lettres de ta femme. Avant que de partir en voyage de noces, Bon-Papa et Bonne-Maman m'ont dit : « Ma fille, ton premier devoir est d'écrire à tes beaux-parents, c'est une marque de déférence et de respect que tu leur témoigneras, tu y mettras ton cœur, ton sang ne peut mentir, et tu seras dans ta belle-famille ce que tu as toujours été dans la nôtre, une fille respectueuse, pleine d'égards et de prévenances pour tes beaux-parents, et *doublement* à cause de leur grand âge, cela te portera bonheur. » Mes belles-sœurs l'avaient fait avant moi, en termes charmants du reste; et ma belle-mère était tellement fière de ces lettres qu'elle les conservait très précieusement... Toutes les jeunes femmes de la famille l'ont fait du reste, et elles y ont ma foi témoigné de beaucoup de cœur et des sentiments les plus élevés qui font le plus grand honneur.

Charles est parti à Lourdes, enchanté, avec beaucoup d'entrain; il va y rencontrer bien des personnes de la famille. Il nous a annoncé pour lundi et mardi une longue lettre, un véritable journal, où il nous promet force détails sur son voyage, son logement, ses rencontres et pour nous distraire et combler certaines lacunes!!!!! Au revoir, cher André, nous t'embrassons de tout cœur.

M. LEFEVRE.

b) *Le déséquilibre de son système nerveux sympathique, qui va jusqu'à l'hypocondrie, augmente son émotivité et son irritabilité.*

Nous avons vu que les troubles nerveux dont souffre Mme Lefebvre, loin d'être légers comme le disent les experts, sont sérieux et incessants. Ils durent depuis des années et s'aggravent, l'obligent à fuir la ville et la font entrer à deux reprises dans une maison de santé, le professeur Sicard conseillant encore, en avril 1925, quatre mois avant le crime, un repos physique et moral absolu. Le directeur de la maison d'Hydrothérapie affirme qu'il n'admet dans son établissement aucun cas de médecine mentale. Ne portant pas en doute cette affirmation que les experts acceptent sans hésitation, je me permets de dire que j'ai toujours vu des malades mentaux dans

toutes les maisons de santé « qui n'en admettent pas » et que j'ai visitées. Il est probable que je ne suis tombé que sur les seules exceptions! Je ne veux pas détailler ici les troubles de déséquilibration nerveuse dont j'ai déjà parlé et que décrivent les innombrables documents du remarquable monument de procédure élevé par le juge d'instruction, mais je dois signaler — parce que le rapport des experts n'en parle pas — les extraordinaires cahiers dits : *le cahier vert Bonsecours, le cahier de moleskine noire intitulé l'ordonnancier*, et le cahier *Le Studieux*, tellement ils mettent en évidence l'hypertrophie du moi physique, sous-jacente à l'hypertrophie du moi psychique (4).

L'ordonnancier est le plus extraordinaire de ces cahiers. Les pages en sont divisées en onze colonnes verticales : 1° maladies ; 2° docteurs ; 3° visites, dates et prix ; 4° pharmaciens; 5° formules, numéros; 6° dates; 7° prix des médicaments; 8° désignation de l'ordonnance; 9° ordonnances, prescriptions, compositions, préparations ; 10° doses et modes d'emploi; 11° observations, durée du traitement, des maladies, hygiène, régime, indications; et cela non seulement pour elle, mais encore pour son mari et ses fils.

Ah! certes, des experts ne seront pas taxés d'exagération, qui disent de cette psychologie qu'elle est *particulière*! La minutie des détails est singulière. Elle note les questions à poser, se fournit des explications (« deux pommes à jeun, c'est bien mieux avant le déjeuner, c'est plus laxatif »); utilise pour ses observations de nombreux billets de morts (pièces 354, 355, 356, etc...), revient sans cesse sur la nécessité de ne pas parler, de ne plus penser, de se reposer, précise la technique des bains, des douches, veut acheter la méthode Kneipp, l'antiépilep-

(4) Me Kah a confié aux jurés ces documents, au moment où ils allaient rendre leur verdict. Ils n'ont guère perdu de temps à les examiner puisqu'ils revinrent avec le verdict au bout de quelques minutes.

tique de Liége, et parle toujours de ses névralgies, de ses insomnies, de ses coliques, de ses digestions pénibles. Voici la pièce 300 du dossier, encore au dos d'un billet de mort; et tout le reste est à l'avenant.

Nerfs tirent, croquent, se tordent, sensibles, font mal, fatigue, jamais force. Nerfs tirent, battent, détendus. A Pau resserrée, remontée comme les ressorts d'une montre. Relâchement des nerfs raidis, gonflés — contractions, crampes, pas de forces — agitation — tourmentés, se tirent comme un filet — sensible, agacée — parle seule ou... (mot illisible) — après tombent, plus de forces (mot illisible) — contractions estomac — irritation — impressionnabilité — Nerfs sensibles, estomac tordu, contraction — Obligée reposer sur les repas, car après tout est agité! — Névralgie, rhumatisme, foie, estomac, organe descendu — muscles relâchés, que faut-il faire pour les fortifier — jambes molles, muscles tombent et nerfs affaiblis — vapeurs, vertiges, débilité, fièvre, nuque, lombes — suis obligée ne plus faire un mouvement. Rester couchée après le souper, sans quoi pas dormir. Agitée ne puis pas même lire ni travailler, dort difficilement. Tête ne tient plus sur les épaules, muscles et nerfs relâchés, nerfs raidis, estomac, convulsions, fièvre, rhumatisme, pas de nerfs stables. Estomac tordu, fièvre, contraction lombes, dépression, fatigue, voir neurasthénie, agitation, névrose, mariage enfants...

Quelle agitation, quel désordre, quel déséquilibre! Voilà le système nerveux sur lequel agiront les tendances psychiques constitutionnelles de Mme Lefebvre.

Etat constamment orageux de la sensibilité, traversé par les éclairs des crises algiques :

c) *Suivant la pente souvent fatale des constitutions psychopathiques, cet ensemble aboutit chez l'inculpée à la Psychose de Revendication.*

Mme Lefebvre a, jusqu'au mariage de son fils, trouvé seulement autour d'elle des gens qui s'effacent devant son tyrannisme. Son emprise est définitive sur tous; on l'a bien vu dans l'attitude incroyable du mari de la victime, au sujet duquel un journaliste a fait remarquer qu'on dit toujours « le fils de la meurtrière » et jamais

« le mari de la victime ». Le mariage a lieu le 6 août 1924. Mme Lefebvre a 60 ans et ses anomalies sont plus rugueuses sur le tronc rigide du vieil arbre. La belle-fille affirme sa personnalité et, à juste titre, défend son indépendance. Les heurts sont immédiats. On se voit rarement et, malgré cette rareté, six mois après, dès février 1925, on ne se voit plus. En juillet 1925, malgré les insistances les plus grandes, la belle-mère exige des excuses. Le 16 août 1925 a lieu, à Arras, un essai de réconciliation dont le résultat est piteux. Dix jours après, le 26 août 1925, le crime est consommé.

La recherche des motifs a découragé le juge d'instruction.

L'argent! Cela ne tient pas debout. Les experts nous ont d'ailleurs assez dit que l'avarice n'était pas, ici, pathologique. Et puis, quel intérêt à ce crime commis en plein jour dans des conditions qui auraient pu singulièrement compromettre le fils?

Non! le motif essentiel est la *revendication vraiment délirante* de ses droits d'autorité maternelle. Elle ne revendique pas des choses matérielles malgré son avarice, mais la soumission et la déférence. La présence, la vie seule de sa belle-fille est la preuve que son autorité s'en va et, comme chez les « revendicateurs », l'idée du meurtre s'impose à elle : « Ah! si Dieu pouvait la rappeler! » cela supprimerait ses « chagrinités ». Elle « interprète » les actes de sa bru qui « prend plaisir à se moquer d'elle », et l'accuse de captation d'héritage; elle sent que son fils se détache insensiblement de son autorité; et ici il est possible, sinon probable, qu'agisse cette *sexualité inconsciente* qui commande la plupart des crimes des belles-mères (Gilbert Robin : *Les haines familiales*) et qui ajoute chez l'inculpée son action pour l'acheminer plus vite vers la psychose. Cette jalousie, mais elle s'est révélée à l'œil perspicace au cours de la déposition de son fils : « Livide, l'accusée, les yeux clos,

semble une statue », dit Félix Bellay (*l'Intransigeant*, 27 octobre 1926) quand apparaît son fils que, malgré les rumeurs indignées, elle continuera à appeler « son pauvre enfant ».

d) *Cette Psychose de Revendication crée un état passionnel obsédant chronique dont la conclusion naturelle est le crime :*

Le psychisme du « revendicateur » est envahi par une idée prévalente de préjudice. Cette idée revient dans les nuits et hante les rêves — (je ne pense pas que Mme Lefebvre ait menti à ce sujet). « Le délire, disent Sérieux et Capgras (*Les Folies raisonnantes*), se développe sur un grief expressément formulé, un fait initial auquel le malade revient toujours dans ses raisonnements » (le leitmotiv de la « déférence », chez l'inculpée); « c'est pour une cause futile que le revendicateur sacrifie son honneur, sa liberté, sa vie ». Sa conception du droit est unilatérale; (Mme Lefebvre « s'est fait justice à elle-même »).

La disproportion est étrange entre le dommage que le malade croit avoir subi et son retentissement facilité chez l'inculpée par le déséquilibre du système nerveux des émotions.

Ainsi s'explique le crime.

Ce crime signe la folie comme, chez un sujet enfermé dans une constitution prétuberculeuse, parce que fils de tuberculeux, ne présentant encore à l'auscultation aucun signe de tuberculose, le crachement de sang *signe cette tuberculose.*

e) *Ce crime reproduit fidèlement tous les caractères des crimes des fous revendicateurs :*

Vladoff, dans un livre classique sur *l'Homicide en Pathologie mentale* (Maloine, 1911), note dans les crimes de ce genre de malades : a) *avant* : volonté, conscience, préméditation; b) *pendant* : sang-froid, sûreté dans l'exé-

cution; c) *après* : croyance en la légitime défense, fierté, tranquillité allant jusqu'au soulagement.

Tout ceci existe dans le crime du chemin de la Solitude.

Et comme ce drame s'éclaire!

Comme nous comprenons cette absence de remords d'une femme, cependant croyante et pratiquante, qui ne peut, sans être « à la nage », dire sept *Pater* et sept *Ave* pour la victime, ordonnés par l'aumônier de la prison! Comme nous comprenons ce calme, qui nous paraissait étrange en dehors de la folie, d'une criminelle qui déclare avoir trouvé dans la geôle une tranquillité physique et morale en vain cherchée depuis treize ans! Comme nous comprenons ces lettres enjouées et sentimentales, écrites de la prison d'où, entre ses litanies de conseils-ordres, elle se félicite à l'idée qu'elle va « redevenir comme autrefois », où elle parle de son devoir pascal accompli entre des renseignements donnés pour ne pas se laisser tromper à l'achat de pantoufles, où elle trouve que « tout invite au bonheur » tandis que le « carillon de la treille égrène ses notes joyeuses »! Comme nous comprenons qu'elle invoque Dieu, saint Joseph et la Sainte Famille, saint François-Xavier avec la sérénité d'une folle! qu'elle, la tueuse d'une femme enceinte, ose s'adresser à « la Vierge Immaculée » et dise tranquillement : « Rien n'arrive sans la permission de Dieu! »

Comme nous comprenons l'attitude aux audiences de celle que les journalistes les plus habitués à la faune des Assises appellent une « stupéfiante », une « étrange » accusée.

Comme nous comprenons cet orgueil insensé d'une femme qui nous regarde du haut de sa sinistre folie comme du haut d'un trône.

Comme nous comprenons ses injures aux Mülle, ces

phrases : « Chez nous ça ne se fait pas », « il faut bien peu nous connaître ».

Comme nous comprenons ses rires à la fin de la déposition de son fils et pendant toute la déposition de son mari!

Voilà ce que la folie a fait d'une bourgeoise honorable et honorée pendant soixante ans. Ne sachant pas, comme la foule ignorante, je crierais : « A mort! » Sachant, je frémis au peu que nous sommes.

Œdipe, irresponsable, fut mené par le Destin à l'inceste et au parricide comme Mme Lefebvre, par l'Ange sombre de la folie, fut conduite au crime dont elle ne comprendra jamais l'atrocité.



Ainsi, en empruntant ses observations les plus précises à la Science, nous retrouvons, en certitude, cette fois, ce qui au début était une impression de bon sens quand ce drame de Lille nous paraissait étrange, envisagé à la seule lumière de la raison, impression partagée, nous l'avons vu, et par des gens simples et par l'illustre neurologiste qu'est le professeur Sicard.

Mme Lefebvre :

— enfermée dans cette constitution psychopathique dite paranoïaque qui l'a « aliénée », c'est-à-dire « rendue étrangère » (alienus) au reste du monde,

— déformée dans son jugement;

Mme Lefebvre :

— déséquilibrée dans son système nerveux des émotions, dont l'irritabilité accroît chaque jour la charge passionnelle nocive qui s'ajoute à la déviation du jugement,

— est la proie d'une de ces idées prévalentes délirantes de Revendication, cause essentielle d'un crime dont le mécanisme mental correspond fidèlement à celui des fous revendicateurs,

— malades dont les réactions dépassent toujours les limites de la raison : « Les pires de tous, dit le professeur Régis (*Précis de Psychiatrie*, 5e éd., p. 1083), et qu'il est sans contredit le plus difficile de faire accepter comme fous par les magistrats et par le public, en raison de leur lucidité. »

Raisonnable et mauvaise, intelligente et « pleinement responsable », Mme Lefebvre, décidée à se débarrasser de sa bru, eût, derrière des attentions hypocrites, utilisé le poison; elle eût probablement laissé vivre un enfant sur lequel son autorité tyrannique se serait exercée et que la mort de l'étrangère aurait abandonné à la « tribu des Lefebvre ». Commis avec une habileté dont cette lauréate scolaire eût été alors capable, nul ne l'aurait soupçonnée et tous eussent offert à la porte du cimetière leurs condoléances émues à cette noble figure de grand'mère.

En mon âme et conscience, je crois que le drame du Chemin de la Solitude est un crime de folle.

Sur mon honneur, je le jure (5).

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

(5) Sa réflexion peu avant le verdict; son impassibilité quand cet avocat général qui invoquait l'opinion publique... s'amusait à lui décrire les émotions de la guillotine, le couperet, l'aube, le sang, l'étoile du matin (*sic*); son refus de signer son pourvoi, me confirment plus que jamais dans mon opinion.

Et voici que dans *l'Intransigeant* du 5 novembre 1926, le correspondant de Lille de ce journal écrit :

« Dans sa prison de Mincy, où elle a désormais revêtu le costume pénitentiaire, Mme Lefebvre étonne tout le monde par son calme étrange. Ses heures se passent surtout en prières.

« La surprenante attitude de la condamnée commence à émouvoir ceux qui étaient les plus acharnés à réclamer son châtiment.

« Mme Lefebvre est-elle folle? Beaucoup tranchent maintenant la question par l'affirmative. — N. »

CARMOSINE AU MIROIR

—

Sur ton cœur fol qui tendrement songe et soupire,
oserais-tu poser tes jeunes doigts tremblants?
Et ce rêve chargé de tes secrets désirs
l'oserais-tu poser sur les ailes du vent?

★

Un battement de cœur,
amour, serait-ce toi?
Un sourire, un émoi,
serait-ce toi bonheur?

★

Au miroir me sourit une étrange pâleur.
Un émouvant secret peut-être m'illumine
et me cerne les yeux, et j'ai peut-être au cœur
le tendre et romantique amour de Carmosine.

★

Oisif, curieux et distrait
tu t'es penché sur cette glace
où se mirait mon beau secret.
Mais aussitôt pour que s'efface
la tendre image — avais-je peur? —
mon haleine chaste a terni
le miroir où tu n'entrevis
qu'une indéchiffrable pâleur.

★

A cette glace de Venise
où toute la clarté s'irise
et s'éparpille en mille jeux,

mon doux ami, j'ai préféré,
pour y mirer mon cœur fardé,
le bleu sagace de tes yeux.

★

O toi qui regardais Carmosine au miroir,
n'as-tu donc pas su lire au fond de ses deux yeux,
de quel amour profond, grave et impérieux,
son cœur exaspéré t'enveloppait ce soir?

★

J'étais venue avec un cœur tremblant d'aveux,
avec un cœur d'enfant qui ne peut plus se taire,
avec des mots choisis pour toi, nus et sincères,
avec un reflet doux et doré dans les yeux.

Mais tu n'as pas compris! Et je n'espère plus.
Et dans le brouillard roux du soir, lasse et frileuse,
je me retrouve seule avec mon cœur déçu
et mon lourd secret d'amoureuse.

★

Pour t'envoyer ces vers, ami,
lourds d'un amour inavoué,
sournoise et tendre, j'ai choisi
le jour le plus pur de l'été.

Tu revenais tout ruisselant
des jeux du soleil et des branches.
Tu pris sans hâte, indifférent,
dans l'ombre, l'enveloppe blanche.

Mais sur mon hésitant quatrain
touchant peut-être, et ridicule,
tu vis se refléter soudain
l'or mat du plus beau crépuscule.

JEANNE GOSSELIN.

LES JOURNÉES MÉMORABLES DE GLOZEL[1]

—

III. — M. ESPÉRANDIEU : 9, 10, 11 SEPTEMBRE 1926

Dès la publication de notre 3e fascicule, M. Espérandieu m'avait écrit : « Il serait à désirer que votre appel fût entendu, et qu'on vînt... Si j'étais libre, je ne manquerais pas de répondre à cet appel. »

A peine ses conférences à l'Ecole Antique de Nîmes et les excursions dont il avait la direction avaient-elles pris fin qu'il m'adressait, dès le lendemain, un télégramme m'annonçant son arrivée.

A la descente du train, nous nous entretenons d'un galet qu'on lui a remis, où sont gravés des signes assez sembles à ceux de Glozel : « Non seulement tout est patiné, me dit-il, mais il s'est même formé des incrustations calcaires dans le creux des signes. » J'insiste pour qu'il publie ce galet et fasse connaître dans quel milieu il fut trouvé.

La première pièce que je lui montre est une de nos trouvailles, qui rappelle certaines gravures de la fin du magdalénien (fig. 1). Sur un grand bloc de roche volcanique à peine dégrossi se détachent des silhouettes de chevaux, de plus en plus indistinctes à mesure qu'elles se profilent dans le lointain. Sous l'entrecroisement de lignes en tous sens, parfois incompréhensibles, deux premières figures empiètent l'une sur l'autre. Au niveau des jambes, les traits sont même en commun. Une petite aspérité de la roche a été utilisée pour graver la 2e tête qui se trouve en relief, mais de proportions trop réduites par rapport au corps de l'animal.

(1) Voyez *Mercure de France* du 1er novembre.

Les traits tantôt déliés, tantôt plus larges et plus profonds, comme obtenus avec une pointe de silex mousse,

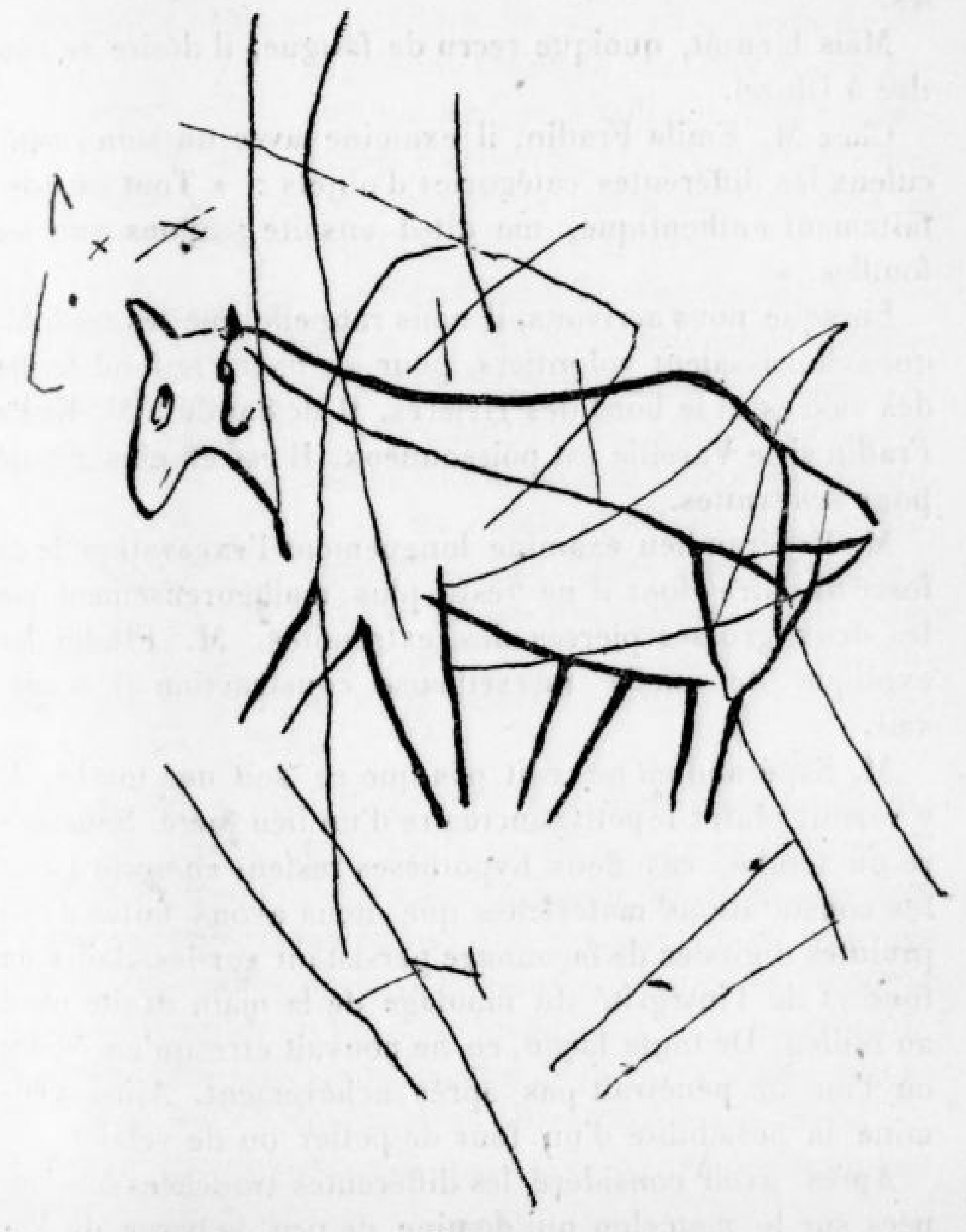


Fig. 1.

semblent d'une technique encore proche de l'art des derniers paléolithiques. Et il est impossible de ne pas voir dans ce dessin une certaine ressemblance avec le groupe de chevaux mis au jour à Limeuil par M. l'abbé J. Bouyssonie.

M. Espérandieu voit encore une réminiscence magdalé-

nienne dans deux gravures de cervidés et dans le dessin de petits galets où s'enroulent des représentations animales.

Mais bientôt, quoique recru de fatigue, il désire se rendre à Glozel.

Chez M. Emile Fradin, il examine avec un soin méticuleux les différentes catégories d'objets : « Tout est parfaitement authentique, me dit-il ensuite ; allons voir les fouilles. »

Lorsque nous arrivons, il nous rappelle que les néolithiques choisissaient volontiers, pour s'y fixer, le fond fertile des vallées et le bord des rivières. Il demande à M. Emile Fradin si le Vareille est poissonneux. Il est en effet réputé pour ses truites.

M. Espérandieu examine longuement l'excavation de la fosse ovalaire dont il ne reste plus malheureusement que les deux grosses pierres des extrémités. M. Fradin lui explique de quelle merveilleuse construction il s'agissait.

M. Espérandieu ne croit pas que ce soit une tombe. Il y verrait plutôt le petit sanctuaire d'un lieu sacré. Sanctuaire ou tombe, ces deux hypothèses restent en accord avec les constatations matérielles que nous avons faites d'empreintes digitales de façonnage persistant sur les dalles du fond et de l'intégrité du moulage de la main droite placé au milieu. De toute façon, ce ne pouvait être qu'un édifice où l'on ne pénétrait pas après achèvement. Ainsi s'élimine la possibilité d'un four de potier ou de verrier.

Après avoir considéré les différentes tranchées échelonnées sur le mamelon qui domine de peu la berge du Vareille, M. Espérandieu désire procéder à une fouille. Comme nous n'avons apporté ni bêche, ni pelle, nous devons nous contenter de faire une excavation au couteau dans la tranchée « Ouest ». Longtemps nos recherches restent infructueuses et nous sommes sur le point de les abandonner, quand nous découvrons successivement une idole phallique

et une sorte de peson d'argile cuite dont nous n'avions qu'un exemplaire semblable, mais non pareil (fig. 2). L'idole en argile à peine dégourdie au feu est redevenue malléable à l'humidité. Elle se détériore en partie au moment du dégagement et l'on ne peut voir si elle appartient au type phallique simple ou bisexué. Par contre, la portion supérieure, comprenant le faciès sans bouche et l'attribut viril, est intacte.

Fig. 2.

Le même soir, M. Espérandieu adressait à M. Salomon Reinach la dépêche qui fut lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : « Authenticité trouvailles Glozel ne doit faire aucun doute. Ai vu les objets et assisté aux fouilles. Deux trouvailles faites sous mes yeux. »

Le *10 septembre*, de grand matin, nous arrivons à Glozel. M. Leite de Vasconcellos, qui avait déjà visité nos collections, nous accompagne.

Je demande à M. Espérandieu de choisir l'emplacement, en terrain vierge, où il désire procéder aux recherches. Il parcourt le champ de fouilles, examine les tranchées qui s'échelonnent de haut en bas, et revenant à la tranchée « Ouest » au point où la veille nous avons trouvé l'idole et le peson d'argile : « Eh bien ! continuez là », nous dit-il. Nous abattons une forte tranche de terre végétale, recouverte d'herbe et de fougères. Bientôt nous arrivons sur la couche archéologique et nous découvrons les premiers objets.

M. Leite de Vasconcellos insiste sur la grosseur de certaines racines qui entourent les trouvailles : « Ceci indique, appuie-t-il, que le terrain n'a pas été remué de fort longtemps. D'ailleurs l'aspect même de ces couches argileuses suffit à établir qu'elles n'ont pas été remaniées. » C'est aussi l'avis de M. Espérandieu : « Cela ne saurait faire

de doute pour quiconque a déjà procédé à des fouilles. »

Au cours de cette matinée, nous exhumons : 1° une bobine à pointes ; 2° une fusaïole ; 3° une tablette avec signes alphabétiformes ; 4° deux pointes de silex, ayant pu servir



Fig. 3. — Tablette en granulite, de Traz-os-Montès.

d'armatures, dont l'une avec un début de pédoncule d'emmanchement ; 5° un petit racloir en pétro silex présentant un tranchant circulaire régulier et finement poli.

M. Leite de Vasconcellos le considère comme une excellente pièce et m'indique son mode d'emmanchement. Il insiste sur le fait que « nos trouvailles, en dehors du témoi-

gnage des savants qui les ont vues en place, portent en elles des caractères d'authenticité certaine ». C'est ce qu'il exprimera à nouveau dans la lettre qu'il m'adressera à son départ (2).

Entre temps, il m'avait signalé la grande analogie de nos caractères avec ceux de Traz-os-Montès.

M. Salomon Reinach voulut bien m'adresser aussitôt la revue *Portugalia* de 1903 où Ricardo Severo les avait publiés. Il est hors de doute que les galets « à fossettes » et les caractères alphabétiformes d'Alvao ressemblent à ceux de Glozel (fig. 3). Et nous y voyons une preuve de plus que l'écriture néolithique constitua le fonds commun où les peuples péri-méditerranéens puisèrent selon leur génie propre (3). Il s'agit de rapports de filiation lointaine et non de synchronisme entre les deux stations. D'ailleurs les gravures portugaises, fort mauvaises et toutes schématiques, ne s'apparentent nullement à celles de Glozel (fig. 4).



Fig. 4. — Galet gravé de Traz-os-Montès.

Le *11 septembre*, M. Mosnier, correspondant de la Commission des travaux historiques, nous accompagne à Glozel. Arrivé sur le champ de fouilles, M. Espérandieu choisit le point où auront lieu nos recherches. Il est situé, en terrain encore inexploré, à un mètre environ du talus de la tranchée « Ouest » qui demeure la plus fertile. On creuse d'abord un trou circulaire qui livre : 1° deux grands tessons de poterie à contexture de grès, situés au début de la

(2) Voir « Chronique de Glozel », *Mercure de France* du 1er octobre 1926, p. 201.

(3) Voir le tableau comparatif du glozélien avec le phénicien, les alphabets pré-helléniques et italiques, dans le *Mercure de France* du 1er avril 1926 : « Invention et diffusion de l'alphabet néolithique », par le Dr Morlet.

couche archéologique ; 2° une aiguille en os perforée ; 3° une portion de diaphyse de fémur humain fossilisé.

Ensuite M. Espérandieu nous fait réunir ce trou à la tranchée Ouest, en l'élargissant à travers le terrain vierge. Nous recueillons alors: 1° une bobine à pointes ; 2° une fusaïole ; 3° un fragment de tablette avec signes ; 4° un support de poterie ; 5° une dent fossilisée d'animal à déterminer ; 6° un fragment de lame de silex blond ; 7° une superbe hache-tranchet avec signes (fig. 5); 8° un fragment d'ocre rouge.



Fig. 5.

Dans l'intervalle des fouilles, j'avais demandé à M. Espérandieu, dont la maîtrise dans les recherches gallo-romaines fait universellement autorité, ce qu'il pensait de la question de l'écriture cursive latine, soulevée au sujet de Glozel. Mais pour lui, elle ne se pose pas.

Par contre, il me donne au sujet de nos trouvailles bien des indications que je suis heureux de noter. Les boules à pointes sont bien, à son avis, des bobines où les néolithiques enroulaient le fil de lin qu'ils savaient filer. Le curieux petit peson d'argile avec perforation, trouvé l'avant-veille, devait

servir au tissage et faciliter le passage du fil à travers la trame.

Le faciès sans bouche de nos idoles et de nos vases funéraires lui paraît présenter des analogies avec celui des statues-menhirs de l'Aveyron et du Gard. Cependant je lui fais remarquer qu'il me paraît impossible de les attribuer à la même époque sur une simple ressemblance. Il reconnaît d'ailleurs que le masque glozélien peut être le lointain ancêtre de l'autre qui possède en plus des décors rectilignes en « portée musicale ». A Glozel, les industries associées, harpons et gravures sur galets, établissent incontestablement qu'il s'agit d'une civilisation plus ancienne.

« Quant à l'écriture, me dit-il, il fallait bien que quelqu'un commençât à en avoir l'idée. Est-il vraiment obligatoire qu'elle soit d'origine phénicienne ? Pourquoi ne pas admettre que des hommes qui étaient assez développés intellectuellement, assez artistes pour tracer les gravures magdaléniennes et glozéliennes, aient eu l'idée de rendre avec des signes les modulations de la parole ? »

Je lui dis que l'hypothèse d'une origine hiéroglyphique de l'écriture, calquée beaucoup trop théoriquement sur le mode égyptien, me paraissait infiniment moins probable qu'une autre émise par Piette : « Les caractères sont choses de convention, prétendait-il ; au lieu d'être des images simplifiées, ils peuvent avoir été dès le début des figures formées de lignes géométriques. » C'est d'ailleurs ce qui s'est passé récemment dans une province du Cameroun quand un jeune roi résolut de doter son peuple d'une écriture. « Il réunit, nous dit M. van Gennep, un certain nombre de ses soldats et ordonna à chacun d'inventer un signe spécial pour chaque mot monosyllabique et pour les mots polysyllabiques autant de signes différents que le mot contiendrait de syllabes » (4).

Il semble même que la forme linéaire de l'écriture se

(4) « Une nouvelle écriture nègre », par A. van Gennep, in *Religions, Mœurs et Légendes*, page 261.

trouve partout la première en date. M. Flinders Petrie nous dit qu'il exista en Egypte « *dès le début des âges préhistoriques un système de signes linéaires totalement différents des hiéroglyphes... et que cette première écriture était déjà en décadence bien avant l'apparition des hiéroglyphes.* »

Il semblerait ainsi que les Egyptiens eux-mêmes aient tout d'abord puisé dans le fonds néolithique, puisque dans les fragments d'écriture linéaire que représente M. Flinders Petrie nous retrouvons nos signes de Glozel (5).

Enfin quant à l'objection que l'écriture de Glozel ne peut s'être constituée sans une longue période de tâtonnements qui aurait laissé des traces, nous lui opposerons que « les réalités passées, comme le dit M. Teilhard de Chardin, ne nous laissent jamais d'elles-mêmes que des vestiges correspondant à leur période de succès et de stabilité ».

IV. — M. DEPÉRET : 14 SEPT.-23 SEPT. 1926

Quelques jours avant de pratiquer des fouilles, j'avais montré ma collection à M. Depéret et à M. Viennot.

M. Depéret avait minutieusement étudié une gravure de cervidé où j'avais cru reconnaître un renne et avait pensé à une erreur de détermination.

M. Viennot avait été particulièrement frappé de la grande analogie qui existait entre le substratum de nos tablettes d'argile et celui des tablettes assyriennes qu'il avait eu l'occasion d'examiner de près au cours d'une mission géologique en Mésopotamie. Même matière première, même forme ; couleur et patine semblables. Un tel rapprochement entre deux civilisations aussi distantes dans l'espace et le temps lui paraissait digne d'intérêt. Et comme les tablettes assyriennes étaient simplement séchées au soleil, il pensait avec M. Depéret que nos tablettes n'avaient dû subir qu'un simple début de cuisson.

(5) *The Formation of the alphabet*, par Flinders Petrie, London, 1912.

Le *14 septembre*, ils visitèrent la collection de M. Fradin dont l'ensemble les émerveilla : « Mais c'est tout un musée ! »

M. Depéret s'attacha aussitôt à déterminer les dents d'animaux recueillies dans les fouilles depuis leur début : deux molaires de cervidé (daim vraisemblablement, non de renne) ; dents de bœuf de petite taille, de sanglier, de chèvre.

En se rendant aux fouilles, M. Depéret et M. Viennot étudient sur place les roches qui se trouvent en contre-haut.

Ils nous les montrent en surface, profondément altérées et transformées sur une certaine épaisseur en argiles kaoliniques dont les parties les plus fines ont été entraînées dans la vallée par voie de ruissellement lent et prolongé.

Sur le champ de fouilles, ils étudient longuement la nature de la couche archéologique, sa profondeur et son épaisseur. Ensuite ils nous montrent que le gisement de Glozel se trouve précisément dans ces argiles jaunes de décomposition, amenées par ruissellement et *non remaniées*.

Ils procèdent à des fouilles et exhument un morceau de tablette anciennement cassée, mais portant des signes alphabétiformes très nets. Voici la relation de cette trouvaille dans la lettre documentaire qu'ils m'adressèrent sur la station de Glozel :

Nous avons eu la bonne fortune, en élargissant un des trous des fouilles, de découvrir nous-mêmes, dans l'argile jaune *entièrement vierge de tout remaniement*, un beau fragment de brique à peine cuite au feu et portant sur l'une de ses surfaces un grand nombre de signes alphabétiformes identiques à ceux des tablettes de terre cuite décrites par vous et M. Fradin. Des racines de plantes avaient pénétré profondément dans l'argile et entouraient le fragment de tablette recueilli par nous, corroborant ainsi l'ancienneté de l'enfouissement.

Il ne saurait rester dans l'esprit d'un géologue aucun doute sur la *situation parfaitement en place* de ce précieux objet et nous

pouvons vous donner à cet égard notre attestation la plus formelle.

Nous pouvons ajouter que les autres tablettes alphabétiformes, ainsi que les galets couverts de dessins d'animaux, les haches polies, les poteries et les statuettes en argile cuite, se présentent dans des conditions de parfaite authenticité.

Enfin un dernier ordre de preuves *d'ordre paléontologique* nous est apporté par la découverte dans la couche archéologique d'une série de dents d'animaux qui seront l'objet d'une étude ultérieure et parmi lesquelles nous signalerons dès aujourd'hui deux molaires d'un Cerf de la taille du Daim. La présence de



Fig. 6.

cet animal totalement étranger aujourd'hui à la contrée donne une grande force à la démonstration d'authenticité de la station.

Nous sommes donc heureux de vous adresser notre témoignage de l'authenticité parfaite de vos belles trouvailles et de vous en féliciter cordialement.

Le *23 septembre*, M. Depéret revient à Glozel et effectue de nouvelles fouilles. M. de Varigny l'accompagne (6).

(6) Voir dans la « chronique de Glozel » l'observation que publia M. de

M. Depéret fixe lui-même, dans un de nos « carrés témoins », l'emplacement où l'on procédera aux recherches. Le point choisi se trouve au sud de la tranchée « Ouest ».

Dans ce trou on recueille : 1° un racloir concave en silex, vraisemblablement destiné au travail de l'os ; 2° une plaque de schiste gravée de plusieurs caractères alphabétiformes dont un rappelle l'A incomplètement fermé de la Madeleine (fig. 6).

On fouille en même temps dans la tranchée « Ouest » en abattant de grandes portions de sol arable, recouvert d'herbe. On trouve au début de la couche archéologique un grand morceau de vase à contexture de grès et une portion de mandibule fossilisée de jeune sanglier.

Le 11 octobre, M. Depéret faisait à l'Académie des Sciences une communication dont M. Salomon Reinach dira qu'elle « a porté le dernier coup au scepticisme » (7).

Le 29 septembre, M. Viennot procédait avec nous à de nouvelles fouilles. Nous pûmes recueillir en terrain vierge de tout remaniement : 1° une bobine ; 2° une lampe ; 3° une brique à cupules ; 4° un fragment de tablette inscrite ; 5° une dent fossilisée (chèvre) ; 6° une plaque de schiste malheureusement incomplète, mais gravée profondément de trois représentations animales (fig. 7).

V. — PROBLÈME DE LA GRAVURE DE CERVIDÉ, ACCOMPAGNÉ DE TROIS SIGNES ALPHABÉTIFORMES

De retour à Lyon, M. Depéret reprit l'étude de la détermination de notre gravure de cervidé, à l'aide des pièces du Muséum.

Les photographies trop réduites ne lui permettaient pas des conclusions rigoureuses. Il hésitait entre le daim et l'élan.

Varigny de cette matinée de fouilles, *Mercure de France* du 15 oct. 1926, p. 443.

(7) Voir sa reproduction dans le *Mercure de France* du 1er nov. 1926.

Je lui adressai alors un dessin à la plume, fait d'après le galet gravé (fig. 8). « Il montre, lui dis-je, que ce qui avait été pris pour un andouiller basilaire n'est que la partie droite de la ramure, vue en perspective. Les portions 1' et



Fig. 7.

2' reproduisent les parties semblables 1 et 2 du côté gauche, sans aucune attache à la perche ».

Ainsi il élimina le renne « qui présente un grand andouiller basilaire descendant sur le front et se terminant par une empaumure au-dessus du nez ». « Le daim, auquel on pouvait penser, ajoutait-il, à cause de l'empaumure supérieure dentelée, a un bois plus long et plus grêle que celui de Glozel. Il a aussi un andouiller basilaire recourbé en haut qui n'existe pas chez votre animal.

» L'élan au contraire a une perche simple à la base, sans race d'andouiller basilaire et les bifurcations supérieures sont dans le style du vôtre. Enfin l'élan a un museau très allongé et un mufle terminal tout à fait caractéristique.

» Il s'agit à Glozel d'un élan, non pas adulte, mais d'un jeune, à son troisième bois.

» C'est comme le daim un animal de pays tempéré qui va bien avec la station néolithique de Glozel. »

Cette mise au point paléontologique était pour notre station du plus grand intérêt.

Le renne s'en trouvant banni et notre gravure étant celle d'un élan, d'un daim ou d'un cerf élaphe selon les paléontologistes, le gisement de Glozel forme un ensemble homogène dont je suis le premier à me féliciter.

Les objections 8 et 9 de l'avant-propos de notre III[e] fas-

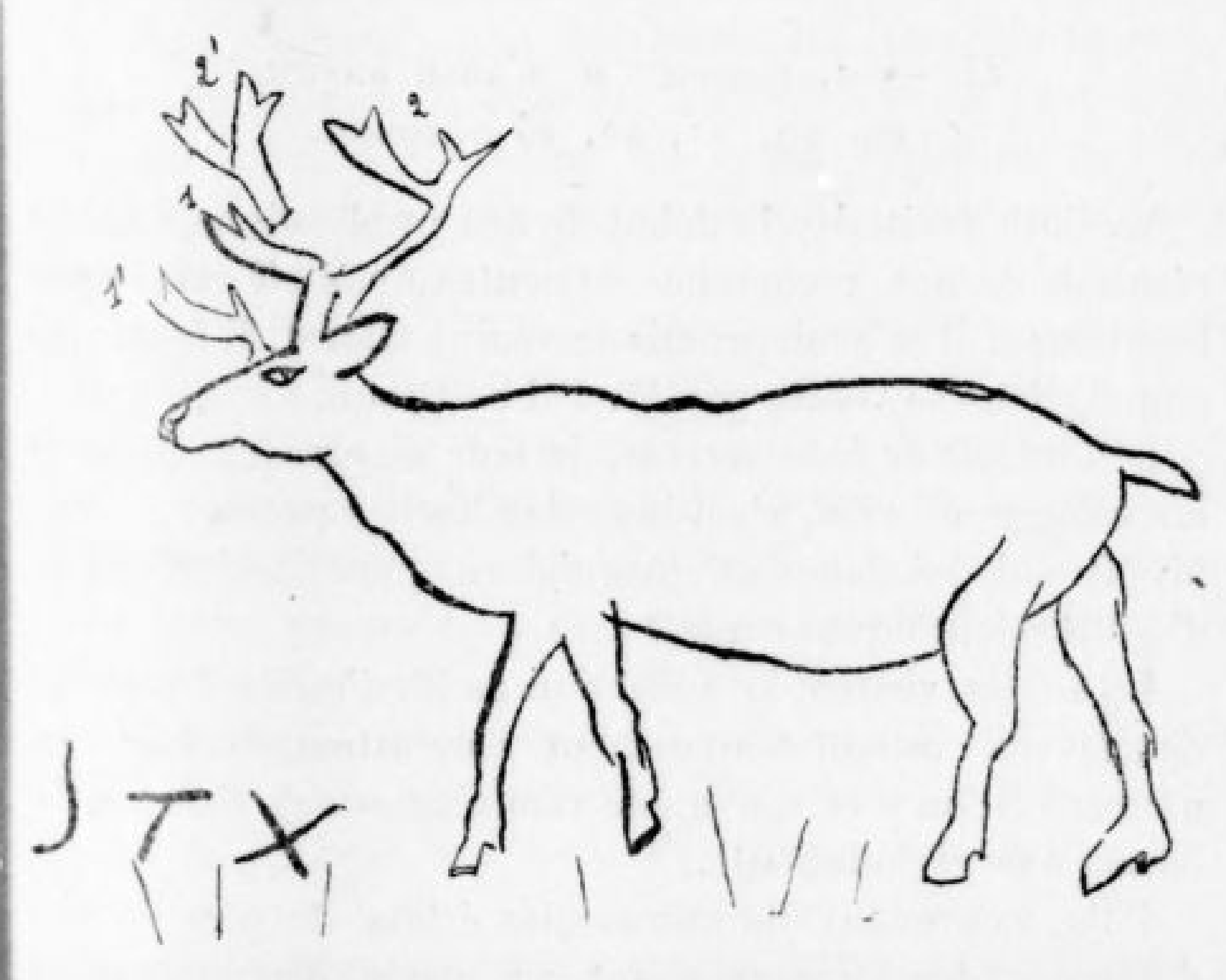


Fig. 8.

cicule (8° *Notre renne à inscription ressemble à celui qui est figuré dans le livre de M. Brehm...* 9° *Il est impossible qu'il y eût encore, en France, des rennes à la période néolithique*) tombent d'elles-mêmes.

Mais que devient la preuve de l'antériorité de l'alphabet et même de toute la civilisation des tribus de Glozel sur

celle du monde oriental, que j'avais précisément basée sur la présence d'un renne à côté de signes alphabétiformes ?

Il m'est heureusement facile, comme on le verra plus loin, de remplacer cette preuve d'ordre paléontologique par celle des industries associées de réminiscence magdalénienne indéniable et même par des considérations linguistiques.

D'ailleurs je crois qu'on ne saurait dater une station, ni en déterminer la provenance par la seule présence de tel ou tel animal. *Dès que l'on quitte le paléolithique, on ne peut baser sur la faune seule la fixation d'une date ou l'origine d'une civilisation.*

VI. — M. LOTH ET M. L'ABBÉ BREUIL : 19, 20, 21, 22, 23 OCTOBRE.

M. Loth avait, dès le début de nos publications, suivi les résultats de nos recherches et soutenu nos efforts. Depuis longtemps, il m'avait promis de venir à Glozel. Il fut accompagné, dans sa visite, par M. l'abbé Breuil.

Dès le soir de leur arrivée, je leur montre une partie de ma collection. « Ça, c'est bien des haches polies », s'écrie M. Breuil qui trouvait jusqu'alors que Glozel manquait d'outils néolithiques caractérisés.

Le 20, ils visitent la collection de M. Fradin. Le groupe de chevaux retient longuement leur attention. Ils reconnaissent qu'on y retrouve une réminiscence de l'art magdalénien à sa période finale.

Puis, examinant de minuscules éclats de silex — bien différents des pointes ayant pu servir d'armatures, — M. Breuil constate que plusieurs ont une face polie. Il les considère aussitôt comme des éclats détachés de haches. Je lui fais remarquer qu'ils ont aussi bien pu appartenir à des tranchets. Ces petits éclats ont été recueillis dans une seule tranchée, que nous avons appelée « le trou aux silex ». Elle est profonde de 55 cm. auxquels il faut enlever 30 cm. pour la couche végétale superficielle.

Les poteries décorées du masque sans bouche les frappent par leur ressemblance avec celles d'Hissarlik. Ils voient avec nous de nombreuses analogies entre la station de Glozel et les civilisations péri-méditerranéennes. « C'est bien du néolithique, nous accorde M. Breuil; mais c'est une colonie orientale. »

Je lui dis qu'à Glozel nous sommes dans un gisement plus ancien et que les caractères communs ne peuvent s'expliquer que par des apports de l'Occident.

Cependant l'abbé Breuil prétend qu'il peut s'agir d'une civilisation fixée dans une phase archaïque, alors que celle du monde égéen a continué son évolution. « Dans ce cas, lui dis-je, montrez-moi en Orient des restes de la civilisation primitive qu'on constate à Glozel. — On peut en trouver un jour. — C'est une deuxième hypothèse qu'il vous faut faire pour soutenir la première. La mienne repose sur les faits actuels. »

Dans la soirée du 20 et du 21 octobre, je montre à M. Loth et à M. Breuil l'ensemble de ma collection.

M. Breuil étudie minutieusement nos harpons. Je reconnais volontiers avec lui que leur facture est très différente de celle des harpons magdaléniens, mais j'ajoute que, par leur forme générale, ils s'en rapprochent étroitement et diffèrent entièrement de ceux des palafittes.

L'ouvrier a terminé le façonnage *en râpant le bord* des barbelures et le pourtour des sillons à l'aide de petits aiguisoirs de grès qui ont laissé de nombreuses rayures transversales ou obliques. D'ailleurs *ce mode de polissage, très primitif*, se retrouve sur nos haches et nos haches-tranchets, où persistent des rayures fort apparentes, comme si le travail était inachevé.

Aussi bien doit-il s'agir, ainsi que le dit M. Breuil, d'*objets votifs*, comme le harpon en pierre de la fig. 14 de notre IIIe fascicule : « Pour les morts, on n'y regardait pas de si près. — Encore faut-il admettre, lui fis-je remarquer, que les objets votifs sont faits à la ressemblance de ceux

dont on se sert ». D'ailleurs il reconnaît que le 3e harpon de la fig. 54 de notre IIIe fascicule a fort bien pu servir et il m'indique de quelle façon ingénieuse on les employait.

En réalité nos harpons, de facture et de style glozéliens si l'on veut, ne s'apparentent pas moins, par leur allure générale, à beaucoup de harpons magdaléniens. De même nos *aiguilles en os perforées* sont moins fines, mais restent très proches des aiguilles de la Madeleine.

Après les harpons, les gravures sur galets. Celle qui a été déterminée comme élan par M. Depéret retient longtemps l'attention de M. Breuil, qui croit y voir un daim. Mais je tiens surtout à connaître son opinion sur l'art avec lequel cette gravure a été exécutée : « Vous trouveriez ce galet dans un gisement magdalénien, lui dis-je, qu'en feriez-vous? — Je l'admettrais ; mais comme une gravure d'un art moins consommé. — Nous sommes d'accord. »

C'est ainsi que M. l'abbé Breuil doit reconnaître une réminiscence de l'art magdalénien dans le dessin des chevaux, de notre cervidé (élan, daim ou cerf élaphe) et d'animaux enroulés autour de petits galets. Et cette communauté de goûts artistiques va jusqu'à lui faire admettre la possibilité « d'une certaine consanguinité » (le mot est de M. Breuil) entre les magdaléniens et les tribus glozéliennes.

Sur une autre gravure, M. Breuil croit voir une nouvelle preuve favorable à la thèse d'une colonie orientale, établie à Glozel. C'est la représentation animale de la fig. 53 de notre IIIe fascicule, que nous avions laissée indéterminée sous le nom de « tête de bovidé ». M. Breuil la considère comme la figuration d'une tête de buffle ; les glozéliens seraient venus de l'Orient avec leurs animaux.

Nous reconnaissons avec M. Breuil que cette tête de bovidé ressemble à celle d'un buffle ; mais des remarques s'imposent. M. Breuil a souvent insisté précédemment sur *le manque de naturalisme de nos gravures animales qui en rend la détermination rigoureuse impossible*. Pourquoi accorde-t-il maintenant à celle-ci, sans restriction, le natu-

ralisme précis qu'il a toujours refusé aux autres ? Pourquoi ne pas voir également une reproduction exacte de la nature dans les gravures de femelles de cervidé qui possèdent une ramure ?

Mais nous pouvons aller plus loin. S'agirait-il d'un buffle que cela indiquerait simplement qu'une partie de la faune de la période néolithique était venue de l'Orient. Mais à quelle époque ? Par quelle voie ? La faune pouvait être déjà ancienne. Elle n'implique nullement l'immigration de peuplades d'Orient. « Mais on n'en a pas retrouvé d'autres en France, me dit l'abbé Breuil. » Cet argument est aussi bien contre sa thèse que contre la mienne, car il est impossible de supposer qu'une colonie du plus lointain Orient ait embarqué des buffles à destination du Plateau Central. Combien paraît plus vraisemblable une pénétration progressive et lente de la faune à travers l'Europe orientale !

Le 22, dans la soirée, nous allons à Glozel. M. Breuil examine l'excavation de la fosse ovale entièrement détruite, avant ma collaboration avec M. Fradin, par des archéologues bien mal avertis. Il reconnaît qu'elle présente en effet l'aspect d'une tombe.

Nous procédons à des fouilles. Mais gênés par une pluie incessante, nous restons dans nos excavations faites au couteau, au-dessus de la portion la plus fertile de la couche archéologique comme nous en aurons la preuve le lendemain. Aussi bien nos trouvailles sont-elles peu abondantes : 1° morceaux de poterie à contexture de grès au début de la couche archéologique (*c'est une céramique qui comprend, comme nous y avons maintes fois insisté, les débris de creusets au fond desquels nous avons trouvé une couche de verre ; tous les objets de verroterie ont été recueillis au même niveau*) ; 2° une fusaïole ; 3° une extrémité de hache en serpentine, éclatée ; 4° les bords de l'aire en argile cuite, signalée par M. Depéret, dans son rapport à l'Académie des Sciences.

M. l'abbé Breuil est obligé de repartir le même soir. Il me quitte en me disant : « Je vous remercie ; vous m'avez convaincu. »

Le 23, M. Loth fait procéder à de nouvelles recherches dans plusieurs emplacements. Au point où nous avions fouillé la veille avec M. Breuil, mais en creusant plus pro-



Fig. 9.

fondément, nous recueillons un galet dioritique, gravé de signes, ayant vraisemblablement servi d'aiguisoir (fig. 9). Dans d'autres tranchées : 1° un peson d'argile ; 2° deux bobines à pointes ; 3° une fusaïole ; 4° une petite brique à cupules présentant des signes alphabétiformes. C'est la première que nous voyons ainsi gravée (fig. 10). Comme ces petites briques ne sont destinées qu'à entrer dans la construction des murs où leurs fossettes forment des points de rétention pour l'argile, cuite en place, elles ne sont pas gravées de signes alphabétiformes : elles ne relèvent que d'une industrie manuelle alors que les tablettes inscrites ont dû l'être par des scribes appartenant à une caste instruite. Mais comme cette petite brique à cupules porte également des caractères, cela semble indiquer qu'à Glozel les ouvriers eux-mêmes connaissaient l'écriture.

D'autre part cette brique relie indubitablement la fosse ovalaire, où de nombreuses briques à cupules étaient incluses, à nos tablettes d'argile, couvertes d'inscriptions.

Après avoir examiné nos collections et procédé aux fouilles, M. Loth et M. Breuil concluent que la station de Glozel appartient bien *à la période néolithique*, mais il leur

semble difficile d'établir exactement à quelle *sous-période.*

Cependant, M. Loth remarque que cette station se trouve dans une région à mégalithes. Et observant qu'elle ne présente aucune gravure analogue à celles de la période dolménique, il voit dans cette dissemblance une raison décisive de lui assigner une date beaucoup plus reculée.

Avant son départ, nous parlons de la possibilité lointaine de traduction des tablettes.

Je lui dis que M. Flinders Petrie a trouvé en Egypte, sur des tessons de poterie, des signes linéaires semblables à

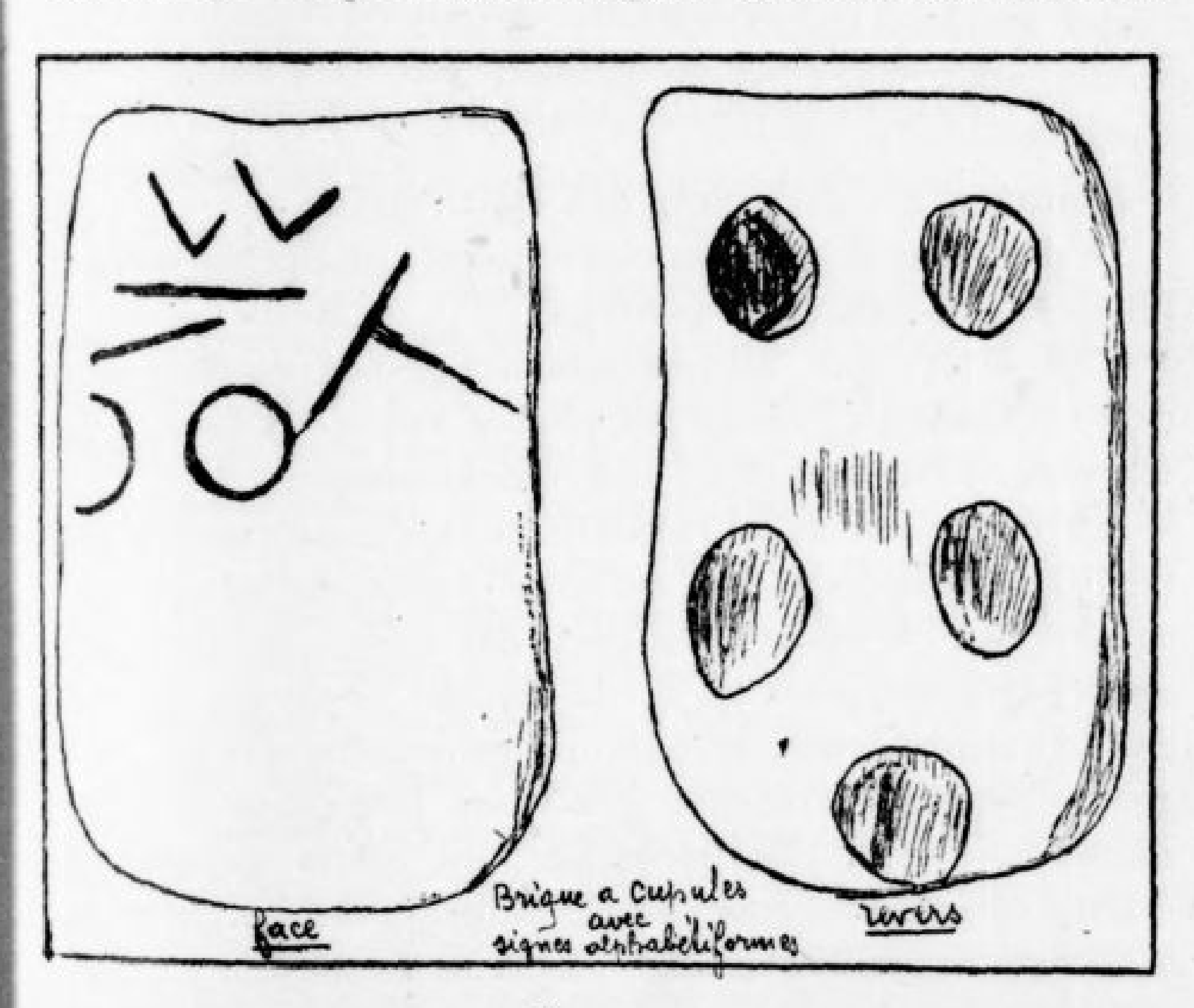


Fig. 10.

ceux de Glozel, remontant bien avant l'apparition des hiéroglyphes (8). Si, par chance, l'usage s'en était conservé jusqu'à l'adoption des premières pictographies, on pourrait peut-être découvrir un jour une inscription bilingue. Mais

(8) « Long before the hierogliphic system in Egypt », in *The Formation of the Alphabet*, by W. M. Flinders Petrie, London, 1912.

n'est-ce pas là des écritures trop dissemblables pour relever d'une même culture ? Vraisemblablement, ce furent des civilisations complètement étrangères l'une à l'autre.

En attendant, nous ne pouvons que relever les groupements de signes revenant dans le même ordre dans les inscriptions. Ils ne sont pas très fréquents, car l'alphabet de Glozel est encore vraisemblablement en partie idéographique. Mais il en existe néanmoins un certain nombre, comme on le voit dans les langues possédant un début de syllabisme.

VII. — PROBLÈME DE LA CHRONOLOGIE

L'authenticité des trouvailles était établie.

Le problème de la chronologie passa aussitôt au premier plan de la discussion scientifique.

C'est à tort que la ressemblance de nos poteries avec celles d'Hissarlik, de notre alphabet avec ceux de la Méditerranée, a fait conclure à leur synchronisme.

Les urnes à visage d'Hissarlik sont d'une forme et d'une technique beaucoup plus évoluées (présence d'anses et de couvercles). A Glozel, l'aspect des vases, *en forme de crâne*, avec suppression de la bouche parce que la mort est le grand silence, indique, croyons-nous, que ces poteries constituent l'origine des vases funéraires : l'artiste imitait encore la tête décharnée des morts auxquels ils étaient réservés. Au cours de leur diffusion méditerranéenne, la forme originelle des vases disparut. Le masque néolithique sans bouche persista seul comme décor. Il semble même qu'il avait perdu son symbole de silence, puisque la bouche réapparaît sur certaines urnes à visage. Malgré des analogies indéniables, ces deux groupes de céramique ne sont pas synchroniques.

Il en est de même de l'alphabet. Ce n'est qu'à un examen superficiel qu'on peut se demander s'il n'a pas puisé dans les langues méditerranéennes avec lesquelles il présente

tant d'analogie. Comme il existe dans cet alphabet de nombreux signes qu'on ne retrouve dans aucun autre, il n'a pu les emprunter. D'autre part, comprenant une centaine de signes, il pouvait en prêter une vingtaine de formes différentes à plusieurs écritures méditerranéennes, alors que pour atteindre au total des siens il lui eût fallu absorber tous les autres alphabets.

Or, l'évolution des écritures s'est toujours faite dans le sens de la simplification. L'alphabet de Glozel avec cent signes est encore à la phase archaïque de mélange de caractères idéographiques et syllabiques. Les écritures méditerranéennes avec une vingtaine de signes ont déjà atteint l'alphabétisme et possèdent de véritables lettres. Mais la morphologie de leurs caractères dérive des signes de l'écriture néolithique.

D'ailleurs à cette preuve linguistique vient s'en ajouter une autre d'ordre archéologique : c'est la présence des caractères alphabétiformes sur des harpons et des gravures animales de réminiscence magdalénienne certaine.

En réalité, comme les analogies entre les civilisations glozélienne et méditerranéenne sont trop nombreuses pour qu'il n'y ait pas eu filiation entre elles, la diffusion n'a pu s'effectuer, aux temps néolithiques, que de la plus ancienne à la plus récente, de l'Occident à l'Orient.

Peut-on maintenant assigner une date à la station de Glozel ? Nous ne le croyons pas. La chronologie des époques préhistoriques entre lesquelles elle se trouve comprise varie, suivant les auteurs, dans de trop grandes proportions.

Mais *on peut situer*, en se basant sur certaines industries, *le début de la station* et lui donner sa place « archéologique », sans se préoccuper de millénaires.

En effet, nous avons recueilli dans nos fouilles des harpons et des gravures animales qui, bien que d'une technique et d'un style propres, sont d'une réminiscence magdalénienne trop évidente, pour ne pas remonter au début du néolithique. L'Azilien, le Campignien, le Tardenoisien ne

sont vraisemblablement que des aspects particuliers et locaux de la période de transition. Alors que les Aziliens « avaient des burins, comme le dit Piette, et ne gravaient plus », les Glozéliens continuèrent de dessiner des animaux, en même temps qu'ils inventaient l'écriture et la poterie.

Or, *c'est précisément la détermination archéologique du début de notre station qui importe*. Comme nous y avons insisté à différentes reprises, *les inventions (écriture, poterie) doivent être datées par les pièces les plus anciennes où on les retrouve et non par les pièces les plus récentes, comme lorsqu'il s'agit d'un dépôt.*

C'est ainsi que lorsque nous voyons les signes alphabétiformes de nos tablettes sur des harpons et des gravures animales qui ne sont certes pas le produit de l'art magdalénien, mais qui en restent assez proches pour avoir subi son influence, nous sommes en droit de conclure que l'alphabet de Glozel a été *inventé* par les premiers néolithiques. Il en est de même des poteries d'argile, à peine dégourdie au feu, qui se présentent sous les formes les plus archaïques connues et portent parfois des signes alphabétiformes sur leurs parois.

Par contre, nous ne sommes pas encore fixés sur l'ancienneté des tessons à contexture de grès qui se trouvent en relation directe avec le verre. Par la répétition des trouvailles, nous nous sommes aperçus, — comme nous l'avons fait remarquer à tous ceux qui ont assisté à nos fouilles — que ces débris de grès se rencontraient toujours au début de la couche archéologique. Les objets de verroterie se trouvaient au même niveau ; et les restes de ce que nous croyons être un four de verrier, situé au-dessus de la fosse ovalaire, étaient entièrement construits à l'aide de petites briques que nous avons conservées et dont la pâte argileuse, mélangée de grosses parcelles de quartz, diffère sensiblement de celle des briques à cupules.

Nous tentons actuellement de résoudre le problème du verre en faisant procéder à son analyse. Des savants émi-

nents l'étudient au point de vue chimique, physique et spectral. Les résultats me seront prochainement communiqués.

Mais peuvent-ils apporter aux tribus néolithiques de Glozel le brevet d'inventeurs du verre? N'est-ce pas fonder sur des analyses de trop grands espoirs ? Cependant il est à noter que l'altération physico-chimique de la surface du verre de Glozel est de plusieurs millimètres, alors que celle des verres gallo-romains se réduit à de simples phénomènes d'irisation.

Théoriquement d'ailleurs, il semble bien que les Glozéliens, qui scellaient les pierres de leurs murs à l'aide d'argile contenant assez de sable nitré pour que, soumise à l'action du feu, elle laisse suinter une véritable couche vitreuse, aient pu, après avoir obtenu du verre par hasard, en fabriquer sciemment et l'utiliser pour en faire de petits récipients semblables à leurs poteries.

L'invention autochtone du verre est parfaitement admissible par suite de la nature spéciale de l'argile de Glozel, qui se vitrifiait lorsqu'elle était soumise au feu.

Cependant jusqu'à ce jour nous n'avons trouvé qu'un seul caractère commun entre la poterie à contexture de grès, employée à la fusion du verre, et la céramique en terre, à peine dégourdie au feu, d'époque néolithique certaine : c'est le bord supérieur tourné en dedans. Cette analogie remarquable nous a toutefois paru insuffisante pour conclure à leur synchronisme, d'autant plus que ces deux espèces de poteries ne se rencontrent pas au même niveau archéologique.

De toute façon, nous pouvons dire au sujet du verre ce que nous avons répondu à M. Breuil à propos des petits éclats de silex qu'il croit détachés de haches polies : *en admettant que ces industries baissent la fin de la station de Glozel, le début reste « accroché » au magdalénien*. Et les *inventions* principales des tribus néolithiques du Centre de la France, *celles de l'alphabet et de la poterie, doivent être datées d'après les pièces les plus anciennes où elles se*

manifestent. Quant à l'ensemble de la station, on peut, avec M. Loth, notre grand celtiste français, qui est aussi un éminent archéologue, « parler d'une époque glozélienne néolithique, isolée jusqu'ici dans l'espace, comme on parle d'une époque campignienne ».

Dr A. MORLET.

FIN

LETTRE DE M. J. LOTH

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE[1],

A M. LE DOCTEUR MORLET

AU SUJET DES FOUILLES DE GLOZEL

—

Paris, 2 novembre 1926.

Mon cher Docteur,

Comme je vous l'avais depuis longtemps promis, j'ai pu enfin, du mardi 19 au samedi 23 octobre, en compagnie de M. l'abbé Breuil, visiter la collection d'objets de la station de Glozel que vous avez réunis à Vichy et la collection de la famille Fradin à Glozel même. Vos diverses publications, malgré les nombreuses gravures dont vous les illustrez et les commentaires qui les accompagnent, sont loin de donner une idée exacte de la richesse extraordinaire de vos trouvailles. L'examen de vos collections produit une impression de sai-

(1) Plus connu comme celtiste que comme archéologue, M. Loth n'a jamais séparé la linguistique de la pré- et proto-histoire. Comme il l'a dit à plusieurs reprises, il y a une *paléontologie* du langage. La linguistique a souvent besoin de l'archéologie même préhistorique, mais peut lui apporter aussi des lumières inattendues. M. Loth a appliqué sa méthode, avec succès, dans bon nombre de publications, par exemple : *Les noms du cheval chez les Celtes en relation avec quelques problèmes archéologiques*; *L'Omphalos chez les Celtes*; *Le mot désignant le genou chez les Celtes, les Germains, les Slaves et les Assyriens*; *Les noms du froment chez les Celtes*; *L'année Celtique*; *La première apparition des Celtes dans les Iles-Britanniques et en Gaule*, etc..

Il a aussi publié des travaux de pure archéologie : *Les vases à quatre anses, les flèches en silex à ailerons et pédoncules* (fouilles de Mané-Venguen); ces deux publications ont été jugées importantes pour la chronologie de l'époque mégalithique et de l'époque énéolithique. Il a fait paraitre en 1925, dans la *Revue d'histoire et d'archéologie de Rennes*, un article sur les : *Relations directes entre l'Irlande et l'Ibérie à l'époque énéolithique;* un second article en 1926, dans le Bulletin de la

sissement, de stupéfaction : on se sent dans un monde nouveau, devant une civilisation étrange, je serais tenté de dire *étrangère*.

La vue d'ensemble de ces objets si nombreux, si divers, dont plusieurs sont encore inédits, entraine immédiatement la conviction : ce n'est ni en Gaule, ni dans aucun autre pays de l'Europe occidentale, pas plus à l'époque gallo-romaine qu'à l'époque du fer ou du bronze, ou même à l'époque mégalithique, qu'il faut chercher une civilisation apparentée à celle de Glozel : il faut se tourner vers la Troade, la Crète, l'Egypte, peut-être vers certains pays balkaniques et, au point de vue de l'écriture, vers l'Espagne aussi et la Libye. On chercherait vainement en France ou en Espagne les quatre séries d'objets types de Glozel : 1° les galets sur lesquels sont gravés des figures d'animaux; 2° les idoles phalliques et les idoles bisexuées; 3° les vases à figure humaine portant, comme les idoles, le masque néolithique sans bouche; 4° les tablettes d'argile à inscriptions.

Dès votre première publication, après l'entretien qui suivit quelque temps après à Paris, je n'ai eu, comme vous le savez, aucun doute sur l'authenticité de vos trouvailles. Sur l'époque de la station j'ai longtemps hésité; l'ensemble des objets la plaçait à l'époque néolithique; les tablettes à inscriptions me laissaient perplexe. Je comprends que des découvertes si inattendues aient déconcerté le monde savant et que ceux mêmes qui en admettaient l'authenticité aient hésité sur l'époque à laquelle il fallait les reporter. Pour ma part, je ne comprenais pas qu'une écriture développée au centre de la Gaule n'eût laissé aucune trace, notamment à l'époque mégalithique dans une région où cette époque, malgré les ravages du temps et d'inévitables destructions, est représentée par de tels vestiges qu'il est impossible de douter de son existence. Il me paraissait également étrange qu'il fallût en quelque sorte passer par-dessus la Gaule pour trouver dans le bassin oriental de la Méditerranée des caractères apparentés. Un moment, j'ai même pensé que la civilisation glozélienne avait eu plusieurs assises et que les tablettes appartenaient à

même Société, sur les : *Relations directes entre l'Irlande, l'Armorique et l'Ibérie à l'époque énéolithique*.

Il a fouillé lui-même douze tumuli dans le Morbihan, dont onze dans son pays natal, le canton de Guémené-sur-Scorff (Morbihan). Cinq de ces fouilles sont encore inédites. Ces deux dernières années, il a fait un cours au Collège de France sur : *l'Armorique à l'époque de la pierre et à l'époque du bronze*.

la dernière. Aujourd'hui, il est sûr que tous les objets découverts appartiennent à l'époque néolithique, sans en excepter les tablettes. On trouve même sur les galets, sur les haches et sur les anneaux en schiste les caractères qui figurent sur ces tablettes.

En revanche, l'apparition brusque et la brusque disparition de la civilisation de Glozel paraît difficile à expliquer; on ne peut hasarder sur cette question que des hypothèses.

Ou bien elle a été détruite violemment par un peuple d'envahisseurs de mœurs, de religion, de race peut-être différentes, à un stade inférieur de civilisation; ou bien les Glozéliens, isolés, sorte d'îlot au point de vue moral et intellectuel, formant peut-être une caste privilégiée, peu disposée au prosélytisme, jalouse de son savoir et peut-être aussi incapable de faire prévaloir ses croyances, auront fini par être absorbés par la population moins policée au milieu de laquelle ils étaient établis; ou encore peut-être se sont-ils volontairement exilés : *ils auraient fui devant les barbares* — ce qui n'est pas sans exemple dans l'histoire — mais sans laisser de trace ailleurs de leur exode, ce qui est surprenant. Peut-être aussi les Glozéliens étaient-ils des descendants d'une tribu magdalénienne, restée isolée; ils en avaient conservé quelques traditions comme le prouve leur goût pour la gravure, tout dégénéré que soit leur art.

Aurait-on affaire à une colonie venue de quelque point du bassin de la Méditerranée? La brusque apparition de cette civilisation pourrait le faire croire, mais de nouvelles découvertes à Glozel même et ailleurs, par exemple dans le voisinage où un atelier de fabrication d'anneaux en schiste identiques à ceux de Glozel, mais sans inscription, en général, parait avoir existé, pourront apporter des éléments de solution à ce très important problème.

S'il est certain que la station de Glozel, dans son ensemble, est néolithique, il semble cependant, d'après certains objets, qu'on puisse y distinguer deux stades de civilisation.

La faune figurée sur les galets gravés me paraît représenter le stade le plus ancien. Sur quatorze galets sculptés, neuf ne présentent que des cervidés. Sur les deux derniers galets découverts et encore inédits, il y en a trois sur chacun. Le bovidé, d'après MM. Breuil et Boule, serait un buffle; un Ecossais qui avait passé vingt ans dans l'Inde, quand on lui a montré la gravure à Vichy, s'est écrié immédiatement devant

nous, M. l'abbé Breuil et moi : « Mais c'est un buffle. » Il nous a décrit les particularités de la tête du buffle et nous les a montrées exactement reproduites sur la gravure. Or, on n'a jamais trouvé trace de cet animal en France, ni même, je crois, en Europe à l'époque préhistorique. Sur une plaque de grès on voit deux, peut-être trois têtes de cheval, ce qui semble indiquer que les chevaux erraient encore par groupes ou troupes. Sur un galet on a clairement une scène d'allaitement. On a pensé à des capridés, mais comme vous me le faites remarquer, c'est une ramure, schématisée dans une certaine mesure, que porte la mère : ce ne sont pas des cornes.

La prédominance absolue des cervidés sur les galets, la figuration exacte d'une tête de buffle sur l'un d'eux, s'expliquent comme la prédominance des scènes de chasse, en particulier des figures de cerfs sur les rochers du Nord et de l'Ouest de la Norvège à l'époque néolithique et énéolithique. A Vingen, près de Hornelen, A. W. Brögger, l'éminent archéologue norvégien, dans un ouvrage remarquable sur l'histoire de la civilisation de la Norvège antique (*Kulturgeschichte des norwegischen Altertums*, 1926, p. 93-95), a relevé 200 gravures de cerfs. Il n'en est pas de même sur les rochers gravés du Danemark et de la Suède, où l'agriculture dominait. Brögger en tire logiquement la conclusion que les Norvégiens, à cette époque, étaient demeurés un peuple de chasseurs; ils pratiquaient naturellement aussi la pêche, comme l'indiquent certaines gravures et comme les y obligeaient la configuration du pays et ses conditions économiques.

Les cerfs sur les gravures de Vingen ont tous la tête tournée vers l'Ouest, c'est-à-dire vers la mer; c'était vers la mer que leurs troupes se dirigeaient au printemps. Ce sont évidemment des gravures votives; elles équivalent, dit Brögger, à une prière à la divinité : « Procure-nous de nombreuses migrations de hordes de cerfs se dirigeant au printemps vers la mer, pour que nous les précipitions (du haut de nos rochers escarpés) et nous nous procurions ainsi nourriture et vêtement en vue de nos longs hivers. » On peut interpréter la gravure de cerfs et de buffle de Glozel par une prière analogue. Les Glozéliens, à l'époque la plus ancienne de la station, étaient incontestablement, presque exclusivement adonnés à la chasse.

On serait par conséquent tenté, de ce fait, de rattacher le glozélien au magdalénien, s'il n'était certain, d'après l'étude

approfondie des galets par l'homme du monde le plus compétent en pareille matière, mon compagnon de voyage, M. l'abbé Breuil, que la facture de ces gravures n'a rien de magdalénien. Les harpons, d'après lui, n'appartiennent pas non plus à l'époque de la Madeleine, mais ils diffèrent également de ceux des cités lacustres. Il est probable que les Glozéliens étaient également pêcheurs. Un ruisseau aujourd'hui encore très poissonneux, le Vareille, borde la station; il y a d'autres rivières, comme le Sichon et l'Allier, dans le voisinage.

Déchelette est aussi d'avis que les gravures sur rochers du Monte Rego, près du col de Tende, au nord de Vintimille, ont un caractère votif et qu'elles prouvent que les Ligures de cette région étaient des agriculteurs (*Manuel* II, I, p. 192-195).

Les caractères gravés sur les anneaux de schiste et sur les galets ne se retrouvent pas tous jusqu'ici, si on en juge d'après ce que vous avez publié, sur les tablettes, mais vous m'apprenez qu'il y a des galets et des anneaux encore inédits qui comblent cette lacune. Il est donc hors de doute que tablettes et galets sont de la même époque.

L'alphabet qui se dessine si nettement sur les tablettes a dû se constituer peu à peu; il a été composé de signes hérités au cours des siècles qui, à l'origine, pouvaient, devaient même n'avoir aucune valeur alphabétique (sur la formation de l'alphabet, voir l'ouvrage de Flinders Petrie, *The formation of the alphabet*, 1912). Vous avez signalé vous-même (*l'Alphabet néolithique de Glozel*, p. 14, fig. 8) des signes communs aux tablettes et à des gravures sur os et bois de renne de l'époque magdalénienne. A votre colonne des signes isolés, lignes l, vous assimilez un de ces signes à un signe azilien; il s'agit bien d'une gravure du Mas d'Azil, mais de l'époque magdalénienne, comme vous l'a fait remarquer M. l'abbé Breuil.

Ce signe apparaît sur les tablettes plusieurs fois (*Invention et diffusion de l'alphabet néolithique de Glozel*, p. 11, fig. 9; p. 13, f. 7, ligne 3. Fascicule troisième, p. 43, f. 47. Le signe de la page 10, fig. 5, 39 (*L'alphabet néolithique de Glozel*), rappelle le signe gravé sur bois de renne de Lorthet (Déchelette, *Manuel* I, p. 235, f. 95, 6).

Si les signes gravés sur les galets se retrouvent tous, comme vous me l'affirmez, sur les tablettes, il faut en conclure que le travail de longs siècles qui a amené la constitution de l'alphabet des tablettes, commencé à l'époque paléolithique, était

accompli à l'époque néolithique relativement ancienne où vivaient les chasseurs de Glozel.

L'étude comparée de l'alphabet de Glozel exigera de longues recherches et s'annonce très laborieuse, mais aussi très fructueuse.

Un caractère apparaît quatre fois sur les tablettes de Glozel, qui est bien connu en Europe et en Asie, mais qui, si je ne me trompe, ne se montre pas dans les alphabets linéaires d'Egypte, de Crète, de Carie, de Libye et d'Espagne : c'est le *swastika* ou croix gammée.

On a longtemps considéré le *swastika*, à cause de sa signification connue dans l'Inde à l'époque des Vedas (c'est un signe de bonheur), comme un signe propre aux Indo-Européens. Or, on l'a trouvé en Egypte et il n'est pas inconnu, dit-on, en Amérique même. En tout cas, tout dernièrement, M. A. Rutot l'a signalé sur des vases néolithiques découverts dans des galeries souterraines à Spiennes ; il lui a été signalé également par l'abbé Breuil sur un silex de Fontaine-de-Mongros (Gard) d'époque néolithique (A. Rutot, *Note préliminaire sur la découverte faite à Spiennes dans des galeries souterraines, d'objets façonnés en craie, inconnus jusqu'ici*, Bruxelles, 1926, p. 10, 31, 32). La présence du *swastika* sur les tablettes mérite considération.

Si le *swastika* est, comme le dit Déchelette après bien d'autres (*Manuel* II, I, p. 453), l'emblème du soleil en mouvement, le signe à six branches gravé sur un des vases de Glozel (*Mercure de France* du 15 octobre 1926, p. 274, fig. 17), remplirait beaucoup mieux ce rôle. A dire vrai, l'origine et la signification du *swastika*, dans l'alphabet de Glozel, restent mystérieuses.

Il est généralement reconnu que les divers alphabets linéaires du bassin de la Méditerranée supposent l'existence d'un alphabet plus ancien. Dans quelle mesure ces alphabets en relèvent-ils, c'est une question jusqu'ici qui n'a pas reçu de réponse définitive. Il serait, à mon avis, prématuré de se prononcer sur la situation de l'alphabet de Glozel vis-à-vis de ces divers alphabets.

Avec la meule à bras ou moulin primitif, dont il y a un bel exemplaire dans la collection de la famille Fradin, à Glozel, nous entrons dans un stade plus récent du néolithique : de chasseur le Glozélien devient agriculteur. Comme le dit très bien Déchelette (*Manuel* I, page 313) : « *Partout une même in-*

dustrie correspond à une même phase de culture. » Le tissage était également connu des Glozéliens, comme suffit à le prouver la découverte assez fréquente de bobines et de fusaïoles dans la station. La bobine à cornes est très rare. Il en existe deux exemplaires, dit-on, au musée de Saint-Germain, mais leur provenance est, je crois, inconnue (1). On m'a dit à Glozel qu'il existerait dans les environs de Roanne, chez des tisseurs, un instrument qui la rappelle. Il est fort possible qu'on en découvre des exemplaires à une époque fort postérieure à Glozel. C'est un fait bien connu que des objets usuels existant à l'époque de la pierre se retrouvent à une époque moderne. On en trouvera de nombreux exemples dans le livre récent cité plus haut de A. W. Brögger.

Les deux vases figurés dans le *Mercure de France* du 15 octobre dernier, page 259, f. 1 et 2, rappellent par leur décoration des vases de l'époque mégalithique en Angleterre et en France. Quant aux vases à masque néolithique sans bouche, on ne peut évidemment pas les séparer des idoles phalliques et des idoles bisexuées présentant le même faciès. Il serait prématuré de vouloir leur assigner une date approximative. On doit se contenter de signaler ce masque néolithique sur la statue-menhir de Saint-Sernin (Gard), sur les gravures du Petit-Morin (Marne), ce qui nous reporte à l'époque mégalithique. On le retrouve en Angleterre, en Espagne, sur les urnes à visage d'Hissarlik (Déchelette, *Manuel* I, p. 594 et suiv.).

Les haches en pierre sont généralement de simples galets à tranchant poli, choisis pour leur forme. Quelques-uns cependant ont subi une taille. Il n'est pas douteux que Glozel ait connu des instruments en silex à tranchant poli comme instruments usuels. Dans une des cavités pratiquées dans le sol, on a trouvé un grand nombre de petits débris de silex, parmi lesquels l'abbé Breuil nous en a fait remarquer un bon nombre incontestablement polis. Mais le polissage a été connu de bonne heure, même à l'époque de l'ancien néolithique; à l'époque du mas d'Azil, plus précisément à l'époque que Piette a appelée *arisienne,* on a trouvé des instruments polis en forme de ciseaux et de racloirs. Dans des stations de l'époque campinienne considérées comme contemporaines de l'époque des *Kjökkenmöddings,* des haches polies en silex ont été décou-

(1) M. S. Reinach m'a appris depuis que la provenance en est connue, mais qu'elles sont très différentes de celles de Glozel.

vertes, mais il est vrai, en très petit nombre. A Glozel, les débris de silex polis ne peuvent être attribués à des accidents, des éclats de haches se brisant sur le roc; on ne les trouve que dans une seule cavité assez étroite.

Ces instruments en silex poli ont été intentionnellement brisés, conformément à un rite bien connu. Ce sont, en quelque sorte, des instruments profanes, sans signification religieuse, comme les poteries en grès, d'époque, il est vrai postérieure, dont on ne trouve jusqu'ici que des tessons. Glozel était sans nul doute un centre religieux et funéraire d'extrême importance. Les objets sont votifs. Les vases à figure humaine sans bouche, quoique très fragiles en général, sont admirablement conservés, ainsi que les idoles. Ils n'ont pas d'anse, ni non plus ces trous de suspension si communs sur les vases à caractère primitif, même à l'époque mégalithique : ils devaient être *exposés.* Comme me l'a fait remarquer M. l'abbé Breuil, ces objets devaient être protégés contre tout accident et contre les intempéries; ils ont vraisemblablement été, comme les tablettes, de bonne heure enterrés.

Les vases en grès qui ont pu servir d'après vous, en partie tout au moins, à la fabrication du verre, et les débris de verre très oxydés, sur la nature desquels, vous le reconnaissez vous-même, on n'est pas encore fixé, ne se trouvent, jusqu'à ce jour, que dans la couche superficielle au-dessus de la couche archéologique. Ils sont d'une époque postérieure.

Dans l'ensemble, la station de Glozel s'étend d'une époque qui n'est pas bien éloignée de la période dite azilienne, jusqu'à l'époque mégalithique; peut-être même a-t-elle persisté quelque temps pendant cette période. Elle n'a certainement pas connu le métal. On peut, en somme, parler d'une époque glozélienne néolithique isolée jusqu'ici dans l'espace, comme on parle d'une époque azilienne, d'une époque campinienne.

La station de Glozel est d'une étonnante fertilité archéologique. J'ai pu en juger par moi-même. Le samedi matin, 23 octobre, en deux heures de fouilles, vous avez extrait, d'un sol assurément non remanié, M. E. Fradin et vous, six objets : une fusaïole en argile, trois bobines dont deux à cornes, un galet sur lequel étaient gravés des signes, semble-t-il, alphabétiques, une petite tablette en argile à trous du genre de celles qui ont dû, d'après vous, servir dans la construction. On en a trouvé un bon nombre, mais c'est la première qui portât des signes gravés sur la face opposée aux trous.

Les fouilles, qui recommenceront au printemps prochain, nous ménagent sans doute plus d'une surprise si l'on songe qu'un cinquième à peine du champ où elles ont lieu a été exploité. Votre tâche, mon cher Docteur, est donc loin d'être terminée, mais celle que vous avez accomplie vous fait le plus grand honneur. Tout d'abord, sans votre intervention, sans l'appui que vous avez prêté sans réserve à M. E. Fradin, qui devait devenir votre dévoué et intelligent collaborateur, la station de Glozel, avec ses trésors, disparaissait sans retour ou n'eût laissé sous les coups des pioches et les morsures de la charrue que d'informes débris. Vous avez pris la direction des fouilles et les avez conduites avec une conscience, une prudence et une sagacité à laquelle tous ceux qui y ont pris part ou y ont assisté se sont plu à rendre hommage. Je sais quelles difficultés vous avez rencontrées, quelles préventions vous avez eues à vaincre. Comme je n'avais cessé, dès que je vous ai connu, de vous encourager à poursuivre votre tâche, à publier vos trouvailles, vous m'avez tenu constamment au courant des diverses péripéties et, il faut le dire, des intrigues même qui se sont produites, au cours de votre campagne de fouilles. Vous avez persévéré, comme je vous le conseillais, sans vous laisser émouvoir par des propos provenant de gens mal informés, parfois mal intentionnés. Aux yeux d'un certain public, vous étiez pour les uns un faussaire, pour les autres un naïf : embarrassante alternative. Vous avez lutté : aujourd'hui vous triomphez. Je tiens, mon cher Docteur, à vous renouveler publiquement à vous et à M. E. Fradin, mes plus chaleureuses félicitations pour les services inappréciables que vous avez rendus à la science préhistorique, en général, et à la préhistoire de notre pays, en particulier.

J. LOTH.

LE ROMANTISME LITTÉRAIRE NÉ DE LA CONQUÊTE DE L'AIR

—

Le monde littéraire se prépare à célébrer prochainement le centenaire du Romantisme. Mais, pour fêter un centenaire, faut-il encore être d'accord sur la date de sa naissance. Or, qui peut dire en quelle année naquit le Romantisme? Qui fut son père? N'eut-il pas plusieurs pères? Beau sujet de controverse où les plus grands noms, de Jean-Jacques Rousseau à Victor Hugo, seront cités avec passion.

Beaucoup de pères, mais une seule mère. Le Romantisme littéraire est né de la Conquête de l'air. Et la preuve de cette maternité n'est pas plus malaisée à faire que celle de la paternité. M. Pierre Lasserre lui-même ne la niera pas, encore qu'il l'ait totalement négligée dans son bel ouvrage sur *le Romantisme français*. D'après M. Pierre Lasserre, les principales sources du Romantisme résident dans l'élargissement de l'inspiration, l'exaltation des sentiments et la religion du Progrès. Un important chapitre de son livre est consacré à ce qu'il appelle l'Idolâtrie du Progrès. Il est bien vrai que les grands romantiques eurent intensément le culte de la Science. Chacune des inventions de leur époque les émerveillait. Et, parmi toutes, la Conquête de l'air les troubla, les exalta, les souleva. Seulement jamais un historien ni un critique ne s'en est encore avisé.

C'est que pour comprendre l'influence énorme de la Conquête de l'air sur le cerveau des romantiques, il faut se reporter au XVIIIe siècle, à l'époque des premières ascensions des Montgolfier, en 1783.

Ce fut un engouement, une frénésie dont rien ne peut donner l'idée. J'avais cru longtemps, comme beaucoup d'ailleurs, que les premières ascensions furent des manifestations scientifiques qui suscitèrent sans doute l'intérêt, mais il fallut la curieuse exposition organisée par l'Aéro-Club de France, à l'occasion du centenaire du physicien Philippe Charles — le mari d'Elvire, — pour me révéler quelle idolâtrie universelle connurent les premiers aéronautes. La Conquête de l'air apparut, à la fin du dix-huitième siècle, presque comme une manifestation divine. Chaque ascension réunissait des milliers de spectateurs qui, le visage levé vers le ciel, suivaient passionnément des yeux la machine volante. Ce n'était que gravures représentant des montgolfières aux oriflammes déployées. Il y avait des ballons partout, sur tous les objets, sur les jabots, sur les jarretières, sur les perruques, sur les assiettes. Les femmes portaient leurs jupes en ballon et se décolletaient en nacelle.

De 1783 à 1794, on cite une trentaine d'ascensions au-dessus de Paris. Pilastre de Roziers rêva de survoler la Manche. Et l'emploi d'un aérostat à la bataille de Fleurus, en 1794, contribua à la victoire. Alors ce fut du délire!

Or, souvenons-nous que :

André Chénier naquit en 1762; Chateaubriand en 1768; Lamartine en 1790; Vigny en 1797; Michelet en 1798; Victor Hugo en 1802.

Les grands romantiques sont nés en pleine effervescence aéronautique.

Chateaubriand était un adolescent de quinze ans, lorsque la première montgolfière s'éleva en 1783 des Tuileries en présence du roi et de la reine, au milieu des acclamations de la foule. Et André Chénier, lui, avait vingt ans! Relisez son célèbre poème l'*Invention*, qu'il écrivit l'année suivante et vous comprendrez mieux la

signification de ces vers qui, dans les manuels de littérature, passent pour de simples figures de rhétorique :

L'aimant de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes;
Une Cybèle neuve en cent mondes divers.

Et plus loin :

Quel amas de tableaux, de sublimes images,
Naît de ces grands objets réservés à nos âges!

Déjà le sublime apparaissait. On voyait grand, on parlait haut. Quand on a le visage levé vers le ciel, on ne peut pas parler bas.

Et en 1794, à la bataille de Fleurus, le petit Lamartine avait quatre ans. Il était le petit garçon qui, près de sa mère pensive, regardait les belles images où des grands ballons d'or se balançaient dans l'azur. Que de ballons. L'un s'appelait l'« Entreprenant » — quel beau nom! — et c'était le ballon de la victoire. Et l'enfant-poète rêvait qu'il s'en allait lui aussi très haut dans le ciel bleu.

En 1800, Alphonse de Lamartine avait dix ans et était collégien à Lyon : Lyon, la région lyonnaise où les frères Montgolfier avaient tenté leurs premiers essais. A Lyon, une certaine Mme Tible venait de faire une ascension dont on parlait encore et qu'on avait mise en chanson. Cette Mme Tible est donc la première femme qui soit montée au ciel, après la Sainte Vierge bien entendu, mais qui, elle, n'est pas redescendue. Tandis que Mme Tible descendit au milieu des ovations.

Qui sait si le petit Lamartine, dans ses récréations, ne chanta pas la célèbre chanson de Mme Tible!

En 1816 où Guillie fit l'essai fameux de son ballon à hélice, — le premier dirigeable, — Lamartine avait vingt-six ans et s'éprenait d'Elvire, l'épouse du physicien aéronaute Philippe Charles.

Avouons-le, du temps où nous étions écoliers, nous n'avions que dédain pour ce physicien si bien ridiculisé par un poète. A peine nous apercevions-nous que ce physicien était monté en ballon. C'était un physicien un peu

plus fantaisiste que les autres, et voilà tout. Que nous le connaissions mal! Le physicien Charles était un grand savant et un homme célèbre dans le monde entier. Ce pionnier de l'air était honoré de cent manières. En 1816, on portait encore des cravates « à la Charles ». Franklin, du fond de l'Amérique, lui rendait hommage; le roi Louis XVIII l'honorait de son amitié et lui offrait des terres, des rentes et un superbe appartement au Louvre, dans la Galerie d'Apollon.

Si un mari fut admiré et aimé, ce fut bien le mari d'Elvire. Julie-Elvire était fière d'être la femme du physicien aéronaute Charles. Elle s'intéressait à ses travaux. Sans doute, plus tard, lorsqu'elle se promena sur le lac du Bourget en compagnie du poète, préféra-t-elle l'aviron à l'aérostation. Mais, en changeant de sport, n'avait-elle pas pour excuse les trente ans qui la séparaient de son mari?

Cependant, bien avant de connaître le poète, la voltairienne Julie, qui se piquait d'athéisme, avait déjà sur ses jolies lèvres des mots aériens. « Monter au ciel », « prendre son essor », « s'élever vers le firmament », « s'envoler dans les nuées », lui étaient familiers. Elle appela tout naturellement Alphonse « mon ange », « apparition céleste »... et Lamartine non moins naturellement « la mit en plein ciel ».

Lamartine connut le physicien Charles. Ce fut Julie qui le présenta à son mari, dans la fameuse galerie d'Apollon. Elle le présenta comme son frère. Charles l'accueillit comme son fils, non sans l'avoir considéré longuement de ses beaux yeux de pilote qui voient clair et qui voient loin. Mais le savant avait compris que « le poète l'aiderait à soutenir contre la mort la petite flamme qui s'éteignait ». Quant à Lamartine, il admira, lui aussi, l'aéronaute, l'inventeur magnifique qui possédait un cerveau d'encyclopédiste et était, par surcroît, un pur écrivain. Allez lire, dans la bibliothèque de l'Aéro-Club

de France, les récits de ses ascensions et vous acquerrez la certitude qu'un homme aussi prestigieux dut enthousiasmer Lamartine.

Si Lamartine ne monta pas en ballon, c'est parce que les ascensions, qui s'étaient multipliées pendant quinze ans, subirent ce temps d'arrêt que connaissent trop souvent les inventions humaines; elles devinrent très rares pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, pour recommencer seulement en 1850. Alors Lamartine était, sinon un vieillard, du moins un homme mûr. Du moins s'il ne monta pas en ballon, le ballon ne cessa-t-il de le hanter. Il eût voulu s'élancer dans les airs, et c'est de bonne foi, plus tard, devenu député, et toujours obsédé par la vision aérienne, qu'il parlera de siéger au plafond. Il n'est pas excessif d'affirmer que l'inspiration ailée de Lamartine, ce besoin qu'il avait de s'évader de terre, sa cadence même comme aérienne eurent pour beaucoup leur origine dans la Conquête de l'air, merveille de son époque.

Qui sait si un jour, quand les écrivains se décideront à voyager en avion, quelqu'un n'ajoutera pas aux ouvrages sur les origines du romantisme un chapitre qui s'intitulera : « De l'influence de la Conquête de l'air sur le génie de Lamartine. »

De Lamartine et de tous les romantiques. Relisez Lamartine. Il faudrait le citer tout entier. Relisez Alfred de Vigny. Relisez surtout *Eloa*. Que d'images aériennes! Quel rythme soulevé!

Mais, fils du temps, de l'air, de la terre et de l'onde.

Dans Vigny, la Conscience elle-même est aérienne.

LA CONSCIENCE

J'ai des ailes : sur toi je fonds en épervier.
L'éther a ses degrés d'une grandeur immense
Jusqu'à l'ombre éternelle où le chaos commence.
. . . .

Dans l'éther sans limite il est des profondeurs...

. . . .

Non, le temps éternel, l'étendue infinie...

On a voulu voir dans *Eloa* l'influence directe de Milton... Mais Milton fut lui-même influencé par la conquête du ciel!

A l'origine de cette conquête, tout à son aube, apparaît une grande figure. C'est la figure géniale de Léonard de Vinci. En l'an 1500, le Vinci conçut les plans de la première machine volante. Ces plans, tracés de sa main, depuis quatre siècles ont été conservés. Je les ai vus. Je me suis penchée sur cette vieille chose, sur le papier jauni où l'encre a pris la couleur de la terre. Quel plan génial, qui fait encore l'étonnement des constructeurs d'aujourd'hui! Il ne manqua au Vinci que les moyens d'action pour l'exécuter.

On peut se demander ce qui poussa le Vinci à tracer les plans de la première machine volante. Peut-être l'idée était-elle déjà dans l'air. Qui sait! Le passé, en s'estompant, devient parfois aussi mystérieux que l'avenir. Peut-être que le Vinci, à force de peindre des ascensions et des assomptions, de placer le Christ et la Vierge en équilibre sur des nuées, fut pris un jour du désir irrésistible de monter au ciel comme ses divins modèles. Il est même curieux de rapprocher, à ce point de vue, l'art du Vinci de celui des préraphaélites. Ceux-ci peignaient des anges aux ailes si petites, des moignons d'ailes, avec lesquels ils ne pouvaient voler que grâce à Dieu. Ces anges devaient planer « comme des fers à repasser ». Tandis que l'ange de l'Annonciation du Vinci a des ailes très longues, aussi longues que son corps. Cet ange, lorsqu'il étend ses ailes, est un bon planeur. Il possède une envergure, une « surface portante » qui lui permet de se sustenter en l'air.

Déjà, dans *l'Annonciation* de Fra Angelico, on ne remarque pas sans étonnement la forme géométrique des

ailes de l'ange, dont l'empennage régulier rappelle la structure d'un plan d'avion.

Quoi qu'il en soit, c'est du XVIe siècle que l'humanité a commencé d'entrevoir la possibilité de s'élever au-dessus de la terre autrement qu'en rêve. Dès le XVIIe siècle, cette possibilité se précisait. On commentait les idées du Vinci, on cherchait à les appliquer. En 1617, Faust Véranzio publia à Venise un ouvrage sur les machines volantes et particulièrement sur le parachute. *Or, en 1617, Milton avait dix ans, et Shakespeare, — s'il a jamais existé, — allait naître!...*

La hantise de voler s'implantait dans le cerveau de leurs contemporains. Pour ne citer que deux faits, en 1678, un Monsieur Bénier de Sablé, dans la Sarthe, avait fait un petit appareil à ailes battantes qu'il essaya, — en vain. Et en Italie, deux ans après, c'est Borelli qui construit, lui aussi, une machine à voler.

Au XVIIIe siècle, ces inventions se multiplièrent. Et, pour ne mentionner que la plus pittoresque : en 1742, un certain marquis de Bacqueville tenta de survoler la Seine dans un chariot volant de son invention. Pour cela, il s'envola de la fenêtre de son hôtel, à l'angle de la rue des Saint-Pères et du quai des Théatins. Il pensait atterrir sur l'autre rive, au pied même du Louvre. Il s'en fallut de peu. Sa machine le porta, en effet, au-dessus du fleuve, jusque sur le toit d'un bateau-lavoir où il chut au milieu des blanchisseuses. Il se cassa la cuisse. Mais des milliers de spectateurs étaient massés aux alentours pour assister à l'expérience annoncée à grand renfort de réclame.

Or, en 1742, Jean-Jacques Rousseau avait trente ans et habitait Paris, « l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne » (*Les Confessions,* livre VII). Fut-il des spectateurs du marquis de Bacqueville? On peut le croire. Car c'est en cette même année 1742 qu'il écrivit un opuscule intitulé *Le Nouveau Dédale,* ouvrage scientifique et philosophique où il expose ses idées sur les pos-

sibilités de voler. Cet opuscule a été édité en 1802. En voici le passage le plus expressif :

... Nous marchons sur la terre, nous voguons sur l'eau, nous y nageons même et nous la parcourons au dedans. Pourquoi la route des airs serait-elle interdite à notre industrie? L'Air n'est-il pas un élément comme les autres? Et quel privilège peuvent avoir les oiseaux pour nous exclure de leur séjour, tandis que nous sommes admis dans celui des poissons? L'Air et l'Eau ont ensemble une parfaite analogie : tous deux sont habités, avec cette différence que l'un a bien plus de convenances avec nos organes, puisque nous respirons dans l'air et que nous étoufferions dans l'eau. Il n'est donc question entre eux que d'un peu d'identité et de pesanteur de plus ou de moins; et dans tout cela je ne vois pas la moindre chose qui nous doive rendre l'air plus respectable, et nous faire regarder comme un grand crime la hardiesse de le fouler sous nos pieds.

Considérons la chose d'un autre sens, et *supposons qu'on a trouvé le moyen de perfectionner si bien l'usage de nos voitures aériennes qu'on les conduit avec toute la facilité du monde, et qu'on y peut même apporter des armes et des provisions. Voilà une nouvelle source d'avantages et de commodités dans la Société*. Faut-il nous l'interdire parce qu'un misérable bandit pourra peut-être s'en prévaloir? De semblables raisonnements nous porteraient à retrancher ce qu'il y a de plus excellent sur la terre; car de quoi n'abuse-t-on point? Plus de chevaux, ils favorisent les mauvais coups et la fuite des criminels; plus de navigation, elle nourrit les corsaires; plus d'habits, ils engendrent le luxe; que dis-je, plus de lois même, ni de religion, elles sont la source de la chicane et du fanatisme. Cette réponse est triviale, parce que le blâme des meilleures choses, par la considération de leurs abus, est un sophisme souvent combattu et souvent renouvelé (1)...

Ces derniers commentaires, Jean-Jacques Rousseau les développa, sept ans après dans sa fameuse thèse : *Si le*

(1) Extrait de : *Le Nouveau Dédale*, ouvrage inédit de J.-J. Rousseau, à Paris, chez Mme Manou, libraire, Aux Hommes Célèbres, rue Galande. Brochure de 16 pages in-12.

Un exemplaire de cet ouvrage rarissime figure à la bibliothèque de l'Aéro-Club de France. M. Pierre-Paul Plan a publié, en 1910, au *Mercure de France*, puis en brochure, le texte, alors inconnu, du *Nouveau Dédale*, découvert par lui à la Bibliothèque Nationale.

Progrès des Sciences et des Arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs, qui lui valut le prix de l'Académie de Dijon. (*Les Confessions*, livre VIII.)

Ainsi Rousseau, le père ou l'un des pères du Romantisme, ressentait la fameuse idolâtrie de la Science, — et même de la Science aérienne.

Elle passionnait même Mme de Staël. On a retrouvé récemment, parmi ses lettres inédites, ce très curieux billet daté du 14 avril 1785, alors qu'elle était encore Germaine Necker, et adressée au Genevois François Coindet. L'accident de Pilâtre du Rozier y est relaté, suivi de réflexions optimistes sur la possibilité du tour du monde aérien. Déjà !

L'accident de M. Pilâtre du Rozier, tombé mort comme vous le savez, ainsi que son compagnon, M. Romain, d'environ 1.500 toises de haut, et puni si cruellement d'avoir joint la méthode de Montgolfier à celle de Charles, ce cruel accident occupe Paris; on dit cependant que M. Meunier, ingénieur, homme de bon sens et d'instruction, veut faire le tour du monde sur un ballon avec une frégate aérienne qui pourra contenir vingt personnes, mais cent mille écus sont nécessaires pour réussir, et la curiosité des Français cède à cent mille écus de dépense. On parle d'ouvrir une souscription.

Au XIXe siècle, vers 1850, la science aérienne s'épanouit. Tous les romantiques regardent éperdument le ciel :

> Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol.

Il s'agit de l'aigle qui

> Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,

un de ces vers dont Sainte-Beuve, terriblement romantique en cette occasion et par surcroît recordman de la vitesse aérienne, a pu dire qu'« il embrasse, en un clin d'œil, les deux pôles ! »

Parmi les poètes romantiques, Victor Hugo est certainement celui que la conquête de l'air a le plus ardem-

ment passionné. Toute l'œuvre de Victor Hugo est baignée d'air, est traversée du souffle puissant des espaces infinis. La vision aérienne n'a cessé de le hanter. « *Vu d'en haut* »... « *Vu à vol d'oiseau* »... « *Vu du haut du ciel* »... Si vous avez un jour l'occasion de survoler la vallée du Rhin, entre Mayence et Cologne émaillée de châteaux moyenâgeux, ne manquez pas de rapprocher les photographies aériennes de leurs ruines romantiques des dessins célèbres qu'en fit le poète. C'est à croire parfois qu'il en traça le croquis du haut du ciel... Et la grande image lyrique du Rhin semblable à un arbre couché en travers de la Hollande, n'est-elle pas celle même d'un homme de l'air!

Et pourtant, si Victor Hugo avait vu le Rhin du haut du ciel, il eût certainement conçu une image plus belle encore.

Un jour de l'hiver 1921 que je faisais le voyage Paris-Amsterdam, j'ai survolé les Pays-Bas couverts de neige. Nous volions très haut, par-dessus ce tapis blanc, si haut que, par cette visibilité qui atteignait 150 kilomètres, nous pouvions embrasser tous les Pays-Bas jusqu'aux confins de l'Allemagne. Le Rhin les traversait. Et l'on ne voyait que lui, le grand animateur du paysage. Etait-il vraiment le grand arbre dont les racines baignaient dans l'encoche du Zuyderzée et dans la mer du Nord? C'était l'image du poète et c'en était une autre. Et il y avait tellement plus de lyrisme dans la réalité géographique aérienne que dans la vision imaginative du Poète!

Du moins cette vision imaginative lui inspira-t-elle son poème *Plein Ciel*, qui est la première grande révélation lyrique du désir ascensionnel qui est au cœur de tous les hommes et particulièrement au cœur des poètes.

Ce poème a fait croire à beaucoup que Victor Hugo était monté en ballon. Une caricature célèbre que l'on peut voir au Musée Victor-Hugo avait accrédité cette croyance. Cette caricature représente un ballon fait de la

tête piriforme du poète. Et, de la nacelle, tombent ses œuvres! Pourtant Victor Hugo n'est jamais monté en ballon. D'abord, s'il y était vraiment monté, on l'aurait su! De plus, sa correspondance n'en garde nulle trace. Au contraire, une de ses lettres adressée à l'aéronaute Albert Tissandier prouve le contraire. Cette lettre est datée de 1869 :

Je crois, Monsieur, à tout le progrès. La navigation aérienne est consécutive à la navigation océanique. De l'eau, l'homme doit passer à l'air. Partout où la création lui sera respirable, l'homme pénétrera dans la création. Notre seule limite est la vie... Je prends le plus grand intérêt à vos utiles et vaillants voyages perpendiculaires... Moi aussi, j'aurais le goût superbe de l'aventure scientifique... Certes l'avenir est la navigation aérienne, et le devoir du présent est de travailler à l'avenir — ce devoir vous l'accomplissez. Moi, solitaire, mais attentif, je vous suis des yeux et je vous crie courage!

VICTOR HUGO.

Cette même année, un autre grand romantique, Michelet, écrivait également à Albert Tissandier :

10 mars 1869.

Monsieur,

Je vous regarde d'en bas, et avec admiration. Que d'esprit! Que de courage! N'attribuez pas d'importance à mon opinion sur l'art sublime que vous créez — je ne puis que contempler, lire, réfléchir sur les conséquences que tout ceci, grâce à vous, aura dans l'avenir.

Je vous serre la main avec une vive sympathie.

MICHELET.

Oui, la conquête de l'air les a passionnés tous. Relisez-les, relisez Musset : *Le Vol du Pélican.*

Souvenez-vous du poète trahi dans la *Confession d'un Enfant du Siècle,* qui pleure étendu sur le sol, mais non pas à plat ventre et le visage contre la terre qu'il arrose de ses larmes. Non, la position est retournée, le poète est couché sur le dos, les yeux levés vers les nuages va-

gabonds. Et voici qu'à les contempler, il rêve de se laisser emporter par le vent à travers le firmament, et il oublie sa peine.

Relisez Théodore de Banville qui, dans le *Baiser,* salue l'Aéronaute.

Relisez Théophile Gautier :

> Des ailes, des ailes, des ailes,
> Comme dans le chant de Ruckert,
> Pour nous envoler avec elles
> Au soleil d'or, au printemps vert.

Relisez Baudelaire :

> Un ange furieux fond du ciel, comme un aigle!

Que d'ailes! Que d'anges! Que d'oiseaux! Que de nuées! Que d'air! Que d'infini!... Ils abondent même dans *Madame Bovary :*

> ... et, s'il se rencontre enfin deux pauvres âmes, tout est organisé pour qu'elles ne puissent se joindre. Elles essayeront cependant, elles battront des ailes, elles s'appelleront.
>
> ... car on ne lutte point contre le ciel, on ne résiste point aux sourires des anges!
>
> ... Soyez mon amie, ma sœur, mon ange!
>
> ... elle se plaignait d'amour, elle demandait des ailes. Emma, de même, aurait voulu, fuyant la vie, s'envoler dans une étreinte.

C'est un jeu vraiment plaisant que d'y chercher, presque à chaque page, les images aériennes et les visions d'en haut.

Un jeu que l'on pourrait poursuivre longtemps, à travers les œuvres des prosateurs autant que des poètes du Romantisme et même jusqu'à nos jours.

LOUISE FAURE-FAVIER.

LE CHOIX D'UN AMANT[1]

—

IX

De son grand carrosse armorié, cochers devant, valets derrière, la marquise de Candiac descend avec tous ses abbés devant la porte pavoisée du Vauxhall.

Elle a longtemps hésité à se rendre en ce lieu de plaisir récemment ouvert dans la jeune promenade des Champs-Elysées et dont raffolent les bourgeois parisiens, mais il est si bien porté de s'encanailler un peu! Et puis, les circonstances autorisent tout. Il s'agit d'une fête de charité donnée sous le patronage de la reine au profit des blessés de la guerre d'Amérique, et comme il faut se montrer bon chrétien, bon courtisan et bon patriote (ce dernier mot commence à être à la mode), toute la cour doit s'y porter, et la reine même a promis, dit-on, d'y paraître. La marquise ne pouvait donc se dispenser d'y venir. Assurément, elle y retrouvera ses gardes du corps laïques; aussi ne s'est-elle entourée, pour entrer, que de ses gardes du corps ecclésiastiques qui, tour à tour, descendent après elle du beau carrosse, d'abord le gros abbé de Dions, comme une boule à pattes, puis le long abbé de la Calmette comme un vieil échalas sec, ensuite le coquet abbé d'Arphy comme un gentil pantin de parfums, et enfin le rougissant abbé du Luc comme un jeune moineau déplumé.

On s'écrase aux portes, sans distinction de rang ni de classe, car la noblesse, maintenant, tient à se confondre dans la foule, fût-elle cohue; le vent est à l'égalité;

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 680, 681 et 682.

comme les seigneurs abandonnent les anciens costumes chargés de broderies et que beaucoup cessent même de porter l'épée, les rangs sont aimablement confondus et tout le monde fraternise dans un charmant et trépidant brouhaha. La marquise, précédée par ses laquais, flanquée par ses vieux abbés, suivie par les jeunes, s'engage dans la presse et fait bravement le coup de coude et d'épaule dans le remous; quelques petits cris vite étouffés dans des rires, quelques baleines de panier un peu faussées et on se trouve à l'intérieur du beau jardin où tout de suite on respire, et où la marquise bat des mains à la vue des jolies choses qui l'attendent.

Les jardins du Vauxhall ont reçu leur parure de gala, oriflammes, guirlandes, pots à feu qu'on prépare pour les illuminations du soir. Partout on a dressé des tonnelles, des tentes, des baraques de bois peinturluré, ici un théâtre, là une salle de bal, plus loin des restaurants, des salons de jeux, des cafés, des tirs, des manèges, des tréteaux pour la parade des jocrisses, des chevaux de bois tournants pour les enfants. Toutes ces dames de la Comédie française et de la Comédie italienne, de l'Opéra et des petits théâtres ont accordé leur concours (il aurait été beau qu'elles le refusassent!) et de même acteurs, chanteurs, danseurs, acrobates, pitres de chez Nicolet et de chez Jeannot s'évertuent à qui mieux mieux pour mettre le public en joie et faire pleuvoir les écus et les louis dans les bourses de brocart que de belles dames quêteuses présentent de groupe en groupe.

La marquise Gisèle est aux anges. Elle sent que même dans cette foule, où fourmillent les jolis minois parisiens, sa beauté fait sensation. Le mot : *Un teint de lis et de roses!* trop souvent compliment banal, car en ce temps-là tant de jeunes femmes sont marquées par la petite vérole que toutes celles qui ne le sont pas ont droit à la formule, est pour elle un éloge justifié. Vraiment sa blancheur délicate n'aurait nulle part passé inaperçue. Pour

se faire bien venir des Parisiens, Gisèle a renoncé à ce rouge outrageant qui, à la cour, est l'apanage des très grandes dames, elle n'a sur les joues qu'un fard délicat et qui semble son teint naturel. Les quatre petits collets noirs qui l'entourent rehaussent sa pâleur de cygne mieux que ne feraient quatre mouches assassines, et, tout en marchant, elle cligne musette par-dessus les bajoues des vieux abbés avec les jolies babines des jeunes.

Le manège n'échappe pas à un groupe de bons bourgeois du quartier des Filles Saint-Thomas qui se sont installés commodément près des portes pour dévisager les entrants et surtout les entrantes.

— C'est la marquise de Saint-Gilles de Candiac, née de Lusignan, fait l'un d'eux, une de nos beautés les plus réussies. Il est rare qu'elle ne soit pas entourée d'une cour d'adorateurs. Pourquoi diable n'a-t-elle aujourd'hui que deux frocardons trop vieux et deux moinillons trop jeunes?

— Peut-être parce qu'elle porte le deuil de ce bel officier qu'on voyait, autrefois, toujours avec elle et dont on a appris récemment la mort en Amérique.

— Etrange façon de porter le deuil! Voyez-moi ce petit blondin frisé et masqué qui, pour lui parler, plonge toujours en avant de la grosse bedaine qui les sépare! Il semble d'ailleurs en être pour ses frais, car c'est à l'autre que la jolie marquise fait risette, à cet éliacin qui se blottit derrière l'autre maigre bedaine et qui a l'air tout intimidé, le pauvre petit!

Le groupe s'éloigne, Gisèle toujours fleuretant avec les deux petits prestolets, tandis que les vieux paravents poussent leurs ventres avec une gravité un peu grognonne, et les bourgeois, gouailleurs et affalés sur leurs chaises d'osier, continuent à clabauder sur les passants.

— Oh! oh! fait l'un d'eux, voici de gros personnages, le marquis de Chauvelin, un des deux maîtres de la garde-robe du roi, le comte de Tavannes, chevalier d'hon-

neur de la reine, et le comte de Bourbon-Busset, premier gentilhomme de la chambre du comte d'Artois. Tenons-nous bien, les grands aiment les petits comme les voleurs aiment les réverbères.

— Tiens-toi d'autant mieux que voici venir les grosses queues. Là-bas tous ces gens, ce sont gens d'épices. Le plus âgé, c'est le président Lepelletier de Saint-Fargeau qui enrage tant de voir son petit-fils donner dans les idées nouvelles, un vieux forcené entre les mains de qui je ne vous conseille pas de tomber. Sitôt comparu, sitôt condamné! Avec lui, il n'y a pas d'innocent, et le mot : Au cachot! est celui qui lui vient aux lèvres dès qu'on lui présente quelqu'un, même chez des amis!

Un des causeurs en reste tout ahuri : c'est un brave provincial à la mine gobe-mouche qui avale bouche-bée tout ce que ses amis dégoisent.

— Et ceux-ci? demande-t-il, en montrant un groupe d'ecclésiastiques.

— Ceux-ci, ce sont des gens qui, avant même qu'on ait ouvert la bouche, crient non pas : Au cachot! mais : A l'hérétique! Approchez-vous d'eux en leur disant : j'aime fort les jansénistes, — vous verrez comme vous serez bien reçu. L'un est l'évêque de Chartres, grand aumônier de la reine, l'autre, l'évêque de Senlis, premier aumônier du roi; le troisième, qui boîte, est le petit abbé de Périgord, futur évêque lui aussi, sûrement. A eux trois, ils sont moins dévots que Voltaire!

— Mais ils croient en Dieu, au moins? fait le provincial scandalisé.

— Espérons-le.

Le vieux maréchal de Richelieu passe toujours fringant dans ses habits à la mode de la Régence. Tout le monde le salue respectueusement, les dames se retournent.

— Et ce vieux monsieur? demande encore le provincial qui finit par impatienter ses amis.

— Ça? fait froidement l'un d'eux, c'est Turenne.

— Pas possible! s'exclame l'autre.

— Et, reprend le mauvais plaisant, cette encore plus vieille dame que vous voyez là-bas, sous les arbres, c'est la feue reine.

— Mais je croyais qu'elle était morte.

— C'est un bruit qu'on a fait courir à tort, vous le voyez.

Jamais le provincial, si désireux de connaître les notabilités de Paris et de Versailles, ne saura pourquoi ses amis éclatent de rire.

A quelque distance, ce sont des conversations plus sérieuses qui s'échangent entre d'autres promeneurs.

— Savez-vous si la reine honorera la fête de sa présence?

— Elle devrait le faire, puisque la fête est donnée sous son patronage, mais cela m'étonnerait qu'on la vît venir; elle se trouve mieux à Versailles ou à Trianon. La capitale, voyez-vous, n'a jamais eu sa faveur.

— Et réciproquement elle n'a jamais eu la faveur de la capitale. Elle a toujours porté malheur à Paris. Vous rappelez-vous la terrible catastrophe de son mariage quand elle était dauphine, la poussée de la foule sur la place Louis-XV, la rupture des barrières, l'écroulement dans les fossés, les centaines de morts et de blessés? Ce fut affreux, tout à fait affreux!

— Etait-ce de sa faute?

— Assurément non, mais les gens superstitieux ont vu là un noir présage. Entre la reine et la ville il y a du sang.

— Irez-vous jusqu'à dire...

— Je ne dis rien, je me contente de noter que la reine n'aime pas Paris et que Paris le lui rend bien. Moins la reine se montrera et mieux cela vaudra, pour elle comme pour tout le monde. Après tout, qu'est-ce que la reine? La femme du roi, voilà tout.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que nous autres, Français, nous n'avons à connaître que le roi. Tout le reste, reine, dauphin, princes du sang, ne compte pas. Nous avons eu des reines mères et des reines épouses et des dauphins même qui se sont révoltés contre le roi; eh bien, ils ont été brisés, ou ils auraient dû l'être. La nation n'a affaire qu'au roi. Le roi et la nation, un point, c'est tout.

— Fort bien. Mais si le roi et la nation ne s'entendent pas?

— Alors, c'est le roi qui doit s'incliner.

— Hum! Mais vous avez l'esprit républicain, mon cher ami.

— Tout le monde l'a.

— Mettons seulement que tout le monde devrait l'avoir.

— Si, si, tout le monde l'a. Vous ne vous rendez pas compte du changement qui s'est fait dans les idées depuis quelques années. L'amour du roi, le respect du roi, vieilles formules qui ne gardent leur force que dans des provinces reculées. Ici, ce que nous voulons, c'est le roi gouvernant avec la nation comme en Angleterre, et non le roi gouvernant avec ses favoris comme en Autriche ou en Russie.

Les promeneurs réfléchissent, et leur sérieux fait contraste avec le fracas de la fête, musiques, clameurs, pétarades, chansons. D'autres passants qu'ils connaissent les abordent.

— Savez-vous les nouvelles? Tout le monde parle du renvoi de deux ministres.

— Necker? demandent les premiers d'une voix anxieuse.

— Non, grâce au ciel! Sartine et Montbarey. Il paraît que M. de Sartine a laissé son trésorier général Bandard émettre pour vingt millions de billets sans en donner

avis au Directeur général des Finances, et celui-ci a mal pris la chose.

— Bah! tout cet argent ne sera pas perdu. Bandard fera faire un second rocher plus colossal encore que le premier dans sa Folie Sainte-James et les croquants auront bien tort de se plaindre. Quand le chat est châtré, les souris dansent!

Les causeurs sourient, tout en jetant un petit coup d'œil autour d'eux; il vaut mieux que certaines plaisanteries ne soient pas entendues.

— D'ailleurs, comme le fait remarquer l'un d'eux, le mot n'est pas juste. Il y a maintenant une fille de France et un petit dauphin, et la reine ne demande pas mieux que de continuer.

— Croyez-vous tout ce qu'on raconte sur elle?

— Pas un mot. Elle a assez de défauts pour se dispenser de vices.

— Quels défauts, vous qui la connaissez bien?

— Ceux que tout le monde lui prête : dépensière, frivole, capricieuse, colère, impérieuse, méprisant à peu près tout le monde, y compris son mari, et, au fond, regrettant Vienne parce qu'elle se sent détestée à Paris comme à Versailles, et peut-être à Versailles plus qu'à Paris.

— Oui, il paraît que les frères du roi ne peuvent pas la sentir. Ce sont eux qui, les premiers, l'ont appelée l'Autrichienne. Le surnom n'est pas injuste, car elle est Allemande jusqu'aux ongles, mais il est dangereux.

— Vous disiez qu'elle n'aimait pas son mari. Serait-ce à dire...

— J'ai dit seulement qu'elle le tenait en piètre estime. Mais cela ne va pas plus loin. Je suis persuadé qu'elle n'échange avec ses jolies amies que des sourires et avec son beau ténébreux de Suède que de longs regards. Mais elle ne se contenterait pas de cela que je n'y verrais nul inconvénient. Quand on a le mari qu'elle a...

— Silence, cher ami, le roi est sacré!

Mais voilà qu'un fracas de trompettes, de cymbales et de caisses roulantes éclate dans le voisinage. C'est une parade qui se prépare. L'incomparable Jeannot, délices de la foire, va paraître sur les tréteaux. La foule se précipite à l'appel des cuivres. Les graves causeurs eux-mêmes se dirigent de ce côté. La cohue s'éclaircit, et, çà et là, sous les quinconces dégagés, de jolis minois se laissent reconnaître.

De ces deux dames qui causent gentiment entre elles tout en répondant aux profonds saluts de quelques gentilshommes de haut vol, quelle est la plus charmante? Toutes deux sont exquises de grâce alanguie et de volupté retenue. L'une est la comtesse de Polignac, l'autre est la baronne de Blandas. De qui parlent-elles? Sans doute de la reine.

— Oui, elle a peut-être eu tort de ne pas venir à cette fête. Le peuple est gai. Elle n'aurait récolté que des sourires. Mais elle craint tant d'être accueillie par des ricanements, ou seulement par des silences de glace! Heureusement son grand deuil lui sert d'excuse; c'est en décembre dernier qu'est morte sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, et tout le monde sait combien elle l'aimait.

Tout en bavardant, les deux jolies amies ne perdent pas un regard; rien ne leur échappe, toilettes des dames, attitudes des hommes, marivaudages, jalousies, piques et réconciliations, et elles échangent des sourires malicieux.

— Tiens, la jolie Gisèle a semé ses abbés, fait la comtesse de Polignac. La voilà à son naturel, si j'ose dire, avec sa cour habituelle d'adorateurs, Sauclière, Langlade, Russan; il ne manque que Blandas.

— Mon mari? Oh! ce n'est pas son genre. Et puis Gisèle en voudrait-elle? Elle a un faible, au fond, pour son beau chevalier.

— Pour Russan? C'est bien possible.

La comtesse lorgne assez longuement le groupe. Gisèle a dû, en effet, remiser quelque part ses quatre manteaux noirs; elle se détend voluptueusement au milieu du groupe clair qui l'entoure, et il semble qu'on entend son rire espiègle cascader sous les arbres. Ses trois sigisbées jouent à qui lui fera prendre une praline (vive le duc de Praslin qui les a inventées!) dans les bonbonnières qu'ils lui présentent, et Gisèle laisse en suspens son petit doigt rose.

— Eh bien, ma foi, oui! fait la jolie comtesse de Polignac qui a fini son examen. C'est Russan qui l'emporte sur les deux autres.

— Qu'est-ce qui te le fait dire?

— Je ne sais; ces choses-là, ça se sent, ça ne s'explique pas.

— Eh bien, sais-tu, moi, à qui moi je donne la préférence? A Gisèle tout simplement.

— Mâtine, tu n'as pas tort! Oui, elle me fait penser au mot de la maréchale de Duras sur la princesse de Conti, au temps du Roi-Soleil. Elle disait : Je donnerai bien mille pistoles pour une de ses nuits. Eh bien, ma foi, Gisèle les vaut aussi.

— On voit que tu as à ta disposition la bourse de la reine.

— Bourse qui est souvent à sec, ma chère. Ah! je ne sais vraiment pas où nous allons. Avec ce maudit Necker, on finira par ne plus pouvoir rien faire. L'autre jour, la reine me disait : Vous verrez qu'il m'obligera à aller faire mon marché moi-même, avec un grand panier sous le bras!

— Ne nous inquiétons pas, *carissima*. D'abord, les hommes, si nous nous entendions bien entre nous, nous ferions d'eux ce que nous voudrions. Et puis, ce Necker, nous finirons bien par le faire sauter. Déjà Sartine a fait le plongeon. A son tour, maintenant!

Les deux amies s'éloignent en se souriant, et sur leur passage les révérences s'approfondissent et les murmures se prolongent, se prolongent...

D'un groupe de jeunes gens, là-bas, sortent de joyeux rires.

— Comment! vous ne savez pas l'histoire d'Husson et Dugazon? Mais tout le monde en parle! Husson et Dugazon ont eu l'idée merveilleuse de se faire passer pour deux envoyés du Grand Turc chargés de lui recruter des odalisques. C'est Favart, avec sa pièce des *Trois sultanes*, qui a dû leur donner cette idée. Alors nos deux plaisantins ont envoyé à nos plus jolies déesses de Cythère, une cinquantaine, dit-on, des lettres de propositions mirifiques : tant de sequins d'or par mois! tant de diamants gros comme des œufs de pigeon, tant d'eunuques! tant de kiosques de plaisance sur les bords fleuris du Bosphore! Mais le Grand Seigneur était difficile, et ne voulait pas être trompé sur la qualité de la marchandise; ses hommes de confiance couraient risque d'être empalés s'ils ne faisaient pas un rapport sincère et complet; aussi demandaient-ils à se rendre compte : un examen à trente-deux épreuves! Ainsi, ont-ils pu, *gratis pro Deo,* se rincer l'œil et le reste pendant plusieurs semaines. Maintenant que le pot aux roses est découvert, il paraît que nos charmantes enfants pleurent des larmes de regret et de rage.

— Enfin, il y aura eu toujours des empalés. Le Grand Turc n'aura rien à dire.

— Moi, je ne plains pas ces servantes de Vénus; elles ne sont vraiment pas à la hauteur de leur réputation, ni même de leur dévotion. Oui, mon bon, la moindre de nos dames du monde leur en remontrerait. Vous connaissez l'algarade que la marquise de Journé a faite dernièrement à la marquise d'Etampes ; elle lui a reproché d'avoir ravi au septième ciel, en vingt-quatre heures de temps, un chevalier, un abbé, un financier et un laquais. L'autre a poussé les hauts cris, mais crier n'est pas

répondre. Quatre ravissements en vingt-quatre heures, laquelle de ces belles enfants de théâtre en eût été capable?

— Vivent les grandes dames! Il n'y a qu'elles pour savoir s'y prendre! Et tant pis pour la morale si celle-ci grogne! Les grands seigneurs ont coutume de dire : Ne savez-vous pas que les ordonnances ne sont faites que pour les sots? — Et bien leurs femmes pensent de leur côté : Ne savez-vous pas que la morale n'est faite que pour les niais?

— Connaissez-vous l'histoire de la marquise de Sauve? Le peintre Moreau avait fait devant elle l'éloge de la gorge de la comtesse d'Elbé. Voilà ma marquise qui, après avoir remâché sa rancœur toute la nuit, va, au petit jour, chanter pouille à Moreau, lui déclare que sa gorge à elle est bien plus belle encore, et le met à même de s'en rendre compte. Et comme le peintre disait : Oui, mais le reste? — Le reste aussi! a répondu avec orgueil la marquise; et elle s'est tournée et retournée : Voyez donc, monsieur le peintre, l'a-t-elle plus beau? l'a-t-elle plus pommé?

— Voilà une marquise qui est tout à fait au point du jour. *Le Code d'amour parisien* est très net sur ce point.

Et celui qui parle cite plusieurs vers de ce poème dont on raffole alors. Mais quelle imprudence! L'outre d'Eole est percée. Chacun souffle son quatrain ou déchaîne son poème. La musique vient au secours de la poésie. Cette jeunesse chante, et tout le *Chansonnier satyrique* y passe. Pourquoi se gêner? Si les sergents du guet y voyaient quelque mal, M. de Maurepas refrénerait l'ire du lieutenant de police, puisque ce sont ses propres chansons qui s'envolent de ces jeunes lèvres en essaims turbulents.

Mais, non loin de là, d'autres propos s'échangent. Sous les arbres sont assis deux hommes jeunes et un autre sensiblement plus âgé et à figure ravagée. Les deux premiers sont, l'un le comte de Rivarol, l'autre le vicomte d'Avèze, toujours à Courbevoie en attendant la mauvaise

destination qui, à son insu, le menace. Le troisième qui touche à la quarantaine et dont la laideur maladive et presque répulsive ne peut pourtant pas détruire le feu étonnant du regard ni la séduction étrange de la voix, est le fameux Chamfort.

— Dire, fait-il d'une voix amère, qu'il y a des gens qui admirent ce temps-ci, qui l'aiment, qui sont heureux d'y vivre! Peut-être n'y en a-t-il jamais eu d'aussi abominable. De quelque côté que vous vous tourniez, voyez-vous autre chose que folie, méchanceté, corruption, sottise?

— Parlez-vous, demande Jean d'Avèze, des mœurs publiques ou des mœurs privées?

— Des deux! Mais peut-être les publiques valent-elles encore moins que les privées. J'enrage quand j'entends les gens s'aplatir devant le roi, la reine, le dauphin, les princes, les courtisans et les courtisanes! Jamais la France n'a été aussi mal gouvernée que depuis l'avènement de Louis XVI.

— Vous êtes dur, dit Rivarol.

— Dur, mais juste! intervient Avèze. Chamfort aurait pu même dire que nous ne sommes pas gouvernés du tout, puisque commander à l'aventure, sans autre règle que l'arbitraire, et sans autre but que la faveur, est le contraire même de gouverner.

— Il y aura toujours de la faveur, plus ou moins.

— En ce moment, il y en a trop. Tous, nous sommes les serviteurs de la nation; eh bien, quel est le serviteur qui est choisi pour le service? Aucune nomination qui ne soit due à la brigue et à l'intrigue. Aucun poste qui ne soit réservé à la naissance. Est-ce juste?

— Alors plus de roi?

— Plus de roi, s'il le faut! répond le jeune capitaine. Dans tous les cas, plus d'ordres privilégiés! plus de noblesse de cour! La France entière, voyez-vous, Rivarol,

s'exténue pour entretenir à Versailles trois ou quatre mille oisifs inutiles, il faut que cela cesse!

— Et quels oisifs! insiste Chamfort. Il faut les approcher de près, tous ces grands seigneurs pour savoir de quelle boue gluante est faite leur âme. Ah! ils sont bien venus à mépriser les enfants trouvés! Est-ce que l'enfant trouvé qu'est d'Alembert ne vaut pas à lui seul toute la maison du roi?

— Je vous vois venir, fait Rivarol. Vous voudriez que tous les ministres fussent pris dans les académies, ces aréopages illustres et délustrés. Mais croyez-vous que les choses en iraient mieux? J'en appelle à notre ami Jean d'Avèze. Au moins, nous autres nobles...

Chamfort sourit en haussant un peu les épaules.

L'autre ricane :

— C'est votre pluriel que je trouve singulier.

— Mon cher, les Rivarol sont de bonne noblesse.

— Certes! Ils remontent au père Adam, comme nous tous. Mais laissons ces enfantillages qui ne sont pas dignes de vous, Rivarol. Vous n'êtes toujours pas, ni vous, ni d'Avèze, ni moi, et c'est ce qui importe, de la noblesse de cour. Or la France crève de cette engeance qui ne sait que valeter, valeter, valeter. Il faut la détruire, cette valetaille! Et tant pis si en la détruisant nous nous détruisons nous-mêmes! Nos cadavres combleront le fossé que nos neveux pourront ainsi franchir, enfin! Ah! ces odieux mendiants chamarrés, galonnés, empanachés, qui nous en délivrera? Voyez-les tous! Tenez, là-bas, le marquis de Candiac...

— L'homme le plus aimable de la cour, dit Rivarol.

— Le beau mérite! Un parasite, un inutile, un quémandeur qui, je le sais, intrigue partout en ce moment. Je ne lui connais que quelque chose de bien, sa femme qui est délicieuse.

— Ma cousine, fait Avèze, est en effet charmante.

— Ah! vous êtes cousins? Je l'ignorais. Mais je ne retire rien de ce que j'ai dit sur son seigneur et maître. Et ses amis que je vois là-bas aussi, quelle triste collection! Le baron de Langlade? un sac à vin! Le comte de Sauclière? un sac à eau bénite! Le baron de Blandas? un sac à autre chose. Oui, demandez au financier Codognan! Le chevalier de Russan? Ah! pour celui-là j'ai un certain faible; d'abord parce qu'il n'est pas plus noble que moi, et puis parce que je me retrouve un peu dans son âpreté sarcastique, dans tout ce que je sens de mépris et de haine pour son temps au fond de son regard froid comme l'acier. Il y a là toute une génération montante qu'il sera beau de voir à l'œuvre dans dix ou quinze ans d'ici.

— Si elle doit tout détruire, fait Jean d'Avèze, qu'elle monte! qu'elle monte vite!

— Non, de par Dieu! s'exclame Rivarol. Je ne sais vraiment pas quelle mouche venimeuse vous a piqués tous les deux. Détruire! Détruire! Vous serez bien avancés quand tout sera par terre. Mais regardez, mes pauvres amis, jamais la France n'a été plus belle, plus riche, plus glorieuse, plus confiante dans l'avenir! Son gouvernement est mauvais? eh bien on l'améliorera! Sa noblesse de cour est onéreuse? eh bien, on la mettra à la portion congrue! Son monarque manque d'énergie? eh bien on lui en prêtera un peu! Mais, pour Dieu, que tout se fasse dans le calme!

Les trois amis restent sur leurs positions. On sent dans le silence farouche de Chamfort un bouillonnement énorme de haine contre la société, dans le fier regard d'Avèze une protestation contre toutes les injustices, dans la voix anxieuse de Rivarol un pressentiment d'on ne sait quelles catastrophes.

— Ce chevalier de Russan, demande-t-il, c'est celui qui, n'est-ce pas, cause en ce moment là-bas avec mon excellent ami Langlade que vous qualifiiez d'une façon si ou-

trée, puisque d'outre il s'agissait? Il faudra que je fasse sa connaissance. D'après ce que vous en dites, ce ne doit pas être un garçon ordinaire.

A quelque distance, en effet, Russan s'est détaché du groupe joyeux des Candiac, et il écoute attentivement Langlade qui, de son côté, lui parle avec une gravité chez lui inhabituelle. C'est que Langlade s'est décidé à prendre conseil de son ami sur des matières où chacun le reconnaît passé maître, l'art de séduire les femmes. Certes, il n'ignore pas que Russan et lui courent la même biche, mais il se dit, et peut-être n'a-t-il pas tort, que l'orgueil de montrer sa maîtrise en cette chasse de haut prix l'emportera sur tout autre sentiment. Et Russan, comme il s'y attendait, se montre bon conseiller.

— Il n'y a pas de règle absolue, mon cher baron. Ce qui réussit à l'un peut faillir à l'autre. Vous, Langlade, je vous connais bien; vous êtes joyeux vivant, plein de verve plaisante; une femme, avec vous, s'attendra à telle ou telle chose... Mais de quelle femme s'agit-il? Voyons je suppose que ce soit...

Et ici Russan lui fait, sans la nommer, le portrait de Gisèle. Oui, comment arriver à plaire à une aussi charmante femme, à la fois tendre et mutine, gaie et rêveuse? Ce n'est vraiment pas commode! Il a l'air de s'absorber dans ses réflexions, puis, avec un ton de bonhomie parfaite, il s'explique :

— Voici, mon cher. A votre place, j'accentuerais mes qualités, la rondeur, la gaieté, la plaisanterie un peu salée, la moquerie pour tout ce qui est sentimental et élégiaque; les femmes dont nous venons de parler ont horreur de ce qui est triste et prétentieux. Une rencontre au bal masqué de l'Opéra, voilà qui serait le meilleur terrain de prise. Que de gauloiseries, que de privautés on peut s'y permettre sans que personne ait rien à dire! Oui, oui, dans ces soirs de folie, on peut aller loin, très loin, sans aucun risque, car les grandes dames qui sont excédées des for-

mules de politesse ne détestent pas une certaine salacité de propos et de gestes qui les change.

Langlade est enchanté de la consultation. Mais oui! Avec une marquise aussi au-dessus de tous les préjugés de la sotte bourgeoisie, le personnage jovial et demi-brutal que vient de dessiner Russan a toutes chances de plaire. Un bal masqué doit justement avoir lieu dans quelques jours à l'Opéra, il décidera Gisèle à y aller. Là, il sera tout à son avantage. Et pour réfléchir à tout ceci, pour tout bien préparer, il s'éloigne, pendant que Sauclière qui, depuis un moment, attend que le chevalier soit libre, s'approche à son tour, comme s'il avait quelque chose de très important à lui dire.

Et, en effet, coïncidence étrange, voilà que le noble comte (l'idée de conquête féminine doit hanter ce coin du Vauxhall!) vient poser à son ami Russan exactement la même question : Comment faire pour être aimé de celle qu'on aime? Et une nouvelle fois, Russan se plonge dans de profondes réflexions, pose, suppose, contre-suppose, et tient longuement Sauclière sur le gril. Enfin, quand il l'a bien tourné et retourné et le juge cuit à point, il vaticine :

— Voilà, mon cher comte. Moi, à votre place, j'accentuerais mes qualités, le sérieux, le sentiment, la tendresse, le goût de la poésie élégiaque. Soyez ce que vous êtes et ne cherchez pas à déguiser vos mérites. Restez respectueux, réservé, timide même, et si par un hasard qui ne serait qu'illusoire, au cours de ce qui pourrait vous sembler une occasion merveilleuse, par exemple une rencontre dans un parc solitaire, près d'un pavillon de chasse isolé, vous pensiez que la dame vous fit de possibles avances, gardez-vous de croire à leur réalité. Ce serait piège qu'on vous tendrait!

Ainsi parle le chevalier d'une voix grave, et le comte de Sauclière est ému de la loyauté de son ami. Oui, il a raison, toute tentative hardie serait déplacée avec une femme aussi exquise que Gisèle, et tout semblant d'a-

vances de sa part ne serait que traquenard dans lequel, s'il s'avisait d'y choir, il serait le plus sot des séducteurs.

Et les deux amis se serrent les mains avec ferveur pendant qu'autour d'eux le fracas de la fête foraine continue à rouler sous les ombrages du Vauxhall.

X

Il y a grand bal masqué à l'Opéra et Langlade va pouvoir courir sa chance.

Sur la façade s'allongent des cordons de lumière dessinés par d'innombrables lampions multicolores. Dans la rue Saint-Honoré (l'Opéra était alors attenant au Palais-Royal) comme dans les rues voisines, la cohue des carrosses et des fiacres est énorme; piaffements des chevaux, claquement des fouets, injures des cochers, quolibets des curieux, sifflets des gamins, injonctions des sergents de la ville, tout se mêle en un brouhaha assourdissant. Aux vitres des carrosses apparaissent un moment de ravissantes figures féminines à coiffures démesurées ou de joyeux visages d'hommes, le front découvert par la perruque tirée en arrière. On regarde, on s'étonne, on rit et avec un peu de patience on finit par arriver; chaque carrosse déverse sous la tente-abri son contingent de voiturés qui s'engouffrent dans le vestibule pendant que dans la rue redouble à la suite le tohu-bohu des claquements, des hennissements et des jurements de toute nature.

L'intérieur du théâtre a été aménagé pour permettre le bal; un plancher joint la scène aux premières loges; on danse partout, dans la salle, dans les couloirs, dans les coulisses; une foule bigarrée et bruyante s'agite follement du haut en bas de l'édifice, pendant que les gens prudents s'assurent déjà des tables dans les salles où l'on doit faire médianoche.

Toutes les dames sont en domino et masquées; les

unes ont des loups minuscules qui laissent assez facilement reconnaître les physionomies, les autres de vrais masques frangés de longues dentelles qui dissimulent complètement le visage. Les dominos sont de toutes nuances, bleu mourant, vert tendre, zinzolin doux, céladon pâle, aube fugitive, pousse printanière, caca-dauphin, cuisse de nymphe émue, queue de serin malade, ventre de puce en fièvre de lait; le vocabulaire des artistes de la mode est d'une richesse inépuisable.

Les hommes ont, la plupart, le visage découvert. Ceux qui ont des masques ont dû d'abord les ôter à l'entrée pour passer devant messieurs les commis du lieutenant de police qui examinent tous les entrants; beaucoup de dames même ont été invitées à soulever leurs loups. Quelques personnes, à la prière d'un de ces messieurs désireux de leur demander un renseignement, sont passées dans une pièce voisine, et on ne les a plus revues. Ces précautions sont indispensables et ne suffisent d'ailleurs pas à prévenir tous les incidents.

Le baron de Langlade est venu presque dès l'ouverture des portes. Il a manœuvré selon les conseils de Russan, et s'est assuré que Gisèle de Candiac, quoiqu'elle n'ait, par taquinerie, rien voulu lui dire, doit se rendre au bal de son côté avec une de ses amies, la petite Margot sans doute; mais comment la reconnaître dans cette salle où tous les dominos se ressemblent? Il n'est même pas fixé sur la couleur; les soubrettes de la marquise qu'il a fait questionner ont donné des indications imprécises; probablement le domino sera bleu tendre; mais il y a tant de bleus, même tendres!

Aussi a-t-il pris le parti, après avoir gagné un commencement de migraine à essayer de deviner les silhouettes et les démarches, de laisser venir les choses. Comme il n'a pas de masque, il se doute bien que si la marquise est dans la salle, elle s'approchera de lui; peut-être déguisera-t-elle sa voix, mais il la reconnaîtra quand même.

Justement voici deux dominos orange à bordure violette qui s'approchent.

— Bonjour, beau sans-masque.

— Bonjour, beau loup. Que cherches-tu?

— Un mouton à croquer.

— As-tu des dents à ça?

Le domino rit de bon cœur, ses dents sont parfaites, et le mouton n'aura pas lieu de se plaindre. Mais Langlade ne tient pas à pousser la conversation. Ni la dame qui lui a adressé la parole, ni sa compagne beaucoup trop petite, n'est Gisèle. Ce doivent être de simples chercheuses d'aventures. En effet, la même questionne tout crûment :

— Nous invites-tu à souper?

— Oui, si je trouve un second qui fera carrée la partie.

— On se retrouvera alors ici à minuit précis, n'est-ce pas?

Langlade s'incline sans répondre, et les deux dominos orange se perdent dans la foule. Un moment, il se demande si ce ne sont pas de vraies grandes dames qui cherchent par jeu à se faire passer pour des galantes professionnelles faisant patrouille au bal au lieu de patrouiller en rue. Tout est possible, il est si amusant de s'encanailler quand on vit tout le temps avec des Madame l'Etiquette! Mais tout de même la reine a meilleur goût quand elle se contente de se déguiser en bergère.

La foule augmente, la sauce se lie. Des dominos de toutes les couleurs et des loups de toutes les formes. Du côté hommes, pas mal de déguisements aussi, mais les habits de cour sont en majorité. Comme eux aussi sont de nuances variées, le coup d'œil reste chatoyant. La musique fait rage et les danseurs tourbillonnent. Seuls gardent leur gravité imperturbable les gardes-françaises de faction aux portes.

Langlade rencontre dans la foule son ami Hérault de Séchelles.

— Regarde, là-bas, ce polichinelle qui fait des sauts de carpe. Comme ce serait drôle si c'était Necker!

— Sauter soi-même en attendant qu'on vous fasse sauter, ce serait de la vraie philosophie.

— Si nous allions lui flanquer un grand coup de pied dans le derrière? Il n'oserait rien dire pour ne pas être reconnu!

— Oui, mais si ce n'était pas lui?

Non, décidément, le polichinelle n'est pas Necker. Le financier est beaucoup plus grand et plus gros. Ce n'est pas non plus Maurepas trop cassé par l'âge, ni Sartine trop endolori par sa chute, ni Montbarey qui l'a échappé belle! Si c'est un ministre, ce ne peut être que Vergennes. Alors sa bosse par devant c'est l'Autriche, sa bosse par derrière c'est l'Angleterre! Va lui dire que tu l'as reconnu, ajoute Langlade. Mais Séchelles s'efface : Ce serait manquer de discrétion. — Et il rappelle à son ami l'historiette de l'abbé Dubois qui, à un bal masqué, allongeait des coups de pied, à lune que veux-tu, dans le postérieur du Régent. Celui-ci finit par se retourner : L'abbé, tu me déguises trop!

— Je préfère, fait Langlade, l'historiette de Piron. Il s'agit bien d'un derrière aussi, mais c'est celui de la feue reine! Le gros Piron, toujours à un bal masqué, monte un escalier où la reine le précède; il ne la reconnaît pas, ou la reconnaît peut-être, mais lui pince toujours ce qu'il a à sa portée. La bonne Marie Leczinska se retourne indignée. Alors Piron gravement :

Si la reine a le cœur aussi dur que le cu,
Pauvre Piron, tu es foutu!

Et Marie Leczinska éclate de rire. Voilà ce qui s'appelle une femme de goût. Je ne sais si Marie-Antoinette en ferait autant.

— Chut! fait Hérault de Séchelles, ne parle pas mal de la reine, elle me protège.

La cohue devient si grouillante que la conversation,

même à deux, est difficile. Les amis se séparent. A peine Langlade a-t-il fait quelques pas dans la foule qu'il est abordé. Encore deux dominos, mais cette fois gris-souris avec des galons d'argent vieilli, et des loups mulâtres.

— Langlade, qu'as-tu fait de ton ami Fleury?

Langlade est reconnu, et il ne reconnaît pas, double désavantage. Il cherche à deviner, mais les deux dominos, tout en riant, assujettissent leurs masques et répètent leur question.

— Je l'ai tué, répondit-il avec calme.

— Mon pauvre ami, fait l'autre dame, si vous tuez tous ceux de vos camarades qui vous font cocu, vous serez bien isolé sur la terre!

— On n'est cocu que quand on ne veut pas l'être.

— Alors, vous aviez donné la permission à Mlle Vestris? Fi, ce n'est pas d'un homme à la mode. Un beau seigneur doit être aussi rigoureux pour ses maîtresses que libéral pour sa femme.

Langlade se demande où elles veulent en venir. Il ne reconnaît ni les attitudes ni les voix, qui d'ailleurs sont visiblement contrefaites. Mais, en vérité, aucune des deux n'est Gisèle.

— Et dites-moi, fait la première dame en quittant le tutoiement, racontez-nous donc ce grand épisode de votre existence. Est-il vrai que vous étiez nus tous les trois, mais là nus, ce qui s'appelle nus?

Il sourit, rassuré d'un côté, puisqu'il n'a affaire qu'à de simples curieuses voulant rire un brin, fâché de l'autre puisqu'il préférerait de différentes partenaires. Mais l'exquise politesse du temps ne permet pas qu'on coupe court trop vite à une causerie plaisante.

— Ne vous est-il jamais arrivé, Mesdames, de vous être trouvées nues à trois? (Les dames se récrient.) Mais oui, une femme nue avec deux hommes nus, ou nue avec un homme nu et une femme nue, ou nue avec deux femmes nues.

— En voilà une idée, fait le second domino, et que voulez-vous qu'on fasse ensemble, trois femmes nues?

— Je comptais sur vous pour l'apprendre, fait-il d'un air candide.

— Tout au plus, fait la première, un tableau vivant : Les Trois Grâces, une de face et les autres de dos.

— Non ma chère, dit l'autre, une de dos et les deux autres de face.

Et les voilà qui, avec Langlade, discutent gravement ce groupe d'art, et si la beauté féminine est plus séduisante comme ceci ou comme cela. Langlade avoue son embarras, et se penchant à l'oreille de l'une des dames, il lui murmure quelques mots.

— Qu'est-ce qu'il a dit? Qu'est-ce qu'il a dit? fait l'autre furieuse et curieuse.

— Oh! ma chère, ça ne peut pas se répéter.

Rires, colères, pincées, poussées, la curieuse veut sa revanche.

— La fin de l'histoire! Nous voulons tout savoir! Quand vous avez été dans ce costume tous les trois, qu'avez-vous fait? Puisque vous vous êtes réconcilié avec Joly de Fleury (quel nom délicieux!) quel a été votre traité de paix? combien d'articles? combien d'engagements? et lesquels? déchirez tous les voiles!

— Je ne demande pas mieux, fait le joyeux vivant qui ramène les deux dames près de lui et, passant ses bras sous les leurs, il commence un exposé d'une voix caverneuse. Le brouhaha est tel, tout alentour, que pour entendre, les têtes se touchent presque. A la première phrase, les deux dames pouffent de rire sous leurs loups. A la seconde, elles s'exclament, et, comme pour cacher leur rougeur, déploient d'un coup brusque leurs éventails. A la troisième, elles poussent un cri, sursautent, on ne sait si c'est de scandale ou de colère, et l'une des deux, entraînant l'autre, crie :

— Eh bien, c'est du propre! Gare à vous, Langlade!

Langlade ne cherche pas à les retenir. Il est heureux, à la fois du succès de bon rire qu'il a obtenu, et de sa liberté reconquise... D'autant que l'expérience n'a pas été mauvaise et qu'il n'est pas dupe de la mine effarouchée qu'ont su feindre ces dominos. Il voit qu'on peut aller assez loin avec les dames au bal de l'Opéra, et que s'il avait voulu pousser ses avantages, il serait arrivé à ce qu'il aurait voulu. Ceci lui paraît de bon augure pour le moment où il rencontrera Gisèle, et il se promet bien, ce moment venu, de ne pas la laisser partir comme il a laissé filer les deux gris-souris. Il pense donc avec complaisance à cette dernière petite aventure, et ce n'est qu'au bout d'un moment qu'une idée subite lui traverse l'esprit.

— Mais... mais... la seconde, c'est ma femme!

Oui, c'est la baronne de Langlade. Elle déguisait très bien sa voix, mais quand elle s'est enfuie, son mot : Gare à vous! — c'était bien elle. Le jovial mari n'en est pas désolé plus qu'il convient. Il faut bien que jeunesse se passe, et on aura le temps de se retrouver sur ses vieux jours, barbon et grisonne, à tisonner les souvenirs au coin du feu, et à se remémorer d'amusants quiproquos...

N'importe, l'alerte, inattendue, lui a donné chaud, et comme la température, le mouvement et la poussière en font autant, il se dirige vers la salle de rafraîchissements où il se fait servir un pâté de foie gras avec une bouteille de Chablis que ne tarde pas à accompagner une autre bouteille de vin mousseux. Le baron est déjà un peu parti pour les vignobles du Dieu de Noé. Il arrête au passage un grave personnage qu'il soupçonne être un cordon rouge en retraite, et lui propose, tout à trac, de vider avec lui une flûte de ce vin doré et effervescent.

— Volontiers, Monsieur, fait le passant, nous allons boire à la santé du roi.

— Buvez à la santé de qui vous voudrez, Monsieur. Pour moi, dans ce temple de la beauté féminine, je ne puis boire qu'à la santé de la reine!

— Qu'à cela ne tienne! Je vous ferai honneur aussi. Une flûte pour le roi, une flûte pour la reine.

— Et moi deux flûtes pour la reine! Et pas d'équivoque gaillarde, mon vieux cordon bleu! (par amitié subite, il l'élève d'un grade), les flûtes de la reine, c'est sacré!

Deux dominos qui passent, jaune alangui avec des ornements blancs, se retournent, sourient, échangent quelques mots sous l'éventail et s'éloignent.

Les verres sont vidés. Le grave personnage ne veut pas se séparer de son ami d'une minute sans lui rendre sa politesse; une autre bouteille de Champagne reste sur le champ de bataille. Révérences, embrassades, séparation. Le baron encore assez solide sur ses flûtes à lui, mais l'âme pétillante d'une mousse folle, se dispose à rentrer dans la foule.

Les deux dominos jaune et blanc qui l'observaient l'arrêtent.

— C'est bien, Monsieur, fait l'un d'eux, d'avoir bu à la santé de la reine. Si Sa Majesté avait été là, elle aurait été sensible à votre hommage, quelque familier fût-il.

Langlade se réjouit d'une conversation demi-sérieuse qui va lui remettre les idées d'aplomb, car vraiment tout se met à tourner un peu trop autour de lui. Il répond que la reine, à qui il n'a jamais eu l'honneur d'être présenté, a, de loin, l'air charmant, alors que son mari semble un jean-foutre (les deux dames font un soubresaut) et qu'elle a d'ailleurs à ses yeux le grand mérite de protéger son ami Hérault de Séchelles, un garçon qui ira loin. Comment il s'appelle lui-même? Mais le baron de Langlade, neveu du conseiller au parlement de Calvisson, et le voilà qui, avec la loquacité des gens mis en affable humeur par une bonne pointe de vin, se met à raconter aux dames un tas d'histoires enchevêtrées et incohérentes sur lui, sur sa famille, sur ses amis, et finit par les inviter toutes deux à souper à minuit, là, comme ça, à la bonne franquette!

Les dames qui caquetaient de rire gentiment prennent

soudain des mines désolées pour s'excuser, et notre bon Langlade s'attendrit à l'idée qu'elles sont, chacune, au pouvoir d'un mari tyrannique qui les empêche de profiter jusqu'au matin des plaisirs du bal.

— Oh! fait-il, les maris jaloux, comme ils méritent le sort qui les attend! N'est-ce pas, Mesdames? (Les dames ne répondent pas.) Ç'aurait été si agréable de dîner ensemble! Dire que je ne connais seulement pas vos minois? Ne voudriez-vous pas ôter vos loups une minute? même pas une seconde?

— Monsieur le baron, fait celle des dames qui parle toujours, car l'autre ne dit que quelques mots, de loin en loin, et avec une voix très feinte, croyez bien que si nous n'accédons pas à votre désir, c'est que cela nous est tout à fait impossible.

— Oui, oui, le mari jaloux. Je voudrais bien le tenir! ou seulement vous tenir gentiment vous, Mesdames, la parleuse comme la silencieuse. Oui, pourquoi ne parlez-vous pas, vous Madame la taciturne? Ah! si vous me disiez seulement votre nom? Etes-vous femme de manant ou femme de ministre?

Ici Langlade est éclairé par une nouvelle idée subite comme tout à l'heure. Il se frappe le front, lève les bras et s'exclame :

— Mais je devine! je devine! Vous êtes bourgeoise vertueuse, mariée à un mari tyrannique, quelque jaloux pudibond et cornufiable, et vous êtes dévouée à la reine. Mais j'y suis! Vous êtes Mme Necker!

Les deux dames, toujours emmitouflées dans les dentelles de leurs loups rose de pucelle au confessionnal et de leurs dominos queue de canari convalescent, s'esclaffent franchement de rire, comme elles n'avaient pas fait encore : Madame Necker! Madame Necker!

— Mais oui! fait Langlade demi-rieur demi-grognon, en poursuivant toujours la taciturne, d'abord vous avez l'accent suisse. Si! Si! un petit fumet germanique. Et

puis vous êtes grave comme une huguenote, et Mme Necker l'est! vous avez l'air d'une femme de lettres, et Mme Necker l'est! d'une maîtresse d'école, et Mme Necker le fut (Langlade se met à rire d'un gros rire d'ivrogne). Mais palsambleu, vous vous appelez de votre nom de jeune fille Cuchaud (la dame éclate de rire à son tour). Voyons vite si vous méritez votre nom.

Et rapide, Langlade porte la main sur la dame silencieuse. Mais d'une main plus rapide encore, celle-ci gifle magnifiquement le malotru qui vacille et n'est remis en équilibre que par une seconde gifle presque aussi magistrale que lui administre l'autre domino. Langlade en voit trente-six chandelles. Quand la trente-sixième est éteinte, les deux dominos ont disparu et le bon poivrot ahuri n'a devant lui qu'un garde-française goguenard qui lui dit : Monsieur, ce n'est pas encore l'heure du feu d'artifice. Vos fusées partent trop tôt.

Langlade, tout penaud, ne pense pas à relever d'importance le mauvais plaisant; un bal masqué comporte d'ailleurs quelque liberté, même de la part des militaires de service, et quelques mésaventures pour les chercheurs de bonnes fortunes. Il se perd à son tour dans la foule, un peu dégrisé et non sans gronder contre les huguenotes, les suissesses, les mijaurées, les ex-gouvernantes de filles qui écrivent des contes moraux; mais malgré tout il se frotte les mains de joie à l'idée qu'il a failli savoir si Mme Necker méritait son nom de jeune fille. Au fond, continue-t-il, ce banquier insupportable mérite d'être fait cocu, tout comme un de nos fermiers généraux suzerain de quelque belle fille d'Opéra. S'il ne veut pas se mettre à l'unisson de Paris, qu'il retourne à Genève!

Oui, il faudra qu'il en parle à son ami Candiac, tout puissant dans la chambre du roi, et qui a intérêt, lui aussi, pour la réussite de ses plans, à ce que Necker fasse son Silhouette. Voilà assez longtemps qu'on le voit à son

poste; qu'il se déguise en ombre chinoise! Et avec la ténacité des ivrognes, Langlade s'acharne contre lui, passe en revue la liste de ses ennemis, acclame la campagne enragée de l'avocat Linguet, se remémore la rancune inexpiable de tous les chats fourrés, note le dernier dîner des mécontents où assistaient le duc de Chartres, le prince d'Hénin, le comte d'Estaing, le marquis de Candiac, tous ennemis à mort du financier, et il s'attendrit à l'idée de la délicieuse Gisèle que ce sot Genevois oserait empêcher de devenir dame d'honneur de la reine!

La fête bat son plein. La foule est si épaisse qu'à peine peut-on se retourner. Pour que l'on puisse danser, il faut que les gardes-françaises refoulent les curieux contre les parois, comme ils font dans les rues pour le gros peuple, les jours de défilé royal. Rires, chansons, quolibets, moqueries se croisent dans l'air. Langlade se retrouve vite en sa bonne humeur naturelle. Quelques amis qu'il rencontre et à qui il raconte sa dernière comédie, moins le dénoûment, le complimentent avec véhémence. Il s'attable de nouveau et d'autres trophées de casques argentés de Royal Champenois lui rendent toute sa gaieté joviale. Alors il se replonge dans la mêlée, sûr cette fois de vaincre. Il n'a qu'à appliquer les principes de stratégie de Russan. A côté de lui, le comte de Guibert ne serait qu'une mazette! Si le premier essai n'avait pas réussi, c'est par pur hasard. Il n'y avait qu'une seule sainte-n'y-touche dans tout le bal, et il est tombé sur elle. Une pareille malechance ne se renouvelle pas.

Donc il se pavane plein d'assurance dans la cohue. Nombreux sont les dominos qui le saluent au passage d'un sourire ou d'un frôlis. Mais Langlade fait le héron : Menu fretin, que me veux-tu? Dès qu'il ne reconnaît ni la voix ni la démarche de celle qu'il désire, il rompt les chiens. A force de se faufiler de groupe en groupe, il finira bien par être vu, si la marquise est là. Mais y est-elle? Il a questionné directement les amis rencontrés, personne

ne l'a reconnue. Un domino l'a intrigué un moment en lui racontant d'une voix très contrefaite des choses connues seulement de Candiac, de Russan et de lui. Il a tenu un moment la conversation, puis brusquement l'a rompue, furieux; ce domino était un homme déguisé en femme!

— Ça ne peut être que ce satané petit Blandas, grogne-t-il en lui-même. Si Codognan le surprend, il sera cassé aux gages.

D'autres dominos passent qui l'interpellent en riant, sûrement ici des femmes. Langlade s'en assure au passage, et les promeneuses, bonnes filles, laissent faire. Des baisers sont pris au vol. Comme pas mal de bouteilles ont été vidées, les réserves du début se sont envolées et toutes ces dames ne pensent plus qu'à rire. Langlade est tout à fait dans son élément; il plaisante, il lutine, il soulève les masques, il dégrafe les dominos et comme par mégarde les corsages, tout un essaim de joyeuses personnes l'entoure et l'acclame, on propose de le porter en triomphe, les gardes-françaises de service sont obligés de modérer l'enthousiasme.

D'un groupe voisin, un domino turquoise pâle se détache et vient à lui.

— Pour s'amuser avec un tel entrain, il faut avoir le cœur libre.

Langlade a tressailli; à la démarche d'abord, puis à de subtiles inflexions de la voix déguisée, il a reconnu celle qu'il attend depuis si longtemps.

— C'est ce qui vous trompe, beau masque. Je n'ai pas le cœur libre, et toutes les femmes me sont indifférentes sauf une.

— Vraiment? peut-on savoir le nom de cette merveille?

— Gisèle de Candiac, lui fait-il à l'oreille.

Le domino turquoise tressaille à son tour, veut imposer silence, mais Langlade se sent en verve et profite de son avantage.

— Est-ce un crime d'aimer la plus aimable des femmes?

— Aimer, vous voulez dire désirer.

— N'est-ce pas la même chose?

— A certain moment, peut-être.

— Il n'y a que ce moment qui compte. Tout le reste est niaiserie. Posséder, être possédée, c'est l'ordre de la nature. Je vous aime, Gisèle.

— A combien de femmes avez-vous roucoulé cette ariette?

— Par combien d'hommes vous l'êtes-vous fait roucouler?

— Est-ce un crime d'être aimée?

— Non certes! Mais puisqu'il est permis d'être aimée et d'aimer, aimons-nous!

Gisèle sourit, pas trop effarouchée.

— Pas en plein bal, tout de même?

— Qui sait? Vénus est si bonne qu'elle nous enverra un nuage secourable qui nous cachera à tous les yeux.

— N'essayons pas, c'est plus prudent.

— Alors essayons ailleurs. Je sais une maison discrète et secrète avec des sofas voluptueux, des parfums enivrants, des glaces avides de refléter tous les appas. Comme nous y serions heureux, Gisèle! Je vous y vois entrer toute rougissante, toute frémissante, je vous tends les bras...

La marquise devient rouge comme un bâton de fard.

— Voulez-vous vous taire?

— Je vous serre, je vous presse, je vous renverse...

— Taisez-vous, on va vous entendre!

— Non, non, personne ne nous entendra... Mais écoutez, écoutez ce qui arrivera...

Il se penche à son oreille, et la jeune femme écoute, d'abord souriante, puis un peu confuse, puis tout à fait scandalisée.

— Langlade, fait-elle, vous allez un peu loin!

Il hausse à demi les épaules et la serre de plus près encore. Ses yeux brillent comme des prunelles de matou dans une nuit de printemps. Elle essaie de se boucher les oreilles, mais il lui tient les mains et il lui parle, penché sur elle d'une voix haletante.

— Ce n'est rien encore, écoutez, écoutez!

— Oh! Langlade, Langlade, vous dépassez les bornes!

Elle se dégage d'un petit mouvement rapide et essaie de se sauver. Langlade s'élance à sa poursuite pour la coller à la paroi, mais, brusquement, sans qu'il s'explique comment, il perd l'équilibre, et se trouve par terre, les quatre fers en l'air, dans un fracas qui fait se retourner tout le monde et s'empresser autour de lui encore une fois les suisses de service.

Pendant ce temps, Gisèle de Candiac est entraînée dans la foule par un domino verdure tendre qui lui dit en riant :

— Vous voilà tirée d'affaire, Madame. Langlade méritait une bonne leçon, il l'a reçue.

— Quoi, Madame, c'est à vous que je dois cette péripétie?

— Mais oui, Madame turquoise, je réussis très bien les crocs-en-jambe. L'habitude des entrechats. Seriez-vous de la confrérie?

— Hélas non, Madame verdure. Je suis la marquise de Candiac.

— Mais je connais votre nom depuis longtemps, comme sans nul doute vous connaissez le mien. Je suis Mlle Vestris.

— Vestris? Alors je comprends! Venez, venez vite, nous allons nous mettre dans un petit coin et causer de Langlade! Comme je suis heureuse de la circonstance!

— Oui, nous allons le draper de la belle manière...

Et les deux dominos turquoise pâle et verdure tendre gagnent un salon retiré, où longtemps la causerie se poursuit avec de petits rires.

Cependant Langlade, remis d'aplomb sur ses jambes, mais furieux de sa mésaventure, se délivre des mauvais plaisants et se replonge au plus épais de la foule. Il tombe sur son ami Joly de Feury qui se pavane, un domino à chaque bras.

— Il nous manque un quatrième, fait-il à Langlade, viens souper avec nous. Ces deux belles filles n'engendrent pas la mélancolie et tu choisiras celle que tu préféreras. Nous sommes frères!

— Mais oui, répond l'autre, j'en ai assez des femmes honnêtes qui vous flanquent des gifles ou qui vous tourniquent des crocs-en-jambe. La reine elle-même me proposerait de coucher avec elle que je refuserais!

— A propos de la reine, sais-tu qu'elle était ici? Oui, avec la princesse de Lamballe. Deux dominos jaune alangui à ornements blancs, tu les as peut-être remarqués, c'étaient les seuls de cette couleur.

Langlade reste ahuri — Des dominos jaune et blanc?

— Mais oui, à quoi penses-tu, mon cher?

— Mon vieux, je pense à Piron. C'était décidément un grand poète. Il y a deux vers de lui que je veux faire graver sur le manteau de cheminée de ma salle à manger!

XI

Une halte de chasse dans la forêt de Chantilly. L'équipage du prince de Condé est sur les dents depuis l'aurore et les chasseurs ont bien gagné le déjeuner qui tarde un peu.

La marquise de Candiac, toute rose du grand air qui l'a fouettée, mais gentiment comme Vénus fouette Petit Cupidon, se rapproche de Sauclière qui, pensant au proche coup de fourchette, regarde son horloge de poche tel qu'un Vatel prêt à gourmander les maîtres queux en retard.

Les laquais dressent les tables au milieu de la clairière,

de vraies tables à pieds qu'on affermit comme sur un plancher, et les bordent de chaises qui ne s'enfoncent pas non plus dans la terre molle, car maintenant on ne supporte plus les anciens déjeuners de chasse où l'on mangeait un morceau sur le pouce, debout ou assis à la turque. Il faut tout le confortable des dîners d'intérieur, et des grands coffres les laquais tirent l'argenterie, le linge, les cristaux et les provisions, pâtés, chauds-froids, fruits, gâteaux et longues rangées de bouteilles.

Au delà, sous les arbres, s'espacent les services de bouche. Les cuisines fument, car il y aura des plats chauds, et les marmitons vêtus de blanc vont et viennent des fourneaux aux tables. Le premier maître d'hôtel fait étendre entre les arbres des toiles qui garantiront les convives des rais de soleil perçant le feuillage. De l'autre côté sont les équipages de chasse. Les piqueurs rassemblent les chiens qui aboient comme des possédés. Les appels de cor éclatent dans la clairière auxquels répondent d'autres sonneries lointaines, groupes de chasseurs perdus dans les grands bois et qui vont regagner le rendez-vous. Plus loin les chevaux hennissent; eux aussi, comme les chiens, comme les chasseurs, réclament leur pitance. Dans le voisinage on installe de longues tables basses pour la domesticité. Rien n'est oublié; il y a une ambulance volante avec des chirurgiens pour les accidents, et une chapelle avec l'aumônier qui a célébré, le matin, la messe de saint Hubert, et béni la meute.

Les invités du prince de Condé sont nombreux, mais choisis. Etre convié aux chasses de Chantilly est une faveur insigne que briguent les seigneurs les plus huppés et que tous n'obtiennent pas. Les Candiac, les Sauclière, les Blandas sont bien au nombre des heureux, mais le baron de Langlade a sans doute été trouvé de trop récente noblesse (les Condés n'ont d'ailleurs jamais aimé ces messieurs des Tours pointues), et quant au chevalier de Russan, comme il ne rend pas encore aux Condés les services

qui l'ont rendu précieux à d'autres princes du sang, il n'a pas été non plus convié, ce dont il enrage.

Hors du château l'étiquette se relâche, et les convives se répartissent à leur gré entre les six ou sept tables qui ont été dressées dans la clairière; les quatre principales sont présidées l'une par le prince de Condé, l'autre par son fils le duc de Bourbon, la troisième par son cousin le prince de Conti, et la quatrième par le comte de la Marche, fils de celui-ci.

Le comte d'Artois et le duc de Chartres, qui suivent la chasse, ont été, comme de juste, retenus par le prince de Condé à sa table, et le marquis de Candiac s'est joint à cette noble compagnie où il espère bien poser quelques jalons pour ses projets personnels. La comtesse de Sauclière l'y a naturellement suivi, et tous ces hauts personnages ont témoigné à sa beauté une admiration à laquelle le marquis n'a pas été insensible; le comte d'Artois l'a même félicité, avec le tact voulu, de son bonheur amoureux, car leur liaison est de celles qui ne peuvent pas ne pas être remarquées et un peu enviées. La marquise de Candiac, elle, a été priée par le prince de Conti qui la remarque depuis longtemps et lui fait une cour discrète, mais comme le beau Sauclière l'a accompagnée à la table du prince, Conti en sera pour ses frais.

Une fanfare de cors a annoncé que tout était prêt. L'aumônier du château a dit le *Benedicite*. On s'assied et le joyeux cliquetis des couverts et des assiettes s'élève sous les grands arbres. Chacun a un appétit d'enfer; les pâtés de venaison et les bouteilles de vieux vin vont avoir à qui parler.

A la table du prince de Condé, une fois les histoires de chasse liquidées, on parle politique. Monsieur Necker, Monsieur Necker, les oreilles doivent vous tinter! Il n'y a qu'une voix sur votre compte, et le prince qui, en général, ne s'intéresse qu'aux choses militaires, cette fois dit son mot sur vos projets de réforme. C'est qu'il est question de

supprimer sa charge de grand maître de la maison du roi, et que la compensation qu'on lui offre, de colonel-général des Suisses, bien que valant 500.000 livres de rente, ne le satisfait pas; il préfère la grande maîtrise. Artois l'approuve hautement. Chartres ne dit rien, ce qui peut faire croire qu'il est du même avis. Candiac insinue que pour se prémunir contre risques de ce genre, il faudrait donner toutes les grandes charges en survivance, et l'idée semble bonne. Contre Necker la colère est si générale que le prince finit par demander : Mais enfin, puisque personne ne veut de lui, comment se fait-il donc qu'il reste en place? Qui le soutient? — Chartres répond : L'opinion publique. — Mais d'Artois : Est-ce que ça existe, l'opinion publique? Il n'y a que la nôtre qui compte. — Et de bonne grâce chacun en convient : du moment que tout le grand monde, cour, clergé, parlement, armée, notables, est contre Necker, qu'il s'en aille à tous les diables de Papefiguière! On en a assez, de ce mômier d'Helvétie!

A la table voisine, celle que préside le jeune comte de la Marche, la conversation est moins sérieuse. Il y a là quelques seigneurs qui se piquent d'art, et on cause tableaux et estampes. Le vieux maréchal de Soubise entonne la louange de Watteau, son contemporain disparu depuis si longtemps, et aussi celle de Boucher dont la perte plus récente reste irréparable. Les nouveaux peintres, dit-il, ne viennent pas à leur cheville, des pédants à la Vien ou des pleurards à la Greuze. Avez-vous vu le *Serment des Horaces* de ce David sorti de chez le vieux Vien? Comme c'est sec! Parlez-moi des scènes galantes de Baudouin, de Lancret, de Moreau, de Pater, de tant d'autres disparus ou en train de disparaître. Oui, il y a encore Fragonard! Ah! s'il n'y avait pas Fragonard, comme tout serait morose! — Et les gens âgés comme Soubise regrettent les volutes et les rocailles du temps du feu roi, tandis que les jeunes vantent les lignes simples et droites, à la grecque, que les fouilles de Pompéï et d'Herculanum ont

mises à la mode. Mais d'autres qui se piquent de singularité réhabilitent, comme Bachaumont et les Lacurne Sainte-Palaye, ce style des anciens temps qu'on a si longtemps traité de barbare et de gothique. Oui, oui, les Visigoths avaient du bon. Allez en Angleterre, vous verrez partout du moyen âge. — Ici d'autres protestent. L'antique oui, le gothique non. En vérité, il ne soutient pas la comparaison! — Mais Blandas qui est à cette table : En fait de comparaison, je me contente de celle que Schall a si gentiment gravée : deux baigneuses, au bord d'une pièce d'eau, encadrent une statue de Vénus Callipyge, et d'autres naïades décident à laquelle des trois il faut donner la pomme; voilà l'art que j'aime!

De l'autre côté, à la table du duc de Bourbon, la causerie est plus gaie encore. Tout naturellement la conversation glisse vers les dernières aventures scandaleuses : la désolation de Sophie Arnould qui vient de perdre à la fois son amant et son amante, le prince d'Hénin (le nain des princes comme on l'appelle) venant de l'abandonner en lui enlevant la Raucourt, le remplacement de Mlle Adeline par Mlle Carline dans les bonnes grâces du duc de Fronsac, le revirement de la danseuse Théodore qui avait quitté d'Auberval pour le chevalier de Narbonne et qui lui revient en lui écrivant une jolie lettre dont la baronne de Blandas cite de mémoire quelques lignes : « Tu n'as donc pas remarqué que le chevalier a tous tes traits? c'est toi que j'adorais en lui! » Et toutes les dames trouvent l'explication du dernier galant, et que ces demoiselles du corps de ballet ont parfois beaucoup d'esprit. On demande d'autres historiettes à la petite baronne qui, sans se faire prier, donne tous les détails qu'elle possède, et elle en possède beaucoup, sur ces jolies prêtresses de Vénus, sur leurs amours, sur leurs goûts, sur leurs mœurs, sur leurs beautés secrètes; elle sait qu'une telle a de jolis pieds, une autre de vilains tétons, une troisième un grain

de beauté où l'on ne saurait dire, et comme les messieurs lui demandent : « Mais comment savez-vous tout cela? » elle répond en riant : « J'ai ma police! Il faut bien se défendre contre ces pies voleuses qui viennent nous prendre tout ce qui brille! »

Le déjeuner se prolonge. Bouteilles saignées et plats détroussés, les cadavres jonchent le champ de bataille. Maintenant le divin breuvage qui, « sans altérer la tête épanouit le cœur », fume dans les tasses de Sèvres. Les conversations se haussent d'un cran à l'échelle des voluptés diverses. A la table du prince de Condé, on ne parle plus politique du tout, et à celle du comte de la Marche, on est obligé de faire taire le baron de Blandas qui a toute vergogne bue, pendant qu'à celle du duc de Bourbon ces dames se chuchotent à l'oreille des réflexions trop fortes pour que les messieurs puissent décemment les entendre. Mais à celle du prince de Conti, où se trouvent Gisèle et Sauclière, la conversation devient presque philosophique.

On parle d'amour naturellement, et une joute d'esprit se livre entre le comte de Sauclière, défenseur de la fidélité amoureuse, et le prince de Conti, indulgent pour les changements de goût. Le prince a plus de la quarantaine, mais il n'est pas déplacé dans cette jeunesse dont certains, comme Sauclière, affectent une gravité au-dessus de leur âge; il fredonne la chanson à la mode :

Vous prîtes la place d'un autre,
Il faut que chacun ait son tour;
Un rival succède à la vôtre,
Tel est le trantran de l'amour.

En vain Sauclière essaie de prôner la sainteté de la constance, les dames qui sont là font la moue : Autant alors rester fidèle à son mari! Et comme Gisèle de Candiac hasarde un peu timidement : Mais pourquoi pas? — les autres éclatent de petits rires perlés : Ce serait du joli! et de l'amusant!

— Non, non, fait la comtesse de Navacelle que tout le monde sait être du dernier bien avec le prince de Condé (c'est pour elle que naguère il se battit en duel avec son capitaine des gardes, le comte d'Argoult), la question n'est pas de savoir si l'amour et le mariage peuvent aller ensemble — dès le temps des cours d'amour nos lointains ancêtres avaient reconnu que c'est impossible, — c'est de savoir si l'amour est éternel, et comme hélas rien n'est tel ici-bas, de décider s'il doit être durable, très durable ou fugace, très fugace.

— La question est très bien posée, fait Conti. Moi, je suis pour le fugace.

On se récrie, on approuve, on proteste, on demande ce qu'il faut entendre par fugace. Vingt ans! propose Sauclière, au milieu des applaudissements et des rires. Cinq ans! dit une dame, qui devient toute rose parce qu'elle devine que chacun calcule depuis combien de temps elle est avec son ami de cœur que tout le monde connaît. Un an seulement! opine le vieil Anacharsis (c'est ainsi qu'on appelle le docte abbé Barthélemy) qui continue : Les anciens disaient que les Lesbie et les Claudie comptaient leurs amours par les consuls, or le consulat ne durait qu'un an.

— Moi, fait Carmontelle, qui a accompagné son maître le duc de Chartres, mais ne s'est pas mis à sa table, je suis très sévère pour les femme (chacune se stupéfie), j'exigé qu'elles soient fidèles pendant... une saison entière (tout le monde se sent soulagé d'un poids lourd), mais alors je souhaite qu'à chaque saison nouvelle, elles ressentent un transport nouveau! En vérité, il y a des amours qu'on ne comprend qu'au printemps, d'autres qu'en hiver et ainsi de suite. Mêler les saisons et les amours, c'est courir risque de commettre des cacophonies.

Et voilà toutes les dames qui caquettent à qui mieux mieux, et les plus hardies qui demandent à M. de Car-

montelle si elles sont des amoureuses de printemps ou d'automne et qui se font répondre par l'aimable vieillard : L'expérience seule permet de le savoir, Madame! Cependant qu'un enchérisseur fait remarquer que la période naturelle pour la femme, ce n'est pas la saison, mais la lune, et qu'il faut permettre aux amoureuses vraiment dignes de ce nom de conquérir un nouvel amant chaque trente jours. Les dames présentes poussent les hauts cris, mais leur parcimonie ne fait que provoquer des générosités plus larges! Celui-ci permet à l'amazone intrépide un amant neuf chaque semaine, et celui-là un chaque jour, et cet autre affirme qu'il n'y a pas de règle, que tout est permis quand on aime, et que ce qu'on appelle morale n'est bon que pour les sots bourgeois.

Sauclière, qui avait commencé par s'indigner, finit par rire d'assez bon gré; tous les paradoxes sont pardonnables au sortir d'un aussi plantureux déjeuner en plein air. Et une dame met tout le monde d'accord : Nous acceptons, Messieurs, toutes les libertés, pourvu que vous ne nous obligiez pas à en user!

Le déjeuner est fini. Depuis longtemps les piqueurs sont prêts et les chiens reposés et repus ne demandent qu'à reprendre la chasse. On a encore le temps de découdre quelques sangliers avant le soir. C'est le troisième et dernier jour des grandes chasses de Chantilly que chaque année le prince de Condé offre à ses nobles invités. Ce soir, il y aura festin de gala et comédie au château, et chacun pourra reprendre sa liberté. Les cors sonnent. Les intrépides remontent en selle. Plusieurs, fatigués ou soucieux d'une digestion moins mouvementée, préfèrent rentrer au château.

Sauclière et Gisèle sont de ceux-ci. Tous deux jouent dans la comédie qui doit être donnée le soir, et ils ont à répéter leurs rôles. C'est *le Mariage de Figaro*, pièce encore manuscrite, et qui constitue un régal inédit pour les spectateurs. Sauclière ne fait qu'un personnage de se-

cond plan, Bartholo, mais Gisèle, qui joue Rosine, doit répéter une dernière fois avec le comte d'Artois qui fait Almaviva, le comte de la Marche qui fait Figaro, l'abbé de Dions qui fait Brid'oison et le petit abbé d'Arphy qui fait Chérubin.

— Voulez-vous, marquise, que nous rentrions au château en faisant un tour de promenade dans la forêt? Un peu de grand air pur ne nous fera pas de mal au sortir de toutes les bouffées d'extravagance qui viennent de nous souffler au visage.

La marquise accepte, et comme Sauclière ne connaît pas trop la forêt, c'est elle qui dirigera la promenade. On sera rentré à temps pour la répétition. Tous deux se mettent en selle, et s'éloignent sous les grands arbres pendant que d'autres couples s'attardent dans la clairière et que dans le lointain s'éteignent les abois de la meute qui reprend la chasse avec les princes et le gros des invités.

Le temps est exquis. Le soleil perce à peine le feuillage, et la brise se joue sous les hautes frondaisons. Comme on a tout loisir, Gisèle s'éloigne délibérément de la chaussée royale qui ramène en droite ligne au château; les pistes bocagères sont autrement charmantes à suivre! Un léger coup de cravache et les deux chevaux s'élancent joyeusement dans la forêt.

Tout en galopant à côté de la jolie marquise, Sauclière réfléchit. Ses affaires sont en bonne voie, il s'agit de ne pas les faire dévier par un faux mouvement. Tout ce dévergondage de tantôt a certainement choqué la jeune femme puisque, par dégoût, elle a même un moment loué celles qui restent avec leurs maris. Il s'agit de ne pas l'effaroucher de nouveau. Les conseils de Russan étaient justes; en se montrant affectueux et respectueux, respectueux et affectueux, il mettra toutes les chances de son côté.

Depuis un bon moment ils trottent côte à côte, tout à la griserie de la course, et en n'échangeant que des paroles

banales et des sourires tout le contraire. Gisèle connaît à fond la forêt, et en fait les honneurs à son écuyer cavalcadour. Sauclière admire les futaies et se sent l'âme envahie d'une poésie éloquente quoique encore silencieuse.

— Tiens! fait Gisèle comme surprise, nous voici à deux pas du pavillon des Loups. Allons-y, peut-être y trouverons-nous quelque chose à boire; je ne sais vraiment pas ce que le cuisinier du prince a mis dans ses sauces!

Ils mettent pied à terre et poussent la porte du pavillon qui se laisse faire. C'est une simple hutte pour servir d'abri aux chasseurs en cas d'orage, avec une table rustique au milieu, et quelques sièges d'osier. Gisèle cherche un peu à tâtons, le long des parois, car une obscurité discrète règne dans la cabane, pour savoir s'il n'y a pas quelque placard recéleur de verres et de bouteilles. Rien. Elle hausse les épaules en riant :

— Tant pis! nous garderons notre soif et ainsi souffrirons-nous un peu l'un avec l'autre, comme des amis de conscience. Mais, du moins, si nous ne pouvons pas nous désaltérer, défatiguons-nous un peu, cette galopade m'a à moitié brisée.

Elle se laisse tomber dans un des fauteuils d'osier, cependant qu'en face d'elle Sauclière s'accommode dans un autre. Ces fauteuils sont vraiment d'une largeur reposante et la hutte d'une fraîcheur délicieuse. La marquise est toute riante de plaisir enfantin, mais Sauclière reste tourmenté de scrupules.

— Comme j'aurais voulu, dit-il, faire taire tout à l'heure tous ces mauvais plaisants!

— Plaisanteries même mauvaises ne sont que plaisanteries. Comme dit Figaro, il faut se hâter d'en rire...

— Peut-on parler avec tant de frivolité de ce qu'il y a de plus sérieux au monde, l'amour?

— Oui, c'est vrai, l'amour mérite le respect, et je crois bien qu'à certains moments nos voisins et voisines l'oubliaient un peu, mais ils ne le faisaient pas méchamment.

— Qu'importe, Gisèle, fait le comte avec feu, je souffrais pour vous, je souffrais pour moi. J'aurais tant voulu vous soustraire à ces gros rires! Ah! ils ne savent pas ce que c'est que le véritable amour!

La jolie marquise soupire en levant les yeux au ciel, ce qui est une façon très claire de demander à son compagnon comment il comprend l'amour véritable. Aussi poursuit-il :

— L'amour, c'est la fidélité. L'inconstance et l'amour sont incompatibles. L'amour, c'est l'esclavage de la vertu et de la beauté. Ah! beauté, finit-il par s'écrier, beauté plus terrible aux mortels que l'élément où on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur, c'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain!

— Mais, mon ami, on dirait que vous récitez *la Nouvelle Héloïse*!

— Il est possible, en effet, que des souvenirs de cet évangile d'amour me reviennent inconsciemment à l'esprit, comme ces vieilles romances qui chantent d'elles-mêmes en notre âme...

— Oui, oui, c'est possible.

— Gisèle, Gisèle, pourquoi êtes-vous si belle?

— Sauclière, pourquoi me troublez-vous ainsi?

— Non, je ne veux pas vous troubler! fait-il avec impétuosité. Non, je ne veux être que l'amant de vos vertus! Ah! la fleur de cet instant-ci ne se flétrira jamais dans ma mémoire! Dussé-je vivre des siècles entiers...

La jolie marquise interrompt la tirade.

— Vous parlez de beauté, fait-elle en minaudant, êtes-vous sincère? Quelque chose me dit qu'au fond vous devez me trouver laide.

Le bon Sauclière est tout ahuri.

— Laide, vous, chère marquise? Comment pouvez-vous croire...

— Si, si! Regardez-moi, et dites-moi bien franchement,

puisque nous sommes amis sincères, ce qui vous déplaît en moi. Les yeux, peut-être?

— Vos yeux, Gisèle? mais ils sont divins!

— Ce que j'ai de bien, par exemple, c'est l'oreille. N'est-ce pas qu'elle est finement roulée?

— Très finement roulée, en vérité, je ne l'avais pas remarquée.

— Par contre les joues sont un peu poupines, ne trouvez-vous pas? et le nez un peu trop mince, et les lèvres un peu trop rondelettes...

— Mais non! mais non! tout est exquis en vous, vos lèvres surtout, ah! vos lèvres, si je pouvais vous dire tout ce que...

— Et le pied? interrompt-elle encore en avançant un délicieux soulier de cuir souple, ai-je vraiment la cheville fine?... Oh, je sais bien, vous allez me dire que la finesse de la cheville ne peut être jugée qu'en comparaison du mollet... Mon Dieu, mon Dieu, comme vous êtes exigeant!... Mais, Sauclière, mon mollet est comme tous les mollets du monde, et je ne sais pas pourquoi vous tenez tant à le voir... c'est presque de l'indiscrétion!...

Et la marquise soulève gentiment sa robe, d'abord à peine, puis un peu plus et montre le plus adorable mollet qui soit et dont la gente rondeur fait en effet ressortir la délicatesse de la cheville. Sauclière balbutie de vagues éloges, il ne sait pas s'il doit couvrir de baisers cette fine jambe, ou s'abstenir de tout geste, comme il convient à un cavalcadour respectueux.

— Ce qui fait, continue Gisèle, que j'ai le mollet assez bien fait, c'est que je ne porte pas de jarretières. Au-dessous du genou, voyez-vous, ça serre trop, et au-dessus ça gêne aussi pour la marche... Oh! Sauclière, ne regardez pas ainsi mon genou, vous allez me faire rougir!... Si je vous explique cela, c'est pour vous rendre service, il y a tant de dames qui se serrent trop le jarret; voyez, au contraire, comme le mien est libre...

Le pauvre Sauclière est au supplice. Ses oreilles bourdonnent, ses tempes battent, ses yeux se ferment pour ne pas voir l'affriolant froufrou de dentelles que la jeune femme laisse paraître ingénument. Que faire? vraiment que faire?... Mais, comme un éclair, les sages conseils de Russan lui reviennent à l'esprit. Assurément la marquise le met à l'épreuve; elle veut voir s'il est capable de retenue, si ses déclarations d'amour pur ne sont pas pure déclamation; il résistera donc à la tentation, il se contentera de paroles émues, mais ces paroles qu'il veut brûlantes ne sont que de simples mots entrecoupés.

La charmante jeune femme, un peu rose, un peu nerveuse, saute prestement sur ses pieds, et la jolie vision d'un peu de blancheur rose dans un nid de dentelles froufroutantes disparaît.

— L'après-midi s'avance, dit-elle. Il faut rentrer au château, si nous ne voulons pas être en retard.

— Quel dommage! balbutie-t-il.

— Ce qui me plaît en vous, Sauclière, fait-elle d'une voix imperceptiblement changée, c'est que vous êtes un ami respectueux, oui, très respectueux! et c'est à quoi nous toutes nous tenons...

— Gisèle, Gisèle, je ne sais, je me demande... Gisèle, accordez-moi un baiser, je vous en supplie...

— Ami, ami, la prochaine fois! Nous trouverons certainement une occasion meilleure encore...

Son cheval, vigoureusement cinglé, s'élance au grand trot sous les arbres. Sauclière a peine à suivre Gisèle...

XIII

Russan a vite connu la mésaventure de Sauclière comme celle de Langlade, car l'un et l'autre sont venus lui demander conseil, et il en a profité pour se faire tout expliquer minutieusement. La situation est décidément excellente pour lui. Sans doute il y a encore ce petit abbé

d'Arphy qui ne lui dit rien qui vaille et ce ténébreux vicomte d'Avèze qui, en qualité de cousin des Candiac, voit de loin en loin la marquise. Mais, pour l'instant, il est toujours débarrassé de ses deux principaux rivaux.

A peu près sûr de cueillir le beau fruit quand il voudra, Russan ne se hâte pas, et d'avance il en savoure le succulent régal. Tout lui réussit; ses affaires sont en excellente voie, il a resserré ses relations avec les princes comme avec les ministres. Vergennes, surtout, a été généreux ces derniers temps, et bavard aussi, ce qui lui a permis, au moyen de ses confidences, de provoquer d'autres générosités beaucoup plus lointaines, et comme il a renoncé à l'idée d'acheter le beau collier (ce n'est plus la peine, et il faut laisser le gaspillage aux grands seigneurs; bon pour le prince de Conti de faire broyer le diamant qu'une dame a refusé de sa main et de s'en servir en poudre pour sécher le billet galant qu'il lui envoie), il est dès maintenant riche, et peut, en unissant les 3.000 louis ainsi épargnés aux autres qu'il vient de recevoir, acheter la terre d'Ancrétieville. Il sera comte, le Trésor royal est toujours à sec et les demandes de titres sont les bienvenues. Riche, comte et ami de Gisèle, voilà qui pose un homme à la cour!

Quo non ascendam? Pourquoi ne ferait-il pas son petit écureuil? Le mariage avec la jeune sœur de la marquise se présente désormais comme une chose très possible, et ce premier pas en fait prévoir bien d'autres. Après le comté, pourquoi pas le marquisat? et plus tard quelque charge de cour? et pour couronner le tout un poste d'ambassadeur à Vienne ou à Saint-Pétersbourg? Tout cela est sans doute subordonné à la conquête de la jolie Gisèle, mais n'est-elle pas déjà à peu près faite? Du moins semble-t-elle si facile que Russan doit se forcer un peu pour la désirer. Il fait partie de cette catégorie de gens qui cherchent la difficulté, et il ne s'enflamme véritable-

ment pour un objet que quand cent obstacles le lui interdisent.

Oui, se faire aimer par une femme isolée, délaissée par son mari et laissée veuve par son amant, la belle affaire! Il faudrait trouver quelque chose pour rendre le jeu piquant. Une jeune fille, on a plaisir à la séduire, une épouse à la détourner, une sainte à la pervertir, une dévote à la damner, mais une femme abandonnée qui soupire après un peu de consolation, un brin d'amour, et qu'un Langlade ou un Saucière, avec un peu moins de maladresse, aurait peut-être déjà conquise, c'est vraiment trop aisé!

Pour mettre quelque ragoût dans l'aventure, pourquoi ne pas supprimer l'amour tout justement? Ce serait le fin du fin. Puisque la femme ne se livre qu'à celui qui l'aime, il faudra que Gisèle s'abandonne à lui sans qu'il lui ait parlé d'amour. Voilà qui sera plus difficile, donc plus amusant que la petite réussite de Turin. Séduire même une religieuse en lui parlant d'amour, cela s'est vu bien des fois, et jusqu'au Portugal, mais le reste s'est-il jamais vu?

Alors par quel moyen agir? par le prestige? par la vanité? par l'intérêt? par la volupté? oui, par tout cela et bien d'autres choses encore. Mais la volupté, les femmes n'y sont pas très enclines; toutes sont un peu comme cette tiède Pompadour qui, pour pouvoir tenir pied à Louis XV, se résignait à un régime incendiaire et sans trop de succès, d'ailleurs, assurait Maurepas. Or, justement triompher par la volupté d'une femme peu voluptueuse, il y aurait là quelque mérite. Aussi triompher d'une femme qui ne voudrait pas qu'on triomphât d'elle... Oh! pas par la violence brutale, ce serait de bien mauvais goût, mais par une sorte de contrainte volontaire, de domination froide, implacable : « Je ne t'aime pas, tu ne m'aimes pas, eh bien, je t'aurai quand même! » Encore triompher d'elle de façon ouverte et visible... As-

surément, pas devant tout Versailles assemblé, mais devant, par exemple, une amie qui ne manquera pas d'aller crier la chose sur les toits, et tenir ainsi sa conquête prostrée, humiliée, vraiment garrottée par le scandale!

Le chevalier réfléchit. Tous ces piments sont bons, mais ce n'est qu'en lieu clos et sûr qu'on peut les savourer. Il faudrait pouvoir attirer la marquise chez lui, sous un prétexte avouable, par exemple voir des bibelots d'art et des joyaux de prix, invitation plausible puisque Russan est connu comme amateur. Mais cela réussira-t-il? Toute seule, elle ne viendrait pas, mais avec une amie invitée elle aussi, elle se décidera sans nul doute, deux femmes se hasardent où une seule n'ose entrer.

Quelle amie? Mais la petite baronne de Blandas, parbleu! Le chevalier connaît depuis longtemps les Blandas, le mari par Codognan, la femme par les Candiac et il est même au mieux avec celle-ci. Non qu'il l'ait courtisée, il se doute bien qu'il n'y a pas grand'chose à faire avec elle, et il ne veut pas d'ailleurs donner prise à la jalousie de la marquise, mais il s'est mis en excellente camaraderie avec elle, se plaisant à la faire marcher, souriant à ses singularités et se disant qu'avec elles justement, Margot pourrait bien quelque jour lui être utile. De son côté, la gentille Vénitienne aime à le voir, le cher Jacques comme elle l'appelle, il est si au courant des choses du monde des théâtres, des lettres et des arts! Margot aurait dû naître enfant de la balle! Elle est insatiable d'historiettes sur ces dames de l'Opéra et des Comédies, et c'est sans doute pour en avoir qu'elle est liée avec plusieurs de ces demoiselles et les reçoit dans sa chambre. Personne autant qu'elle ne sait de ces cancans poivrés de coulisses qui font dire aux vieilles douairières: Ce doit être par son mirliflor de mari ou par ce gros tonneau de Codognan qu'elle sait tant de choses!

Russan est au courant de ces petits goûts curieux et leur camaraderie s'en nourrit. Ils s'entendent comme

Asmodées en voyage. Bien souvent le cher Jacques a mis sa bourse à la disposition de la gentille Margot, et comme il n'a jamais réclamé ses prêts ni même cherché à se faire récompenser d'autre façon, il fait figure de chevalier irréprochable; ni pour la discrétion, ni pour l'obligeance, ni pour le désintéressement, personne n'a rien à lui dire. Margot n'ajoute d'ailleurs pas, même à ses intimes, que cette obligeance ne connaît pas de bornes et que c'est par lui, et sans que personne s'en soit jamais douté, qu'elle a fait la connaissance de celles de ces dames des coulisses ou d'ailleurs qu'elle a désiré voir pour tel ou tel motif.

Comme ils se comprennent à demi mot, les choses n'ont pas traîné, et sur le conseil de Margot, Gisèle a accepté de se rendre avec elle à l'invitation du chevalier; elles se piquent, l'une et l'autre, de connaissances d'art, et se font une joie de visiter les collections de Russan, dont beaucoup parlent et que peu connaissent; qui sait même si le chevalier, généreux comme il est d'habitude, ne gratifiera pas ses visiteuses de quelque objet de choix? Or les cadeaux font toujours plaisir aux femmes, même aux grandes dames et là-dessus leurs petites cervelles travaillent.

En effet, le chevalier est un collectionneur averti, un peu par plaisir d'artiste, beaucoup par goût du commerce, car il brocante fort sans en avoir l'air; pour une pièce favorite qu'il garde dans son petit musée, il y en a dix dont il ne cherche qu'à se défaire aux meilleures conditions possibles, et c'est pour cela qu'il achète toutes trouvailles, vitraux, meubles, estampes, bijoux, toiles, et sans distinction d'époque ou d'école. Son appartement est très encombré, mais les deux ou trois pièces qu'il montre sont disposées avec beaucoup de goût et ne donnent pas l'air d'un magasin de bric à brac; c'est dans des locaux plus obscurs qu'il entasse son menu butin.

Cet appartement occupe le rez-de-chaussée intérieur

d'un vieil hôtel appartenant à son ami le financier Codognan; les grands appartements du premier sont occupés par un haut personnage, le duc de Roquedol, grand maître de la garde-robe du roi; lui s'est contenté d'anciens communs qu'il a fait d'ailleurs aménager avec soin, salle de bains et commodités à l'anglaise, ce qui est un luxe récent, une première pièce qui sert d'antichambre; une seconde très vaste, salon-cabinet de travail; une troisième, salle à manger; puis quelques marches à monter et une autre série, sa chambre, une vaste pièce, elle aussi transformée en musée, et au delà deux ou trois autres salles moins claires, fouillis d'objets hétéroclites et parfois à demi démolis, mais le chevalier les fait réparer avant de les montrer aux amateurs possibles, et pas mal d'ouvriers travaillent assez mystérieusement pour lui et font du neuf aussi patiné que du vieux.

Une fois assuré de la venue de ces dames, il a pris ses précautions, arrangé ses bibelots, classé ses estampes dans des cartons à portée de la main, mis au contraire sous clé les objets les plus précieux pour ne pas avoir la tentation de les offrir. Tout est prêt, même les gâteaux et les vins de Constance qu'il compte offrir à ses visiteuses au goûter. Comme son valet de chambre habituel a un peu l'air d'une espèce, il s'est procuré un laquais de style, et mieux encore il a traité avec une fine mouche de sa connaissance qui a consenti à jouer le rôle de soubrette pour ce jour-là; à celle-ci il a donné des instructions très détaillées, et la jolie fille a parfaitement compris.

Voici ces dames! Elles ne sont en retard que d'une grosse heure, ce qui n'est rien pour des personnes de qualité, et le laquais de style les introduit avec une gravité discrète qui les enchante. Elles sont un peu fatiguées, car elles sont venues à pied, comme en escapade, et cela les fait rire en un gazouillis interminable; elles se jet-

tent donc dans les grands fauteuils du salon-cabinet et commencent à inspecter curieusement les murs.

Le chevalier s'empresse; les manteaux et chapeaux sont remis à la soubrette, le laquais s'assure que tout est en ordre, et maintenant ces dames, bien reposées, s'apprêtent à admirer toutes les belles choses que leur hôte va leur révéler. Mais celui-ci, tout à la joie d'avoir chez lui de si ravissantes visiteuses, s'attarde à bavarder, à fleureter, et à leur servir quelques fins biscuits et deux doigts, dans des verres à long pied mince, de ce vin doré qui met vite au cerveau une chaleur si expansive.

Rires légers, et murmures d'admiration. Comme c'est joli chez vous, chevalier! Qu'est-ce que tout cela? Un bahut? Comme ce n'est plus à la mode! Un divan turc? Comme on doit y être bien à rêver! Quoi, vous avez d'autres pièces encore? mais, alors, c'est un musée complet!... Si nous avons faim? mon Dieu, oui, un peu; ce vin retour du Cap vous donne vraiment de l'appétit.

Et, sur un signe, les laquais apportent dans le salon une table toute préparée et se retirent. La jolie soubrette, seule, reste pour servir, et le chevalier affecte de la gourmander un peu pour la présenter à ses visiteuses.

— Mamzelle Suzon, qui n'est pas précisément une fille d'office, mais plutôt une secrétaire... Et il annonce pompeusement : La secrétaire des commandements de M. le Chevalier de Russan!... Elle est très experte en choses d'art, ayant beaucoup fréquenté peintres et sculpteurs, et elle connaît aussi bien que moi certaines parties de mes collections.

La marquise et la baronne accordent un sourire de complaisance à la gentille soubrette, et sans cesser de picorer gâteaux et friandises, continuent à ouvrir de grands yeux en regardant tout autour d'elles. Le chevalier leur donne des explications légères mais savantes, il leur indique ses meilleures toiles, ses plus fines tapisseries, se lève, va chercher des aiguières, des coffrets, des statuet-

tes que les dames tournent et retournent avec de petits cris d'admiration. A chaque objet nouveau, ce sont des mines émerveillées. Sans doute elles admirent un peu à tort et à travers, et facilement elles confondent styles, écoles et maîtres, mais néanmoins elles ont le goût fin, et sur les lignes, les formes et les couleurs, elles ne se trompent pas.

— Comme tout cela est beau, chevalier! fait la baronne de Blandas, mais comme tout cela est austère! Les collections d'art ont parfois mauvaise réputation, et Gisèle et moi nous tremblions un peu, un tout petit peu, en venant voir la vôtre. Mais nous voici pleinement rassurées. Que de tableaux de sainteté! que d'objets de dévotion!

Russan leur explique que pendant longtemps les artistes n'ont guère travaillé que pour des évêques et des abbayes, d'où la quantité de crucifix, de retables, de reliquaires...

— Les bonbonnières aussi sont bien jolies, fait la marquise.

— Assurément, réplique-t-il, mais en ces vieux temps gothiques il n'y en avait pas. C'est de nos jours que la mode s'en est répandue. J'en ai une collection fort prisable dans ma chambre à coucher, et comme je n'oserais vous y conduire moi-même, Madame, je vais prier Suzon de vous y mener. Vous y regarderez tout en détail, et vous me ferez la grâce d'en choisir deux, les plus jolies, une pour vous, une pour votre amie.

La marquise se confond en remerciements et fait mine de refuser, mais le chevalier insiste; alors elle lui demande de l'accompagner, mais il craindrait de gêner son choix. Non, non, qu'elle se décide toute seule, bien à l'aise!... Et comme la petite baronne lui dit : Va vite où j'y vais à ta place et je fais main basse sur tout! — la marquise se décide à suivre Suzon qui, avec son gentil sourire, lui montre le chemin.

Dès qu'elle est seule avec lui, Margot entreprend le cher Jacques.

— Qu'est-ce que c'est que cette soubrette? Votre bonne amie, n'est-ce pas?

— Nullement, baronne. Ma secrétaire tout simplement, je vous l'ai dit. Elle soigne mes collections et s'en acquitte si bien que j'aurais grand tort de lui demander autre chose. D'ailleurs je m'y enhardirais que je serais repoussé. Elle m'a souvent dit qu'elle n'avait aucun goût pour les hommes; peut-être en a-t-elle d'autres.

— Cela ne m'étonnerait pas, cher Jacques; elle vous regarde d'une façon bizarre.

Russan verse à Margot du vin de Champagne.

— Comment trouvez-vous ce petit vin mousseux?

— Excellent, mais il monte un peu à la tête. Oui, comme il fait chaud chez vous! S'il y avait au milieu de la pièce une piscine à la mode des anciens, on y ferait volontiers trempette... Diane au bain, n'avez-vous pas des émaux ou des estampes sur ce sujet?... Voyons, montrez-moi quelque chose dans ce genre. Vos tableaux de sainteté, c'est très bien, mais tous se ressemblent, et puis c'est d'un sérieux! Je pensais que vous aviez des collections d'estampes d'un goût plus profane.

— J'en ai bien, mais certaines sont vraiment un peu libres.

— Montrez-les quand même; je vous dirai de les resserrer tout de suite, si elles sont trop libres; c'est que je suis parfois assez sévère!

— Si vous me donnez l'absolution d'avance, chère baronne, j'obéis.

Et le chevalier va ouvrir un grand coffre, en tire divers cartons qu'il apporte à la petite baronne. Celle-ci s'empresse en disant :

— Oui, oui, profitons de ce que Gisèle n'est pas là; nous pourrions n'avoir pas les mêmes goûts, comme il arrive, hélas, trop souvent.

Elle prend le premier carton que Russan a peut-être disposé pour qu'il se trouve sous sa main, et tout de suite pousse de petits cris d'effroi.

— Oh! mais c'est pas mal hardi, tout ça!

— Je vous l'avais bien dit, Margot, refermez vite.

— Non, non, je veux voir jusqu'où l'audace de ces artistes peut aller.

Et elle feuillette attentivement les estampes.

— Oh! celle-ci!... et celle-là!... Mais savez-vous, Russan, qu'il y a de quoi vous mener en place de Grève, si on trouve tout ça chez vous?... Et cette autre!... Eh bien non, décidément, tous ces satyres au combat sont abominables. L'homme d'ailleurs est laid. La beauté, voyez-vous, cher Jacques, c'est tout simplement un corps de jolie femme.

— Eh bien, Margot, prenez le carton suivant.

La baronne prend le carton suivant, et cette fois, ce sont des exclamations plus douces qu'elle profère :

— Comme c'est joli! Comme c'est pur! Comme c'est chaste! Oui, le nu est chaste. On ne peut penser qu'à l'art en regardant cette beauté-là... Mais vous, les hommes, vous ne pensez qu'à de vilaines choses.

Le chevalier se défend mollement : Qu'appelez-vous vilain? — Sur quoi la petite baronne, émoustillée par le vieux vin de Malvoisie que Russan lui verse en catimini depuis un moment, flambe d'un beau zèle esthétique.

— Voyons, cher Jacques, dans la beauté féminine que préférez-vous? les seins, les hanches, les cuisses? Oui, vous allez me dire : Tout! Comme c'est facile à répondre! Si vous étiez vraiment artiste, vous me diriez : Je préfère la femme de face, ou de dos, ou à genoux, ou à quatre pattes, ou nue à moitié, ou toute nue... Tenez, celle-ci, sans aucun voile, ne croyez-vous pas que notre Gisèle doit avoir un corps délicat de ce genre?

— Hélas, je l'ignore.

— Hélas, moi aussi.

La petite baronne continue à feuilleter les gravures, mais elle passe de plus en plus vite.

— Toutes ces figures isolées, c'est un peu monotone. N'avez-vous pas, chevalier, des estampes représentant des groupes, des femmes nues aussi, mais groupées et dans des attitudes diverses? Oh! même dans des attitudes un peu libertines, le beau est toujours beau.

Le chevalier sourit : Eh bien, Margot, puisque vous l'exigez, prenez cet autre carton. Oui, celui-ci.

— Voyons vite, fait-elle en ouvrant le carton. Oh! comme c'est amusant! Comme c'est joli! Bien plus joli que vos satyres de tout à l'heure. Regardez.

— Oui, oui, le nu est chaste.

— Ne dites donc pas de bêtises, cher Jacques. La chasteté, point trop n'en faut. Et j'avoue que ces figures en manquent fort. (Elle s'absorbe dans la contemplation des dessins.) Ce sont de vraies œuvres d'art, d'art libertin mais d'art quand même. Je n'avais rien vu d'aussi voluptueux... Ah chevalier, comme votre vin de Malvoisie vous donne chaud!... Mais voyez cette figure-ci, comme elle ressemble à votre soubrette! Vous ne trouvez pas? Mais si! Je parie que c'est elle qui a posé devant le dessinateur. Et quelle pose! (Elle regarde de plus près encore les images.) Tenez, ici, c'est la même, de face maintenant, vous voyez bien que c'est Suzon.

— Voulez-vous que nous le lui demandions?

— Ma foi oui, pour la curiosité du fait.

— Je vais vous l'envoyer.

Russan sort de la pièce, monte les quelques marches qui conduisent à sa chambre et pousse la porte :

— Suzon, fait-il, la baronne de Blandas voudrait vous demander un renseignement ; auriez-vous l'obligeance d'aller le lui donner?

Il reste seul avec Gisèle et sait que d'un long temps Margot et Suzon ne viendront pas les déranger. Gisèle est un peu rouge; près d'elle sont les bonbonnières qu'elle

était sans doute en train d'examiner, mais aussi quelques livres. Elle accueille Russan avec un sourire un peu taquin.

— En avez-vous de jolies choses dans vos collections!

Russan regarde à son tour les livres et a l'air de s'indigner.

— Oh! l'effrontée soubrette! Voilà qui va la faire gronder! Comment a-t-elle eu l'idée de vous montrer des contes à illustrations aussi hardies?

La marquise sourit à son tour; elle a l'air de dire : Suis-je une nonne pour m'interdire ceci ou cela? et les grandes dames ne sont-elles pas au-dessus de tous les préjugés bourgeois?

Le chevalier sent qu'il n'a que quelques mots à dire pour décider la victoire. Gisèle l'a peut-être, au fond, toujours préféré à Langlade trop jovial et à Sauclière trop sentimental; ses rivaux, d'ailleurs, ne comptent plus pour l'instant, et il n'a qu'à cueillir la fleur rougissante qui s'offre à lui.

— Marquise, tout conspire pour nous. Il est bien exact — vous savez que je ne mens jamais — que votre amie a d'elle-même demandé à parler à cette soubrette; c'est donc le destin qui, en nous mettant seuls dans cette pièce intime, nous indique sa volonté.

— Le hasard, en effet, est peut-être la voix du ciel. C'est lui qui, une première fois, vous a mis sur ma route. Faut-il avoir confiance en lui?

— Assurément, divine Gisèle!

— Ah! chevalier, chevalier, si vous saviez comme je suis malheureuse, comme je suis isolée, comme j'ai besoin d'amour! Aimer et être aimée, c'est là tout pour une femme. Or personne ne m'aime. Oh! vous allez vous récrier, je le devine, vous allez me dire que tout le monde me courtise, que tout le monde me désire, mais ce n'est pas cela être aimée!.

— Gisèle, Gisèle, il faut que vous soyez à moi. C'est

la nature qui parle en vous comme en moi, et d'une voix si impérieuse que nous serions des fous en ne l'écoutant pas!

— Russan, m'aimez-vous? Je ne le sais pas encore. D'autres m'ont dit trop souvent peut-être qu'ils m'aimaient; vous, vous ne me l'avez pas dit assez. Je ne peux aimer que celui qui m'aimera. Russan, m'aimez-vous?

— Gisèle, il y a une pudeur pour les hommes comme pour les femmes; la nôtre consiste à cacher ses sentiments. Ne me demandez rien. Prenez-moi comme je suis, mais prenez-moi! Tout vous y pousse, jusqu'à cette occasion merveilleuse qui nous livre l'un à l'autre. Voyez, ce lit profond nous appelle. Comme nous y goûterions une jouissance exquise!

— Y pensez-vous? Quand vos gens peuvent venir? Quand mon amie peut arriver nous rejoindre!

— Rougiriez-vous de moi? Je voudrais étaler notre bonheur commun à la face du monde!

— Jacques, pourquoi ne voulez-vous pas me dire : Je vous aime? Vous m'avez dit que vous ne mentiez jamais. Dites-moi : Je vous aime, et je vous croirai, et je vous répondrai à voix bien basse : Moi aussi...

— Sommes-nous des bourgeois pour avoir de ces exigeances niaises? Bon pour les laquais et les filles de chambre de ne se donner qu'après avoir conjugué ce verbe banal! Nous autres nous sommes au-dessus de ces enfantillages. Si je vous désire, mettons que c'est parce que vous êtes belle et enivrante, et si vous me voulez, je supposerai que c'est parce que je suis puissant et fort. Il vous faut un soutien, un protecteur. Gisèle, je m'offre à l'être, de même que si vous acceptez cette offre, vous serez ma reine et ma souveraine.

— Ah! dans toutes ces phrases, il n'y a pas le mot que je demande, que j'implore! Comme vous êtes dur, Russan! Je sens que si je me trainais à vos pieds, vous ne me diriez pas davantage que vous m'aimez.

— A quoi bon, puisque vous serez à moi et que je serai à vous?

— Dis-moi : Je t'aime; — et je suis à toi.

— Viens, la nature nous appelle, ce lit de volupté nous réclame.

Il veut s'approcher d'elle, la prendre, sa tête s'incline sur la sienne, elle voit des flammes luire au fond de ses yeux et se rejette en arrière, éperdue.

— Eh bien non, alors! non! non! Jamais. Entendez-vous, jamais!

La figure de Russan a changé comme la sienne. Il devine qu'elle ne pardonnera pas l'injure qu'il lui a faite, et il veut brusquer les choses. Mais elle se débat, échappe à son étreinte, prend un poignard parmi les bibelots épars sur la table.

— Si vous approchez, je me frappe!

Il hausse les épaules en ricanant : Le temps des Lucrèce est passé.

— Si vous approchez, je crie! Crier, du moins, je peux le faire, si vous me croyez incapable de me tuer. Sortez!

Il réfléchit rapidement et dit :

— Soit, mais sortons ensemble. Cela vaut mieux pour vous comme pour moi. Reprenez votre visage ordinaire, il ne faut pas que votre amie se doute de ce sot malentendu. Demain ou après-demain, vos nerfs une fois calmés, je suis persuadé qu'il ne restera rien de tout ceci.

Elle garde le silence. Ils descendent d'un pas lourd les marches et reviennent au salon où Margot et Suzon, les entendant venir, ont eu le temps, elles aussi, de composer leurs visages.

— Je viens, fait la marquise, de me trouver un peu mal et je vais rentrer. Veux-tu m'accompagner, Margot?

— Mais assurément.

La baronne croit à une pique d'amoureux et ne pose pas de question. D'ailleurs elle est aussi un peu bouleversée et les joues toutes roses. Pendant que Gisèle, rapi-

dement coiffée, sort de l'appartement, elle, un peu en arrière, échange un sourire d'adieu avec Suzon et sort à son tour en disant au chevalier, avec une gentille révérence :

— Merci quand même, cher Jacques, merci de tout cœur.

HENRI MAZEL.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Laurent Tailhade : *Lettres à sa mère*, René van Den Berg et Louis Enlart. — Fagus : *Pas perdus*, Le Divan. — Gérard de Lacaze-Duthiers : *Guy de Maupassant. Son œuvre*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — Georges Normandy : *Maupassant*, Vald. Rasmussen. — Léon Treich : *Collection d'Anas : Histoires de chasse*, 1 vol. — *L'Esprit de Wilde*, 1 vol. — *L'Esprit de Scholl*, 1 vol., Gallimard.

Ces **Lettres à sa mère** de Laurent Tailhade constituent le journal d'une vie — de la jeunesse d'une vie, qui fut ardente, mystique et douloureuse. Elles révèlent (écrit M. Pierre Dufay, en une préface qui éclaire ces lettres et les situent à la fois dans la vie de l'écrivain et dans la vie littéraire de l'époque) — un Laurent Tailhade inconnu, soupçonné à peine de ses amis les meilleurs, un Tailhade tendre et presque amoureux de sa mère à laquelle il se confie sans arrière-pensée ; il lui confesse ses espoirs et ses désillusions littéraires, et lui envoie, gerbe par gerbe, la moisson de ses vers, lui demandant son assentiment où sa critique :

Je sais tes labeurs, lui écrit-il le 20 juin 1885, alors qu'il est déjà un poète connu sinon célèbre, — et combien il t'est difficile d'écrire copieusement. Mais, lorsque je produis (douloureusement) une page capitale, je ne me trouve pas assez payé par trois lignes que leur concision rend banales, forcément. Je voudrais ton opinion détaillée, que tel paragraphe, telle page te contente, que tels autres te déplaisent et des indications de mille sortes. Tu as eu sur mon esprit toute l'influence possible, étant donné la chèvre que je suis, et cette habitude de te lire m'était douce et profitable....

Dès les premières lettres de cette correspondance — Tailhade a vingt ans — il se sent prédestiné et, malgré les premières difficultés de la vie, il veut avoir confiance en lui et en sa destinée de poète : « Au risque de te paraître faire une phrase, je pense qu'à tous ceux qui, bien qu'impuissants, ont sincèrement aimé la

Lyre, il reste une consécration funeste ou heureuse, comme aux téméraires qui avaient touché le zaïmph de Tanit.... ».

Mais en attendant que la vraie vie littéraire commence pour lui, à Paris, grâce à l'appui du poète Armand Silvestre, le voici à Toulouse où il a fait la connaissance d'un jeune homme qui a été son condisciple chez les jésuites et dont le père a beaucoup connu Baudelaire. Il lui a fait cadeau d'un sonnet inédit que Tailhade s'empresse d'envoyer à sa mère : « Je ne sais pas, écrit-il, si, comme moi, tu seras frappée de la force évocatrice de ce morceau et de cet étonnant mélange de réalité et de fantastique qui n'est pas pour moi une des moins puissantes qualités des *Fleurs du mal.* Tu m'en parleras. Le voici :

LE RACCOMMODEUR DE FONTAINES

A l'heure où le cœur se délabre,
Où l'estomac est mal rempli,
Le gaz meurt dans le candélabre ;
Paris d'ombre est enseveli.

Sur le pavé sec et poli,
Passe un long cheval qui se cabre,
Portant sur son dos assoupi
Un spectre grimaçant et glabre.

Dans un vieux clairon tout cassé
Sous un suaire de futaine,
Il pousse une note incertaine.

C'est le squelette encor glacé
Du raccommodeur de fontaine
Qui mourut de froid l'an passé (1).

Devant ce petit poème baudelairien, sinon de Baudelaire, Tailhade s'extasie :

Est-ce assez beau ? Y a-t-il moyen de dire dans une forme plus sobre des choses plus poignantes et plus vraies ?

Et lui aussi se sent poète...

Au retour d'une visite au musée de Toulouse où il est allé voir l'Apollon du Belvédère (une reproduction), Laurent Tailhade confie à sa mère : « J'en suis revenu avec cette pensée aigris-

(1) « Ce sonnet inédit de Baudelaire, dont on ne trouve trace nulle part ailleurs, avait sans doute été communiqué à Laurent Tailhade par son ami Etienne Bladé. Le père de celui-ci, Jean-François Bladé,... avait, en effet, connu Baudelaire. » (Note de M. Pierre Dufay.)

sante que je n'étais pas beau.... Ah ! c'est bien peu de chose que la parole ou que la peinture, à côté de ces rythmes divins que les Grecs mettaient dans le marbre et qui ont duré plus que les empires et que les religions dont ils sont les symboles glorieux. »

Mais déjà le vrai Tailhade apparaît lorsqu'il écrit, lui, l'élève des jésuites, à sa pieuse mère, à propos de l'élection d'un certain Duportal, ancien proscrit de décembre :

Qui sait, malgré toutes les intrigues et toutes les violences des Chouans, la République, mais la vraie, arrivera à triompher. Aujourd'hui plus que jamais, j'apprends à connaître et à apprécier la grandeur de notre glorieuse Révolution, en voyant ce qu'est, en 1876, la jeunesse légitimiste élevée par les robes noires. La férocité dans la stupidité, des éteignoirs devenus instruments de torture, tels sont les royalistes, et il ne faut espérer ni pitié ni grâce si ces bourreaux, fils de bourreaux, revenaient au pouvoir.

La loyauté de leurs haines et de leurs préjugés qu'ils ont incontestablement me permet de les juger, car je vis au milieu d'eux et les trouve, politique et surtout *religion* à part, du meilleur monde et de fort excellents amis. Si, par malheur, leur fétiche royal revenait, je suis convaincu qu'un plébéien de cœur et de courage n'aurait plus qu'à partir pour New-York ou à se faire tuer sur une barricade...

Le vrai Tailhade, « révolutionnaire et aristocrate », comme le note M. Pierre Dufay, qui observe que les grands révolutionnaires furent toujours des aristocrates, à commencer par Mirabeau. Mais le premier révolutionnaire aristocrate ne fut-il pas Lucifer ?

De l'excellent Tailhade, déjà aussi, cette boutade ou plutôt ce coup de boutoir :

De toutes les prostitutions intellectuelles, le théâtre est évidemment la plus dégoûtante, puisqu'il confond, en une même tourbe indistincte et vague, les hommes d'esprit et les snobs, les hommes vivants et les académiciens, sous cette rubrique trois fois odieuse : *le public*.

Et il profite de la circonstance pour qualifier Sarah Bernhardt (en 1880) : la Rachel du puffisme...

Parmi tous les poèmes inédits que contiennent ces lettres et ce volume, voici deux quatrains, datés de Marnes-la-Coquette, mai 1882, qui font pressentir le *Pays du Mufle* :

Dans la campagne triturière
Où, chez le mastroquet Clément,

Cuisent les moules marinières,
Coule le Suresne écumant ;

J'ai cueilli pour vous, mes amies,
Ces lilas, tout près d'un bosquet
Où des bourgeoises accalmies
Sertissaient les vieilles momies
Des pissenlits en un bouquet.

Tailhade est sans indulgence pour ce qu'il appelle « le muflisme provençal ». Le poète Mistral me paraît réaliser le plus parfaitement du monde, écrit-il à sa mère, l'excellent type du ténor dessiné par Flaubert dans *Madame Bovary* : « Admirable nature de Charlatan, où il y a du coiffeur et du toréador », « Cabotin remarquable, ajoute Tailhade... il s'exhibe avec l'impudence d'un veau à deux têtes. » Hélas, soupire-t-il, que de Mistral, de Rollinat et de Richepin pour un seul Verlaine !...

Moréas, avec lequel il s'était lié de la plus sincère amitié littéraire, fut pour Tailhade une déception, dès que parurent les *Syrtes*, qu'il qualifie de bijouterie (bijouterie de pierres fausses) de « ce palikare impudent ». Mais la pureté des *Stances* dut le rassurer et le reconvertir à Moréas. Il y a, malgré ces exagérations, une grande sûreté de jugement dans la critique de Laurent Tailhade, et c'est peut-être dans son œuvre que la postérité viendra chercher la véritable pensée de l'élite d'alors sur les écrivains de cette époque. Tailhade a exprimé sans hypocrisie ce que pensaient timidement et en silence ses confrères intelligents. S'il vivait encore, quelles flèches empoisonnées il lancerait à la coupelle de certains feuilletonistes littéraires qui s'abritent confortablement du soleil sous les branchages de l'incompréhension. Ah ! ces critiques qui comprennent vingt ans après, lorsque l'admiration est tombée dans le domaine public. Claudel ! Valéry ! vraiment on les comprend trop. Même Paul Souday qui s'exalte ! Relisons le merveilleux conte d'Andersen : *Les Habits du Grand-Duc*, et nous comprendrons, nous, les raisons de cette compréhension trop unanime. Seule l'innocence du génie peut proclamer que le grand-duc se promène tout nu. Il faut toujours se méfier des admirations collectives où la critique communie mystiquement avec l'extase des gens du monde :

Quels haïssables cocos que les gens du monde, écrit Tailhade, et quand on pense qu'eux d'abord, puis la crapule patriotique nous ont,

pendant 27 ans, fermé ces sources vives (les sources wagnériennes). Pour moi, je ne me consolerai jamais de n'avoir pas entendu l'œuvre de Wagner avec des sens tout neufs et l'ardeur de la vingtième année, comme je l'eusse pu faire, sans ce tas de vermines. Et dire que nous avions, en ce temps-là, pour pâture les papiers peints de Meyerbeer ou les chromolithographies de Gounod.

Ces gens du monde qui ne peuvent avaler l'amertume d'un chef-d'œuvre qu'enrobé du sucre sentimental de la vulgarisation. Mais il y a des écrivains qui se sucrent eux-mêmes, afin de se faire avaler plus facilement.

§

Ces **Pas Perdus** de Fagus, quelle perfection dans la simplicité et dans la sincérité — sincérité de langue et sincérité de pensée : « Vous voulez faire entendre qu'il pleut ? Ecrivez qu'il pleut. » Oui, mais il y a tout de même la manière, et toutes les pluies ne tombent pas en hachures d'eau-forte comme cette pluie de style qu'est la langue de Fagus. La matière du livre ? Une sensibilité qui se cristallise et s'enrythmise intellectuellement.

Regardons avec nos yeux myopes ce que ce poète a su voir avec ses yeux d'insecte de génie.

§

Voici deux livres sur Maupassant : **Guy de Maupassant**, son œuvre, par Gérard de Lacaze-Duthiers, où l'auteur a cherché les correspondances qu'il y a entre l'œuvre et l'écrivain. Malgré tout le soin qu'il a pris de dissimuler son « moi », aucun auteur, observe M. de Lacaze Duthiers, n'a mis davantage de lui-même dans ses ouvrages, aucun n'a été plus personnel, l'homme et l'artiste ne faisant qu'un chez lui. C'est en se plaçant à ce point de vue que le critique étudie ici, chez Maupassant, le poète, l'esthéticien, et le philosophe qui accepte un peu trop brutalement la misogynie de Schopenhauer. Il y a chez lui, en effet, une incompréhension de la femme (qu'il qualifie : « une merveille de chair douce et ronde qu'habite l'infamie »), qui est grossière et puérile. Et c'est ce péché qui fausse son œuvre et peut-être la fera mourir.

M. Georges Normandy, dans son **Maupassant**, a surtout voulu nous donner une biographie aussi complète que possible de l'écrivain normand (normand surtout par sa mère Le Poittevin, mais c'est l'hérédité maternelle qui compte le plus au point de vue

intellectuel). Il y a là des pages émouvantes sur la maladie de Maupassant, cette maladie « qu'il portait en lui depuis toujours », depuis le ventre de sa mère, et qui est peut-être la raison et la rançon de son génie. Son œuvre si saine est une réaction contre cette maladie qui sommeillait en lui.

§

Voici enfin les derniers parus de la collection d'Anas recueillis par Léon Treich. Il est inutile de recommander la lecture de ces amusantes **Histoires de chasse**, un peu gaillardes (mais on est entre hommes !) Plus ironiques et de qualité plus philosophique **L'Esprit de Wilde** ; mais **L'Esprit d'Aurélien Scholl** :

Aimer à parler de soi et se rencontrer avec quelqu'un qui a le même travers.

Tous les malentendus de la vie sont basés sur cet aphorisme, car personne ne veut écouter.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

André Martel : *La Chanson du Verbe*, poème en 3 chants, avant-propos d'André Thérive, Jouve. — Cécile Périn : *Océan*, illustrations de Daniel Réal, « Le Divan ». — Fagus : *Rythmes*, « éditions des Cahiers Libres ». — André Jeanroy : *Fleurs Eparses*, « Mercure de Flandre ». — Georges Lotthé : *Ballades flamandes*, préface de M. Georges Blachon, « Mercure de Flandre ».

La Chanson du Verbe, poème en 3 chants. Titre qui se fait redouter, on n'entr'ouvre pas le volume sans méfiance. Mais, à le mieux considérer, il est formé d'un peu moins de cinquante pages non compactes, avec belles marges, proprement présentées, et dans ce nombre sont incluses les pages de titres et de l'introduction, ou avant-propos de M. André Thérive. Ce poème en 3 chants n'atteint pas la longueur d'un chant de l'*Enéide* ou de *la Jérusalem délivrée*. Voilà qui est sympathique. Et la phrase initiale de l'avant-propos confirme l'impression heureuse : « On jugera audacieux M. André Martel de chanter les mots aussi bien que les idées : c'est apparemment qu'il n'ignore point, comme font la plupart de nos contemporains, qu'on ne pense pas sans mots et que Dieu lui-même est appelé le *Verbe*. » M. Thérive loue encore M. André Martel d'estimer que « toute conquête des mots sur le néant est aussi un gain pour l'homme, et, partant, pour la poé-

sie... » Il chante en vers familiers, mais souples et solides, le porte-plume, ou plutôt son porte-plume, et il a, certes ! raison.

Que trouverons-nous donc dans ces trois chants ? Chant premier : *les Outils*. Tout d'abord *la Page Blanche* :

> La plume habile, au bec savant,
> S'arrête, tremble, hésite, avant
> De toucher cette feuille vierge...

puis, le chant, en effet, « à mon porte-plume », une centaine d'alexandrins. — Et déjà l'on passe au chant deuxième : ce sont *les Eléments* :

> Le silence joue un grand rôle.
> Au fil des lignes s'accrochant,
> La virgule est à la parole
> Ce que le soupir est au chant...

la virgule, le verbe, l'amusante et parfaite *ballade des Interjections, les Pronoms*. Enfin le chant troisième, *les Œuvres* : *Rondel de l'Ecriture, la Parole* qui est un poème de l'effort humain et du triomphe de la volonté sur la nature tout à fait remarquable, une ode aux mots, suivie d'une fable habilement menée et spirituelle, mais que je goûte moins, et le livre se clôt sur un noble poème en faveur des livres et de la lecture.

Tout ce livre, M. André Martel l'a écrit sans affectation de fausse grandeur et sans recherche vaine ou mièvre. Le langage y est simple et précis, comme il convenait. C'est une charte de noblesse au los des lettrés conscients, et des bibliophiles.

Océan, illustrations de Daniel Réal, Mme Cécile Périn n'a point redouté ce titre formidable, et qui a servi à Hugo. Soit ! Aussi bien, sera-ce autre chose, et non de l'imitation, ou autrement dit, une haletante et pitoyable boursouflure. Le talent de l'auteur de *Finistère*, aussi des *Ombres Heureuses* et de *la Pelouse* est un talent sur lequel on peut faire fond, qu'il se maintienne au niveau où on a pu l'apprécier, qu'il se hausse encore. Et ici il s'est haussé, il s'est complété. Je regrettais, lorsque parut son recueil antérieur, que tous les tableaux parfaits l'un après l'autre dont il se compose se présentassent sur un plan toujours le même et uniformément égal. Dans le recueil nouveau, cette monotonie de la présentation n'existe plus. J'y retrouve bien un certain nombre de tableaux bretons de nature, d'intimité, des marines et des « foyers » qui sont du même peintre

que les pièces de *Finistère*. Mais il y a plus d'âpreté fougueusement savourée selon les vents du large dans la première partie du volume, et une si ardente effusion de l'âme, de toute l'âme qui s'offre, s'humilie, frémit d'espoir et de voluptueux abandon dans ces *Prières devant l'Océan*, le plus haut point d'émotion poétique où Mme Cécile Périn soit jusqu'à ce jour parvenue.

Ah ! certes non, en dépit de trois ou quatre défaillances de goût à mon sentiment, parmi ces *Chants dans le Vent*, dont le premier morceau, par exemple, monte, monte avec ses quelques vers comme pour servir de prélude à un poème nombreux et puissant, mais s'arrête court, soudain et laisse le lecteur en suspens, et déçu ; comme ces deux vers de conclusion morale, un peu sèche et qui affaiblit fâcheusement le très beau *Chant au crépuscule* : mais que ces défaillances sont compensées, et au delà, par le charme gris et envahissant de *Bourrasque*, du *Chant de la Brume*, de ce *clair de lune*, où « du fond du ciel la lune pleine monte comme une fleur nacrée », de l'*Hymne au vent*, etc., de tous les poèmes de la deuxième et de la troisième partie enfin. Mme Cécile Périn n'a pas eu tort d'inscrire en tête de son volume cette dédicace au fier et farouche poète dont elle est l'émule, Mme Gérard d'Houville, qui tarde toujours à nous apporter le recueil de ses admirables poèmes, que nous aimerions enfin tenir devant nous et relire, comme ceux de Mme Périn, à notre gré et pour notre enchantement.

Et voici, une fois heureuse encore, ce singulier et décidément bien grand poète, M. Fagus. Tout en poursuivant son grand cycle d'œuvre puissante, dont plusieurs parties ont paru déjà sous l'argument général *Stat Crux dum volvitur Orbis*, il nous a donné *le Jeu parti de Futile*, *le Clavecin bien tempéré*, des hors-d'œuvre presque, mais où sa prodigieuse habileté d'ouvrier se joue avec une grâce et une sûreté déconcertantes. Maintenant, ces **Rythmes** (Collection de l'Horloge — éditions des Cahiers Libres — sixième heure au tour du cadran), marquent un retour au ton, un peu, de ses débuts : *le Colloque sentimental*, *le Testament de sa Vie première*. Seulement ce qu'on y pouvait, en ce temps-là, reprocher de désordonné, de débraillé, et parfois de déclamatoire, s'est assoupli au goût et à l'exercice d'une prodigieuse maîtrise. M. Fagus n'est plus la proie de ses sentiments et de ses passions au moment qu'il les exprime. Il en a fait une

matière ductile et chaude qu'il pétrit et qu'il façonne selon ses désirs d'artiste accompli. Ceci ne l'empêche nullement de s'étourdir d'un tumulte lyrique, mais qui enveloppe et emporte d'autant mieux qu'aucun des éléments qui concourent à le créer ne se perd sans produire l'effet voulu ou ne se dépense et ne s'éparpille au hasard. Dans cette suite de poèmes populaires, ardents, familiers et d'une délicatesse d'imagination imprévue, brusque, tendre et ironique tout à la fois, on trouvera que l'auteur emploie, en bon vieux et sincère « parigot » qu'il ne cesse d'être, une langue d'une saveur vraiment de terroir, où se meuvent et émeuvent des tropes étrangement spontanés et, en vérité, locaux, et d'autant plus troublants. Et quel sain, tourbillonnant enthousiasme lorsque l'été le transporte pour quelques semaines en pleins champs, ou bien lorsqu'il songe à ces délicieux conciles de chats, ou qu'il rabâche, comme il dit, quelques vers de Virgile ou bien de Francis Jammes. Quelle amusante fantaisie dans le poème où il évoque, d'après son œuvre même, la jeunesse d'étudiant, à Bonn ou à Heidelberg, de Robert Schumann ; son rappel charmant des siècles écoulés, devant les collerettes blondes de roses-trémières, « fières comme au temps des preux ». Surtout les paysages de ce Paris dont il souffre, de ce Paris qu'il hait, et qu'il ne peut s'empêcher d'aimer, ah oui, d'aimer comme un fou !

Rien ne se forme de rien. Fagus s'honore d'appartenir à une haute lignée où je distingue les visages de Verlaine, de Rimbaud, de Corbière, de Laforgue. Il n'est pas moins personnel et particulier que chacun d'eux. Il est leur frère, leur égal, non pas leur caudataire, et son art est aussi grand, aussi original que le leur.

Malgré un défaut absolu de présentation et en dépit d'un titre presque niais, et à coup sûr usé, **Fleurs éparses**, les petits poèmes de M. Jeanroy sont emplis d'un savoir souple et de grâce. Que les poètes lillois aient exercé sur lui leur part d'influence, Samain, M. Théo Varlet, même Auguste Angellier, il serait puéril de le méconnaître, mais cependant ces vers sont d'un art qui s'affirme et qui charme.

Les Ballades Flamandes, de M. Georges Lotthé, dénotent une adresse assez preste dans le maniement de ce poème à forme traditionnelle. Ce sont les ballades familières célébrant les mœurs locales et les fastes des villes du Nord ; quelques légendes aussi, *complaintes et sagas*. Mais je ne sais, en vérité, pour quel motif

le préfacier, M. Georges Blachon, se plaint de « l'ostracisme dont la Flandre est frappée par la Presse et la Littérature des Gaules ». Je ne vois pas que la Flandre soit oubliée ou négligée, non plus qu'aucune autre ancienne province, et, pour ma part, tout au moins, je ne crois guère que m'ait influencé l'origine d'un livre ou d'un poète, sinon par sympathie pour cette origine, et tant de liens, de souvenirs personnels m'unissent à la Flandre, bien que, je le reconnais, plutôt au delà de la frontière ; mais qu'importe ? et, selon moi, la littérature ou l'art n'a pas à se préoccuper de limites d'ordre purement administratif. La langue et le talent importent seuls.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Auguste Bailly : *La Vestale ; Le désir et l'amour ; Saint-Esprit*, Arthème Fayard. — Binet-Valmer : *Les exaltées ; La prostituée ingénue ; Quand ils furent nus*, E. Flammarion. — Franz Hellens : *Le naïf*, Emile-Paul. — Emile Henriot : *L'Enfant perdu*, Plon. — Jacques Dieterlen : *Le roman de la cathédrale*, Plon.

La vestale, Le désir et l'amour, Saint-Esprit. Je suis bien en retard avec M. Auguste Bailly qui, depuis son beau roman *Naples au baiser de feu*, que j'ai signalé ici, n'a pas publié moins de trois autres livres. Mais c'est aussi que, du train dont vont les auteurs (et je ne parle que des écrivains d'imagination), il faudra bientôt attacher un critique particulier, sinon à chacun d'eux, du moins à chacun des groupes auxquels on pourrait les affilier, selon leur genre... M. Paul Souday, que son intellectualisme dispose à la discussion des idées, et qui a le goût de la dialectique, se partagerait les romanciers à thèses avec M. Albert Thibaudet ; en dehors des étrangers, dont quelques-uns reviendraient à MM. André Bellessort, Lucien Maury et Benjamin Crémieux, M. Edmond Jaloux s'attacherait aux romanciers psychologiques, après accord avec M. Pierre Lœwell, et M. André Billy aux ironistes et aux fantaisistes. Il faudrait réserver les exotiques à M. Pierre Mille, et à M. René Lalou — qui aurait assez de besogne ainsi — les unanimistes et M. Georges Duhamel. MM. Jacques Boulenger, Eugène Montfort et André Thérive s'occuperaient des néo-classiques et M. Fernand Vandérem des collaborateurs de *La Revue de France* et des roman-

ciers romanesques et sociaux, M. Henri Massis serait tout désigné pour encourager la renaissance de l'inspiration catholique, tandis que M. Léon Daudet irait des uns aux autres, selon son humeur, piétinant celui-ci, ou portant aux nues celui-là, et que M. Clément Vautel reviserait les valeurs, chaque fois qu'on publierait des rééditions... Enfin, les surréalistes se feraient leurs propres trompettes, et l'on abandonnerait au menu fretin les réalistes ou les naturalistes, comme on dit encore, sans distinguer... Mais nous ne serions pas les plus mal servis, puisque, aussi bien, M. Auguste Bailly, pour en revenir à lui, serait de ceux dont nous aurions à nous occuper. Disciple conscient, je crois, de Balzac, il s'apparente à Zola par tempérament, c'est-à-dire qu'il justifie, dans une certaine mesure, la confusion que l'on établit, de parti pris, entre les naturalistes et les réalistes. Il se plaît, en effet, à créer non seulement, comme l'auteur de *La Comédie humaine*, des personnages en proie à une passion unique, ou à laquelle ils subordonnent toutes les autres, mais des caractères romantiques ; et il ne redoute pas, outre « le grossissement », les détails crus et d'un matérialisme presque agressif. Sa *Vestale*, cette Alsacienne qui sacrifie tout à son attachement à la terre et à la prospérité des biens dont ses aïeux se sont transmis l'héritage, est un type digne de Grandet ou de Goriot. Il l'a cernée de traits exacts, et, si forte est l'individualité qu'il lui a donnée, qu'on ne saurait la confondre avec les autres rustres qui figurent en assez grand nombre, déjà, dans notre littérature. A la même famille que *la Vestale* appartient *Saint-Esprit*, ce vieux paysan braconnier, qui a été séminariste, et dont la confession s'égale, dans sa violente brièveté, au suicide auquel elle aboutit. Mais une affabulation d'un romanesque par trop conventionnel me gâte un peu mon plaisir dans *Le désir et l'amour*, où l'inévitable femme fatale (une Slave, par surcroît !) arrive, à point nommé, pour incarner le rêve d'un Sicilien artiste, et ravager son âme primitive... Nul doute que M. Bailly — qui voit sombre — n'ait l'obsession de l'amour manqué, ou plutôt qu'il ne sente, avec intensité, quelle disproportion il y a entre ce que l'homme demande à la vie et ce qu'elle lui consent... Pour mieux accentuer cette disproportion, c'est, d'ailleurs, dans le peuple ou chez les simples qui vivent au milieu de la nature qu'il choisit, de préférence, ses personnages en leur prêtant des inquiétudes qui les élèvent très

au-dessus de leur condition. Cette nature, il la peint admirablement, en homme à qui elle est familière, et qui sait la voir dans son relief, l'exprimer dans sa palpitation ou son mouvement et montrer comme elle agit sur les sentiments des êtres qui vivent au milieu d'elle. Sa langue est sûre ; sa narration allante. Point de livre de lui qu'on abandonne après l'avoir commencé, ou dont on puisse interrompre seulement la lecture. Je le tiens pour un romancier véritable et qui reste fidèle à la bonne tradition, s'il ne se pique de renouveler la forme et le fond de son art.

Les exaltées, La prostituée ingénue, Quand ils furent nus... Disciple, lui aussi, de Balzac, et disciple à ce point enthousiaste qu'il a ambitionné de refaire pour son époque ce que le romancier de *La Comédie humaine* fit pour la sienne, voilà, comme il le dit, plus de vingt ans que M. Binet-Valmer poursuit une œuvre cyclique où, dans des milieux divers, il étudie les mêmes personnages. A son docteur Batchano, que l'on a vu mourir dans *La passion*, il s'est substitué, en quelque sorte, pour observer, à la fois en philosophe et en sociologue, « l'Homme et les Hommes » et les mœurs. Il semble, cependant, que ce sont plutôt des qualités de psychologue convaincu de l'intime rapport du physique et du moral qu'il a révélées dans ce rôle. Sa façon d'interpréter l'actualité accusait, du reste, une passion politique violente, qui aurait pu nuire à l'art du romancier. Mais celui-ci est assez robuste pour porter ses erreurs sans fléchir, et il ne laisse pas d'avoir besoin d'une certaine poussée d'ivresse sanguine pour donner sa mesure. M. Binet-Valmer est un écrivain paroxyste et qui doit composer dans un état voisin de l'hallucination. Ses personnages l'obsèdent, et il est hanté par les sentiments qu'il leur prête, les désirs auxquels il les livre, les circonstances au milieu desquelles il les fait se débattre. De là les répétitions fréquentes qu'on relève dans ses œuvres, répétitions d'épithètes ou de phrases entières et où l'on aurait tort de voir un procédé. Bernardine, la veuve du héros-assassin qui s'était fait justice dans *Le sang*, a fondé l'œuvre pour les victimes de la guerre, grâce à laquelle elle croit, en rachetant la faute de son mari, procurer la paix à sa conscience (*Les exaltées.*) Mais ce n'est pas assez pour écarter d'elle les fantômes. Seul, un amour nouveau l'arrachera au passé, si pathétique que tout lui paraît fade, en comparaison. Et elle devient la maîtresse d'un jeune in-

génieur, une manière de combattant, lui aussi, et qui « vit dangereusement », comme ont vécu les autres, les aveugles et les gueules cassées recueillis par Bernardine, en menant la science à la conquête du progrès. Il périt bientôt, du reste, dans une circonstance où il a bravement payé de sa personne pour éviter une catastrophe, et Bernardine, encore une fois liée au destin d'un homme par delà le tombeau, se dévouera à l'entreprise de celui-ci, et n'aura plus d'autre objet que de la mener à bonne fin. Dans *La prostituée ingénue,* abandonnant ses personnages habituels (on y retrouve, cependant, Archibald Trollmann), M. Binet-Valmer raconte l'histoire d'une fille pitoyable, mais qui ne cesse d'avoir pitié des autres, parce que — comme l'a écrit Mallarmé d'une de ses pareilles — elle en sait plus que les morts sur le néant... Il y a bien quelque invraisemblance dans l'aventure qui fait d'elle, le temps d'un déjeuner de soleil, la reine de ce Paris qui est la capitale du monde, mais qui n'est plus celle de la France ; n'importe. C'est, à la fois, un caractère symbolique et un type d'une émouvante vérité que M. Binet-Valmer a incarné dans sa Tambourinette, et son livre renferme des pages qui sont non seulement d'un observateur, mais d'un poète. Poète, M. Binet-Valmer l'est encore, il l'est surtout dans *Quand ils furent nus...*, ce recueil de trois grandes nouvelles où la Mort remplit de sa présence les vides que creusent entre eux les êtres, et force ceux-ci à dévoiler leurs âmes et à agir autrement qu'ils n'avaient voulu ou prévu. C'est très angoissant. On songe à M. Maurice Maeterlinck, mais à un Maeterlinck réaliste et qui saurait donner corps à ses phantasmes. Le rapprochement s'impose d'autant plus que M. Binet-Valmer use volontiers du dialogue et qu'il voit, si l'on peut dire, se développer scéniquement ses récits. Il ne les déroule pas dans une perspective, mais les fait marcher en quelque sorte sur une ligne. M. Binet-Valmer va des uns aux autres de ses personnages comme le chien de berger aux bêtes de son troupeau, et il n'en laisse jamais un seul s'égarer ou s'attarder. C'est, comme je l'écrivais plus haut, qu'ils l'obsèdent et ne lui font grâce qu'il ne les ait menés à leur but ou au terme de leur destin. M. Binet-Valmer a de la puissance et de l'originalité.

Le Naïf. Flaubert ne disait-il pas que chacun, s'il racontait sa vie avec exactitude, serait capable de créer un bon roman ?

C'est une vérité que nous sentons tous plus ou moins obscurément, et qui incite tant d'écrivains, que tourmente le désir de la gloire et qui veulent lui trouver un appui dans leur sincérité, à rassembler leurs souvenirs d'enfance. Mais rien n'est plus ardu qu'une pareille tâche. Il y faut, outre la mémoire des lieux, des faits, des personnes, celle des impressions, c'est-à dire la mémoire sensible. Or, quoi de plus précaire, ou qui varie autant avec les années, que l'ensemble des réactions de notre être sous l'influence du monde extérieur ? Nous rappellerions-nous, au surplus, nos émotions que nous les interpréterions selon notre humeur présente, et que nous les dénaturerions, par là même. S'il nous arrivait, en plongeant dans notre passé, d'y retrouver dans toute leur fraîcheur certaines images, il nous serait bien difficile de les isoler d'autres, plus récentes, et qui leur prêteraient quelque chose de leur couleur. Aussi bien, les abstractions de ce genre ne sont-elles pas dans les habitudes de notre esprit, et faut-il que nous nous fassions violence pour ne pas rendre nos états de conscience solidaires les uns des autres, c'est-à-dire pour tenir compte de leur indépendance ou des solutions de continuité qui se produisent dans leur développement, au cours de notre vie. Nous avons tendance à relier nos actes pour en composer cette harmonie factice dans l'illusion de laquelle nous nous persuadons — non, à vrai dire, de la réalité de notre moi, car cette réalité existe bien, mais de sa parfaite conformité avec notre actuelle condition... En d'autres termes, cette réalité nous la concevons en surface, et sur un seul plan, alors qu'elle ne se révèle qu'en profondeur, et ne s'est constituée, comme la croûte terrestre, que par stratification. C'est pour cette raison qu'il n'y a point d'autobiographies puériles qui ne soient artificielles, ou qui ne paraissent, au moins en certaines de leurs parties, avoir été truquées, à l'exception de celle de Marcel Proust. Les meilleures d'entre les œuvres qui sont faites de souvenirs d'enfance sont fragmentaires. Je veux dire qu'on ne réussit bien, en l'espèce, que des morceaux et qu'on n'arrive à donner l'impression de la vérité qu'en se bornant à la narration d'une anecdote, exemple : *Pœuf*, de M. Léon Hennique (un petit chef-d'œuvre), ou au rassemblement de quelques impressions dominantes, exemple encore : les premières pages du *Dedalus* de M. James Joyce. C'est cette dernière méthode que M. Franz Hellens a employée dans le présent livre,

d'une qualité rare. Des brumes de son passé, et sur un espace de deux lustres, environ de dix à seize ans, il a vu émerger quelques points, un peu moins obscurs que d'autres, et il a fixé sur ces points — sans lien apparent entre eux — son attention la plus minutieuse. On ne trouve donc pas dans son récit, où il parle à la première personne, de ces évocations familiales d'une banalité fastidieuse ou qui sentent la convention. Quelques feuillets recueillis parmi ceux qui s'envolèrent du calendrier, mais si vibrants qu'une atmosphère semble se réveiller autour d'eux, et autour de l'âme qui, par leur truchement, nous initie à son éclosion à la vie. Parmi les chapitres du roman de M. Hellens j'ai particulièrement goûté ceux intitulés *Allez jouer*, *L'Enfant pleure*, *Cordule*, *Le signe*, et qui ont trait à la prime enfance de son naïf. Qu'il ait surtout réussi là où il était le plus à craindre qu'il échouât, c'est tout à son honneur, et l'on ne saurait trop l'en féliciter.

L'enfant perdu. « Ah ! si je pouvais recommencer ma vie, comme j'agirais autrement ! » Qui n'avons-nous pas entendu exprimer ce vœu lamentable et cette affirmation téméraire ? Pour montrer la vanité de celle-ci, M. Emile Henriot a imaginé celui-là exaucé, et c'est un curieux et très intelligent roman qu'il a écrit. Son héros à qui la Providence accorde par faveur spéciale une nouvelle existence retombe dans les mêmes errements ou commet les mêmes sottises qu'au cours de la première. Placé dans des circonstances identiques à celles où il s'était trouvé d'abord, il ne peut que se comporter comme il s'était comporté déjà, étant donné son tempérament. M. Emile Henriot est déterministe, et il ne croit pas au libre-arbitre. C'est au-dedans de nous, que l'hérédité conditionne, pour parler le jargon philosophique, qu'il place la Fatalité que les anciens situaient au-dessus des hommes, et sa conclusion est désespérante. Mais son roman, ou plutôt son conte, fait penser. Il émeut, en outre ; et il est écrit avec cette souple et nette élégance dont on pourrait dire par malice que M. Henriot n'est pas responsable, puisqu'elle lui vient en droite ligne du XVIII[e] siècle.

Le roman de la cathédrale. C'est une chose étonnante et dont je cherche en vain la raison, qu'en dehors du célèbre roman romanesque de Victor Hugo et du roman, on pourrait dire archéologique de Huysmans, aucune œuvre d'imagination n'exalte

la splendeur épanouie d'une de nos cathédrales, ou n'en fait comprendre l'éclosion, sous la double influence de l'esprit civique et du sentiment religieux. Aussi ai-je ouvert avec une curiosité sympathique le volume de M. Jacques Dieterlen. Mais je dois avouer qu'il n'a pas répondu à mon attente. C'est sur un mode qui rappelle, mais assez pâlement, le Cantique des Cantiques, qu'il chante en quatre chapitres : *La cigogne*, *Le houblon*, *La vigne*, *Le sapin*, la cathédrale de Strasbourg, en l'assimilant à une créature vivante, à une femme, tour à tour émue de désirs au printemps, ivre en été, mélancolique en automne, engourdie enfin en hiver. Rien de plus puéril et de plus désuet à la fois, et d'un lyrisme qui sente davantage l'école. Les procédés de M. Dieterlen ne sont pas sans analogie avec ceux de Casimir Delavigne et c'est de la forme exclamative et interrogative qu'il tire, comme le poète des *Messéniennes*, ses meilleurs effets.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Cœur ébloui, quatre actes de Lucien Descaves au Théâtre Daunou. — *La Comédie du Bonheur*, trois actes, quatre tableaux, de M. Evreïnoff, traduction de M. F. Nozière, à l'Atelier.

Si certain poète n'avait pas monopolisé l'usage lyrique des bassins et des jets d'eau, voici comme un troubadour pourrait imaginer, dans un tour élégiaque, la pièce de Lucien Descaves : Une vasque de marbre et, dedans, une surface glacée où, réchauffés sous les rayons dorés d'un soleil d'hiver, maints pigeons s'ébattent et s'étonnent de ne pouvoir se désaltérer. Par cette impossibilité désertique, voici l'un qui tombe presque dans la mort. Mais tel autre, tandis qu'une menace disperse la troupe, plus ardent et plus audacieux, saisit que la glace est entamée, puis, d'un coup hardi du bec, fend la surface, et boit l'eau cachée, promptement, avant de prendre le large à son tour.

Mais disons plutôt les choses sans façon. De la pension de famille où est assemblée cette troupe de jeunes gens, sous la direction de leur sérieuse et trop douce hôtesse, on voit les arbres de l'avenue de l'Observatoire. C'est le quartier latin ; notre cher Jardin du Luxembourg n'est pas loin, et avec lui les reliques de nos lointaines jeunesses. Et — los à Descaves ! — nous ne tardons pas à respirer l'air bienfaisant d'une trop belle saison

morte où nous avons participé, et à laquelle nous avons survécu. C'était il y a un peu plus de douze ans. Déjà nos cœurs étaient avertis et nourris des choses de la vie et de l'amour, tandis que d'autres, adolescents, étaient encore tout à leur début, heureux d'un destin qui allait pourtant cruellement tourner. Ce destin, alors, en amenant parmi ces vingt-trois étudiants Mme Hozelaire (jeune veuve dont je dirai tout à l'heure et la sévérité et l'émotion intime, et qui vint remplacer sa tante, la directrice, devenue soudain hémiplégique) en amenant ainsi cette femme, aussi désirable que doucement sérieuse, parmi ces étudiants, le destin était-il aveugle, ou bien, hélas, n'était-il que juste généreux par rapport à sa dureté du lendemain (ce lendemain devait être 1914) ? Car, s'il semblerait pratiquement superflu que des adolescents au travail fussent journellement troublés par le voisinage constant d'une directrice de leur pension trop touchante, comme pourtant il apparaît bon et généreux que leurs jeunes êtres aient été ainsi envahis par la douceur et la dureté des premières émotions et des premières angoisses de l'amour. Oui, oui, comme ils devaient battre tôt et fort, ces vingt-trois cœurs vivants qui allaient être bientôt arrachés de leurs poitrines par les rafales de l'artillerie, ou fouillés par les courtes lames du corps-à-corps. Certes si Descaves, comme il le dit, a vu cela, ces enfants amoureux, ah, comme l'on comprend que cet homme expérimenté par son exemplaire intégrité d'écrivain, sa sensibilité d'observateur, et par les années qu'il porte, car il est à l'âge des retours et des contemplations intérieures, comme l'on comprend bien qu'il ait dû fixer le tableau de ces beaux feux sacrés qui devaient bientôt rentrer dans l'éternelle extinction. Puissent tous nos jeunes morts avoir connu, avant leur meurtre, chacun selon ses forces, ce qu'est l'amour. Ils auraient touché, au moins, ainsi, cela seul pourquoi vaille la vie. Aussi bien, c'est avec tendresse que Descaves a composé son tableau. Et c'est aussi une action remarquable que celle de cette belle fille curieuse et paradoxale, Madeleine Carlier, qui, sur la proposition de Lugné-Poe, a haussé son théâtre jusqu'à la représentation d'une telle pièce émouvante, et prêté sa personne à l'incarnation de cette Mme Hozelaire afin qu'elle soit, de manière accomplie, un objet à rendre vivement amoureux. Aucun trait bien particulier chez ces jeunes gens, de 18 à 20 ans, préparant Centrale, l'Agro, etc. Ils sont d'excellentes familles, bien élevés,

Alternant leurs études avec les sports jusqu'au moment où, comme le constatera le bon répétiteur Géodésias, leur « éblouissement » troublera plus ou moins leur travail (au dernier tableau, on les voit à peine, ils restent dans le jardin attenant, sans tapage ils vont devancer l'appel). Descaves nous découvre très bien ces feux incendiaires qui naissent et se propagent dans ces foyers neufs et pleins d'ardeur au contact de cette femme, en vérité troublante, qui est leur directrice et leur compagne. Certains supportent mieux leurs émotions, mais l'un d'eux plus tendre, plus sensible, Morin (André Burgère), en sera ébranlé et envahi jusqu'au suicide. Tel est le sujet principal du drame : l'amour ingénu et éperdu de ce candide et maladroit jouvenceau, de 18 ans au plus, pour une femme — vertueuse et sensée — qui a presque le double de son âge. Par parenthèse, pour chercher justification et confort, il se plonge dans Balzac qui lui fournit — en sa vie et en son œuvre — des amoureuses maternelles : Mme de Berny, et Mme de Mortsauf du *Lys dans la vallée.* J'aimerais écrire à ce propos de l'amour disparate comme âge — c'est un aspect qui me plaît — mais cela mènerait trop loin. La scène capitale, et très émouvante, est celle où Mme Hozelaire découvre l'amour de Morin et le lui fait avouer (il lui avait dérobé : photographie, etc.) ; elle le gronde gentiment et — pitoyable, espérant le guérir ; inconsciemment flattée sans doute — elle commet l'imprudence de ne pas le renvoyer à sa famille. Imprudence ? Ou bien plutôt quelque douce impression mystérieuse d'une caresse secrète que lui apporte la présence de ce jeune être en émoi pour elle ? Situation vraie, attachante. Morin, prématurément touché par la grâce, les angoisses et les détresses inhérentes au grand amour, tout cela trop fort pour un organisme si nouveau, Morin ne peut supporter l'annonce des fiançailles de Mme Hozelaire avec le Docteur Valory. Il s'empoisonne. Le Docteur (Capellani) est antipathique, maladroit ; mais c'est en somme le rôle le plus *vrai* de la pièce. On comprend très bien qu'un quadragénaire passionné soit dévoré de jalousie exaspérée à voir sa fiancée au milieu de vingt-trois Chérubins qui brûlent pour elle.

Morin, durement touché par le sublimé qu'il a avalé, se remettra lentement dans sa famille. Mais son amour désespéré le rongera toujours. Sa hâte, quand viendra la mobilisation, sera de se faire tuer. Plus agile, plus adroit, plus hardi, tout en fin

de la pièce, et comme les citoyens sont appelés au feu, l'ami de Morin, Arnal (Pierre Brasseur), prenant pour lui seul le fruit que la chaleur de tous ces jeunes corps et de tous ces jeunes cœurs aura fait enfin mûrir, Arnal cueillera cette femme attendrie, et sans doute secrètement épouvantée de rester sans le sceau incarné en elle de tant d'amours. Morin et Arnal, ce sont ce chat et ce singe de La Fontaine : celui-là tirant les marrons du feu, et celui-ci les prenant pour lui...

Il y a, dans les destins respectifs de ces deux amours, qui se résolvent, semblerait-il, contre toute justice, au point de nous révolter presque, une audace de l'auteur qu'il a bien fait d'imposer. Elle jette parmi une pièce éminemment exquise un souffle de désordre et de dévastation dans la logique traditionnelle des sentiments. Elle renverse en un instant, comme un château de cartes, les plus tranquilles sérénités, sécurités, stabilités sentimentales où l'auteur, tout au cours de la pièce, nous avait accoutumé. C'est le petit caillou dans l'organisme, dont parle Pascal et qui bouleverse toute la machine. C'est une étincelle qui s'allume en un point animal et secret et qui dérange toute la poésie adorable — mais étrangère à l'ironie suprême et décisive des organes — de l'amour où l'auteur a trop baigné nos esprits. Soudain nous saisissons la dure réalité et le succès des recettes du cavalier audacieux, et nous découvrons, à côté de cela, la pauvreté solitaire, la duperie des grandes délicatesses, les illusions folles de l'amant méconnu, douloureux, fût-ce celui-là qui a déjà par amour touché volontairement la mort.

Philosophie saisissante et, humainement hélas, tellement plausible! Ce moment dramatique est d'ailleurs bien joué par Madeleine Carlier qui, entre autres mérites, a celui de laisser, ou de donner à son visage l'âge indiqué ; on y voit l'été. Elle incarne excellemment Mme Hozelaire : jolie, sans coquetterie, sérieuse, posée, donnant l'impression d'une femme de devoir, ou, pour mieux préciser, d'une femme très pure, très raisonnable, avec une grâce un peu sévère — ignorant les tentations, soit par principe, soit par placidité de tempérament, soit par habitude de contrainte du milieu où elle a vécu : protestante, Sévrienne, veuve d'un savant quinquagénaire dès le moment du mariage. — Tout cela nous fait trouver d'autant plus de sel subit dans son fléchissement soudain et terminal. On éprouve surprise, malaise, mais aussi

agrément et ironie philosophique à voir cette hermine qui semble se souiller, alors que seulement elle s'humanise. Notre ironie s'exacerbe : puisqu'il lui en coûte si peu, pourquoi n'a-t-elle pas fait précédemment ce sacrifice en faveur du pauvre et intéressant suicidé ! Et pourquoi n'a-t-elle pas accordé, par série, la même satisfaction, le même encouragement à ses 21 autres pensionnaires, tout aussi éblouis, et tout aussi méritants — et même plus — que l'heureux bénéficiaire, le plus polisson de tous, qui découchait contrairement aux règles de l'austère pension ! Mais la nature ne reçoit pas les ordres de nos sentiments et ne connaît rien de nos sottes combinaisons spirituelles. Volontiers elle jette nos actes et nos pensées dans l'abîme qui est leur vrai pays. C'est là l'épilogue dramatique qui plonge tout à coup le beau drame d'amour dans les ténèbres, dans le chaos insondable où s'agitent les pauvres corps humains. Regardons les acteurs : les visages se sont rapprochés. Sans doute sera-ce un baiser d'adieu très tendre, mais sans plus. Mais, à notre surprise, le jeune homme enlace Mme Hozelaire qui se laisse tomber sur sa poitrine, en un gracieux mouvement d'abandon — où l'on sent une douce émotion, une résignation complaisante ou compatissante, car l'actrice ne laisse pas voir l'accès sensuel. Certaines femmes ont besoin du mensonge, et de renier les transports physiologiques à l'instant même où elles les ressentent ; laissons-leur cette satisfaction. En tous cas, il n'y a pas ici d'équivoque sur le don entier de la femme, et qui va s'accomplir. Mais le rideau tombe.

J'ai dit la vigoureuse et panique philosophie qui, par son épilogue, se répand sur la pièce de Descaves. En réalité, il n'a pas réussi à la concevoir nettement, ni à la bien enraciner dans le développement de son action. Ce nœud moral capital, et jusque tout près de son affirmation finale, reste pour ainsi dire étouffé par une surcharge de développement oiseux, d'une fausse grandeur, et ainsi véritablement parasite du principal. A tel point que le geste souverainement significatif de la femme qui fond, dans les bras du galant, de la volonté d'être prise, paraît trop principalement surprenant — et cela au préjudice de sa force d'expression qui pourrait s'affirmer, autrement, si saisissante, si robuste — faute d'avoir été étayé, soit immédiatement, soit au cours du drame, dans son éloquente signification sentimentalement désastreuse, mais souverainement et superbement animale.

En fait, on pourrait presque aller jusqu'à mettre en doute que la haute portée dramatique de la pièce, qui nous apparaît lorsque nous méditons sur elle, ait été nettement consciente chez l'auteur! On l'a dit : la valeur de fond d'une œuvre d'art généreuse est parfois indépendante de la volonté et des calculs conceptionnels de l'auteur. Mais dans le *Cœur ébloui* la méconnaissance de la qualité propre de son œuvre par l'auteur est parfois désolante. Il l'asservit — on ne sait par quel aveuglement — à l'étalage verbal des plus inutiles et importuns égarements dans la forêt rebattue des lieux communs et des vulgarités courantes d'un vocabulaire, d'une idéologie primaires, et si marqués au dernier acte que l'on se serait cru à certains moments! — ô horreur — à l'une de ces pénibles déclamations de M. de Curel qui font lever le cœur. Descaves lui-même brise le tuteur émouvant de sa pièce. Il submerge, sous de vaines formules, le dénouement pathétique que j'ai circonscrit et qui, malgré l'auteur lui-même, s'impose pourtant enfin. L'auteur égaré commit la lourde faute de substituer un nouveau *Deus ex machina* à celui qui a été — et restera malgré lui — le ressort positif de sa pièce ; concurremment aux phrases sur l'amour en tant que *sursum corda!* et qui sont dans la bouche de cet Arnal bientôt triomphant, Descaves a cherché — assez confusément — à établir des liens entre « l'éblouissement » et la grande tragédie qui se prépare : l'amour exalte, et, de même que précédemment il a conduit le jeune Morin à la mort pour une femme, il conduira les autres à la mort pour la Patrie. Ceux-ci y marcheront plus joyeux parce que leur cœur a connu l'amour. Phraséologie vague et négligeable. A l'audition, ce que je percevais surtout, c'est que l'auteur battait la campagne, faute d'avoir trouvé l'issue de son labyrinthe. Quelle folie a pris Descaves de, tout à coup, au dernier acte, vouloir élargir aussi singulièrement son sujet, d'une manière et factice et brusque ! C'est un peu comme si dans le dernier mouvement d'une symphonie pour cordes et bois, les cuivres sonnaient soudain pour lancer les thèmes de la Guerre, de la Patrie, de l'Amour frère de la Mort ! Mon expression veut souligner : en vérité, chez Descaves, ces thèmes sont plus discrètement exposés. Mais enfin le poncif et l'erreur sont là.

A cause de cette incompréhensible faute, Descaves ne nous a apporté qu'une *bouffée* de bon air, une large bouffée certes, mais

point une *vague atmosphérique*. En vérité, le robuste *naturaliste* a « flanché » juste au moment où il pouvait affirmer un nihilisme moral pathétique, parce que son sentiment, sa tendresse pour ses héros, pour ses enfants, ne lui ont pas permis la cruauté philosophique — les ayant placés dans les bras de l'amour — de considérer sans détour l'amour dans les jeux barbares de son angoissante, féroce et aveugle loterie. Mais ceci, je l'ai indiqué, a éclaté pourtant de son ouvrage, et malgré l'auteur, le grave, premier, en tête des œuvres que l'on attend, à la fois reconstituantes et vertes.

§

La Comédie du Bonheur. — Une série de *Sketches*, plus ou moins reliés par un fil conducteur. Thème : pour faire le bonheur des hommes, il faut leur donner des illusions. — Voire! Mais l'auteur fait complète abstraction de la désillusion subséquente. Ainsi un « jeune premier » a la bonté de séduire une jeune dactylo qui a du vague à l'âme, et des inquiétudes ailleurs. La voilà heureuse pour quelques journées. Mais le marchand de bonheur est marié et compte la laisser au plus tôt. Qu'adviendra-t-il de la déception? Le remède n'aura-t-il pas été pire que le mal? L'auteur fait tomber la toile avant qu'on ait à s'en occuper. Il faut admettre que la bénéficiaire caressera ce doux souvenir sa vie durant! Mais qu'en penseraient les dactylos? Il y a du spectacle ; des cabrioles carnavalesques comme on aime ici. Le plus, amusant, c'est un long hors d'œuvre : répétition burlesque d'une orgie chez Néron.

C'est très gai, très endiablé, avec Dullin en tête de troupe. Plus farce italienne que française. Probablement parce que c'est russe... A propos, je ne serais pas surpris que la pièce d'Evréïnoff ait été gâtée par l'arrangeur. La couleur locale a presque entièrement disparu. Ça pourrait se passer à Paris. Il y a même des plaisanteries *chatnoiresques*. Sans doute que les étrangetés, les incohérences de la pièce seraient beaucoup plus acceptables dans un train franchement exotique.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Henry Sanielevici : *La Vie des Mammifères et des Hommes fossiles*, déchiffrée à l'aide de l'anatomie et de la physiologie comparées de l'appareil mastica-

teur, avec 459 figures et illustrations ; Bulletin de la Société roumaine des sciences, Bucarest, imprimerie de l'Etat, 1926. — Le Dr Léon Mac-Auliffe : *Les tempéraments* ; « la pensée contemporaine », N. R. F.

M. Henry Sanielevici m'adresse de Roumanie, imprimé en français, un colossal ouvrage : **La Vie des Mammifères et des Hommes fossiles**. C'est un grand in-4, de 94+660 pages, avec 459 figures, pesant près de 5 livres.

Pour l'auteur, lamarckien convaincu, la biologie depuis un siècle marche à reculons. Premier pas en arrière avec *l'Origine des espèces* de Darwin (1859) : l'influence directe du milieu est subordonnée à la sélection naturelle. Trente-six ans plus tard, deuxième pas en arrière : Weismann invoque la « sélection germinale », nie l'hérédité des caractères acquis. Quelques années plus tard, troisième pas en arrière : de Vries exagère l'hérésie de Weismann, attribue le progrès et la différenciation des organismes à l'apparition brusque de mutantes, « mutantes qui surgissent comme Minerve du cerveau de Jupiter et n'attendent que la bénédiction de la sélection naturelle pour former une nouvelle espèce ». Enfin, les vitalistes, dont les représentants modernes les plus marquants sont : Driesche, Reinke, E. V. Hartmann, V. Bunge, G. Wolff, K. C. Schneider, Pauly, Francé, A. Wagner, Cossmann, Rädl, expliquent les adaptations par l' « intelligence de la cellule », ou par une force immatérielle, produit d'une intelligence cosmique !... Cependant « les milliards d'hommes qui se sont succédé sur la terre, sans avoir lu les livres de biologie, ont été et sont lamarckiens, c'est-à-dire profondément convaincus que dans le corps de l'individu est enregistré le genre de vie de ses ascendants ».

Pour la reconstitution des ancêtres de l'Homme, M. Sanielevici prend pour guide l'anatomie et la physiologie comparées de l'appareil masticateur. Il établit la généalogie suivante : Marsupiaux, Lémuriens, Anthropoïdes et Homme. L'Europe aurait été le siège de cette évolution : après chaque étape, les nouvelles formes auraient émigré en Asie et en Afrique, pour y rester telles qu'elles ; « l'Asie et l'Afrique sont des continents conservateurs ».

Je pense que ces idées, en contradiction avec celles des paléontologistes, seront difficilement acceptées. Très critiquable aussi me paraît la théorie de la pigmentation des races humaines, et d'une façon plus générale des Mammifères et des Oiseaux. Certes il est exagéré d'attribuer la pigmentation uniquement à l'in-

fluence du soleil. Mais, pour l'auteur, ce pigment est déposé par le sang dans la peau et dans le poil ; plus la circulation est lente, plus les dépôts sont considérables. A cette cause interne de la distribution du pigment s'ajoutent des causes externes :

Là où le corps est atteint par l'eau, il se produit un resserrement des vaisseaux et un ralentissement de la circulation. Si les mammifères et oiseaux ont le dos plus pigmenté que l'abdomen, la cause n'en est pas, comme on le croit, la lumière du soleil, mais la pluie qui tombe sur le dos et arrive en moins grande quantité à l'abdomen. La preuve nous en est fournie par le fait que les animaux qui restent le ventre dans l'humidité l'ont plus noir que le dos (exemple, le Blaireau). D'ailleurs le poil est un produit des pluies de l'époque secondaire, contre lesquelles le petit mammifère mésozoïque n'était pas du tout protégé sur les arbres hauts, éloignés les uns des autres et très peu ramifiés. L'eau, en faisant resserrer les vaisseaux périphériques, a provoqué le dépôt de pigment dans la peau, et de l'amoncellement des cellules contenant du pigment est sorti le poil.

Aujourd'hui encore, chez l'Homme, les restes de poils sur les différentes parties du corps sont en relation avec l'humidité : les cils, avec l'humidité des yeux ; les sourcils, avec la sueur qui s'amasse à la base du front ; les moustaches (longues chez les buveurs), avec la nourriture et la boisson ; les cheveux sur la tête, avec l'écoulement de la pluie sur la tête découverte (aujourd'hui ils sont entretenus par le lavage) ; le poil sous les aisselles, avec la sueur.

Les objections apparaissent immédiatement à l'auteur lui-même qui y répond d'une façon plutôt drôle. Pourquoi les moustaches et la barbe manquent-elles aux femmes ? Moustaches et barbe résulteraient de l'extrême humidité de certains aliments (fruits, escargots) consommés sur place par les hommes primitifs qui menaient une vie errante ; les femmes, elles, restaient au foyer et recevaient ces aliments à un état plus sec ! Tous les caractères sexuels secondaires seraient dus à la différence du genre de vie entre le mâle et la femelle ! D'autre part, moustaches et barbe manquent à peu près aux peuples des steppes, dont l'air est plus ou moins desséché. Enfin si les oiseaux d'eau sont d'ordinaire d'une couleur plus claire sous le ventre que sur le dos, « c'est que le contact perpétuel avec l'eau n'a pas la même influence que la pluie » !

Et maintenant, d'où vient le pigment ? Du sol, par l'intermédiaire des plantes, répond M. Sanielevici. Mais il y a sol et sol.

Partout où manque l'humus, surtout dans les climats secs et sous un soleil puissant, apparaît le « sol primitif », extrêmement riche en fer ; or, le pigment lui aussi est riche en fer. Ainsi en Afrique, notamment dans les régions où le Nègre est le plus noir, domine le latérit riche en sesquioxyde de fer (rouille) rouge ; c'est pourquoi certains ont proposé de nommer l'Afrique le « continent rouge ». Et « le rouge du sol est de fait la cause de la couleur noire du visage des habitants ». Le pigment est une substance de déchet ; chez les nègres, il y a beaucoup de substances de déchet, et les organes et systèmes d'élimination sont hypertrophiés : système veineux, foie, rate, capsules surrénales... ; la richesse des déchets maintient le système nerveux dans un état d'intoxication. L'Espagnol, qui vit sur un sol étroitement apparenté à celui de l'Afrique, a la même psychologie que le nègre, mais atténuée ! L'intoxication nerveuse, toujours d'après M. Sanielevici, nous explique : l'humeur sombre de l'Espagnol, son désir de solitude, le rôle exagéré que joue l'amour dans sa vie, le mysticisme, le romantisme, l'impulsivité... Sur le sol granitique, riche en fer, de la Bretagne, on retrouverait le même « état morbide de l'âme produit par une impureté du sang ». « Aujourd'hui encore, par le mysticisme, la Bretagne dépasse l'Espagne médiévale ». La Bretagne n'est qu'un morceau d'Orient, et les écrivains qui mettent le caractère oriental sur le compte de la chaleur seraient démentis.

Il est suffisant de lire le génial poème d'amour *Tristan et Iseult*, plein d'un lyrisme hypnotique, mélancolique, vraiment oriental, pour sentir que les héros et... l'auteur sont intoxiqués par les matières d'excrétion des plantes... Et il n'est pas impossible que les habitants du sol primitif aient observé eux-mêmes le rapport ; ils parlent sans cesse de philtres d'amour...

Les gens de lettres ont attribué le romantisme et la mélancolie à l'horizon monotone de la steppe. C'est une erreur... Dans *A quatre voix*, de Rabindranath Tagore, on retrouve, sous une forme excessivement virulante, la folie religieuse et la folie amoureuse... L'Inde n'est pas une steppe, mais le sol y est formé de latérit, comme en Afrique.

M. Sanielivici nous apprend que, dans « Mioritza », le plus beau poème populaire de son pays, et dans la « doïna », la plus belle mélodie populaire roumaine, on retrouve le même état d'âme qu'en Bretagne. L'imagination excessive de l'auteur du livre

que j'analyse ici ne serait-elle pas, elle aussi, le résultat de l'intoxication de l'esprit par le sol et les plantes ?

§

La *Nouvelle Revue Française* commence la publication d'une collection dirigée par M. Lucien Fabre, « la Pensée contemporaine ». Le premier volume est du Dr Léon Mac-Auliffe et s'intitule **les Tempéraments**. En 1921 a été fondée à Paris la Société d'Etudes des formes humaines ; elle a, paraît-il, pris en quelques années un très grand développement, et elle réunit à l'heure actuelle les principaux morphologistes du monde entier. Nommé secrétaire général de cette société, le Dr Mac-Auliffe est entré en relation avec tous les savants français et étrangers s'occupant des constitutions et des tempéraments ; à l'occasion de la dernière session de l'Institut international d'Anthropologie, tenue à Prague en septembre 1924, il lui a été donné de constater qu'il n'est plus un pays civilisé qui ne s'occupe des relations de la forme humaine avec le terrain et l'hérédité. Si l'Allemagne est venue tardivement à ce genre d'études, sous l'impulsion d'Achille de Giovanni, une école morphologique italienne s'est créée, et elle brille aujourd'hui du plus grand éclat, avec les professeurs Viola et Pende. En France, le Dr Mac-Auliffe continue l'œuvre de Claude Sigaud, de Lyon, et il paraît que l'auteur de *Rabevel* est à sa manière un morphologiste.

M. Mac-Auliffe dit que la chimie et la physique des médecins, voire des pharmaciens, fait sourire les chimistes et les physiciens professionnels. Mais je crains bien que ceux-ci ne se montrent pas plus indulgents vis-à-vis de l'auteur du livre *les Tempéraments*. Il décrit le type plat bossué, le plat ondulé, le plat uniforme, le rond ondulé, le rond cubique ou polyédrique, le rond musculaire, le rond uniforme,... le petit cubique, le grand cubique,... des respiratoires, des digestifs, des musculaires, des cérébraux,... et, à ce propos, il nous parle d'état colloïdal, d'osmose, d'imbibition, d'indice lipocytique, de teneur en cholestérine (substance avide d'eau),... et ensuite il fait intervenir les hormones et les chalones.

Au point de vue psychique, Kretschmer, il distingue les schizoïdes, les cycloïdes et les épileptoïdes. Les schizoïdes, ce sont les nerveux, les hystériques, les déséquilibrés, les aliénés à réac-

tion catatonique et paranoïde, et encore les vagabonds, les malfaiteurs, de simples égoïstes ou grognons, des fanatiques, des idéalistes, des aristocrates délicats, des intelligences subtiles... Le cycloïde, c'est l'homme pratique et actif, le jouisseur, ou simplement l'homme cordial, joyeux, farceur, et encore le malade atteint de folie circulaire. Parmi les premiers, il y a beaucoup de plats; parmi les seconds, beaucoup de ronds.

Il est préférable d'appartenir à un type bien défini, car le Dr Mac-Auliffe a remarqué que les gens de morphologie indécise meurent en général plus tôt que les autres.

Pour lui encore, la science (?) des tempéraments devrait présider aux unions. Ainsi le mariage de deux individus du type plat uniforme ne peut donner que des déboires. Depuis longtemps « les éleveurs vont chercher pour l'unir à l'étalon trop nerveux, et pour le grand bien des descendants, une jument massive ou ronde. »

G. BOHN.

VOYAGES

Gilles Normand : *Au pays de l'or*, Perrin. — Fia Ohmann : *Sous le ciel de l'Inde*, Librairie Pierre Roger.

L'auteur du volume de voyage publié sous le titre : **Au pays de l'Or**, M. Gilles Normand, nous raconte dans sa préface qu'il a rencontré inopinément, en tramway, l'auteur du récit et que c'est d'après tout ce qui lui a été raconté qu'il a écrit l'ouvrage, les notes et paperasses de l'exploration ayant été perdues dans un naufrage.

La Guyane française est restée jusqu'à présent *terra incognita*, malgré la colonisation de Cayenne par de trop nombreux forçats. L'intérieur est une région d'une luxuriance folle, qui reste inexploitée autant par ignorance que par impéritie et routine administrative. Ce n'est d'ailleurs qu'incidemment qu'il est question des forçats et surtout à propos de ceux — très rares — qui parviennent à s'évader par la Guyane hollandaise, limitrophe, et qu'on fait travailler à des prix dérisoires.

Le groupe de voyageurs envoyés en mission sous la conduite de François Laveau, qui connaissait déjà la contrée, quitte Saint-Laurent (du Maroni) pour remonter jusqu'aux chutes Hermina. On passe Hermina, grand village nègre et dont la population

d'origine fut toute d'anciens esclaves libérés et qui restèrent dans le pays. Des noirs *Bonis* habitent le village et ont la réputation de sentir terriblement mauvais; c'est là que la petite troupe fit affaire avec le chef nègre Apouchy, comme guide et interprète, personnage cocasse, qu'on affubla d'un képi à trois galons et qui se coiffa le nez avec une paire de lunettes, qui raffolait des parfums et des mouchoirs d'Europe, — et qui devait être très utile à l'expédition. Mais la population noire, comme les aciennnes tribus indigènes, raffole aussi de l'alcool qui fait dans le pays de terribles ravages.

Cependant la rivière que remontent les voyageurs est continuellement coupée par des chutes. On en compte vingt sept ou vingt-huit pour aller aux Tumuc-Humac.

Nous ne suivrons pas jour par jour, on peut le penser, l'itinéraire que donne le volume. L'illustre Crevaux, autrefois, explora le pays ; mais la tâche est de compléter et préciser ses découvertes, et l'on peut croire qu'il y reste bien à faire. L'expédition trouvera le territoire du Grand Man Ochi, un des chefs indigènes de la région. On assiste là aux cérémonies accompagnant le décès d'un indigène.

Puis on arrive aux *placers* de la compagnie hollandaise de l'or et l'on parle naturellement de l'exploitation du métal-roi. Plus loin on peut mentionner la rencontre d'une troupe (?) de crapauds-bœufs qui viennent contempler le feu du campement et même en avalent des tisons (!). Ailleurs il est parlé de singes utilisés pour l'alimentation ou la graisse qu'ils peuvent fournir.

On nous parle aussi du *cachiri*, liqueur que fabriquent les indigènes, par des procédés plutôt intimes ; d'une fête curieuse où l'on initie les jeunes gens aux difficultés de l'existence ; ailleurs encore on nous entretient de cette calamité qu'est l'effroyable pullulement des insectes dans la région : puces pénétrantes, aux terribles suçoirs, qui arrivent à la grosseur d'un petit pois ; poux d'agoutis, minuscules, rouges et venimeux, qui, au point de vue des effets, sont presque la gale, etc. On découvre, sur un rocher de la rivière, d'anciens « polissoirs » paraissant appartenir à l'époque.

Bientôt on est à la limite des territoires déjà explorés. Il est ici question du « monde » des serpents qui sont encore un des désagréments de ce pays. — Les indigènes « chassent » le

poisson avec des flèches et mangent des grenouilles rôties sans les vider. Un moment, les voyageurs aperçoivent un singe qui leur rappelle, dit le récit, feu M. Carnot (!), etc...

Dans le haut du pays, après bien des mois et des mois de fatigues et d'aventures, les voyageurs apprennent, par des journaux qui enfin leur arrivent, que la Grande Guerre vient de commencer en Europe. La mission parcourt bien des pays, remonte et descend divers cours d'eau, parsemés de rapides, escalade des montagnes et pousse des excursions de divers côtés. Les régions parcourues sont au reste d'une rare fécondité. On en peut tirer des bois merveilleux pour l'ébénisterie, du coton, du manioc, du maïs, des arachides, du café, du cacao, des gommes, des résines, du caoutchouc, de l'or, des grenats, diamants, etc. On peut ajouter même que certaines espèces forestières atteignent des dimensions prodigieuses ; les arbres montant à près de soixante mètres ne sont pas une rareté. L'or est abondant en Guyane ; l'expédition se trouve même en faire une abondante récolte, ayant mis la main sur des gisements de valeur ; et c'est au retour de cette fructueuse randonnée dans le haut pays que se produit la catastrophe finale. Les voyageurs redescendaient la rivière coupée de chutes et d'écueils, quand l'embarcation qui les portait, saisie par le courant, s'ouvrit sur les rochers. Le fils de M. Laveau, qui dirigeait la petite troupe, se noya, en même temps qu'une jeune Indienne qu'il ramenait en France. Déjà le cuisinier de l'expédition avait péri comme on le ramenait vers la côte. L'expédition cette fois se trouvait sans ressources, tous les bagages étant au fond de l'eau. Les deux survivants regagnèrent la côte tant bien que mal ; mais, malgré tout, M. Laveau n'est pas guéri de son besoin d'aventures et de découvertes et songe encore à recommencer.

Tel est le récit que publie M. Gilles Normand, d'après notes des voyageurs. J'ai dû passer sur bien des indications curieuses, des renseignements sur les productions, la valeur des territoires traversés, leurs populations, où l'on trouve même de singulières organisations de vie communiste, etc Mais surtout, je tiens à le dire, le volume vaut d'être lu. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

§

Le récit de Mme Fia Ohman : **Sous le ciel des Indes**,

voyage au pays de Rabindranath Tagore, est beaucoup moins un volume d'impressions qu'un recueil surtout exact, j'ai hâte de le dire, de renseignements et d'indications pratiques. C'est que Mme Fia Ohman, qui est Suédoise, confond volontiers l'impression de route avec le détail utilitaire. C'est ainsi que l'itinéraire indique, sur la route d'Indo-Chine, le port de Colombo, ancienne colonie des Portugais (1503), puis des Hollandais (1639) et anglais enfin depuis 1815. Parmi les curiosités de Ceylan, on est frappé surtout par l'effroyable grouillement des insectes (comme dans toutes les régions tropicales), au nombre desquels figurent les « insectes-feuilles », intermédiaires entre le monde végétal et le monde animal. La ville indigène a de la couleur, du mouvement. A l'extrémité sud de l'île se trouve la ville de Galle qui est un autre centre commercial de Ceylan. Comme curiosité aussi de ces régions, il faut toujours signaler la vie si curieuse des coraux et la pêche des perles, dont Mme Fia Ohman nous donne un très intéressant tableau. — A l'intérieur de l'île, on peut signaler, non loin de Radulla, le grand rocher de Sigiri, dont un roi des vieilles époques avait fait une citadelle et un luxueux palais, qui se reflète dans les eaux d'un petit lac. Plus loin, c'est Kandy, avec le célèbre temple de Mallégawa où l'on conserve une dent de Çakya-Mouni, qui sert de prétexte à des cérémonies extraordinaires. Ailleurs encore, c'est Arunadhapura, dont les *dagobas* sont célèbres, etc.

La voyageuse reprend le bateau et gagne Bombay dont elle parle longuement, mais qui intéresse surtout par sa population de Parsis et le pittoresque du quartier indigène. Elle passe à l'intérieur et se trouve invitée à un *camping* et à des chasses qu'elle décrit avec détails, mais où nous ne mentionnerons que l'intérêt des repas donnés aux bêtes et en particulier aux éléphants qui mangent pendant plusieurs heures et dont l'un engouffre tout un panier de riz fait de feuilles tressées, — contenant et contenu. Le récit nous montre cependant le décor d'Haïderabad, dans le Deccan, vraie ville indigène avec ses grands palais et ses mosquées, à la population aussi colorée que pittoresque. Haïderabad relevait jadis du Grand Mogol. Plus loin, c'est Golconde, de fabuleuse mémoire, dont il reste surtout les ruines de la citadelle. Ce n'est plus maintenant qu'une garnison des troupes du Nizam.

Du côté d'Aurungabad se trouvent les temples et grottes célèbres d'Ellora. Il y a là trente temples taillés dans la montagne; au centre est celui de Kailassa, flanqué de seize autres. Ces sanctuaires sont décrits plutôt abondamment par Mme Fia Ohman.

Près de Madras, où nous passons ensuite, la relation indique des temples très différents de ceux du nord et du centre ; dans le sud de l'Inde, la décoration est surtout extérieure. — On approche cependant de l'Himalaya, du côté de Darjiling. On parle des moulins à prières des Thibétains, qui sont bien une des curiosités de la région. Bientôt c'est Bénarès, sur le Gange sacré, avec ses fakirs, ses incinérations de cadavres, l'entassement de ses palais et de ses temples ! C'est Agra, avec ce palais d'Akbar et la mosquée des Perles qui est une des merveilles de l'architecture hindoue.

On passe à Delhi qui a cinqmille ans d'âge — et qui est redevenue la capitale de l'Inde, etc. C'est d'Agra qu'on peut voir le « Taj Mahal », ce mausolée fastueux qui est en même temps ce que l'art régional a produit de plus délicat et de plus exquis.

Le voyage s'achève par des excursions vers Simla, le Cachemire et Srinagar, etc. Le volume nous parle aussi du néo-bouddhisme, des réceptions et fêtes chez les rajahs, des ébats et divertissements des troupes anglaises, etc... Mais c'est dire que diverses pages auraient pu être retirées du récit et qu'il serait quand même demeuré intéressant.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux : Date de la première nuit d'amour de Victor Hugo et Juliette Drouet ; réfutation des arguments de M. Boghaert-Vaché pour la fixer. — *Les Marges* : Enquête sur « les maladies de la littérature actuelle » ; observation sur les enquêtes et les interviews. — *Le Revue mondiale* : Revendications en faveur des métis d'Indochine. — *La Revue hebdomadaire* : Le moral du combattant, en 1915, 1916, 1917, d'après Marc Boasson, tué à l'ennemi en 1918. — Mémento.

On sait — ou l'on ignore, et ce serait en somme fort excusable — qu'il existe une controverse entre spécialistes qui étudient la vie de Victor Hugo dans ses infimes détails, sur le quantième exact de la première nuit qu'il passa avec Juliette Drouet. Fut-ce la nuit du 16 au 17 février 1833? Celle du 17 au 18? Celle, en tierce hypothèse, du 18 au 19? Selon la grande amie

du poète, c'est du 16 au 17 qu'elle « connut » son amant. Elle le lui écrit, dans une lettre de 1837, qu'a publiée M. Levaillant. Cette date, Hugo la confirme en maint endroit de sa correspondance avec « la princesse Negroni », soit : le 1[er] janvier 1836 ; et, la même année, dans un billet daté « nuit du 16 au 17 février ». La tendre Juliette, devenue « Madame Drouet », célèbre le quarantenaire du doux événement, le 17 février 1873, dans un message rédigé à Guernesey.

Nous empruntons ce résumé à M. A. Boghaert-Vaché, d'après une communication à l'**Intermédiaire des Chercheurs et Curieux** (21 octobre), qu'il intitule : « Un problème résolu ». Or, ce problème ne l'est peut-être pas.

Exposons d'abord « la solution » fournie par M. A. Boghaert-Vaché.

En 1841, Hugo précise que la nuit heureuse fut « la nuit du mardi gras de 1833 ». Le 20 février 1849 — un mardi gras — il confirme cette précision :

Je n'oublierai jamais cette matinée où je sortis de chez toi le cœur ébloui. Le jour naissait. Il pleuvait à verse ; les masques, déguenillés et souillés de boue, descendaient de la Courtille avec de grands cris et inondaient le boulevard du Temple... O matinée glaciale et pluvieuse dans le ciel, radieuse et ardente dans mon âme !

A son tour, l'amante dans son billet quotidien à l'amant évoque « l'anniversaire, sinon par la date, du moins par le jour de fête », de leur conjonction. Ce billet porte cette date explicite : « 24 février 1852, mardi gras, quatre heures et demie du matin ».

A ces renseignements qui émanent des intéressés, M. Boghaert-Vaché oppose cette certitude : « en 1833, le mardi-gras tomba le 19 février et non le 17 ». Il en déduit :

Victor et Juliette ont probablement confondu, dira-t-on, le mardi gras avec le dimanche gras, qui, lui, tombe (naturellement !) le 17. Mais alors, les amants n'ont pu entendre les rumeurs du carnaval le samedi soir, et Victor Hugo quittant Juliette Drouet le dimanche à 7 h. 20 du matin n'a pu rencontrer aucuns masques.

D'où les quatre dates possibles, pour situer dans le temps la première ivresse de l'auteur et de son interprète. M. Boghaert-Vaché retenant le billet de Victor-Hugo — de février 1849, c'est-à-dire : *seize ans après* l'inoubliable tête à tête — ce billet qui évoque la pluie — s'est informé, auprès de M. le général Del-

cambre, directeur de l'Office national météorologique de France, « du temps qu'il fit à Paris du 17 au 20 février 1833 ». L'idée était fort ingénieuse. Dûment nanti du témoignage irrécusable, M. Boghaert-Vaché conclut :

Le dimanche 17 et le lundi 18, à 6 heures-8 heures du matin, le ciel est nuageux. Le mardi 19, il fait beau et clair. Mais le mercredi 20, à 6 heures, il pleut ; à 8 heures, il pleut encore ; à 9 heures, l'observateur note : « Pluie continuelle. Vent S.-O. Température ; 8°5. »

Donc, puisqu'il n'a plu qu'un matin, aucun doute n'est possible : c'est le mardi gras 19 février 1833 que Victor Hugo est monté chez Juliette Drouet ; c'est le mercredi des Cendres, 20 février, qu'il est sorti de chez elle.

M. Louis Guimbaud, dans son livre capital sur Juliette Drouet, s'est trompé en adoptant la date du 17 au 18. M. Maurice Levaillant, dans son récent article de la *Revue des Deux Mondes*, s'est trompé en adoptant la date du 16 au 17. Juliette Drouet et Victor Hugo se sont trompés en célébrant toute leur vie, tantôt le 16, tantôt le 17, l'anniversaire de cette nuit-là ; et quand l'auteur de *Lucrèce Borgia* mourut, deux ans après celle qui était restée toujours à ses yeux la princesse Negroni, l'invincible erreur, pour lui pas plus que pour elle, ne s'était dissipée.

De sorte que sur cette date ignorée des deux amants eux-mêmes, je possède seul une « certitude scientifique » — que n'ont pu avoir, en présence de l'imprécision des documents, ni Séché, ni Fleischmann, ni Barthou. La chose, certes, est piquante.

Quelle joie éclate en ces lignes ! Elle prouve bien qu'en cet ordre de recherches, plus la trouvaille est minime, plus elle ravit son auteur.

M. Boghaert-Vaché se déclare, en l'espèce, le *seul* possesseur d'une *certitude scientifique*. Pour nous, elle porte exclusivement sur le fait qu'il pleuvait, au matin du 20 février 1833. Les archives ouvertes par M. le général Delcambre le prouvent.

Au contraire, rien ne démontre qu'il ait plu, le matin que Victor Hugo sortait pour la première fois de chez Juliette. Il mentionne cette pluie, seize ans après l'événement dans un billet à la bien-aimée. La puissance imaginative du poète, l'importance du décor dans ses écrits, son goût marqué pour l'antithèse, permettent de tenir cette pluie pour un élément de madrigal ni plus ni moins. Il est fort vraisemblable que Victor Hugo, dans l'ardeur de l'improvisation, ait inventé qu'il pleuvait, pour se permettre cette opposition, *tellement littéraire* : « O matinée glaciale et pluvieuse dans le ciel, radieuse et ardente dans mon âme ! »

M. Boghaert-Vaché insiste trop sur la défaillance de mémoire des deux amants — « ils se sont trompés toute leur vie », écrit-il — pour ne point admettre notre suggestion, ou simplement l'examiner. Au surplus, afin d'élargir le débat, nous ajouterons que toute certitude humaine n'est jamais qu'une illusion très forte, dans le domaine de la science, du sentiment ou de l'esthétique.

§

M. Ernest Tisserand a ouvert une enquête sur « Les maladies de la littérature actuelle ». Les réponses emplissent un double numéro des **Marges** (15 septembre-15 octobre).

L'enquêteur observe, dans la présentation des réponses à son questionnaire, que telles personnalités ont éludé l'interrogatoire. En objection à ce blâme implicite, peut-être serait-il opportun de constater que, plusieurs fois la semaine, le courrier apporte à tout homme de lettres ou professeur un peu connu une lettre l'invitant à prendre parti dans tel ou tel débat. C'est une consultation en règle, parfois un véritable travail qu'on lui demande. Qu'au moins, on lui reconnaisse le droit de préférer, de temps à autre, un emploi différent de son activité. Même parmi les intellectuels, on admet trop facilement la gratuité de la collaboration sous forme d'*interviews* ou d'enquêtes.

114 correspondants ont écrit à M. E. Tisserand. 71 d'entre eux tiennent la littérature actuelle pour malade : « prix littéraires ; publicité littéraire ; boutiques littéraires ; capitalisme du porte-plume ; exploitation commerciale des vices les plus abjects ou des mouvements de conscience qui devraient être les plus secrets, d'où cette oscillation de la mode entre l'inversion sexuelle et la conversion religieuse ». Trop souvent, le converti et l'inverti ne sont qu'un même individu et le fait de son retour à Dieu, qu'il publie sans humilité, n'implique presque jamais un abandon de ses abjectes habitudes physiques.

La cause est entendue.

M. Joseph Delteil, qui compte dans la minorité, déclare « la littérature française en pleine santé ». Il professe : « je suis tout à fait partisan de vendre un chef-d'œuvre comme une boîte de sardines ». Hélas ! combien de chefs-d'œuvre authentiques vend-on de la sorte et qui vaillent, en agrément ou nourriture intellectuelle, le contenu d'une boîte de sardines ?

§

« Il y a deux hontes françaises en Indochine : l'alcool, les métis. » Ainsi débute un courageux article de M. Paul Munier, intitulé : « Des Français qui ne le sont pas », publié par **la Revue mondiale** (15 octobre) :

Il y a sur le pavé des grandes villes, Hanoï, Saïgon, Haïphong, etc..., *des milliers* de fils de Français. Ils sont dans la misère la plus noire; ils ne sont pas Français, ils ne sont pas Annamites, ils ne sont rien du tout! Ils ont quand même un cerveau, un cœur et un ventre ; le cerveau reste en friche, le ventre reste creux, le cœur s'emplit de haine.

Oh ! soyons juste : en cette question, les deux races qui s'affrontent, la française et l'annamite, sont aussi ignobles l'une que l'autre! L'une et l'autre abandonnent leurs produits communs, l'une et l'autre recouvrent leurs fruits d'un mépris monstrueux, qu'elles se devraient plutôt à elles-mêmes.

Voici un exemple de la situation tragique faite aux métis d'Indochine. C'est

l'histoire d'un métis non reconnu, fils d'officier. A dix huit ans, le jeune homme, dans le plus complet dénuement, veut s'engager à la légion étrangère ; on le refuse, *sous prétexte qu'il est indigène* (car la Légion, qui accueille les Allemands, les Autrichiens, les Danois, les Turcs, les Kamtchakas, n'accepte pas les Annamites !) Un Français, apitoyé, fait démarches sur démarches, produit des papiers plus ou moins authentiques, enfin réussit à faire accepter l'engagement du jeune homme ; vient la guerre ; le nouveau Légionnaire va au front avec une partie de son unité ; en 1917, son engagement de cinq ans expiré, il est ramené au Tonkin, réformé pour faiblesse de constitution; notons qu'il avait été gazé, que ses yeux étaient abîmés par les gaz lacrymogènes ; il demande sa naturalisation ; *on la lui refuse*, sous prétexte qu'il faut dix ans de service! Les commerçants refusent de l'embaucher, l'Administration refuse de l'inscrire dans ses cadres ! Ce fils de Français, qui a servi la France, qui a été blessé pour Elle, est rejeté par la France qui déclare ne pas le connaître! Enfin, on lui trouve un père de complaisance ; il va pouvoir être Français quand même, obtenir l'emploi auquel ses services et ses origines lui donnent droit... Patatras ! La Loi veillait, la Loi qui laisse en liberté les escrocs et les maîtres-chanteurs, la Loi qui, au Tonkin même, a blanchi de notoires assassins !... et la Loi annule l'acte de reconnaissance frauduleux ! Crève, jeune homme, toi qui n'as pu crever à la guerre, crève sans nom, toi qui eus un père officier français, crève de misère et de rage !

M. Paul Munier propose ce remède à l'état de choses honteux qu'il révèle :

Et rien de bien difficile, au fond : donner d'office la qualité de Français à tous les enfants qu'une enquête sérieuse ou des signes physiques précis (cheveux châtains ou blonds, yeux clairs, etc...) auront désignés comme ayant sans aucun doute du sang français — fût-ce une goutte ! — dans les veines. Mais la nationalité, ce n'est pas tout. Il faut l'éducation, l'instruction. Les métis, nul ne me contredira là-dessus, sont le plus souvent intelligents et studieux. L'administration indochinoise peut très bien s'occuper des abandonnés, les éduquer, les instruire.

§

Nous avons, plusieurs fois ici, donné des fragments de la correspondance de guerre de Marc Boasson, tombé le 29 avril 1918 au mont Kemmel. Juif converti au catholicisme, ses lettres à sa femme le révèlent un des plus nobles esprits, des plus généreux, que l'horrible guerre ait anéantis. C'était un homme de droite. De nouvelles lettres de lui ont paru (**Revue hebdomadaire**, 23 et 30 octobre) qui exaltent M. Maurras, discutent M. Claudel, définissent Ibsen : « Scribe vu à travers du brouillard ». On y trouve des témoignages sur le moral des combattants, que nous recueillons ci-après.

Arrivé au front en avril 1915, le 15 du même mois Marc Boasson note comme un « prodige à peine croyable » que l'on puisse trouver « à 20 kilomètres des lignes, de l'exquis pain blanc, du vin, de la bière, des vivres en abondance ». Le 10 juillet, il écrit :

... L'idée de la campagne d'hiver occupe tous les esprits. J'ai eu ce matin, à ce sujet, une longue conversation avec l'aspirant Truchet, fort intelligent ami de Vallin et nous avons abouti à la même conclusion, à savoir que l'opinion civile et les éléments inférieurs de la troupe seront également rétifs à un hivernage aux tranchées. Les bons esprits s'y résignent volontiers et s'y préparent en pensée. Mais l'armée ne compte pas, malheureusement, que de bons esprits... .

Je me hâte de te dire que le fonds moral n'en est guère atteint, et que le mal est plus superficiel que profond. Tout de même, quand on constate que tant de récriminations n'ont pas une cause noble, pas un seul motif idéal ou sentimental, pas un seul mobile un tant soit peu élevé, quand on songe que ce qui aigrit tous ces hommes, ce sont de petites incommodités matérielles, de petites contraintes, de petits manques, on éprouve le besoin de se séparer violemment de ce troupeau, de s'affirmer

à soi-même qu'on le domine, de se donner des preuves de sa propre supériorité.

Voilà ce que constate un soldat autour de lui.

Le 16 août, il prévoit les « conséquences matérielles de la guerre » et ce sont que : « notre pays est perdu ». Le 23, revenant là-dessus, il en accuse le parlement et s'écrie :

Il y a treize mois, nous savions du moins où nous allions : à la guerre. Mais maintenant ! Ah! qu'il doit donc y avoir, au fond de tout cela, d'argent allemand...

Le 31 août, Boasson se flatte d'être lié au 414e, « avec tout ce qu'il y a de mieux pensant », et il cite notamment un sulpicien et un jésuite. C'est un soldat conscient, un homme très cultivé. Le 10 juillet 1916, il confesse :

... Je suis changé terriblement. Je voudrais ne rien te dire de l'horrible lassitude que la guerre a engendrée en moi, mais tu m'y forces. Je suis comme écrasé, comme diminué. Je ressens une espèce d'émoussement général...

... Je suis pauvre et nu... Il vient tout de même un moment où, à force de fatigue physique, à force d'insuffisance de toutes sortes, à force de surmenage corporel, à force aussi d'émotions démesurées, d'expériences disproportionnées à la résistance humaine, de tensions et de chutes, quelque chose se détraque, où de la rupture de tant de fils suit une descente, une détente, oui, il faut le dire, une déchéance générale... Ce n'est sans doute que momentané. Cela est ..

Je suis un homme aplati. C'est le moment des grandes épreuves, et elles ne seraient pas complètes s'il leur manquait un genre de douleur. Supportons tout cela du mieux que nous pourrons.

Marc Boasson l'a supporté mieux que d'autres. Qu'un homme de sa haute valeur morale, de son éducation exceptionnelle, se soit senti « écrasé », « diminué », ait éprouvé une déchéance générale, dès juillet 1916, n'en peut-on conclure de bonne foi — car il faut de la bonne foi dans la discussion — qu'après un hiver de plus passé dans les tranchées, la masse des hommes n'ait pu, comme lui, réagir contre des souffrances aggravées et en ait subi les effets jusque dans un esprit de révolte ?

« L'atmosphère du moment est assez dégoûtante », écrit Marc Boasson, le 4 octobre 1917. Il déclare que « l'esprit d'obéissance n'a pas diminué », que « la popularité d'un Pétain » fait foi de « l'amour tout prêt » du combattant « pour qui lui en témoigne ». Cependant la même lettre contient ce passage :

Ce qui est frappant dans notre armée, ce qui la rend à la fois si belle et si difficile à conduire, c'est l'extraordinaire diffusion de la conscience, du jugement, de la faculté critique. Du caporal au généralissime — et nos sous-lieutenants ne paraissent pas s'en douter ! — il n'y a pas un geste, pas une décision, pas un ordre d'un chef qui ne soit pas commenté et apprécié. La discipline n'est, chez nous, presque jamais aveugle, et c'est pourquoi les ressources que l'on peut trouver dans l'initiative individuelle sont, dans nos rangs, presque infinies. Cette supériorité pose des problèmes délicats. Il est très bien, par exemple, que l'on améliore le sort matériel des soldats. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on achètera nos poilus en flattant leur ventre, et encore faut-il qu'ils sentent dans les mesures prises moins de crainte de leur force que de pitié de leurs misères.

Mémento. — *Æsculape* (novembre) : « Adrien Helvétius et le triomphe de l'Ipéca », par M. L. Lafond. — « Sarah Baartmann, la Vénus Hottentote », par M. Jean Avalon.

L'Antivivisection (août à octobre) : « Au jubilé de Pasteur », suite des souvenirs de Mme Marie Huot, militante de l'antivivisection.

La Nouvelle Revue française (1er novembre) : Hommage à Stéphane Mallarmé qui, notamment, contient une « Ouverture ancienne d'Hérodiade » du poète et un « Mallarmé par sa fille », de feu Mme Geneviève Bonniot-Mallarmé, avec des articles ou essais de MM. T. S. Eliot, Paul Claudel, H. Charpentier, F. Ponge, H. Rambaud, A. Thibaudet. — « Voyage au Congo », de M. André Gide, chargé de mission, et, du même : « Lettre sur les faits divers ».

La Revue de France (1er novembre) : Suite des lettres de Proust. — « Armand », par M. E. Bove.

Le Monde nouveau (15 octobre) : M. W. de Cock-Buning : « La politique commerciale devant la morale ». — M. G. Ferré : « Défense du poème en prose » (qui donc l'attaque) ? — M. Auriant : « Deux hommes d'affaires et l'expédition d'Egypte ».

Triptyque (octobre) : « G. Duhamel ou la simplicité », par M. Jean Cabanel. — « Origine et prospérité des singes », par M. G. Duhamel. — « Une heure chez le professeur Sergent », par M. le Dr Loup. — « Harpignies », par M. A Paulin.

Septimanie (octobre) : « L'Enigme du bronze. Traduction des Tables Egubines », texte de M. Saint-Hullier et remarquables bois gravés de M. Paul Devaux.

L'Opinion (30 octobre) : « A propos de l'entretien avec Frédéric Lefebvre », par M. Jacques Boulenger. — Dans ce numéro, cet écho amusant :

Pendant que M. Georges Lecomte parlait sous la Coupole, l'autre jour, du sort de l'écrivain dans la Société d'après-guerre (sort lamentable), M. Georges

Lacour-Gayet, son confrère à l'Institut, en compulsant les papiers du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, qui en fut aussi au titre d'associé étranger, découvrait un prix littéraire de 7 millions de francs !

Araktcheeff, l'un des collaborateurs d'Alexandre Ier, déposa à la Banque de Saint-Pétersbourg, en 1833, une somme destinée à récompenser le meilleur travail littéraire sur cet empereur. Personne ne s'est encore présenté.

Or, les intérêts accumulés de la somme réservée au prix Araktcheeff représentent aujourd'hui les 7 millions sus-énoncés.

Mais les Soviets ont-ils respecté le magot ?

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le traitement humain de la folie (*La Chronique médicale*, 1er novembre). — Les imprimés de la Bibliothèque nationale (*Paris-Soir*, 3 novembre.)

Une discussion s'est engagée dans la presse au sujet de la dame Lefebvre pour décider si elle est folle ou criminelle responsable. Peut-être qu'un criminel n'est jamais tout à fait responsable, puisqu'il porte toujours sur son pauvre individu les stigmates de la criminalité et qu'il obéit à une sorte de déterminisme physiologique. Les fous également. Il ne faut donc « punir » ni les fous ni les criminels ; l'idée de punition ou de châtiment est une idée religieuse qui ne devrait plus hanter nos cervelles, qui se disent scientifiques. Mais il est sage de se préserver de ces déséquilibrés. Le plus simple serait sans doute de surveiller un peu la race humaine et de ne laisser pousser que les individus de belle qualité, mais nous nous heurterons longtemps encore à l'idée — religieuse aussi — de l'âme immortelle et d'une sorte de divinité de l'être humain, quel qu'il soit. Bâtissons donc des asiles et des cabanons pour la récolte quotidienne des fous et des criminels, et prions humblement le Seigneur qu'il leur accorde ses grâces inutiles.

Voici justement que l'on fête le centenaire d'un médecin philanthrope, Philippe Pinel, ce savant médecin à qui l'on doit d'avoir inauguré, à Bicêtre, en 1793, « le traitement *humain* des aliénés, d'avoir fait tomber leurs chaînes, d'avoir substitué aux violences et aux sévices, dont ils étaient jusqu'alors l'objet, des moyens sagements combinés pour concilier la défense de la société avec une thérapeutique moins brutale que celle jusqu'alors en usage », — lit-on dans **La Chronique médicale** qui ajoute :

On a souvent relaté comment Pinel obtint, en cette année 1793, de la commune de Paris, l'autorisation de délivrer les aliénés de leurs fers. Le conventionnel Couthon, voulant se rendre compte de la façon dont Pinel s'acquittait de cette tâche qu'il avait courageusement assumée, se rendit un jour dans son service, à Bicêtre. A la vue de ces malheureux, qui hurlaient comme des bêtes féroces, le visiteur ne put s'empêcher de dire à l'aliéniste :

— Tu es donc fou toi-même, que tu veuilles déchaîner de pareils animaux ?

— Citoyen, répliqua Pinel, j'ai la conviction que ces infortunés ne sont si excités que parce qu'on les maltraite ; je suis persuadé qu'avec des marques de douceur, on arriverait à de bien meilleurs résultats.

— Fais ce que tu voudras, riposta Couthon, je te les abandonne, mais je crains que tu ne sois victime de ta présomption.

Il faut rendre justice même aux plus humbles : c'est un employé de l'hôpital qui avait suggéré la grande réforme à Pinel. Cet employé du nom de Puzin, était gardien d'une division de fous, à Bicêtre.

— Quand ils sont furieux, lui dit un jour Pinel, que fais-tu ?

— Je leur enlève les chaînes, répondit Puzin.

— Et puis ?

— Ils se calment !

Ce fut pour le praticien un trait de lumière ; mais, si l'idée première ne lui appartient pas, Pinel eut, du moins, le mérite de l'appliquer, ne dédaignant pas de tenir compte de l'expérience d'un de ses plus infimes subordonnés.

Dès qu'il eut obtenu des pouvoirs publics l'autorisation d'appliquer sa méthode, Pinel n'hésita plus à la mettre en pratique.

Le premier malade auquel il voulut rendre la liberté de ses mouvements était un capitaine anglais, qui était là, enchaîné depuis 40 ans. Il était considéré comme le plus redoutable des fous furieux. Les gardiens ne l'approchaient qu'avec appréhension depuis que, dans un de ces accès, il avait frappé à la tête, d'un coup de ses menottes, un des servants et l'avait tué sur le coup. Depuis ce jour, on l'avait garrotté avec plus de rigueur encore que ses compagnons de chaîne.

Pinel entra seul dans sa cellule, et s'adressant au malade :

— Capitaine, si je vous faisais ôter vos fers, et si je vous donnais la liberté de vous promener dans la cour, me promettez-vous d'être raisonnable et de ne faire de mal à personne ?

— Je te le promets. Mais tu te moques de moi ; ils ont tous trop peur, et toi aussi !

— Non, certes, je n'ai pas peur, puisque j'ai là six hommes pour me faire respecter.

Les gardiens détachent alors ses fers et laissent grande ouverte la porte de sa loge.

« Plusieurs fois, dit le Dr Ch. Pinel qui rapporte l'incident, il se lève sur son séant et retombe: depuis si longtemps qu'il est assis (quarante ans !), il a perdu l'usage de ses jambes. Enfin, au bout d'un quart d'heure, il parvient à se tenir en équilibre, et du fond de sa loge obscure, il s'avance, en chancelant, vers la porte.

« Son premier mouvement est de regarder le ciel, et il s'écrie : « Oh ! que c'est beau ! » Pendant toute la journée, il ne cessa de courir, de monter les escaliers, de les descendre, en disant toujours : que c'est beau, que c'est beau !

« Le soir, il rentre de lui-même dans sa loge, dort paisible sur un lit meilleur qu'on lui a préparé, et durant deux années qu'il passe encore à Bicêtre, il n'a plus d'accès de fureur. Il se rend même utile à la maison, en exerçant une autorité sur les fous, qu'il régente à sa guise, et dont il s'établit le surveillant. »

L'expérience était convaincante, d'autres suivirent, et un nouveau régime de traitement des aliénés fut mis en vigueur. A Pinel en revient la gloire.

Il y a ici, en effet, un acte de génie qui est comme toujours la simple constatation d'un fait. Mais l'homme de génie dans la circonstance, ce n'est pas Pinel, mais Puzin, le gardien des fous. Pinel n'eut que le mérite d'autoriser une méthode qui avait fait ses preuves et de la faire appliquer officiellement. Il eût été beaucoup plus conforme aux traditions qu'il fasse enfermer Puzin comme aliéné et qu'il fasse renforcer les chaînes des fous.

L'inventeur du téléphone, un tout petit employé de l'Administration des Postes, ne fut-il pas traité d'idiot par son chef qui lui conseilla de s'occuper de choses sérieuses ?

§

Quatre-vingt-dix kilomètres de « rayonnage » ou plus simplement de rayons, sont désormais insuffisants pour loger les imprimés périodiques à la Bibliothèque Nationale. Cela donne, n'est-ce pas, une fière idée de notre culture et de notre civilisation. **Paris-Soir** nous donne à ce sujet quelques précisions sur cet envahissement et sur le projet d'une lointaine succursale de la Bibliothèque Nationale :

On écrit beaucoup depuis quelques années, et le flot impressionnant des ouvrages imprimés vient envahir peu à peu les immenses bâtiments de la Bibliothèque nationale : M. Roland-Marcel est obligé d'ac-

cueillir, sans même pouvoir établir la moindre distinction entre le meilleur et le pire, toutes ces manifestations si variées de la pensée ou de la fantaisie contemporaines.

Tout en rendant hommage aux services que Gutenberg a rendus à l'humanité, l'administrateur de la Nationale se voit contraint d'envisager pour ses pensionnaires une crise terrible du logement qu'aggrave chaque jour l'inépuisable fécondité des écrivains.

Lors de la réunion récente d'une sous-commission des Bibliothèques Nationales, à l'Institut de Coopération intellectuelle, M. Roland-Marcel a établi, chiffres en main, qu'en 1945, au plus tard, les bâtiments de la rue Richelieu ne pourraient plus suffire à la tâche d'abriter les imprimés dont la conservation est moralement et légalement obligatoire.

Les ouvrages classés atteignent, dès maintenant, le chiffre coquet de 4.200.000 et les périodiques et journaux classés sont répartis entre 40.500 séries ! Si l'on ajoutait à cela les cartes, plans, les collections ou dépôt légal, les ouvrages de la Salle publique de lecture, on apprendra sans trop de surprise que 90 kilomètres de rayonnage sont nécessaires pour recevoir les échantillons du seul département des imprimés : la distance de Paris à Chartres !

En tenant compte des kilomètres actuellement disponibles et de ceux que l'on peut récupérer grâce à certains aménagements intérieurs, et dont le nombre est limité par ce fait que les murs ne sont pas élastiques, M. Roland-Marcel, qui évalue à 1.200 mètres l'envahissement annuel des rayonnages, estime que, dès 1944, la Bibliothèque nationale sera dans l'impossibilité de recevoir, sans danger d'encombrement, de désordre et de dégâts irréparables, le contingent annuel d'imprimés.

UNE SOLUTION INTÉRESSANTE

Il est facile d'assurer, pour un demi-siècle environ, le bon fonctionnement de la première bibliothèque du monde, en évacuant sur la proche banlieue les périodiques provinciaux, les semaines religieuses, certains bulletins, tous imprimés périodiques jamais, ou très rarement, consultés.

Après enquête, un projet a été soumis à la commission qui l'a entièrement approuvé : l'aménagement du « grand commun », hôpital militaire de Versailles.

La réduction progressive des effectifs d'une garnison fort importante avant la guerre rend désormais inutile l'immensité d'un bâtiment qui, en outre, ne répond plus aux nécessités de l'hygiène.

Une dépense s'impose : il vaut mieux employer la majeure partie des crédits à réclamer à la construction d'un hôpital moderne qu'à celle d'une bibliothèque, d'une réserve d'imprimés, faut-il dire plus exactement. C'est donc à M. Paul Painlevé, ministre de la Guerre, mais d'au-

tre part protecteur né des sciences et des lettres, qu'il appartient de donner satisfaction aux légitimes revendications de M. Roland-Marcel : la destinée de notre Bibliothèque nationale est en jeu, et le problème mérite toute l'attention de l'éminent mathématicien.

M. Paul Painlevé, « protecteur né des sciences et des lettres », ferait sagement d'entasser de la paille et du foin dans « le grand commun » de Versailles pour les chevaux de son armée. Il me paraît tout à fait inutile, en effet, de conserver, dans une Bibliothèque nationale, toutes ces paperasses religieuses ou laïques. Il faudrait au moins faire un choix et n'en garder que ce qui peut avoir un intérêt dans le présent et dans l'avenir. Il semble que tout ce qui est imprimé est sacré : c'est encore une idée religieuse, dont nous aurons du mal à nous défaire.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Modalité et Tonalité. Frescobaldi. — Des concerts comme ceux de M. Henry Expert, de la *Société de Musicographie* et de *la Revue musicale*, dont je parlais l'autre jour, qui, de plus en plus nombreux chez nous d'ailleurs, nous font explorer un passé toujours plus lointain, ne sont pas seulement précieux pour notre culture par la révélation de chefs-d'œuvre oubliés ; ils le sont aussi pour la leçon qui s'en dégage. La séculaire évolution de l'art sonore s'y inscrit pas à pas sous les espèces de faits désormais objectifs, puisque, quoique expression de la subjectivité des artistes créateurs, les œuvres émanées d'eux au cours des générations consécutives en acquièrent la valeur et l'autorité d'intangibles et irrécusables témoins. La musique polyphonique est le dernier venu de tous les arts intellectuels parce que ses combinaisons sont, non pas successives, mais simultanées, exigeant une adaptation et un développement adéquat des circonvolutions cérébrales. Ce n'est qu'en commençant par le commencement, par les années d'apprentissage, années qui sont ici des siècles, qu'on peut mesurer le formidable et lent effort qu'il fallut déployer pour passer, sous la poussée de l'instinct et grâce à une progressive accoutumance sensorielle, de la diaphonie mécanique du *déchant* primitif à l'art d'abord tout scolastique du *contrepoint* et par là, peu à peu, à la sensibilité harmonique d'où naquit le concept d'*accord* et de *tonalité*. Il dut s'écouler

quatre cents ans depuis les quintes et les quartes de l'*organum* du vieil Hucbald jusqu'à l'admission des tierces au XIIIe siècle en qualité de « consonnances imparfaites », et trois cents ans de plus ont été nécessaires à l'établissement péremptoire de l'homophonie harmonique, c'est-à-dire d'un chant mélodique soutenu par son harmonie naturelle. Les *tons ecclésiastiques*, legs de la monodie gréco-romaine, avaient fourni à la polyphonie gallo-belge les assises apolliniennes indispensables à l'organisme de toute œuvre d'art, mais basées sur la diversité d'échelles *modales* d'où nous est resté le préjugé de la *gamme*. La *tonalité*, au contraire, se fondait sur les rapports et, conséquemment, les fonctions de sons apparentés *harmoniquement* conformément aux propriétés constitutives du phénomène sonore objectif. Entre les deux principes, l'antagonisme était essentiel. Le XVIe siècle fut l'arène où se dénoua le conflit et ses phases sont captivantes. Il datait d'ailleurs de plus loin. Les tierces et les sixtes du *faux-bourdon* au XIVe siècle, le *frottole* et la *villanelle* du XVe dévoilent, au milieu du contrepoint régnant, la tendance à une harmonisation naturelle. La polyphonie du prodigieux Josquin respire une harmonie infuse. La substance principale des chansons à plusieurs voix des musiciens français ou belges de la seconde moitié du XVIe est une mélodie accompagnée de son harmonie consonante. Sans renoncer aux ressources de l' « imitation », ils en usent plus librement, s'affranchissant du joug inexorable du « canon ». Et, innovation capitale, qu'on attribue généralement à tort à Frescobaldi, ils inaugurent la *réponse* « dominante à tonique » au *sujet* « tonique à dominante », ainsi qu'en témoignent, entre autres, les chansons *Mais que sert la richesse à l'homme*, *La terre les eaux va bavant*, *Elle craint l'esperon* de Guillaume Costeley (1531-1606) et *Soyons joyeux* de Roland de Lassus (1532-1594), publiées par M. Henry Expert dans ses *Maîtres Musiciens de la Renaissance*. C'est le germe de la *fugue tonale* qui plus tard supplantera la *fugue réelle*. Le danger des aspirations nouvelles était qu'elles n'entraînassent le mépris de la polyphonie contrepointique, devant laquelle l'homophonie se dressait en hautaine adversaire. La *Fugue* n'était point née encore, dont Bach, plus de cent ans après, devait créer tant de chefs-d'œuvre. Par bonheur, il exista toujours des « horizontalistes » auprès des « verticalistes ». Monteverdi (1567-1643) fut plutôt

de ceux-ci, et l'Opéra le lui ordonnait presque, tandis que leur instrument dictait semblablement aux organistes la défense du contrepoint et de la musique pure. Plus jeune de seize ans que son glorieux contemporain, et certes au moins son égal en génie, **Frescobaldi** (1583-1644) est le plus grand de ces derniers. Ce fut vraiment chez lui que, issue de la *chanson française* et du *ricercar*, et en conservant l'appellation, naquit la fugue. Son nom, sur nos programmes, est rarissime et c'est très regrettable, car il fut un admirable musicien et certes le plus génial des précurseurs de Bach. Nos organistes auraient tout un trésor à épuiser dans ses *Fiori musicali*, que M. J. Bonnet publia récemment chez l'éditeur Sénart. Ces interludes pour l'office de la Messe, sur des thèmes grégoriens traités en *cantus firmus*, sont le modèle des chorals d'orgue de Bach. Ses *Fugues*, toutes exécutables au piano, ses *Toccates* et *Caprices*, transcrits pour cet instrument par M. Felice Boghen, ses *Balletti*, dans le troisième volume de *l'Arte musicale in Italia* de Luigi Torchi, forment une véritable mine à la disposition des virtuoses. Son inspiration est d'une personnalité incisive et, fréquemment, d'une puissance que nul de son temps n'égala. Il a des mélodies d'une fraîcheur exquise et çà et là dans l'harmonie, des trouvailles divinatrices. A la page 285 du même tome de l'*Arte musicale*, aux trois premières mesures d'une *Toccata per organo*, on se heurte à une onzième naturelle inopinément prématurée, et la pièce finit comme un écho de vocalises orientales. C'est chez Frescobaldi qu'on observe le mieux la lutte entre l'esprit ancien et le nouveau. Il n'abandonne pas la modalité ecclésiastique, qui d'ailleurs s'imposait à lui dans ce qu'il écrivit pour l'Eglise, mais même autre part, au vrai, un peu partout, il la mêle aux cadences tonales novatrices, au chromatisme intronisé par Nicolas Vicentino et Cyprien de Rore, en un savoureux amalgame qui n'appartient qu'à lui. C'est dans l'unité, la logique et l'ampleur du développement des idées musicales qu'il l'emporte sur Monteverdi, que le théâtre restreignait peu ou prou au domaine expressif. Et je saisis cette occasion pour signaler que les deux *Fugues*, en *sol* mineur et en *la* mineur, imprimées sous le nom du maître dans Torchi (III, p. 245 à 256) et aussi chez Boghen, *ne sont pas de Frescobaldi*. La tonalité fortement établie, la matière de l'harmonie, les progressions modulantes, l'évolution très avancée qu'on y

constate de la forme fuguée en démontrent l'impossibilité. Pour ma part, je ne saurais les situer avant le commencement du XVIIIe et plus de soixante ans après la mort de Frescobaldi. Il serait extrêmement intéressant d'en découvrir l'auteur, car elles sont fort belles, d'une aisance et d'un charme exceptionnels. La seconde, en quatre parties, corsée par l'intervention d'un second thème, se rapproche de la forme variée du *ricercar* à l'instar de la *Fugue* en *mi* ♭ de la *Klavier-Uebung* de Bach, mais avec plus de fantaisie. C'est un piquant problème qui se pose aux chercheurs. Ce ne fut guère qu'au XVIIIe, avec François Couperin (1668-1733), Rameau (1683-1764) et Bach (1685-1750), que la tonalité, définitivement implantée et désormais consciemment exploitée, put consolider l'enchaînement de son évolution logique et en amorcer les déductions inévitables. Alors que l'accord de septième naturelle, *Do* (4) — *mi* (5) — *Sol* (6) — **Si** ♭ (7), est presque totalement absent des cadences finales mêmes de Frescobaldi, cet accord apparaît dorénavant courant dans le corps même de la polyphonie et on voit par endroits poindre timidement la neuvième naturelle, *Do* (4) — *mi* (5) — *Sol* (6) — **Si** ♭ (7) — *Ré* (9). Cette neuvième, chez Bach, est d'une extrême rareté et amenée par la marche quasi-mécanique de progressions ascendantes ou descendantes. C'est ainsi qu'on la rencontre à la 31e mesure de la *Fugue* en *ré* mineur de la première partie du *Clavecin bien tempéré* et à la 14e du *Prélude* en *si* mineur de la deuxième. Dans les quarante-huit *Préludes* et *Fugues* de cet ouvrage, il n'y a, en tout et pour tout, que ces deux accords de « neuvième majeure », avec toutefois trois ou quatre septièmes de sensible, dont l'une « sur tonique » à la dernière mesure de la *Fugue* en *do* ♯ majeur de la seconde partie. Il faut attendre la maturité de Mozart pour saluer l'avènement décisif de l'accord de neuvième naturelle qui sera l'essence de l'harmonie romantique. Jusque là, grâce à l'équivoque entre la septième de dominante (**Fa**) et la sous-dominante (*Fa*), favorisée par leur faible différence d'intonation (63/64) et enracinée depuis par le primarisme de l'enseignement des conservatoires, la tonalité pouvait paraître liée à la « gamme » du « mode majeur », qui semblait constituée des trois accords de sous-dominante, de tonique et de dominante (*Fa* — *la* — *Do* — *mi* — *Sol* — *si* — *Ré*). L'événement devait fatalement dénoncer cette erreur. Les modes majeur et mineur ne sont

qu'un résidu de la *modalité* ecclésiastique, et le mineur, avant de revêtir sa forme factice avec seconde augmentée pour la « sensible », hésita longtemps, et jusque chez Bach, entre le *dorien*, le *phrygien* et l'*hypodorien* ou *éolien* (gammes de *Ré*, de *Mi* et de *La* sans accidents). Ces *modes*, et le majeur pas plus que l'autre, n'ont rien de commun avec la *tonalité*, de quoi l'évolution est commandée par la constitution du phénomène sonore. On le vit bien lorsque surgit soudain, chez Schubert, puis chez Liszt, l'accord de quinte augmentée, **Si** ♭ (7) — *Ré* (9) — FA ♯ (11), utilisant logiquement le prochain harmonique 11 et préparant l'accord de onzième naturelle de *Tristan*, *Do* (4) — *mi* (5) — **Si** ♭ (7) — FA ♯ (11), précédant celui intégral enfin de Debussy : *Do* (4) — *mi* (5) — *Sol* (6) — **Si** ♭ (7) — *Ré* (9) — FA ♯ (11). La tonalité en paraissait ébranlée sur sa base, alors qu'elle évoluait simplement selon son processus normal objectivement déterminé. Le concept de tonalité s'en élargit et se métamorphose insensiblement par l'effet de rapports nouveaux dont les conséquences rejaillissent spontanément sur l'inspiration mélodique. La convention d'un *mode* majeur ou mineur et de leurs échelles s'évanouit peu à peu pour rejoindre, dans les limbes révolus du XVIe, les « tons » du *Dodecachordon* de Glareanus. La première des *Chansons de Bilitis* de Claude Debussy, *la Flûte de Pan*, en offre un exemple génial de divination novatrice. Harmonie et ligne mélodique, cette composition tout entière pourrait être exécutée et chiffrée en accords et sons *naturels*, sans la moindre immixtion, pas plus de « gammes » ou « modes » préétablis que de « notes de passage » ou dissonances artificielles. De sorte que la substance purement musicale de ce petit chef-d'œuvre consiste exclusivement dans les harmoniques, jusqu'au son 17 inclus, des résonances naturelles apparentées collaborant à l'organisme tonal. En outre, à l'analyse, on remarque que la *tonique* de ce morceau en **Si** majeur se trouve être la septième naturelle de la résonance d'un *Do* ♯ fondamental. Et on aperçoit quelles inépuisables ressources sont ainsi fournies par la nature à l'art musical pour atteindre à une complexité croissante, mais toujours logique, de la *tonalité* en même temps que de l'*harmonie* qui en est la cause efficiente indissoluble, par l'apport constant de relations, donc de fonctions nouvelles dans le discours sonore. A cet égard, l'œuvre de M. Maurice Ravel,

dans son ensemble, n'est pas moins génialement novatrice que celle de Debussy, et l'est même avec plus d'assurance, comme il est rationnel au regard d'un devancier. Depuis plusieurs années déjà, les harmoniques 17 et 19 sont d'emploi général chez les artistes de sensibilité prédisposée, cependant que les autres, en croyant innover, avortent à l'arbitraire brutal ou quintessencié d'altérations de vieux accords. Embrassée depuis ses origines et suivie à travers les siècles, cette évolution connexe, plus encore que parallèle, de l'harmonie et de la tonalité est un spectacle grandiose et d'une imperturbable logique analogue, en ses proportions, au jeu des univers dont la clarté poudroie dans le ciel de nos nuits, tandis que, de son aube à ses aboutissements, on dirait que c'est un même homme qui, avec des nuances uniquement d'humeur traduisant les tempéraments divers, poursuit une inlassable et instinctive exploration en déchiffrant, d'abord lettre par lettre, puis mot par mot, les secrets du phénomène vibratoire dont l'ambiance l'enveloppe et le pénètre. C'est juste à ce moment de son épanouissement que se manifesta, chez nous et aussi nos voisins, parmi quelques-uns des plus jeunes compositeurs, une réaction subite vers une simplicité qui tourna parfois au simplisme. Nous en examinerons la prochaine fois les plausibles raisons et les résultats avec plus de sécurité après un exposé qui me porta quelque peu au delà de l'espace dont je dispose. On s'accorde à admettre qu'un certain recul dans le temps est une épreuve indispensable pour une appréciation de l'œuvre d'art dépouillée des entraînements subjectifs. Or, ce recul du temps, ce qui le donne palpablement, c'est précisément la connaissance du passé dont l'œuvre d'art n'est que la conséquence ; qui en décèle, avec les éléments spécifiques, la place exacte et la valeur objective.

JEAN MARNOLD.

ART

Le Salon d'automne. — C'est Georges d'Espagnat qui assuma cette année les fonctions de chef d'orchestre des harmonies et ses panneaux sont fort bien composés. Il y a peut-être, cette année, plus de diversité que les précédentes, au Salon d'automne. En même temps que le goût public s'éloigne un peu du morceau, de la nature-morte, la fantaisie des peintres, réveil-

lée, cherche des angles nouveaux où voir la nature. Trouve-t-on dans ces compositions la sincérité d'émotion des études directes ? Ces mouvements de curiosité et de recherche chez les peintres ont l'intérêt de briser une monotonie. Si certaines grandes toiles ne sont guère que de larges vignettes heureuses, au moins est-ce un retour à l'imagination qui se traduit par des recherches d'attitudes qui aboutissent forcément à des auditions de style, et engendrent d'heureux rajeunissements de lignes et de couleur chez des artistes méditatifs.

Voici Jules Flandrin, déjà souvent tenté par les nus et la vision païenne, qui montre, en cette note, une œuvre de l'aspect le plus séduisant. Un paysage méditerranéen, à qui donne son accent un grand cactus éblouissant de fleurs roses et blanches, un jeune chevrier athlétique, une sorte de Nestor et le fourmillement du troupeau, auprès du calme bleu des flots. L'image est forte et suggestive, c'est une page de poème homérique qui prend vie et relief.

Friesz a un large et véridique paysage provençal, coteaux aux lignes violentes et courtes, coupées du surgissement noir des arbres vers un beau ciel. Point lumineux ; une bergerie tuilée de rouge, écrasée par la largeur du paysage, une sorte d'affirmation trapue de la présence humaine sur ce sol avare, sous la splendeur de la lumière.

Un tableau de travaux des champs, ramassé sur les ouvriers et leurs charrois, avec de la vérité dans la traduction de leurs luttes contre un sol fauve et doré, dans l'atmosphère poussiéreuse.

Ne quittons point ce terroir provençal. Girieud dépeint le paysage de Sisteron et l'anime d'un hommage à Paul Arène. Des nymphes, des demi-dieux, des Sages, des dames des cours d'amour parlent de l'écrivain qui écrivit la mort de Pan et nota la chronique légère de la paresse du midi, non sans cueillir aux pavés de Paris de jolis bouquets. Autour, dans un printemps clair, châteaux ruineux et clochers d'église président à un jour amène, un jour de lumière douce. Le talent, parfois un peu sévère, de Girieud s'est éclairé là d'un rayon de grâce réelle.

Charles Guérin expose un très beau portrait de femme, jeune Italienne guitariste.

Un beau tableau d'Henri Matisse : sur un fond de voile oriental d'une extraordinaire légèreté ; une femme danse et agite, au-

dessus de sa tête, un tambourin d'un joli geste souple. A côté, un de ces portraits de Matisse, qui surprennent par leur synthèse du modèle, parmi l'agrément délicat du décor.

D'Espagnat a un nu très harmonieux, d'une grande pureté de ligne, et d'un mouvement simple, puis un beau bouquet de fleurs.

Asselin, une nature-morte fort intéressante d'un beau frémissement de couleurs dans les gris et les verts, et un intérieur peuplé de deux simples attitudes féminines et enfantines.

Dufrénoy : une éclatante nature-morte avec des flots d'étoffes commandées par les harmonies de deux beaux vases.

Mainssieux donne les tons chauds, foncés par le temps et veloutés par la lumière, d'arcs de triomphe romains.

Dunoyer de Segonzac expose un beau paysage aux tons sombres et chauds, éclairés du bleu profond de ses eaux, et une nature-morte qui est une de ses œuvres les plus solides.

Albert André entoure un aimable groupe de femmes et d'enfants de toute la splendeur florale du midi, jour doré et tamisé concordant avec le calme des attitudes.

Jaulmes a de beaux panneaux décoratifs, des femmes tressant des guirlandes d'un geste heureux et comme souriant.

Henry Ottmann représente un peintre tout heureux de travailler devant le modèle vivant : deux baigneuses aux chairs nacrées, sous l'ombre des grands arbres verts, une corbeille de fruits auprès d'elles. Une jolie image de sérénité, un peu mêlée de fantaisie amoureuse.

Verhœven traduit des travailleuses d'Insulinde fabriquant des chapeaux, et c'est une chaude évocation de lumière verte et dorée sur des faces et des bras de bronze clair.

Son bouquet de fleurs, en harmonies rares, avec un curieux travail sur l'inflexion de tiges, est un morceau remarquable.

L'exposition de Lebasque est une des meilleurs qu'il ait montrées par la finesse des harmonies et la simplicité du geste. Une femme sort du bain et passe un peignoir d'un ton vif, presque orangé, délicatement floré, et la ligne du corps est souple et infiniment gracieuse.

Un grand nu de femme couchée semble sourire de tout son mouvement spontané, dans un épanouissement heureux, d'aise de l'été et de la joie de sa beauté.

Urbain est un des meilleurs peintres de la Provence, c'est un

bel interprète du soleil et des ombres chaudes, et il excelle à camper dans un paysage des silhouettes très vivantes. Il obéit sans cesse à un désir de renouvellement qui l'an dernier l'amenait à évoquer dans un beau paysage de forêt normande le mythe de Diane et d'Actéon. Cette année-ci, parti pour le bourg de Batz, il en rapporte d'exquis paysages veloutés et fins dans la gamme des gris, dont la douceur et la justesse rappelle cette église Saint-Gervais qui, il y a vingt ans, le classait parmi nos bons peintres.

William Malherbe orchestre toute la beauté du ciel et la parure des arbres et des corbeilles de jardin, autour de figures féminines du plus subtil arrangement et d'harmonie parfaite dans l'immobilité de sa ligne sous l'averse des reflets versicolores.

Marie Howett a un beau dessin, portrait si l'on peut dire d'un village normand tapi dans les arbres, et un portrait de femme d'une belle tenue.

La marine d'André Fraye respire l'air du large. Les paysages d'Anjou de Tristan Klingsor s'irisent à merveille sous des cieux bleu gris.

Mme Marval a toujours recherché un certain caractère de grâce dont la simplicité de l'attitude est un des agréments, les autres étant fournis par une atmosphère fluide aux colorations de bouquet. Elle semble avoir pleinement réalisé son esthétique dans ce joli portrait de jeune fille dont l'écharpe rose avive la blondeur et qui, assise sur un fauteuil au dessin rouge vif, strié de noir, regarde vaguement le passage rapide de voitures et de passants créer, sur un pont de la Seine, un kaléidoscope incessant et varié.

Foujita retourne au Japon ; au fait, il ne l'avait jamais sérieusement quitté et les leçons qu'il a prises chez Delacroix, chez Ingres et chez les grands impressionnistes, glissent sur son tempérament original et laissent voir cette année, dans son portrait de lutteur, un imagier japonais qui tient sa place à côté de ses devanciers.

Laprade a une belle nature-morte. Georges Darel deux natures-mortes écrites avec une rare solidité.

D'Adrienne Jouclard, deux toiles où s'affirme son talent robuste et volontaire : de grands chevaux de labour ramenés du travail sur une route lorraine et un déjeuner de bûcherons dans la vallée de la Bièvre. Le décor de boqueteaux s'harmonise avec les

piles de bois débité, parmi lesquelles les ouvriers, trois hommes et une femme, étudiés dans leur caractère âpre et machinal, semblent manger d'un mouvement lent qui s'économise. Les figures sont d'un vérisme remarquable ; d'André Favory une composition pleine et nourrie, des baigneuses disposées autour d'un étang vert, dans un grand luxe de floraisons vert sombre. Femmes couchées, debout, courant : des coins de nus, des pans d'étoffe, des voiles, des turbans, tout cela très bien pris dans un mouvement général, heureux, naturel et cohérent.

Des natures-mortes de Savreux, aux colorations systématiquement ramenées à des gammes de blancs et de verts variés et de jaunes pâles d'une orchestration intéressante.

De Robert Lotiron, une franche et solide étude rurale. Trois femmes courbées sur la glèbe, arquées d'un mouvement juste et récoltant des pommes de terre.

§

André Suréda donne une danse de derviches d'une étonnante valeur sculpturale. Avec une sûreté infinie de gradation, il juxtapose dans un moment de leur élan, au plus fort de leur girement, des derviches orange, vert pâle, bleu sombre qui vont en s'amincissant, vers le fond sombre de la mosquée.

Victor Charreton envoie des féeries d'automne notées en Auvergne. Au contraire de la méthode abréviative de tant de peintres nouveaux, Charreton raffine sur la richesse multiple des reflets et y trouve la vérité de la lumière. Cette complexité, il la donne sans aucune minutie et garde toute la saveur de l'éblouissement qui l'a frappé et qu'il dépeint.

Balande décrit le pont du Gard, les miroitements de ses pierres dans les eaux lourdes et les passages de lumière qui dorent de tant de magnificence les vieilles pierres. Il note aussi avec détail, avec tendresse, la vie tranquille, humble presque, du petit village de Senneville en Ile-de-France, où il se repose de peindre les Charentes d'été ou la Cerdagne ensoleillée.

Antoine Villard a trouvé à Moret de belles neiges qu'il traduit fort bien.

Gustave Florot a deux bons tableaux, le *Balcon* et le *Mur*.

La femme à la toilette de Capon (un maître de demain) est une belle étude de lignes d'une harmonie très logique et très

volontaire. Eberl, autre peintre très doué, excellent interprète de la face humaine, donne une face de jeune fille très captivante. D'Henri Ramey un beau nu sculptural dans un beau décor.

Hodé, un port de structure un peu rectiligne, mais de la plus heureuse coloration, stricte et juste. Victor Dupont nous montre la lutte encore courtoise de deux athlètes de quinze ans auprès d'un ruisseau très ombragé de verdure.

§

Les paysagistes sont nombreux.

Vision de Paris de Geneviève Gallibert, précieuse dans l'exactitude de ses tonalités. Paris de Léon Paul, Audrey-Prévost, Quizet.

Bois et villages de Charlot, d'André Chapuy toujours divers et précis, de Béatrice Appia, de Chenard-Huché qui, à côté de paysages verts de Provence, installe parmi des oliviers un rude paysan très bien construit. Dans cette même Provence qu'il voit grise et sévère, Chabaud sculpte autant qu'il le peint un berger âpre, conducteur de quelques moutons.

Notons le port de Nantes de Bagarry, très bonne toile, le très agréable port de Cassis de Mme Germaine Casse, qui entoure un coin de mer et de ciel d'attrayantes natures-mortes. Verdilhan figure la Provence sous les aspects d'une sorte de Cérès svelte et jolie, éparpillant, sur le vieux port de Marseille, toutes les richesses des jardins du monde.

Le Wino inscrit un paysage classique, bleu et vert, d'une grande sérénité, autour de son arbre mutilé. Mme Lucy Caradek, qui peint des portraits d'enfants d'une sincérité de primitif, note des heures grises du paysage breton. Citons Claude Rameau, Demurisse, Ramond, Henri Franck, Tavernier, Deverin, Bonanomi, Delatousche, Gyr, Compard. Arrêtons-nous à l'exposition de Maurice Taquoy, un des meilleurs parmi nos peintres de la forêt qu'il connaît admirablement, faune et flore, dont il surprend le silence au haut des frondaisons, comme dans les ravins, et où il voit, à des heures quasi solitaires de la nature, le glissement et le repos des chevreuils aux croisées des chemins forestiers.

C'est aussi un beau paysage de forêt d hiver que donne Kosloff; Thomas-Jean a de beaux paysages de Savoie. Thomsen un excellent portrait de jeune femme en bleu. Guindet, des coins de

Tunisie très intéressants. Paul-Elie Dubois, une harmonieuse vision de Marrakech, Buzon un village du Mzab, rose et ocre, avec une caravane dans le fond et au premier plan des fillettes Mzabites bien observées.

Nous retrouvons des études de nus remarquables chez Picard le Doux, qui note comme un jaillissement de fleur la courbe du corps féminin, chez Ekegardh dont les trois nus se groupent comme pour une scène païenne, comme les deux nus d'homme et de femme d'Henri Deziré, toile élégante et de pureté classique.

Le Salon est très fourni, on ne saurait s'arrêter à tout. Il faut pourtant signaler les beaux paysages du Paris mélancolique d'Antral, les paysages de Berline, les tableaux ruraux de Besse, l'Auvergne de Maurice Busset, la Bretagne de Jacques Blot, encore Auclair, Jean Bonnet, le très curieux jardin où Koyonagui entoure, de lignes régulières à l'excès et de verdure bien observées, un chat très délicatement exécuté, un nu de Tanaka, le paysage d'Esterel d'André Joubert, la femme au hamac de Chériane, le bouquet de Clairin, le nu de Louis Bouquet, les natures-mortes de Frédéric Deshayes, les bons paysages calmes de Maurice Savin, le portrait de Raymond Dufrène, la paysanne de Dreyfus-Stern, le nu d'Edelmann, la nature-morte à la lampe, d'une jolie lumière discrète, de Raymond Kœnig, les fleurs remarquables de Jean Dufy, les visions naturistes de Toledo Piza, la baigneuse de Tobeen, le paysage de Ladureau, les ponts de Paris de Fernand Olivier qui note l'atmosphère grise de Paris aussi bien que l'ensoleillement provençal, Van Maldère et ses belles transcriptions de l'été le plus lourd et le plus chaud sur l'étang de Berre, le jugement de Pâris, d'un bel accent décoratif, et l'intérieur que Mlle Andrée Fontainas appelle « Au piano », le portrait de garçonnet de Val, les paysages si prestement décrits et de tonalité joyeuse de Ghy Lemn, le portrait de Georges Migot, sincère et vrai, de Deseire, les études de femmes de René Harboë, les paysages aux fines lignes d'horizon de Suzy Naze, deux belles pages émouvantes de silence et de vie calme des arbres et des eaux de Maurice Marque, et encore Céria, du Marboré : un bon nu, la Patellière, Marcel Bach, Denayer, la pimpante mythologie de Synave, les japonaiseries de Toka Hasegawa, les curieux et drus Montmartres de Barwolf, la scène de vie juive de Sabbagh, les jolies Seines de Clany-Baroux, le cirque de Brianchon ; les portraits, d'une belle solidité de fac-

ture, sont celui de lord Jim, d'une forte évocation de rêverie, de Quelvée.

§

Les rétrospectives. — La rétrospective de Guillaumin est un hommage au vieux maître heureusement encore vivant. On a bien fait les choses. On eût pu les faire mieux. En accrochant dans une autre salle les Meryon, on eût pu charger en panneau d'anciens Guillaumin, si précieux et si significatifs dans l'histoire de l'impressionnisme.

Il n'y a pas d'artiste moins théoricien que Guillaumin. C'est surtout un artiste très sensible, mais tenant à étudier à fond ses sujets. C'est un de ceux qui ont le moins éprouvé le besoin de changer de thèmes et de climat. Il a ceci de commun avec Camille Pissarro que le pittoresque du motif l'intéresse moins que la lumière qui le baigne.

Jeune, il a eu la passion de la Seine. On en trouvera au Salon d'Automne des preuves merveilleuses. Ce sont des Seines d'un ton extraordinairement juste.

Baudelaire eût aimé ces nuages de plomb réverbérés par le fleuve d'acier, avec ces témoignages du travail humain, barques, dragues immobilisées comme des épaves. Cette Seine tragique, il n'est guère, parmi les jeunes, qu'André Chapuy qui l'ait, à nouveau, traduite avec bonheur, dans des heures de frimas, de neige et de deuil des humbles. Mais Guillaumin a créé des Seines étincelantes, comme parées aussi par le coucher de soleil de caillots aux gemmes de feu d'artifice. On disait alors Guillaumin et Gauguin, comme on a dit Monet et Sisley, Seurat et Signac. Ce sont amitiés des printemps d'art. Gauguin partit vite pour le symbole, le vitrail et aussi l'exotisme. Guillaumin demeura le peintre émerveillé du décor immédiat. On se souvient que lorsqu'il habita Damiette, un hameau près de Gif, et qu'il y peignit des jardins d'ombre et d'or et pastellisa des meules comme flambantes, un critique, pas géographe, pas très sot, le prit pour un Orientaliste retour d'Egypte. Auparavant que cet amour de l'étincellement entraînât Guillaumin vers Agay et ses roches rouges, où le captait aussi cette finesse de frondaison des pins parasols que personne n'a décrit comme lui, Guillaumin s'était mis à l'école du paysage sévère de la Creuse.

On trouve là, dans l'Impressionnisme, une note particulière, une recherche de tout dire, surtout par le dessin, en se refusant tout charme arbitraire de couleur. Les émaux que Guillaumin dispose au cours brisé de pierres de la Creuse sont brefs et brisés et ne sont que des éclats d'une tonalité générale qu'il saisit avec précision. Les pierrailles de Crozant n'ont pas de plus sûr interprète que lui.

Il semble qu'en sa maturité, il ait quelque peu délaissé le portrait et l'étude de la silhouette humaine, tout envahi par le besoin de dire la vérité de la lumière.

La surprise qu'on a éprouvée autrefois en découvrant en Corot un grand peintre de figures, les maîtres de l'Impressionnisme la donnent, aussi Monet et Pissarro et aussi Guillaumin. Il y a au Salon d'Automne un portrait de femme d'une singulière puissance. Il y avait dans les paysages de Gif, parmi les jardins, de beaux portraits de passantes.

Telle quelle, cette rétrospective met Guillaumin en sa vraie et belle place. Son isolement, sa belle indifférence vis-à-vis de l'éloge et son désintéressement étaient pour quelque chose dans son isolement d'ailleurs très relatif. Tous les artistes lui rendent pleine justice. Cette série nombreuse forcera l'admiration.

Il lui reste cette qualité suprême. Il n'est pas à la mode. On le lui a dit. Cela explique ses qualités profondes. C'est un peintre qui sait, qui veut faire aboutir l'ébauche, pour lequel le brio ne compte pas et qui, par la place de deux tons, indique la distance entre deux points de la surface de son paysage.

§

La rétrospective de Méryon relève d'un autre principe et d'une idée très juste. Méryon est plus célèbre que connu. C'est un nom ; peu de gens connaissent ses planches. Des privilégiés possèdent le catalogue de Loys Delteil, si fermement établi et illustré savamment de tout l'essentiel. On sait que Baudelaire l'admirait fort et c'est tout à l'éloge de Baudelaire. Baudelaire, qui aimait Delacroix pour sa pensée et aussi pour son magique bouquet de couleurs, qui aimait Guys pour sa multiple spontanéité, aimait en Méryon l'homme du blanc et noir, des ombres profondes aux noirs solides sous les arches des ponts et aussi l'interprète de ces coulées blondes sur des détails d'architecture, Tour Saint-Jacques, poivrière de la rue Hautefeuille. Aussi Méryon dessinait

et parait un décor cher à Baudelaire, qui était de ses souvenirs de jeunesse, quais, pierres du vieux Paris, décor de pierres sans végétal ou le moins possible. C'est pourquoi l'auteur du *Rêve parisien* (quoique ce poème soit dédié à Guys) avait conçu l'idée de juxtaposer à chaque estampe de Méryon un poème en vers ou en prose et de créer ainsi, d'accord avec lui, une symphonie du vieux Paris. Méryon admettait le commentaire, mais sans lyrisme et purement descriptif. Cela les éloigna l'un de l'autre, et cela explique peut-être la dédicace, à Constantin Guys, du *Rêve Parisien*, plutôt qu'un autre poème. Méryon est le grand graveur de son époque avec Bresdin, mais Bresdin est un poète de l'idée, un lyrique, tandis que Méryon est contenu et intime. N'est-il point curieux que Méryon, ancien marin et qui avait vu tant d'horizons, autant peut-être que Gauguin, se soit si farouchement enfumé dans sa passion de Paris et surtout du vieux Paris? Le portrait qu'en a laissé Bracquemond donne l'impression d'un homme particulièrement opiniâtre. Ne le fallait-il pas d'ailleurs pour arriver à cette perfection de métier dans un art difficile, et à donner par les valeurs cette voix émouvante aux choses muettes?

§

Zak est mort prématurément, au moment où il prenait pleine conscience de sa personnalité. C'était un doux rêveur pour qui la plastique aboutissait à la poésie ou plutôt à une sorte de rêve un peu oriental, un peu hébraïque, un peu nonchalant et aussi un peu conte de fées.

Il s'était créé une palette concordante avec sa romance et cela possédait un charme certain. Il y a dans son œuvre des portraits d'une douceur assez bizarre et pénétrante. Cela n'est pas loin, dans une gamme très adoucie, de Modigliani. Il a peint aussi des eaux à la fois vraisemblables, irréelles, captivantes, avec des figurants méditatifs de *Comme il vous plaira*, dans des barques qui s'en iront échouer à Avallon.

§

Maxime Maufra était un peintre esthétiquement robuste, trop robuste peut-être; issu de l'impressionnisme, il en dédaignait parfois l'irisation pour rechercher les densités exactes et la rigidité des contours. Il a donné des tableaux de vaste dimension,

en général des marines pleines d'air avec des flots bien fouettés par le vent.

Il a ici nombre de paysages de Bretagne, de Paris, d'Ile-de-France, de Touraine, et d'intéressants dessins aquarellés. C'était un adepte de la gravure en couleur, à laquelle il a donné quelques bonnes estampes.

§

Dorignac était un artiste savant et consciencieux. Il a beaucoup dessiné, spécialisant ses dessins, les traitant en masse plus qu'en détail, appuyant son souci d'effet général et de ligne d'ensemble par une coloration noire ou rouge brique. Un dessin de lui se reconnaissait de loin, dans un salon. Il a laissé quelques toiles où il se montre tout à fait indifférent aux mouvements ambiants épris de dessin sévère et de sobriété dans les harmonies. Les silhouettes y sont bien appuyées.

Dorignac a produit de nombreux cartons de tapisserie, fort bien combinés en nombreux épisodes de petit format, bien encadrés dans la masse. Il maniait une sorte de folk-lore de la décoration mondiale, de l'Occident à l'Extrême-Orient, et en agençait habilement les éléments contrastants de fantaisie et d'arabesque.

§

L'imagination de Léon Bakst fourmillait de souvenirs, mais des images nouvelles s'y glissèrent aussi sur le pas de danse des gitanes russes et en rêvant aux longs récits de Schéhérazade. Il a des points de rapport avec les imagiers persans et le XVIIIe français qu'il déformait avec un accent russe, comme son compatriote Benois. La jolie exécution de ses dessins, autant que leur diversité, les sauvera de l'oubli.

§

Rétrospective de Ramon Pichot qui éparpillait sur de petites toiles un tas de petits bonshommes et de petites bonnes femmes d'Espagne, occupés à vendre des denrées ou à se disputer sur leurs prix. Ces Lilliputs bariolés de rouge et de vert, sous un ciel bleu sans gradation, ont plu lors de leurs premières apparitions et il demeure encore un peu de charme dans les évocations picaresques.

et parait un décor cher à Baudelaire, qui était de ses souvenirs de jeunesse, quais, pierres du vieux Paris, décor de pierres sans végétal ou le moins possible. C'est pourquoi l'auteur du *Rêve parisien* (quoique ce poème soit dédié à Guys) avait conçu l'idée de juxtaposer à chaque estampe de Méryon un poème en vers ou en prose et de créer ainsi, d'accord avec lui, une symphonie du vieux Paris. Méryon admettait le commentaire, mais sans lyrisme et purement descriptif. Cela les éloigna l'un de l'autre, et cela explique peut-être la dédicace, à Constantin Guys, du *Rêve Parisien*, plutôt qu'un autre poème. Méryon est le grand graveur de son époque avec Bresdin, mais Bresdin est un poète de l'idée, un lyrique, tandis que Méryon est contenu et intime. N'est-il point curieux que Méryon, ancien marin et qui avait vu tant d'horizons, autant peut-être que Gauguin, se soit si farouchement enfumé dans sa passion de Paris et surtout du vieux Paris? Le portrait qu'en a laissé Bracquemond donne l'impression d'un homme particulièrement opiniâtre. Ne le fallait-il pas d'ailleurs pour arriver à cette perfection de métier dans un art difficile, et à donner par les valeurs cette voix émouvante aux choses muettes?

§

Zak est mort prématurément, au moment où il prenait pleine conscience de sa personnalité. C'était un doux rêveur pour qui la plastique aboutissait à la poésie ou plutôt à une sorte de rêve un peu oriental, un peu hébraïque, un peu nonchalant et aussi un peu conte de fées.

Il s'était créé une palette concordante avec sa romance et cela possédait un charme certain. Il y a dans son œuvre des portraits d'une douceur assez bizarre et pénétrante. Cela n'est pas loin, dans une gamme très adoucie, de Modigliani. Il a peint aussi des eaux à la fois vraisemblables, irréelles, captivantes, avec des figurants méditatifs de *Comme il vous plaira*, dans des barques qui s'en iront échouer à Avallon.

§

Maxime Maufra était un peintre esthétiquement robuste, trop robuste peut-être; issu de l'impressionnisme, il en dédaignait parfois l'irisation pour rechercher les densités exactes et la rigidité des contours. Il a donné des tableaux de vaste dimension,

en général des marines pleines d'air avec des flots bien fouettés par le vent.

Il a ici nombre de paysages de Bretagne, de Paris, d'Ile-de-France, de Touraine, et d'intéressants dessins aquarellés. C'était un adepte de la gravure en couleur, à laquelle il a donné quelques bonnes estampes.

§

Dorignac était un artiste savant et consciencieux. Il a beaucoup dessiné, spécialisant ses dessins, les traitant en masse plus qu'en détail, appuyant son souci d'effet général et de ligne d'ensemble par une coloration noire ou rouge brique. Un dessin de lui se reconnaissait de loin, dans un salon. Il a laissé quelques toiles où il se montre tout à fait indifférent aux mouvements ambiants épris de dessin sévère et de sobriété dans les harmonies. Les silhouettes y sont bien appuyées.

Dorignac a produit de nombreux cartons de tapisserie, fort bien combinés en nombreux épisodes de petit format, bien encadrés dans la masse. Il maniait une sorte de folk-lore de la décoration mondiale, de l'Occident à l'Extrême-Orient, et en agençait habilement les éléments contrastants de fantaisie et d'arabesque.

§

L'imagination de Léon Bakst fourmillait de souvenirs, mais des images nouvelles s'y glissèrent aussi sur le pas de danse des gitanes russes et en rêvant aux longs récits de Schéhérazade. Il a des points de rapport avec les imagiers persans et le XVIIIe français qu'il déformait avec un accent russe, comme son compatriote Benois. La jolie exécution de ses dessins, autant que leur diversité, les sauvera de l'oubli.

§

Rétrospective de Ramon Pichot qui éparpillait sur de petites toiles un tas de petits bonshommes et de petites bonnes femmes d'Espagne, occupés à vendre des denrées ou à se disputer sur leurs prix. Ces Lilliputs bariolés de rouge et de vert, sous un ciel bleu sans gradation, ont plu lors de leurs premières apparitions et il demeure encore un peu de charme dans les évocations picaresques.

Rétrospective du peintre belge Lambert, dont la couleur nourrie et chaude donne de l'intérêt à certains aspects de ports.

Le Salon d'Automne honore la mémoire de Willette qui fut surtout du Chat Noir, du *Courrier français* et de la Société Nationale. Le peintre chez lui est difficilement classable, procédant de Watteau, de Boucher, de Greuze, de Gavarni, de Chéret et apportant tout de même un accent particulier. Pour le Salon d'Automne, il était un ami, qu'on accueillit avec joie et qu'on a donc grande raison de commemorer.

§

La *section hollandaise*. Il est à peu près impossible d'avoir à Paris une bonne exposition complète de l'art pictural d'un pays étranger, sauf pour l'Azerbaïdjan qui ne possède qu'un seul artiste, une dame, et encore c'est peut-être un bruit qu'elle fait courir. Les étrangers peuvent en dire autant de nous, et dans leurs oscillations de pendule entre les pompiers et les anguleux, nos expositions de propagande sont fort incomplètes et laissent aux visiteurs de nos expositions de Paris d'agréables surprises.

Aussi n'attendons pas de cette section hollandaise de renseignements complets. C'est une réponse abrégée à un manifeste lancé l'an dernier, au jeu de Paume, sous forme d'une sélection d'art hollandais moderne. Ceux de cette année ont jugé l'exposition du jeu de Paume biblique, mystique, symboliste et exclusive des peintres de la vie moderne, encore qu'elle se décorât de quelques toiles de Breitner, l'excellent impressionniste hollandais.

Les amis de M. Gosschalk, peintre distingué, organisateur de cette exposition, ne jettent point l'anathème à tous les exposants du jeu de Paume. Ils rendent hommage à Jan Toorop, à Isaac Israels, ont demandé sa participation à Sluyters et aussi à Wiegman. Toorop a de bons portraits, Israels, un beau peintre, une très jolie grève de Scheveningue, peuplée de baigneuses qui, dès que revêtues de soie et d'or, apparaissent dans un dancing, du plus joli mouvement.

Les cubistes n'ont pas été invités, et c'est fâcheux, car il n'y a plus guère de cubistes que parmi les Hollandais (et les Russes). Nous apprenons, par cette sélection, la présence en Hollande, où ils paraissent s'entendre parfaitement, de peintres qui s'inspi-

rent de Pieter de Hooghe, qui détaillent pavé par pavé avec une sorte de frénésie mystique, fignolant avec amour, dans la brume, les Hollandaises abritées derrière l'écran de leur fenêtre, et de peintres hardis, modernistes, elliptiques comme MM. Nanninga, Sekel, Kees Van Ork qui peint des natures-mortes dans des tons violets et mauves, Zandleven, qui voit juste et dont l'émotion est communicative, et Mme Charley Toorop.

Mme Charley Toorop expose un portrait de son père Jean Toorop. Le masque jaune et raviné, les yeux dont l'acuité se noie d'un peu de rêve, le mouvement de la physionomie, disent bien l'extrême-oriental, l'illuminé et le vériste qui sont en même temps Jean Toorop. Mme Charley Toorop donne en même temps une page curieuse très remplie, en son grouillement sur place, dans une lumière rousse de la Meuse à Rotterdam. C'est très particulier. M. Colnot est un remarquable paysagiste. Citons aussi M. Bendien, un dessinateur hardi. Citons M. Wittenberg, objectiviste (recherche d'exactitude complète dans la nature morte), M. Kelder qui donne un portrait d'écrivain, d'une facture distinguée.

§

Maks n'est pas tout à fait un Hollandais de Paris, comme Verhœven, Van Dongen, Conrad Kickert ou Bottema, qui avec Toorop, Israels et Maks figureraient parmi les plus beaux ornements d'une section hollandaise.

Maks, depuis longtemps sociétaire du Salon d'Automne, ne pouvait se séparer des autres sociétaires. Mais on l'a mis tout près de la section hollandaise et, sur ce parvis, il nous démontre qu'il y a, dans la jeune peinture hollandaise, un artiste de premier ordre. Parmi les modernes Hollandais, personne n'a dit, comme lui, la mélancolie lourde et grasse d'un canal d'Amsterdam quand le crépuscule y vient noyer les miroitements des maisons basses autour des bouées aux couleurs encore vives. Il a aussi un sens aigu à la Guys, aussi preste, mais qui grave mieux les expressions et les contours, de la vie moderne. Il l'épie au cirque, au dancing, aux brasseries. Il a cette année une danseuse espagnole, éclatante comme une fleur sombre sur son fond de musiciens aux grands feutres confus. Il expose aussi un très beau portrait de femme d'un art très complet.

§

A la sculpture, d'Albert Marque, une maternité, d'une élégante et vraie tendresse, d'une belle pureté de ligne et d'une émotion sincère, et dans un petit format, une lutte d'enfant et de chèvre, très gracieuse et séduisante comme une page d'anthologie grecque.

La paysanne de James Vibert, d'un bel accent profond, nous fait regretter de ne pas voir à Paris les grands monuments que James Vibert sculpte inlassablement en Suisse.

Durrio donne un fragment, grandeur d'exécution d'une des statues de ce tombeau dont il nous a montré l'harmonieuse maquette et auquel il travaille depuis longtemps. C'est une sorte de statue du silence, du plus beau caractère hiératique. De Louis Dejean, un torse de jeune fille d'une vie parfaite dans sa perfection de détail et son joli frémissement ; d'Anna Bass, un groupe en terre cuite, composé de deux portraits d'enfants, joue contre joue, d'une mise en place neuve et d'une rare ingéniosité à traduire la grâce un peu molle, en sa fleur veloutée, de l'enfance, puis un nu décrivant avec intensité un large mouvement de jeu de tennis. Camille Lefèvre a un buste en bronze de premier ordre, une tête de femme d'une intensité de vie méditative remarquable. De René Carrière, un nu de femme couchée intéressant, mais surtout la figure, en dimensions doubles de la nature, d'Eugène Carrière pour le monument que René Carrière prépare à la gloire de son père et où la piété filiale, en même temps que sa profonde compréhension du caractère de son père a surélevé son talent. Guénot a une jeune femme agenouillée tout à fait charmante, Pompon un ours et un pigeon très curieusement décrits, Arnold une belle figurine, Stoll une grande statue un peu vague et un bon buste de l'architecte Agaches, Gimont une bonne statuette très ornementale de femme couchée. Il y a une très belle exposition de livres illustrés dont nous parlerons au prochain article, en même temps que de l'art décoratif et de l'art urbain.

GUSTAVE KAHN.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel (1). — Une nouvelle preuve de l'intérêt que Glozel commence à exciter dans les milieux archéologi-

(1) M. le Dr A. Morlet nous prie de faire savoir qu'il n'est pour rien dans

ques anglais est la visite sur place de M. O. G. S. Crawford dans la dernière quinzaine d'octobre. Il a communiqué le résultat de ses observations directes à l'un des meilleurs journaux hebdomadaires de Grande-Bretagne, l'*Observer*, qui a publié dans son numéro du 31 octobre, sous la signature Crawford, l'article dont nous donnons la traduction :

Les découvertes de Glozel, près de Vichy, peuvent être classées comme suit :

1) des tablettes d'argile cuite avec inscriptions ;
2) des gravures sur pierre d'animaux et de lettres ;
3) des débris d'une fabrique de verre.

La plus sensationnelle de toutes ces découvertes est évidemment celle d'inscriptions, dont je parlerai plus loin.

On a prétendu que les gravures d'animaux montraient des affinités avec l'art bien connu de la période Magdalénienne. Cette affirmation, cependant, n'est pas confirmée par un examen critique des animaux gravés.

Les objets plus petits qui ont été trouvés sont des harpons en os et un en pierre ; une pointe de flèche barbelée et recourbée en schiste ; des anneaux de schiste, quelques-uns avec des lettres incisées ; des haches en pierre, la plupart imparfaitement polies ; et des éclats de silex. Plusieurs de ces objets sont évidemment inaptes à tout usage et ont été nommés « votifs ». Les éclats de silex comprennent un très petit fragment de silex poli ; mais ils sont de toutes manières d'une forme indéterminée ; on n'a pas non plus trouvé d'outils en silex dans la station. Les objets grossiers en quartzite ne semblent pas même avoir été des outils.

Les débris de la « fabrique de verre » consistent en nombreuses « larmes », en fragments d'un grand vase de pâte vitreuse très dure et en nombreux fragments de vases semblables. Bien qu'on ait prétendu d'abord qu'ils étaient contemporains du reste, le Dr Morlet les regarde maintenant comme appartenant à une époque récente. Il semble y avoir eu pourtant une sorte de vitrification des briques trouvées dans la fosse ou tranchée. Ces briques ressemblaient à celles sur lesquelles on trouve des inscriptions et d'ailleurs un fragment de l'une des briques de la tranchée porte des caractères.

Les tablettes à inscriptions elles-mêmes ressemblent à des tuiles épaisses, à rebords arrondis. On les trouve à une profondeur considérable, dans un sol compact, sans humus ni signe de remaniement.

la rédaction de la « Chronique de Glozel » et qu'il n'assume aucune responsabilité pour les articles, lettres, commentaires ou documents qui ne sont pas signés de son nom.

L'une de ces tablettes a été trouvée *in situ* par M. Depéret, professeur de géologie à Lyon. L'apparence et la condition actuelles de plusieurs de ces tablettes confirme la description de leur découverte. On en a trouvé déjà plus de cinquante.

La poterie découverte ne ressemble à aucune de celles que j'aie jamais vues. Les parois des vases sont très épaisses et les fonds très solides. L'argile est souvent imparfaitement cuite et friable. On a trouvé de nombreux pots entiers, la plupart ornés du décor « à tête de chouette » semblable à celui des vases trouvés à Hissarlik (Troie). Plusieurs symboles phalliques d'un type unique ont aussi été trouvés, quelques-uns décorés aussi de « têtes de chouettes ».

Je tiens à remercier vivement le Dr Morlet, de Vichy, et M. Emile Fradin, à Glozel, pour la courtoisie et l'amabilité qu'ils ont eue de me montrer leurs collections et la station dont elles proviennent.

Certaines opinions de M. Crawford sont à retenir pour les discussions ultérieures et ont d'autant plus d'importance que l'auteur est un spécialiste en céramique ainsi qu'en préhistoire générale de l'Angleterre. C'est M. Crawford qui a organisé une exploration par avions des tumulus, retranchements et camps fortifiés anglais préhistorique dont on a signalé l'intérêt et la nouveauté dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1924, p. 722-724. La première remarque est que les silex trouvés jusqu'ici sont ce qu'on nomme « amorphes » ; ce sont des éclats sans forme déterminée et qui, par suite, n'appartiennent pas à des catégories régulières ; c'est une règle de ne jamais utiliser cette sorte d'éclats (1), surtout quand ils sont aussi petits qu'à Glozel, comme argument chronologique.

M. Crawfort dit d'autre part qu'il n'a jamais vu de poteries comme celles de Glozel : cependant ce type grossier, mal cuit, à dégraissant primitif et à formes frustes (pots, lampes) se rencontre en masse même de nos jours dans les régions de l'Afrique du nord où subsiste la technique néolithique, notamment dans le massif de l'Aurès, les environs de Nédromah, et paraît même subsister dans certains coins de l'Espagne et du Portugal. C'est précisément la technique à la main, soit complètement à main levée, soit en partant d'un fond plat fait en premier lieu et fortement tassé, qui conditionne les caractères notés par M. Crawford. Venant de la part d'un archéologue aussi compétent, ces deux obser-

(1) Voir l'axiome formulé dans le *Mercure de France* du 15 avril 1925, p. 495.

vations renforcent en tous cas la position de ceux qui attribuent à Glozel un caractère néolithique.

Quant aux ressemblances des objets en os, et aussi des animaux gravés, avec l'art magdalénien, non pas de bonne mais de basse époque, elle est indéniable, quoi qu'en pense M. Crawford, qui ne connaît peut-être les spécimens de cet art que par des livres où on n'a publié que les belles, ou même très belles pièces. Mais un examen attentif des séries du British Museum et de Saint-Germain portant sur les pièces plus frustes, ou l'emploi du *Répertoire de l'art Quaternaire* de Salomon Reinach, ouvrage maintenant très incomplet d'ailleurs, lui fera discerner des ressemblances qui, par contre, n'existent pas avec les animaux gravés d'époque aurignacienne découverts à la Colombière (Ain) par le Dr Mayet. Peut-être M. Crawford fait-il simplement allusion à l'interprétation du Renne, que M. Depéret a reconnu n'être qu'un élan, comme il a été dit dans les « Chroniques de Glozel » précédentes. Mais il reste les harpons qui sont de type magdalénien. Il faudrait donc, en combinant les arguments divergents, admettre une survivance locale et isolée, ce qui, d'après la situation géographique de la station, n'est pas contraire à la vraisemblance. Comme en tout cas les savants anglais n'apportent que peu de parti-pris dans l'étude de ces découvertes, quoique inféodés pour la plupart à la théorie de l'origine orientale de nos civilisations, on tient à signaler ici leurs opinions, et à situer ces opinions par rapport à celles des savants français.

M. Camille Jullian a fait, le 5 novembre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une communication dont nous donnons ci-dessous le résumé d'après le *Journal officiel* du 9 novembre :

M. Camille Jullian expose sa thèse en ce qui concerne les fouilles de Glozel et les objets trouvés que M. Salomon Reinach attribue à l'époque néolithique (de 3.500 à 5.000 ans avant J.-C.). M. Jullian estime, quant à lui, que ces objets, dont il ne conteste aucunement l'authenticité d'ailleurs incontestable, sont de l'époque gallo-romaine, tout au plus des dernières années de la république romaine. Ce sont les restes d'une installation de sorcière : une partie sont des ustensiles de ménage destinés aux besoins personnels de la sorcière, une autre partie sont des *ex voto*, une troisième série enfin est constituée par des pièces d'envoûtement. M. Jullian remarque d'ailleurs, avant d'entrer dans l'examen détaillé de ces trois séries d'objets, qu'ils ont été trouvés —

comme il se produit toujours pour les sanctuaires ruraux et comme nous en connaissons de nombreux exemples en Normandie et dans maintes localités de la Gaule — à proximité d'un petit bois et d'une source, qui jouent un rôle dans les cérémonies d'incantation et d'envoûtement, et non loin d'une voie importante de communication.

En ce qui concerne les objets, 40 p. 100 sont des silex et des galets datant, en effet, de l'époque préhistorique, mais ils ont été apportés là comme *ex voto*, de la façon la plus naturelle, puisque ces objets préhistoriques ont toujours été considérés par les Gaulois et les Romains comme particulièrement vénérables et précieux : nombreux sont ceux qui ont été trouvés dans des sanctuaires analogues. A ce propos, M. Jullian déclare qu'il laisse de côté pour le moment la question des inscriptions qu'il traitera dans sa prochaine communication. Il indique simplement que les inscriptions sont en cursive latine. Après les *ex voto* les objets personnels, le *supellex* de la sorcière : ce sont des ustensiles en terre cuite, très cuite, parce qu'ils devaient servir à un usage prolongé : briques de construction, pots et vases divers. Viennent enfin les pièces d'envoûtement, celles-là en argile à peine cuite ou simplement séchée au soleil (certains sont encore mous comme de la glaise) parce qu'ils ne devaient servir qu'une fois ; plaquettes sur lesquelles la sorcière traçait des formules d'envoûtement ; phallus, d'ailleurs assez peu glorieusement ithyphalliques, puisque la sorcière « nouait » aussi bien qu'elle « dénouait » l'aiguillette ; têtes sans bouche, destinées, non à symboliser la mort, mais à paralyser la langue de certains plaideurs, et tous ces objets, dont les pareils ont déjà été trouvés dans des sanctuaires ruraux, n'ont rien qui puisse les rattacher à l'époque néolothique : pour chacun d'eux, on peut citer un texte latin qui les détermine nettement.

M. Salomon Reinach fait quelques observations relativement au style des objets. Il se réserve de parler sur le fond de la discussion lorsque M. Camille Jullian aura terminé ses communications et commenté les inscriptions.

Dans la séance du 12 novembre, M. Camille Jullian a donné sur son explication des inscriptions de Glozel les renseignements promis. Le résumé de sa communication publié par le *Journal officiel* du 17 novembre est extrêmement concis. Aussi donnons-nous de préférence le compte rendu de cette séance publié par les *Débats* du 14 novembre, parce qu'on y trouve groupés un certain nombre de détails et d'arguments qui ne figurent pas au *Journal officiel*. Il convient d'ajouter que M. Salomon Reinach a rédigé, avant de la communiquer à l'Académie, sa

réponse à M. Jullian et que les paragraphes entre guillemets sont des fragments de cette note écrite.

M. Camille Jullian termine sa communication sur les fouilles de Glozel. « Bric-à-brac de sorcière, grimoire magique, dit-il, voilà ce que donnent ces fouilles. Tout cela est d'ailleurs fort intéressant, car c'est la première fois que nous nous trouvons en présence d'un gisement complet de sorcellerie antique : ceux d'Alvao en Portugal, de Baarburg, de Palestine n'ont livré que quelques groupes d'objets. Ici, il y a tout l'attirail magique au complet ; les silex et têtes de hache préhistoriques en *ex-voto*, les dessins d'animaux fantastiques, biche et faon cornus, l'animal « d'épouvante » à la poitrine servant de tête, toutes ces figures monstrueuses qui excitaient la colère de saint Jérôme, les poupées d'envoûtement, qui montrent encore la trace de l'aiguille et des fils de laine qui les ont attachées, et ces fameux visages sans bouche des envoûtés (d'où est venu le mot *vultus*, signifiant face d'envoûtement) et toute la vaisselle de terre cuite familière aux sorcières, ornée de figurations talismaniques, comme les bronzes grecs dont ces pots de grès sont l'équivalent vulgaire : images de la tête d'épervier, de l'étoile de mer, de la plante d'hippomane, etc., phallus à l'état de dépression, galets à initiales de démons, etc., etc. Le tout est très facile à dater : c'est du temps des empereurs romains, à 250 de notre ère, ou même 300 *après* Jésus-Christ. »

M. Jullian donne comme preuves : « La lettre *x* sur les inscriptions, remplaçant la lettre *s* ; la correspondance absolue des formules magiques avec celles des papyrus (surtout ceux d'Oslo) et de tablettes dites du dieu Seth, l'absence de poteries vernissées rouges (qui disparaissent vers 250), la forme particulière de certaines lettres, le *B* et le *C*, notamment. La sorcière de Glozel a dû avoir une grande vogue vers le temps de Probus et de Dioclétien, qui a marqué d'ailleurs un renouveau dans la sorcellerie gréco-romaine. » Mais M. Jullian doute que la vogue de l'endroit ait duré après Constantin. Les objets gravés sont tous en cursive latine, en écriture courante. Pour M. Jullian, *il ne peut pas y avoir le moindre doute*. Il suffit, dit-il, pour s'en convaincre, de comparer les 22 lettres que livrent les objets de Glozel avec les alphabets cursifs du *Manuel de l'Epigraphie latine* publié par M. Gagnat.

M. Jullian montre au tableau noir comment il a déchiffré quelques-unes des inscriptions. Il y a deux caractères d'objets gravés : inscriptions sur galets, qui sont des abréviations de noms de démons ou des exclamations : *Sta* (arrête-toi), sur le cervidé ; *ptoax* (mot grec : « bête d'épouvante »), sous un monstre, etc. Et, enfin et surtout, inscriptions sur briques, beaucoup plus longues ; celles-ci, *toutes et sans exception*, sont des formules magiques correspondant à des formules déjà connues par des tablettes de plomb ou par des papyrus. Exemple, *liga oxum*,

qui équivalait à « nouer les aiguillettes ». *Oxum* est un mot connu signifiant *os* (le singulier d'*ossa*) ; appels à la biche magique ; indications pour se faire aimer; ordre de « sauter l'échelle » (*hanc xali*) et représentation de l'échelle, le saut étant un des procédés de divination les plus usités ; invocation du démon *Tychon*, « démon aphrodisiaque de le pire espèce », disent les savants, et de sa femelle, *Tyche*. « En somme, c'est là un milieu très vulgaire, dit en terminant M. Jullian ; nous ne sommes pas à l'aube rayonnante de la civilisation, mais dans les bas-fonds du paganisme romain, à la veille de sa chute. Ce ne sont pas Adam et Eve, les initiateurs des temps néolithiques, ce sont des Locuste et des Canidie de bas étage. »

M. Salomon Reinach regrette de ne pouvoir nullement partager l'opinion de M. Camille Jullian. Pour lui, le gisement de Glozel ne remonte pas à 250 ou 300 ans après Jésus-Christ, mais à 3.500 ans *avant notre ère*. « Que dans un milieu bas-romain, dit-il, on trouve de loin en loin, mais en petit nombre, des objets préhistoriques conservés à l'état d'amulettes, tels que haches polies, pointes de flèches en pierre, oursins fossiles, cailloux brillants, cela est un fait. Mais que, dans un milieu de cette époque, on ne trouve ni un tesson de poterie romaine, ni une monnaie, ni un clou, cela est une impossibilité. Qu'on vienne qualifier de milieu romain un ensemble où tout indice romain fait défaut, cela est un paradoxe non pas insoutenable, puisqu'il a été brillamment soutenu, mais d'une fragilité que la réflexion, soustraite au charme de l'éloquence, aura vite fait de ruiner pour toujours. »

La lecture que M. Camille Jullian a donnée des inscriptions ne convainc pas M. Salomon Reinach.

« Quelle que soit l'ingéniosité de l'interprète, dit-il, il ne peut être sérieusement question de lire du latin, même de sorcière, dans des textes où les caractères alphabétiques sont trois fois plus nombreux que dans n'importe quel document écrit. »

Et M. Salomon Reinach termine par ces objections :

« Je demande qu'on me montre une inscription romaine où des formes grecques archaïques, phéniciennes et ibériques voisinent, où la croix gammée soit employée comme caractère.

« Je demande qu'on me montre un seul exemple, à l'époque gallo-romaine, de silhouettes d'animaux gravés grossièrement sur des galets.

« Je demande qu'on me montre, à la même époque, un seul exemple de poterie aussi grossière que celle des stations lacustres historiques.

« Je demande qu'on me montre, à l'époque romaine, un seul de ces animaux plats en pierres dures que Déchelette plaçait avec raison en néolithique ancien.

« On ne me montrera rien de tout cela, car on ne supprime pas *trente siècles* d'histoire ; l'art même d'une sorcière thessalienne n'y suffirait pas. »

M. Camille Jullian se dispose à répondre quand M. Loth l'interrompt en disant qu'il va publier sous peu, dans le *Mercure de France*, un article où il se déclare tout à fait partisan de la thèse de M. Reinach et que la communication de M. Camille Jullian ne le saurait faire changer d'avis.

L'article de M. Loth, auquel fait allusion le dernier paragraphe du compte rendu de la séance du 12 novembre paraît, sous forme de lettre au Dr Morlet, dans la première partie du présent numéro.

Notre collaborateur M. A. van Gennep, nous communique, d'autre part, certains passages d'une lettre qu'il a reçue de M. l'abbé Henri Breuil, professeur à l'Institut de Paléontologie humaine, auquel on doit la définition de la période dite aurignacienne et qui est regardé à juste titre comme l'un de nos meilleurs préhistoriens. Ces passages sont reproduits avec l'autorisation de M. Breuil et apportent dans la controverse sur Glozel des éléments d'appréciation nouveaux et des arguments restrictifs qui doivent être considérés :

Paris, le 5 novembre 1926.

Cher monsieur van Gennep,

Après ma visite à Glozel, je conclus :

1° Absence de contemporanéité, que la stratigraphie démontre, entre la céramique « grès », la verroterie et le reste.

2° Les gros « outils » en pierre dure ne sont pas taillés et n'ont aucun type, même si quelques-uns sont un peu utilisés

3° Les silex sont taillés, mais il y a 30 pour 100 environ d'esquilles de haches polies en silex brisées en cours d'usage, peut-être en excavant le sol pour y faire des dépôts ; le reste, sauf une flèche, très peu travaillée du reste, n'est qu'un amas de détritus informes et inutilisables pour l'étude.

4° L'ensemble des haches ou ciseaux polis, de roche tendre usée à la rape et non au polissoir, ne peut être utile, sauf exception, à la vie réelle. Purement votif? Cela ne représente pas les vrais outils polis, en beau silex, en bonne roche, des indigènes, qu'on s'est gardé de déposer, pas plus qu'on n'a déposé les lames ou vraies flèches.

5° Les harpons ne ressemblent ni comme forme, ni comme technique de travail (faits comme au couteau et à la rape) soit au Magdalénien, soit à l'Azilien, au Maglemosien, au Palafittique, à l'Enéolithique balkanique ; tous sont en os, sauf celui de pierre ; ni ivoire, ni bois de

cervidé dans le gisement. Sauf trois, moins mal faits, leur technique est stupide et leur forme inutilisable. L'os travaillé, toujours très mal, est d'une conservation excluant une antiquité plus haute que le Néolithique évolué ; diverses facettes de taille des harpons ont la netteté de celles du métal, cuivre peut-être. On n'a pas déposé celui-ci plus que les bons silex.

6° Les gravures n'ont rien de commun avec le Magdalénien, même le Cervidé. Des cornes de face ou de trois quarts dans le profil ne se trouvent jamais dans cette industrie, mais avant et après, ou ailleurs que chez nous (est de l'Espagne, où l'Aurignacien supérieur a donné le thème à l'art jusqu'au Néolithique et dans les fresques néolithiques andalouses, parfois assez naturalistes ; voir aussi les pétroglyphes sahariens, les bas-reliefs de Malte, les palettes, etc. d'Egypte). Le pseudo-Renne, encore moins Elan que Renne, est vraisemblablement un *Cerf Elaphe* incorrect (ou anormal) comme beaucoup de ceux de la fin de l'art oriental espagnol et postérieur. La femelle allaitant est une *Chèvre domestique* typique par l'angle très fermé du cou et de la tête très oblique et la forme du coffre haut et court. La tête de Bovidé (fig. 53 du fascicule III) est, sans aucun doute possible, un Buffle femelle (1), animal étranger à nos contrées ; plusieurs gravures non publiées ont le corps en forme d' « outre » des dessins de Lourdes non paléolithiques, non datés malheureusement.

7° L'analogie du thème du double arceau des yeux avec Troie s'arrête à peu près là ; on trouve aussi cela dans le néolithique mégalithique scandinave (cf. Hoernes, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa*, 1re éd., fig. 75, 76) et dans le Bronze passant aux Fer de Poméranie (plus différent pour les vases et la présence fréquente de la bouche). La faible résistance des vases, tablettes et idoles à peine dégourdis s'oppose à l'idée d'une exposition aux intempéries ; ces objets ont été enfouis et enterrés.

8° Conclusion sur l'âge : ni magdalénien, ni azilien, ni tardenoisien, ni campignien, ni palafittique, ni mégalithique (sauf un vase à décor en chevrons et en forme de calice rappelant les Iles Britanniques) ; ni Cuivre indigène, ni Bronze, ni Fer ; mais *exotique* jusqu'à une hache en pierre *à soie* (rappelant, peut-être par hasard, celles d'Indochine et de Birmanie), mais ensemble probablement néo-énéolithique aussi étranger à la civilisation indigène que l'était un campement ou un cimetière d Espagnols de Cortez au milieu de l'empire de Montézuma.

9° Ce mobilier *ne donne pas* une idée exacte des objets des vivants (2).

Bien cordialement vôtre HENRI BREUIL.

MERCVRE.

(1) Opinion partagée par M. Lavaudan, ainsi que par de nombreuses personnes familiarisées avec les Buffles vivants. M. Lavaudan n'admet pas non plus que le cervidé soit un Elan.

(2) Une relation plus développée de mes vues sera publiée dans *l'Anthropologie*.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La Peinture belge : Galeries du Centaure, Exposition des 9. — Galerie Giroux : Exposition de la Jeune Peinture belge. — Exposition W. Degouve de Nuncques. — Mémento.

Neuf Mécènes bruxellois, banquiers pour la plupart, se sont officiellement associés à neuf artistes belges — huit peintres et un sculpteur — dont nous avons pu contempler les récentes productions dans les nouvelles galeries du *Centaure*.

Ces riches amateurs nous ont ainsi fait connaître leurs prédilections esthétiques.

Comme ils sont les Maîtres de l'heure, nous voilà désormais fixés sur les directions de l'art actuel et nous savons que les plus grand peintres belges sont MM. Daye, Desmet, Paerels, Permeke, Ramah, Tytgat, Vandenberghe et Vande Woestyne, le plus grand sculpteur étant M. Jespers.

Ils nous sont du reste présentés sur le mode lyrique dans un élégant catalogue.

Malheureusement, les plus beaux commentaires ont leurs revers : en l'occurrence, ce fut l'exhibition des œuvres commentées.

Car il faut bien l'avouer, malgré toute l'admiration que l'on doit aux banquiers et à la façon dont ils nous présentent leur marchandise, le public appelé à ratifier les statuts de la nouvelle société pouffa de rire devant les chefs-d'œuvre qu'on lui proposait et se demanda, non sans anxiété, si, créée par des personnalités aussi déconcertantes que ces neuf financiers, notre nouvelle monnaie, le « belga », ne courait aucun risque.

Sans doute, il est entendu que les appréciations du public sont sujettes à caution et celles du public belge en particulier.

Comme chacun sait, le Belge est par définition un être de bon sens, ce qui signifie quand on veut rester courtois, un ennemi de l'innovation et de l'enthousiasme.

On le lui a dit et répété sur tous les tons.

Et à propos de **l'Exposition des 9**, on ne manqua pas de le lui redire.

Seulement, ceux qui le lui redirent usèrent cette fois de circonlocutions dont l'habileté n'excluait pas un certain embarras.

Quelques publicistes d'avant-garde et les éternels « amateurs éclairés » qui ne perdent jamais l'occasion de se revendiquer de

l'élite, cette élite fût-elle constituée de snobs et de ratés, se firent, comme bien on pense, les défenseurs du nouveau groupement.

Ils ressortirent leurs éternels arguments sur le « pompiérisme » et le « génie méconnu ». Ah, les 9 prêtaient à rire ! Mais on s'était moqué aussi de Delacroix, de Manet, de Puvis de Chavannes et de Rodin !..

Tous les clichés dont se servent les caillettes, les snobs et ceux qui, plus comiques encore, vantent, par ignorance ou par intérêt, les pires monstruosités, tous les poncifs où se dépistent sans peine la stupeur des naïfs et la roublardise des marchands de tableaux, en un mot, tous les accessoires obligés de « l'opinion indépendante » s'entre-choquèrent à grand fracas dans quelques revuettes incendiaires, ainsi que dans certains salons avancés où il est de bon ton de bolcheviser devant un buffet bien garni.

Toutefois, malgré leur zèle à soutenir la bonne cause, les pionniers de l'« Art Nouveau » semblèrent moins à l'aise que de coutume.

Toutes griffes rentrées, ils ne s'aventurèrent qu'avec prudence dans le dédale de leurs théories familières et si, par principe, ils s'obstinèrent à couronner les neuf élus de la haute finance, ce ne fut pas sans un secret serrement de cœur.

Car décidément les 9, à l'exception de M. Paerels dont on ne s'explique pas la présence dans cette galère, les 9 avaient dépassé la mesure.

Pour un peu, leurs thuriféraires habituels les eussent accusés de trahison.

Et l'on comprend leur émoi.

Comment ! Depuis des années, ils nous prêchaient, au nom d'on ne sait quel Dieu, mais au bénéfice d'on sait bien quels marchands de tableaux, l'admiration de la laideur, le culte de l'ignoble et la béatification de la stupidité ; depuis des années, d'accord avec des peintres sans conscience sinon sans talent, des brocanteurs sans scrupules et des « amateurs » sans cerveau, ils régentaient l'art contemporain, et voilà que neuf artistes, qui n'avaient même pas l'excuse d'être des nouveaux venus, enchérissant sur la laideur, l'ignoble et la stupidité, ravivaient dans le fin fond de leur conscience un vieux ferment bourgeois dont ils s'étaient crus débarassés à jamais !

La pilule était d'autant plus amère que leur campagne avait obtenu quelques succès.

Qui de nous, en effet, n'avait point obéi aux suggestions de ces mornes augures et sur combien de pauvres épaules nues n'avions-nous pas découvert de somptueux manteaux ? On nous avait si bien fait l'article que nous en étions arrivés à prendre pour de l'argent comptant les plus sinistres plaisanteries.

Le coup du « génie méconnu » trouve toujours écho dans une âme généreuse et le truc de l'« Art indépendant » met en branle nos plus nobles instincts.

Tout était donc pour le mieux dans le monde bigarré des critiques d'avant-garde et des marchands de tableaux.

Surviennent les banquiers. Conscients de leur omnipotence, ils accaparent, comme de vulgaires balles de coton, neuf braves garçons qui, à défaut de clairvoyance, possèdent une incontestable naïveté.

Pour fêter cette paradoxale conjonction, les neuf artistes emploient d'emblée les grands moyens. Puisque leurs nouveaux amis trustent au gré de leur fantaisie tout ce qui est susceptible d'être trusté, ils trusteront à leur tour.

Mais quoi ? Leur domaine est bien restreint...

La Beauté ?

Elle a depuis longtemps rejoint les vieilles lunes. De plus, elle fait la coquette et ne se donne pas au premier venu.

Il ne reste donc que la laideur.

Mais celle-là aussi est déjà bien exploitée et le bourgeois lui-même lui fait risette. Cependant en la haussant au delà des limites du possible, en la déifiant une bonne fois, il y a moyen d'aboutir à une surlaideur digne des coffres-forts où les banquiers entassent leurs billets.

Va donc pour la surlaideur et, tandis que M. Paerels sourit dans sa barbe absente, huit héroïques champions, de M. Daye à M. van de Woestyne, déposent sur l'autel de la Finance la plus belle collection de monstres qu'ait enfantée jusqu'ici cervelle en démence.

Il y a cent façons de maîtriser la gloire, les unes plus difficiles que les autres, mais presque toutes accessibles aux esprits de bonne volonté.

Les 9 ont choisi la plus aisée : le scandale. C'est une manière comme une autre de faire parler de soi.

Mais en présence du tollé général, déjà on les entend se justifier :

« Sans doute, les œuvres qu'ils viennent de nous montrer n'ont pas eu l'heur de plaire au public. Mais il importe de tenir compte de leur inquiétude. Une âme d'artiste est en perpétuel devenir et qui veut se trouver doit supporter courageusement les avatars de la recherche.

« Cette exposition n'est qu'une des stations de leur calvaire ou, si l'on préfère, l'aveu d'une « nouvelle manière » qui correspond à une crise particulièrement angoissante de leur état d'esprit. »

On connaît l'antienne et on ne se méprend pas sur son insincérité.

Qu'ils eussent été mieux inspirés s'ils avaient fait amende honorable ! Et on imagine leur confession :

« Hélas, en nous syndiquant avec des financiers, nous avons reconnu une fois de plus l'impossibilité d'un mariage entre la carpe et le lapin.

« Les monstres que nous avons exhibés sont le témoignage de notre erreur et de notre repentir. Car pour nous libérer d'un mécenat encombrant dont nous avons malaisément supporté la tyrannie, nous, Artistes libres et par instants farceurs, nous avons infligé à nos maîtres d'une heure, sous le masque de « l'avant-garde », un spectacle capable de les écarter de nous à jamais. Ainsi banquiers et peintres désabusés les uns des autres pourront, pour le plus grand bien de tous, retourner qui à ses comptoirs, qui à sa liberté. Et chacun reprendra ainsi, sans remords, ses travaux respectifs. »

Mais cette confession est peu probable : les marchands veillent sur les 9 qui trouveront, grâce à eux, de nouvelles occasions de « changer de manière ». C'est grand dommage pour M. Permeke qui ailleurs fit montre d'un certain génie et pour M. van de Woestyne qui est un artiste de talent.

Les jeunes peintres de 18 à 25 ans qui exposèrent récemment à la *Galerie Georges Giroux* n'ont pas encore eu le loisir de changer de manière.

A leur âge, on n'interroge passa personnalité, mais on s'émerveille devant elle.

L'imprégnation académique ou l'admiration pour tel ou tel peintre à la mode suffit à combler d'aise une âme à son éveil. On s'en aperçut à l'**Exposition de la jeune Peinture**.

Les récents peintres français et quelques maîtres fort sages de notre école de peinture s'y disputaient la faveur de la plupart des exposants.

Aucune audace donc, comme on en peut souhaiter chez des adolescents. Toutes les toiles, même les moins conventionnelles, dénotaient autant de timidité que de prudence. C'était charmant et touchant à la fois. Mais on eût aimé dans cette classe modèle la présence de quelques mauvais garçons.

Avec **M. W. Degouve de Nuncques** qui fut également l'hôte de la *Galerie Giroux*, on a affaire à un artiste en possession de toute sa personnalité. M. Degouve n'a guère changé : tel nous le vîmes aux jours lointains des *XX* et de *La Libre Esthétique*, tel il demeure en ces temps moins heureux.

Un ange avait guidé ses premiers pas, qui lui est resté fidèle. Du jour où, touché par la révélation, il s'agenouilla devant les merveilles de la nature, il fut envahi par une extase d'autant plus émouvante qu'elle ne fit que s'accroître avec les années. Si bien que son œuvre ressemble à une prière de moine-enfant, ou mieux à une méditation toute vibrante d'échos franciscains. Que ce soit dans la riche campagne brabançonne, dans le décor féerique des Baléares, en Hollande ou dans la riante campagne de Stavelot, Degouve recherche avant tout une atmosphère et un décor appropriés à sa rêverie. Et comme cette rêverie s'engage en hésitant à travers les innombrables pièges d'une nature enivrée d'elle-même, c'est quand tout danger paraît écarté, à l'heure où les choses s'apaisent, soit dans l'envoûtement du crépuscule, soit sous l'étreinte de la neige, que cette âme exquise s'abandonne aux confidences de la terre et du ciel. Du ciel, elle reçoit la visite d'ineffables apparitions qu'elle fixera d'un trait recueilli ; de la terre lui arrivent, sous l'aspect de cabanes endormies, d'arbres immobiles, de chemins solitaires et d'eaux sans reflets, tous les aveux du silence.

Et ce sont ainsi mille images naïves et précieuses qui s'inscrivent au ciel de nos pensées.

Mémento. — *La Nervie* consacre un excellent numéro à l'œuvre du *Caméléon*.

Au *Musée du Livre* qui prélude vaillamment aux fêtes du *Centenaire de Charles de Coster*, s'est ouverte une exposition consacrée à tous les souvenirs qui se rattachent au maître écrivain.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

William Ralph Inge : *England*, Ernest Benn. — John Galsworthy : *The Silver Spoon*, Heinemann. — W. M. Crowdy : *Burgundy and Morvan*, illustrations de P. F. Gethin, John Lane. — Thomas Deloney : *Jack de Newbury et Thomas de Reading*, traduit par Abel Chevalley, Librairie Gallimard. — J.-B. Priestley : *George Meredith*, Macmillan. — George Meredith : *Les Comédiens Tragiques*, traduit par Philippe Neel, Librairie Gallimard.

Au début de son épilogue, à la deux cent-soixante-quinzième page de son ouvrage : **England**, le doyen Inge fait cet aveu : « Je pose la plume avec la conscience de n'avoir pas peint un brillant tableau du proche avenir de mon pays ». De la part de celui qu'on surnomme *the gloomy dean*, le doyen morose, on n'attendait guère une peinture riante de l'état actuel des choses en Grande-Bretagne et de leur développement probable. Mais l'auteur ne veut pas terminer sur une note pessimiste, et il fait remarquer, fort justement d'ailleurs, que, depuis au moins un siècle, des prophètes malavisés n'ont cessé de prédire l'effondrement imminent de la puissance britannique. On aurait donc tort de prendre, pour les symptômes d'une maladie mortelle, une dislocation économique passagère dont souffre d'une façon tout aussi aiguë le reste de l'Europe.

Les prédictions, celles des historiens comme les autres, reçoivent immanquablement les plus catégoriques démentis, et lorsque Napoléon annonçait que l'Europe serait bientôt républicaine ou cosaque, il exagérait, lui aussi, quelque peu. Il n'en apparait pas moins certain qu'après la secousse des quatre années de guerre, une réadaptation s'impose, sinon dans le monde entier, pour le moins en Europe. La Grande-Bretagne se trouve devant l'impérieuse nécessité de réorganiser tout son système industriel et son activité sociale. D'excellents esprits s'attachent à débrouiller le problème, et, entre tous, le Doyen de Saint-Paul semble bien être l'un des plus clairvoyants et des plus sagaces. Avec modestie, il se défend d'être ni un économiste, ni un sociologue, mais simple-

ment un spectateur qui sait observer et tirer de possibles conclusions. Ses opinions sont personnelles, exprimées avec indépendance et jamais sur le ton péremptoire. Ses jugements sont dictés par le raisonnement et le bon sens, appuyés sur une culture fort étendue.

La guerre, dit-il, comporte des leçons qui ne sont pas celles qu'on en tire communément ; elle a révélé l'incapacité des nations demi-civilisées, comme la Russie et la Turquie, de soutenir une lutte de longue durée. Par contre, les communautés industriellement organisées ont pu soutenir longtemps un effort formidable. En outre, un Etat scientifique, bureaucratique, hiérarchiquement organisé comme l'Allemagne impériale, a fait preuve d'une grande supériorité sur une démocratie chaotique comme l'Angleterre. Le temps de l'amateurisme est passé, avec ses méthodes improvisées, et ce n'est pas une bonne chose pour l'Angleterre où l'on se contente de *muddle through*.

Nous avons tout juste pu nous tirer de la guerre, remarque le Doyen, et pas du tout parce que notre flotte était prête, non plus que par le sacrifice de notre armée professionnelle, et seulement après que nous eûmes admis le génie supérieur de l'école militaire française.

La suprématie militaire a perdu sa signification et la Grande-Bretagne n'est plus en sécurité derrière l'étroit Pas-de-Calais. Les acquisitions territoriales obtenues par le traité de Versailles ne sont guère faites pour renforcer la puissance britannique. Pour que la France ni l'Allemagne ne puisse y recruter des armées noires, l'Angleterre a annexé de vastes régions de l'Afrique, dont aucune, à part Kenya, ne valait la peine d'être prise. Il eût mieux valu ne pas toucher à la Turquie. Quant au Sionisme, c'est « une idée romanesque dont un peuple aussi pratique que les Français s'abstient de se mêler ». La Palestine ne manquait pas d'habitants, et les prétendus Juifs qui vont s'y entasser sous la protection britannique sont pour la plupart les descendants d'une horde tartare convertie en masse au Judaïsme pendant le moyen âge. La Mésopotamie peut être aisément envahie par le Nord, et c'est ainsi qu'elle sera acquise par d'autres, si jamais elle en vaut la peine. Et le Doyen conclut que tout indique, pour la nation et l'Empire britanniques, une prochaine période d'épreuves.

A l'intérieur, l'industrialisme, menacé par la concurrence étrangère, ne peut plus assurer la prospérité et l'opulence passées. Les

anciens partis politiques ont à compter avec des forces nouvelles. Le parlementarisme n'est plus suffisant. Un type de gouvernement devient nécessaire qui stimulera et favorisera les qualités nationales. Le mouvement socialiste a pris un caractère spécial outre Manche, mais, même sous sa forme actuelle, il a déçu. Les théories d'Einstein ont ébranlé les conceptions scientifiques sur lesquelles est fondé le Marxisme. Ce n'est pas avec une doctrine destructrice, qui préconise la doctrine et la violence, la haine et la lutte, que l'on apportera le remède efficace à l'immense malaise actuel. Le mécontentement et la révolte ont des causes qui ne sont pas seulement économiques. A favoriser l'antagonisme et les conflits, on engendre le désordre et la confusion. Pour réparer, pour édifier, il faut unir, coordonner, diriger selon un idéal et un plan. L'homme n'est pas seulement un corps muni de membres pour répéter le même geste comme l'organe d'un mécanisme compliqué : il a des facultés d'un autre ordre, des besoins d'une qualité plus élevée, il a une âme dont il est redoutable de ne pas satisfaire les aspirations. Tout ce qui reste des habitudes anciennes d'arrogance et d'exclusivisme entre les classes sociales devra disparaître, déclare le Doyen. Il faut répudier la notion qu'un travail est intrinsèquement plus honorable qu'un autre. Il faut atténuer l'isolement dans lequel sont confinées les différentes catégories sociales, les soi-disant classes supérieures, moyennes et inférieures. Et par-dessus tout, il faut rechercher les raisons qui, dans les conditions modernes, font que le travailleur trouve désagréable sa besogne quotidienne. Tout cela ne s'applique-t il pas à tous les peuples, et ne serait-ce pas notre civilisation moderne qui aurait besoin d'un sérieux redressement ? En tout cas, l'ouvrage du savant Doyen sera utilement médité par tous ceux que l'état présent du monde préoccupe. Il y parle avec une franchise courageuse, un détachement rare, une lucidité pénétrante, et bien qu'il dise qu'un écrivain qui traite de l'Angleterre « peut être certain de ne pas être écouté par ceux que ses remarques concernent le plus », il n'est pas douteux que ce livre ne soit lu, non seulement à cause de la réputation de son auteur, mais aussi pour la singulière valeur de l'effort qu'il représente.

§

C'est aussi l'Angleterre d'aujourd'hui que Mr John Galsworthy

dépeint dans le second volume d'une deuxième trilogie où nous retrouvons les personnages de la première, la *Forsyte Saga*, que l'on peut maintenant lire en un seul volume. Après le premier tome : *The White Monkey*, voici **The Silver Spoon**, titre emprunté à l'expression qui désigne la classe possédante comme « née avec une cuiller d'argent (*silver spoon*) dans la bouche », la classe dont les enfants mangent leur bouillie avec un couvert d'argent.

Il serait aventuré d'avancer sur ce second volume une opinion définitive ; il apparaît comme une suite du premier, et il est non moins évident qu'il lui manque son dénouement. A le juger tel qu'il est, on lui reprocherait injustement d'être incomplet.

Ce tableau, que l'auteur trace d'une main remarquablement sûre, ne risque-t-il pas de « dater » très rapidement ? Les personnages ne paraîtront-ils pas trop promptement démodés, comme ces portraits où les modèles sont vêtus de falbalas qui n'eurent qu'une brève vogue ? C'est le danger que court une œuvre d'art qui veut, dans l'ensemble d'une époque, représenter une période déterminée : seul le génie peut lui donner la vie « pour tous les temps et pour tous les pays », selon l'altière formule de Swift.

Dans son cadre, l'auteur enferme un monde relativement limité. Les personnages principaux sont de ces heureux du monde à qui la chance peut permettre de devenir les puissants du jour — monde que l'argent rapproche sans le mélanger : Parlement, aristocratie, bourgeoisie opulente. Pour rappeler les problèmes du jour, dont ce monde est si loin, paraissent un moment quelques spécimens de ceux que Wells appelle le « contingent de l'abîme », humains tarés et piteux qui font échouer un effort plus généreux que sensé de relèvement social tenté par un des personnages principaux, membre du Parlement, partisan unique d'une doctrine politique et sociale bien intentionnée que personne ne prend au sérieux. Sa femme, jeune personne superficielle d'après guerre, a l'ambition de le pousser au succès, aux grandes situations, et pour y parvenir tente de se créer un salon, d'étendre ses relations. Là-dessus, conflit avec une de ses amies, aristocrate véritable, qui traite de « snob » la jeune bourgeoise riche, alors qu'elle-même, jeune fille du dernier bateau, « garçonne » criblée de dettes, cherche tous les plaisirs, même les défendus : elle succombe dans une instance en diffamation qu'elle intente à son

amie ; mais c'est celle ci finalement qui est vaincue, car la Société lui tourne le dos, lui faisant grief d'avoir étalé au grand jour des turpitudes dont aucun de ses membres ne se sent tout à fait innocent. Fleur Mont cède la place à Marjorie déshonorée, mais triomphante, et telle est la morale du monde d'aujourd'hui, peu différente sans doute du monde de naguère ou de jadis, si pourtant plus cynique.

§

Quelle originalité peut bien offrir une relation de voyage ? Surtout quand il s'agit d'une province de France connue et parcourue autant que la Bourgogne ? Aussi, en ouvrant un bel in-quarto intitulé **Burgundy and Morvan**, pensai-je qu'il s'agissait là d'une habituelle compilation destinée à accompagner les illustrations d'un artiste. Celles-ci toutefois sont particulièrement remarquables et elles devaient être plus nombreuses ; cet ouvrage fut écrit avant la guerre qui interrompit le travail de l'artiste, ou plutôt l'arrêta, car Percy Francis Gethin fut tué à la bataille de la Somme, le 26 juin 1916 ; ce qu'il a laissé promet de confirmer l'opinion de Mr Campbell Dodgson que sa mort fut une perte pour l'art britannique. Les vues de Dôle, de Dijon, de Semur, de Vézelay, d'Avallon sont d'une finesse séduisante, et la lithographie « Le Chef » est un portrait magistral. Le texte de Mr W. M. Crowdy est excellent et se lit fort agréablement ; son érudition est solide autant que discrète ; son enthousiasme à l'égard des vignobles de grand cru est tel qu'il convient à un homme de goût ; il apporte à traiter son sujet un esprit ordonné, comme un vignoble dont les belles rangées de ceps bien tenus couvrent les plaines ou montent en bel arroi pour s'étaler au soleil sur les pentes des coteaux. Ce volume est présenté avec le soin parfait que demandent un texte et des illustrations de belle qualité.

§

Dans une précédente chronique, nous avons analysé longuement l'ouvrage que M. Abel Chevalley a consacré à Thomas Deloney. La traduction des romans de cet auteur, qu'annonçait l'érudit anglicisant, aura presque immédiatement suivi. Voici, en un seul volume, **Jack de Newbury** et **Thomas de Reading**. M. Chevalley prévient qu'il ne donne ni une traduction définitive ni une édition critique pour cette bonne raison qu'il reste encore

à découvrir ou à reconstituer le texte original. L'œuvre de l'auteur-artisan, célèbre de son temps dans le monde ouvrier de l'Angleterre, nous est parvenue en des éditions imprimées après sa mort et très évidemment différentes de son texte original. On sait qu'il écrivit d'autres « romans de métier », dont le sien, celui des tisseurs de soie. Aucun exemplaire n'en a été retrouvé jusqu'ici.

Nul doute que les lecteurs d'aujourd'hui ne prennent un vif intérêt à ces vestiges d'une littérature populaire, corporative, syndicale, au temps de Shakespeare, où l'auteur renseigne si curieusement sur sa vie, son milieu, les conditions économiques de son temps et de sa classe. Les critiques anglais affectent un certain dédain pour cet auteur « sans grammaire » ; comme le fait très judicieusement remarquer M. Chevalley, il n'est pas sans ridicule de déclarer *ungrammatical* un écrivain artisan du XVIe siècle, où la grammaire n'existait pas. A ce compte-là, Shakespeare lui aussi est *ungrammatical*.

On ne pourra pas faire à la traduction de M. Chevalley le reproche de pécher contre la grammaire, encore qu'il ait eu l'adresse d'y garder le pittoresque langage de l'original. Il a rendu fort ingénieusement les images et les tournures particulières du style de son auteur, et jamais sa version ne sent la traduction. Elle est d'une lecture entraînante et l'on comprend le succès que le public populaire faisait à ces savoureux récits, où il devait en outre comprendre une foule d'allusions qui nous échapperaient si de brèves notes du traducteur ne nous en informaient.

§

Dans un chapitre de ces pénétrants *Messages*, M. Ramon Fernandez parle du « génie bienfaisant » de George Meredith, et conclut en disant qu'il est « temps de le connaître et de lui obéir ». Je me souviens du temps où mes amis anglais me traitaient avec une ironie indulgente parce que j'affirmais mon inébranlable admiration pour Meredith. A vrai dire, mon premier effort de traduction, il y a bientôt trente ans, fut de rendre en français ce petit chef-d'œuvre qu'est l'*Essai sur la Comédie*. La phalange des « meredithiens » était peu nombreuse alors, et je ne crois pas qu'elle le soit davantage maintenant. Mais je reste convaincu qu'une génération prochaine rendra justice au formi-

dable génie du grand poète et du puissant romancier. Une monographie lui est consacrée dans la nouvelle série des *English Men of Letters* qui paraît chez Macmillan sous la direction de J. C. Squire. Ce **George Meredith** de Mr J. B. Priestley ne satisfait pas complètement les exigences de notre admiration. Le critique s'attarde encore à des reproches mesquins, il épilogue sur des détails oiseux, mais il aperçoit assez nettement les aspects gigantesques de son sujet. A coup sûr, Meredith vivra alors que plusieurs de ceux qu'on lui a préférés seront oubliés.

A diverses reprises, Meredith m'exprima sa conviction que les Français seraient les premiers à le comprendre. Il avait été émerveillé de l'étude qu'avait écrite Marcel Schwob après une inoubliable visite à Box Hill, et il attendait beaucoup du projet que j'avais formé de traduire ses œuvres et que les vicissitudes de la vie entravèrent. Quel accueil le public fait-il aux traductions qui paraissent à la librairie Gallimard ? Déjà ont été publiés le colossal *Egoïste*, le fantasque *Shagpat rasé*, et la lyrique *Ode à la France*. Une version de *La Carrière de Beauchamp*, par M. Auguste Monod, est annoncée. Philippe Neel vient de rendre avec une souple précision **Les Comédiens tragiques**, qui transpose dans le domaine de la fiction la cruelle aventure de Lassalle, le grand écrivain et agitateur socialiste allemand, avec Hélène de Racowitza, fille de hobereaux prussiens. Même si jusqu'ici cet effort n'a pas eu les résultats satisfaisants qu'il mérite, je souhaite qu'il soit continué, car j'ai le fervent espoir et la parfaite certitude que le « message » de Meredith sera entendu lorsqu'on sera las du tintamarre discordant qui nous assourdit un peu trop depuis quelque temps.

Mémento. — Le 26 juin dernier, M. Emile Legouis, professeur à la Sorbonne, faisait devant l'Académie Britannique, dont il est membre correspondant, une spirituelle conférence dans laquelle il examina *The Bacchic Element in Shakespeare's Plays*. Ces quelques pages, où l'érudition se joint à la finesse et à l'humour, sont publiées maintenant par l'Oxford University Press, tandis que les Presses Universitaires de France impriment le texte anglais et la version française du professeur Legouis de la fameuse ballade anonyme *The Nut-Brown Maid* (La Fille Brune) qui date du quinzième siècle. La version est en vers exactement calqués sur l'original et on y trouve un exemple de plus de l'extraordinaire souplesse du talent poétique de M. Legouis.

Aux éditions Jeheber à Genève, Mlle Yvonne Pitrois publie une tra-

duction de la biographie de *Margaret Ethel Macdonald*. La vie de cette femme de bien, du plus noble caractère, est l'œuvre de son mari : J. Ramsay Mac Donald, chef du parti travailliste et ancien premier ministre anglais.

Sous le titre de *Blameless Man*, Mme Muriel Ciolkowska publie chez Methuen une dissertation sur la doctrine de l'équivalence, où abondent les idées judicieuses et les réflexions perspicaces.

Le dernier numéro de la revue trimestrielle *The Calendar* contient des nouvelles et des vers originaux, une critique du dernier livre de Wells par D. H. Lawrence et un article de Samuel Hoare sur Paul Valéry. Dans *The New Criterion*, autre revue trimestrielle, T. Sturge Moore continue, *A Poet and his Technique*, son minutieux examen de l'art de Paul Valéry.

HENRI D. DAVRAY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme et Sciences psychiques

Mgr C. W. Leadbeater : *La science des sacrements*; Edit. Saint-Alban. 70 »

Histoire

J. Aulneau : *Histoire de l'Europe centrale depuis les origines jusqu'à nos jours*; Payot. 45 »

Louis Barthou : *Le Neuf Thermidor*. (Coll. Récits d'autrefois); Hachette. 6 »

Louis Halphen : *Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XIe siècle*; Alcan. 40 »

Camille Jullian : *Histoire de la Gaule*. VIII : *Les Empereurs de Trèves*, II : *La terre et les hommes*; Hachette. 40 »

Linguistique

Pierre Médan : *La latinité d'Apulée dans les « Métamorphoses »*, étude de grammaire et de stylistique; Hachette. « »

Littérature

Alexandre Belis : *La critique française à la fin du XIXe siècle : Ferdinand Brunetière. Emile Faguet. Jules Lemaître. Anatole France*; Gamber. 25 »

Léon Bloy : *Lettres à l'abbé Cornu et au Frère Dacien*; Le Divan. « »

Jacques Boulenger : *Marceline Desbordes-Valmore, sa vie et son secret*; Plon. « »

Henri Bremond : *La poésie pure*. Avec un *Débat sur la poésie* par Robert de Souza; Grasset. 15 »

Henri Bremond : *Prière et Poésie*. (Cahiers verts n° 67); Grasset. 18 »

André Breton : *Légitime défense*; Edit. Surréalistes. 0.75

Lucien Dubech : *La Comédie-Française d'aujourd'hui* ; Le Divan. 12 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Préfaces et manifestes littéraires*; Flammarion et Fasquelle. 10 »

Francis Jammes : *Trente-six fem-*

mes, psychologie féminine; Mercure de France. 12 »
Gabriel de La Rochefoucauld : *Le cardinal François de La Rochefoucauld.* (Un homme d'Eglise et d'Etat au commencement du XVIIe siècle.) Avec 8 gravures h. t.; Plon 25 »
Henri Lavedan : *Le vieillard* (Coll. les âges de la vie) ; Hachette. 6 »
Emile Legouis : *La fille brune, The Nut-Brown Maid*, ballade du XVe siècle, texte anglais et traduction; Presses universitaires. « »
Juanita Helm Lloyd : *Les femmes dans la vie de Balzac*, traduction et introduction de la princesse Catherine Radziwill. Avec 17 lettres inédites de Mme Hanska et 3 portraits h. t.; Plon. 15 »
Eugène Marsan : *Les chambres de plaisir;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
Eugène Marsan : *Savoir vivre en France et savoir s'habiller;* Edit. de France. 12 »
D. Mornet : *La pensée française au XVIIIe siècle;* Colin. 9 80
Jean Prévost : *La vie de Montaigne.* (Coll. Vies des Hommes illustres); Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
J. Ramsay Macdonald : *Margaret Ethel Macdonald*, traduit de l'anglais par Yvonne Pitrois. Avec 2 grav. h. t.; Jeheber, Genève. « »
Jacques Rivière et Alain-Fournier : *Correspondance 1905-1914;* Nouv. Revue franç. « »
Léon Treich : *Histoires pour jeunes filles.* (Coll. d'Anas n° 19); Nouv. Revue franç. 5 » + 20 0/0

Livres d'Etrennes

P.-Louis Rivière : *Une promenade au pays de la science.* Avec 127 illust.; Delagrave. « »
A. Turpain : *La lumière.* Avec 130 dessins et photographies; Delagrave. « »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Marc Boasson : *Au soir d'un monde*, lettres de guerre, 16 avril 1925-27, avril 1918; Plon. 15 »
Denys Cochin : *Les organisations de blocus en France pendant la guerre, 1914-1918*, publié par un groupe de ses collaborateurs ; Plon. « »

Pédagogie

Divers : *Une enquête chez les étudiants : La culture générale en péril;* Edit. Spes. 6 »

Poésie

René Berthelot : *Poèmes imités ou traduits de Shelley.* Avec 2 phototypies; Crès. « »
Emile Despax : *La maison des glycines* ; Mercure de France. 12 »
René Ghil : *Œuvre. II : Dire des Sangs, IV : Les images de l'homme* ; Messein. 9 »
Louis Lefebvre : *Ignis* ; Messein. 9 »
Charlotte Séverac : *La page où l'on aime.* Préface de Henry Mériot; Edit. du Fleuve, Lyon. 6 »

Politique

Henri Béraud : *Ce que j'ai vu à Berlin;* Edit. de France. 12 »
Pierre Dominique : *Les fils de la Louve;* Edit de France. 12 »

Roman

René Bizet : *Anne en sabots;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
Sylvain Bonmariage : *Bombes pralinées;* Pensée française. 10 »
Emmanuel Bove : *Armand;* Emile Paul. 12 »

Virgilio Brocchi : *Selon mon cœur*, traduit de l'italien par M. P. Bonzy; Flammarion. 12 »
Jean Cassou : *Les harmonies viennoises;* Emile-Paul. 12 »
Paul Cuminal : *Loys de Saint-Sorlin;* Edit. du Fleuve, Lyon. 9 »
Henri Deberly : *Le supplice de Phèdre;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
George Delamare : *Le roi de minuit;* Albin Michel. 12 »
Georges Eekhoud : *La nouvelle Carthage;* Renaissance du Livre, 2 vol. Chaque 7 50
Fernand Fleuret : *Histoire de la bienheureuse Raton, fille de joie;* Nouv. Revue française. 10 50 + 20 0/0
Jean-José Frappa : *A Paris, sous l'œil des métèques;* Flammarion. 12 »
André Geiger : *Rastapolis;* Monde nouveau. 12 »
Jean-Renaud : *L'homme au loup;* Malfère, Amiens. 12 »
J. Kessel : *Les captifs* ; Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
André de Labonne : *L'épervier d'or*, contes et légendes de la Régence de Tunisie. Préface de Paul Brulat; Edit. du Fleuve, Lyon. 9 »
Jean de La Grèze : *Serafina;* Crès. « »
Pierre Lasserre : *Le secret d'Abélard;* Albin Michel. 12 »
Armand Lunel : *Nicolo-Peccavi;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
Jean Marèze : *L'apprenti gigolo;* Férenczi. 10 »
Jacques Massoulier : *Dans la peau d'Annette;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
Simone May : *Mon petit* ; Fasquelle. 10 »
Edouard Michel : *La pénitence du cœur;* Edit. Montaigne. 10 »
Henry de Montherlant : *Les bestiaires;* Grasset. 12 »
Guy de Pourtalès : *Montclar;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
Léon Riotor : *La Colle, récit du temps de Montmartre;* Fasquelle. 12 »
Noelle Roger : *Celui qui voit;* Calmann-Lévy. 9 »
Paul Sonniès : *Virtex le cheval fou;* Renaissance du Livre. 10 »
Jules Supervielle : *Le voleur d'enfants;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
Alexis N. Tolstoï : *Ibicus ou les aventures de Nevzorof*, traduit du russe par B. Cauvet Duhamel. Illust. de Georges Braun; Edit. Montaigne. 15 »
Paul Vimereu : *Les amants du rempart*, roman de Saint-Malo; Malfère, Amiens. 12 »
Herbert Wild : *Les chiens aboient;* Albin Michel. 12 »
Pierre-René Wolf : *Vous qui l'avez connue;* Albin-Michel. 12 »

Sciences

E.-L. Bouvier : *Le communisme chez les insectes*. Avec 24 illust.; Flammarion. 13 »
Henri Daudin : *De Linné à Jussieu. Méthodes de la classification et idée de série en botanique et en zoologie, 1740-1790*, 1 vol. — 1790-1830, 2 vol.; Alcan. Le premier vol. 25 » Les deux seconds vol. 60 »
Ch.-L. Julliot : *René Quinton;* Per Orbem. « »

Sociologie

Dr Binet-Sanglé : *Le haras humain;* Albin Michel. 12 »
G. Collinet : *Les paysans de chez nous;* Imp. Girod, Pontarlier. « »
André Foucault : *Gouverne ou abdique;* Baudinière. 9 »
Ernest Lémonon : *La nouvelle Europe et son bilan économique;* Alcan. 12 »

Théâtre

Adolphe Orna : *Théâtre*. I : *La souris blanche. La dette de Schmil;* Figuière. 9 »

Varia

Jean Couteaux : *La maison de retraite de La Rochefoucauld*. Préface de M. Alfred Rebelliau ; Imp. Salsona, Paris. « »
Emile Verhaeren : *Les Débâcles*. Manuscrit reproduit en fac-similé, précédé d'une Etude sur la Création poétique chez Verhaeren par André Fontaine. (Commémoration du dixième anniversaire de la mort de Verhaeren) ; Mercure de France.
Exemplaire sur Hollande 248 »
Exemplaire Vélin Madagascar 230 »

Voyages

René Boylesve : *La Touraine*. (Coll. Portrait de la France) ; Emile-Paul. « »
Edmond Jaloux : *Marseille*. (Coll. Portrait de la France) ; Emile-Paul. « »
René Jouglet : *Lille*. (Coll. Portrait de la France) ; Emile-Paul. « »
Herman Melville : *Un Eden cannibale*. (*Types*.) Traduit de l'anglais par Théo Varlet ; Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0

MERCVRE.

ÉCHOS

Le prix Nobel à Bernard Shaw. — La Société J.-K. Huysmans. — Les mutineries de 1917. — Une lettre de Marius-Ary Le Blond. — La tombe de Louise Contat. — La véritable première édition de « l'Assommoir ». — Glais-Bizoin. — Une vigoureuse offensive de M. Camille Jullian. — Faites vos jeux ! — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France. »

Le prix Nobel à Bernard Shaw. — L'Académie suédoise a décerné le prix Nobel de littérature, pour 1925 (celui de 1926 a été réservé), au dramaturge Bernard Shaw.

Il n'était point besoin, sans doute, de cette récompense pour consacrer la réputation quasi universelle de l'écrivain irlandais.

Voilà vingt-cinq ans que son nom est connu en Europe et dix ans au moins qu'il est familier à ses compatriotes ; il ne se passe pas de semaine où une demi-douzaine de ses œuvres ne soient jouées sur quelques scènes. En Allemagne, l'admiration pour son talent s'est révélée de la manière la plus imprévue. Un fabricant de cigares a orné une nouvelle espèce de ses produits d'une vignette où figure Bernard Shaw. Il est représenté assis à sa table de travail, une plume d'oie à la main, fumant un énorme cigare. Il tourne le dos à une pile de livres derrière lesquels apparaît une vieille femme, — sorcière ou servante, à moins que, dans l'esprit de l'artiste, elle ne soit la muse de l'auteur. C'est le « cigare Shaw », hommage qui est jugé à sa valeur quand on sait que deux hommes seulement ont eu jusqu'ici l'honneur de donner leur nom à des produits fabriqués en Allemagne : Bismarck, dont le patronyme sert à désigner un hareng de qualité supérieure, et Schiller qu'évoquent les « boucles Schiller », triomphe de la pâtisserie germanique.

On pourrait multiplier les exemples, mais à quoi bon ? Cette popularité, Shaw ne paraît pas l'avoir recherchée. Il semble même avoir décidé de ne faire aucune concession pour flatter son public. A l'un des théâtres des faubourgs de Vienne on donnait, il y a quelques mois, sa *Sainte Jeanne* ; au bout de deux ou trois soirs, le directeur constate avec surprise que le public fait défaut. Il se renseigne et ne tarde guère à connaître les raisons de la défaveur rencontrée par *Sainte Jeanne*. C'est que le dernier acte finissait cinq minutes environ après l'heure du départ du dernier tramway. Shaw, sollicité d'écourter sa pièce, de manière à gagner cinq ou dix minutes, se borna à répondre :

— Changez l'heure de départ du tramway.

Shaw que l'on joue dans les faubourgs de Vienne n'est pas prophète dans son pays — il l'a dit lui-même. Pas prophète ? Son nom est même inconnu de ceux qui habitent aujourd'hui la maison qui porte le numéro 33 de Synge Street, à Dublin, où naquit, le 26 juillet 1856, l'auteur de la *Profession de Mrs Warren*.

Un homme de lettres, M. R. S. Schlefield, ayant sonné à la porte de cette maison, il y a quelques mois, pour demander la permission de visiter la demeure où Shaw vit le jour, fut assez mal reçu par une femme qui semblait n'avoir jamais entendu parler de lui et qui, en tous cas, « ne parut pas comprendre comment un étranger pouvait frapper à sa porte parce que quelqu'un du nom de Shaw avait vécu là ».

Voilà pourquoi, peut-être, G. B. Shav, écrivant au mois de juillet dernier à l'ambassadeur d'Allemagne à Londres pour le remercier des compliments qu'il lui avait apportés au nom du Dr Stresemann, ministre des Affaires étrangères, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, lui disait : « Nous sommes une nation barbare en matière de culture. »

§

La Société J.-K. Huysmans. — A l'issue du deuxième déjeuner de la Société J.-K. Huysmans, la liste des membres fondateurs qui constituent le Comité a été arrêtée comme suit :

Lucien Descaves, Président ; Pierre Galichet, secrétaire général ; Pierre Lièvre, trésorier ; Abbé Bremond ; Léon Deffoux ; Pierre Dufay ; René Dumesnil ; Forain ; Léon Hennique ; Charles Jouas ; Georges Le Cardonnel ; Marois ; René Millaud ; Abbé Mugnier ; Pol Neveux ; Mlle Og ; Mme Rachilde ; André Thérive ; Paul Valéry ; Alfred Vallette ; Emile Zavie.

Un certain nombre d'adhésions de membres adhérents ont été enregistrées. Le montant de la cotisation est fixé à 25 francs. Les statuts de la Société seront déposés incessamment. La prochaine réunion aura lieu en janvier.

Les communications doivent être adressées soit chez M. Lucien Descaves, 46, rue de la Santé, soit chez M. Galichet, secrétaire général, 19, boulevard Montparnasse.

§

Les mutineries de 1917.

Lyon, le 3 novembre 1926.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France.*

Permettez-moi de cesser de répondre à M. Louis Dumur. Cette fois-ci j'ai pris sa mesure.

Mais comme, à en juger par la correspondance qui m'arrive, cette brûlante affaire des mutineries intéresse de nombreux lecteurs, laissez-moi leur demander simplement de relire *les Défaitistes* de M. Dumur, mon livre *le Valet de gloire* et l'étude publiée par la revue *Europe* dans son numéro de juin dernier, puis d'aller trouver n'importe quel authentique mutin de n'importe quel régiment (ils se trouvent surtout dans les campagnes et ils ne lisent rien) et de lui poser les deux questions suivantes :

— Pourquoi étiez-vous révolté en 1917 ?

— Croyez-vous avoir été provoqué à la mutinerie ?

En ce qui concerne la mutinerie de Cœuvres qui, je le répète à nouveau pour M. Dumur, fut probablement manœuvrée par l'autorité *militaire*, je me porte garant de toutes les réponses à la première question. L'esprit de révolte venait de la mauvaise conduite de la guerre.

Enfin voici, parmi tant d'autres, quelques observations que m'envoie un survivant fait prisonnier avant les mutineries françaises de 1917, mais témoin des mutineries allemandes de 1918 : « Les combattants boches se sont révoltés de la même manière que vous dès que l'esprit de défaite (sans qu'on ose ou puisse parler chez eux de défaitisme) remplaça l'esprit de victoire. Il paraît donc bien que l'âme d'une mutinerie de guerre est là. On s'explique mal l'obstination de M. Dumur. Serait-il induit en erreur par un point de vue professionnel ? Durant la guerre ne s'est-il pas appliqué à certains travaux qui relevaient davantage de la propagande que des poilus ? Ne s'est-il pas exagéré l'influence d'un milieu tout à fait spécial, celui de Montparnasse ? De là aux tranchées, la sacrée marge! »

Après quoi je me contente de méditer tristement sur les difficultés de l'histoire et les erreurs faciles de Plutarque.

Agréez, etc. JOSEPH JOLINON.

Paris, le 9 novembre 1926.

Monsieur le Directeur,

Lecteur assidu du *Mercure*, j'ai pris connaissance ces jours derniers seulement de la controverse, concernant les mutineries militaires de 1917, entre MM. Dumur, Jolinon et Hirsch.

Engagé volontaire pour la durée de la guerre, je n'ai pas cessé d'exercer la fonction d'observateur de tranchée pour l'artillerie ; cela m'a permis d'être en contact constant avec les fantassins qui venaient volontiers bavarder avec moi et me raconter toutes leurs petites histoires.

En mars 1918, j'étais envoyé en arrière, à l'état-major d'artillerie résidant à Saint-Remy-sur-Bussy, dans la Marne.

C'était en quelque sorte un repos accordé aux observateurs. Je me trouvais logé dans une grange avec des fantassins versés dans l'auxiliaire à la suite de blessures graves.

Un de ces fantassins causant avec moi-même racontait ses aventures, à la suite desquelles au Chemin des-Dames, en 1917, il avait eu le talon emporté par une balle *française*.

Comme je m'étonnais, il m'expliqua très franchement qu'il s'était sauvé un des derniers ; presque tous ses camarades ayant quitté la tranchée pour refluer vers l'arrière, il craignait en restant à son poste d'être massacré par les Allemands.

Les fuyards avaient du reste été obligés de retourner à leur poste sous le feu des mitrailleuses françaises ; mon interlocuteur toutefois, dans l'impossibilité de marcher par suite de sa blessure, avait été évacué sur l'arrière.

Je posai alors cette question : « Mais pourquoi vous sauviez-vous ? Le Chemin-des-Dames n'était pourtant pas plus effroyable que Verdun, la Somme, l'Artois ou la Champagne ! » Réponse : « Non, mais on n'en voulait plus, à cause des types de Malvy qui faisaient la propagande pour cela. » Et à mon air interrogateur, cette confirmation explicative : « Enfin, tu comprends bien, les colis et les cigarettes qu'on recevait pliés dans le *Bonnet rouge*, dans la *Vague*, ou dans un des baveux (*sic*) du même genre. »

J'eus confirmation là, par un témoin auquel cette propagande avait coûté un talon, de ce que j'avais appris moi-même dans les deuxièmes lignes en faisant de l'observation, à savoir que les mutineries ont été provoquées par une propagande venue de l'arrière. Cette propagande a évidemment utilisé l'échec d'avril 1917, mais elle existait déjà avant cette offensive.

Veuillez agréer, etc.

ÉTIENNE P. D'EAUBONNE
Brigadier d'artillerie.

Le 17 novembre 1926.

Monsieur le Directeur,

Les deux lettres écrites par M. Louis Lefebvre, au cours du débat qui s'est élevé entre MM. Dumur et Jolinon sur l'origine des mutineries, dénotent, à mon humble avis, une vue nette de la question. Son opinion sera celle de tous ceux qui jugent avec impartialité les événements dont ils furent les témoins ou dont ils perçurent les tristes échos. Oui, il y a eu, après le 16 avril, un malaise indiscutable dans l'armée. Ce malaise, de nature fort complexe, *exista sur le front même*. Aurait-il suffi, à lui seul, à déterminer la révolte qui suivit ? A cela je réponds carrément : non.

Comme tant d'autres, j'ai fait la guerre — la vraie — de 1915 à 1918, en qualité de chef de section, de commandant de compagnie et de chef de bataillon, par intérim. L'Yser et Neuville-Saint-Waast, la Champagne et la Somme, l'Aisne et Montdidier, Méry-Courcelles et Saint-Quentin, trois blessures, un nombre respectable d'attaques d'ensemble et de détail me permettent de parler avec le seul mérite que je revendique : celui de la sincérité.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Jolinon. Il défend, avec une entière bonne foi, une thèse qui révèle une belle indépendance. C'est, de plus, un ancien combattant et, comme tel, il a droit à toute notre estime et à toute notre sympathie.

De notre côté, pourquoi ne pas dire ce que nous savons, aussi librement, aussi franchement ? De la rencontre de témoignages différents naît bien souvent la lumière.

Je rapporte donc tout ce que j'ai vu, tout ce que je retrouve dans mes notes et dans ma correspondance de guerre, documents d'une valeur concluante après neuf ans.

En 1917, le moral des hommes qui m'entouraient n'a subi aucun fléchissement. Ces hommes étaient presque tous des paysans de l'Ouest qui comprenaient parfaitement la portée du sacrifice qu'on leur demandait et qui, bien que souvent très las, ne songèrent jamais à désobéir à un ordre donné. J'ai pourtant remarqué qu'au retour des permissions, l'esprit n'était plus le même, ce qui montre bien l'influence anémiante de l'arrière sur les caractères les mieux trempés. Au bout de quelques jours, tous ces miasmes étaient balayés.

Voici, maintenant, un souvenir assez significatif. Vers la fin d'avril, nous relevions une unité qui venait de prendre part, d'une façon très brillante, à l'offensive du 16. Son moral était admirable et nous avait tous frappés. Eloignée de la ligne de feu pour réparer ses pertes, elle se signalait, quelques semaines après, par les graves désordres qui éclataient dans la plupart de ses éléments. Les renforts, venus du dépôt et de l'intérieur, l'avaient entièrement contaminée.

J'ajoute qu'il ne faut pas écrire aussi catégoriquement : aucune feuille « défaitiste » ne pénétra dans les tranchées. Le 22 ou le 23 janvier 1917, sur la Somme, à 200 mètres de l'ennemi, j'ai vu, en effet, un paquet d'exemplaires du *Bonnet Rouge* adressé à un mitrailleur de la compagnie que je dirigeais. On peut supposer que ce qui se passait dans notre régiment devait se passer dans bien d'autres.

N'empêche que ce régiment, rudement « étrillé » le 19 avril, à Sapigneul, remontait en premières lignes 48 heures après, à peine reconstitué, non sans grogner, je l'avoue, mais tout prêt à répondre au nouvel ordre d'appel que l'on disait imminent.

C'est que ses colonels — autre détail qui a bien son prix — savaient quand il le fallait « coucher avec la mort », comme de simples soldats. Sur les quatre chefs de corps qui l'ont successivement commandé, deux sont tombés en pleine bataille, le troisième fit l'ascension dramatique de la cote 304, le 7 mai 1916, dans un ouragan de fer et n'en sortit indemne que par miracle; le quatrième portait, près de la tempe, la trace de l'horrible opération du trépan qui en disait long sur son attitude passée.

Peut-on véritablement soutenir, enfin, que 1918 ne connut pas les horreurs des années qui la précédèrent ? Allons donc raconter cela, sans rire, à ceux — et je ne parle pas du secteur où nous nous trouvions — qui, accourus de Lorraine, de toute la vitesse de leurs camions, pour boucher la trouée de Montdidier, furent jetés en rase campagne, sans le moindre abri, dans la nuée des gaz, à ceux qui se battirent, ainsi que des démons, dans le parc de Grivesnes, qui, le 11 juin 1918, arrêtèrent l'avance allemande sur le plateau de Méry et qui, depuis, sans arrêt, jusqu'au 11 novembre, attaquèrent presque chaque jour, débusquant le Boche de chacun de ses trous, avec moins de facilité que l'insinuaient alors quelques stratèges en chambre.

La distinction subtile entre défaitisme à l'avant et nationalisme facile à l'arrière me semble bien la plus jolie galéjade inventée depuis l'armistice. Que tout n'ait pas été parfait durant ces quatre années, que tous n'aient pas été irréprochables, qui oserait sérieusement le contester ? Il ne faut pas sous l'étiquette horrible de la guerre ne faire entrer qu'un bloc uniforme de dévouements et d'héroïsmes et s'imaginer qu'elle n'abrite pas des calculs mesquins, des appétits sordides, de honteuses et de misérables faiblesses.

Mais nous avons tous connu — et ce sera le grand honneur de notre vie — des hommes (non point quelques exceptions, mais un nombre imposant de combattants) qui ont toujours cru à la victoire de leur pays et l'ont poursuivie de toutes leurs forces. Ces hommes, nous les avons profondément aimés et nous devons avoir le courage de dire aujourd'hui — puisque beaucoup, hélas ! ne sont plus là pour répondre —

qu'ils accomplirent leur rude devoir, non pas en esclaves dociles que l'on poussait à la mort, mais librement, fièrement, en 1917 comme en 1915 ou en 1918, sachant tout ce qu'ils faisaient et surtout *tout ce qu'ils risquaient*.

Veuillez agréer, etc.

PIERRE PAUL.

§

Une lettre de Marius-Ary Leblond.

Cher Vallette,

Dans le numéro du *Mercure de France* du 1er novembre, Charles-Henry Hirsch nous reproche d'écrire : « Nous aurions besoin d'un Molière *plus autant* que de M... etc. » en soulignant avec soin. Comment un écrivain de la valeur, de l'expérience et de la courtoisie de Hirsch peut-il céder au juvénile plaisir de prêter des barbarismes à des confrères au lieu de supposer tout simplement qu'il y a là une négligence du prote? Nous avions sur épreuves remplacé *plus* par *autant* : il a mis les deux mots. Nous retenons une seconde l'attention sur ce point parce que nous entendons constamment des camarades accuser d'autres de fautes qui ne peuvent être que des coquilles, par le furieux plaisir d'injustice qui énerve et efféminе notre époque. Il n'y a pas un article, dans le plus grand journal parisien, où le prote n'orne une modeste phrase de coquilles dignes d'un muséum. Le jour même où nous lisions la chronique de Hirsch, un journal parisien publiait un article où, dans une discussion politique, énumérant les personnages de nos *Martyrs de la République*, le prote mettait « verbales, laïques, que sont trop souvent nos pauvres petites institutrices » pour « les vestales laïques que sont... » Le grand romancier qu'est Hirsch, au demeurant vice-Président de la Société des Gens de lettres, devrait plutôt saisir l'occasion de dénoncer la décadence de l'imprimerie depuis la guerre. Dernièrement nous traversions une ville du Midi : nous admirions une vieille maison du XIIe siècle quand nous y vîmes une enseigne d'imprimerie ; machinalement nos regards se portèrent par une fenêtre grande ouverte sur les casiers : c'étaient des apprentis de 15 ans, filles et garçons, qui composaient en chantonnant et ils s'embrassaient au bout de chaque ligne. La réputation de mauvais style qu'on fait à maints contemporains n'est pas toujours due à des distractions aussi idylliques.

Vos bien cordialement dévoués,

MARIUS-ARY LEBLOND.

P. S. — Blaguant avec esprit, et une charmante bienveillance, notre « douceur », Hirsch s'étonne de notre « violence » : qu'il se rassure ! il en trouvera désormais autant qu'il en peut désirer dans tous nos livres : la violence est le devoir de la maturité. Saint-Just, qu'il cite, était trop jeune ; et même Robespierre.

§

La tombe de Louise Contat. — M. Paul Ginisty rapportait, le 6 novembre dernier, dans *Comœdia*, qu'il avait vainement cherché, au Père-Lachaise, la tombe de Louise Contat, créatrice du rôle de Suzanne, dans *le Mariage de Figaro*, et qui mourut, le 9 mars 1813, 56, rue de Provence, après avoir tenu, pendant plus de trente ans, les premiers rôles à la Comédie-Française.

M. Ginisty explora, sans résultat, la 20e Division, ce coin du cimetière où reposent, entre autres personnages célèbres, Isabey, l'abbé Morellet, Ouvrard, Pajou, et une autre actrice illustre, La Raucourt.

Seul, le plan du Père-Lachaise lui fournit, dit-il, la certitude que Louise Contat fut enterrée là. Et il écrivait :

Je la cherche en vain. Rien. Tout ce qui attestait une sépulture a disparu. C'est bien là sa place cependant. Aucun débris de pierre. Entre un arbre et un bouquet de fusains, l'endroit est devenu une sorte de passage...

Nous avons, à notre tour, fait des recherches à ce sujet, tant à la Conservation du cimetière que dans la 20e Division.

L'obligeance de M. Chenivesse, conservateur, nous a, tout d'abord, permis de consulter le registre qui, à la date du 10 mars 1813, fait mention de la demande « souscrite par M. Delamotte, au nom et comme fondé de pouvoirs de M. de Maupeou, demeurant à Paris, 55, rue Saint-Lazare », à l'effet d'obtenir une concession pour « fonder à perpétuité la sépulture particulière de Mme de Parny, née Louise-Françoise Contat » (l'actrice avait épousé le neveu du poète Parny).

Numéro du registre de la concession : 879 ; numéro cadastral : 137 ; numéro du titre : 211 ; emplacement de la sépulture : 20e Division, 6e ligne, face la 22e Division.

Une petite pierre debout parmi des plantes grasses et hautes marque l'emplacement de cette tombe. Cette pierre est très effritée. On n'y peut lire, très difficilement, que l'inscription : *A ma mère, à ma fille*. Les caractères qui se trouvaient au-dessus sont effacés. La ville de Paris qui a fait exécuter sur cette sépulture, le 19 décembre 1919, quelques travaux de réfection (retaille et repose des socles existants, pose d'une grille à croisillon pour terrain de 3 mètres) n'a pas cru devoir faire graver une nouvelle inscription.

La Comédie-Française, qui entretient, tout près de là, les sépultures de Clairon et de Raucourt, pourrait peut-être s'en charger ? — L. DX.

§

La véritable première édition de « l'Assommoir ». — A propos des « tirages à part » que nous mentionnions dans l'écho paru sous ce titre, le 1er novembre dernier, M. Maurice Le Blond nous

signale qu'Emile Zola les demandait aux journaux qui publiaient ses feuilletons afin de donner sans retard un texte aux traducteurs lorsque ceux-ci avaient traité avec lui pour la reproduction de ses œuvres à l'étranger. — L. DX.

§

Glais-Bizoin. — Dans son article sur Zola et la sous-préfecture de Castelsarrasin en 1871, M. L. Deffoux évoque la personnalité de cet éphémère « patron politique de l'auteur des *Rougon* et qui, dit-il, passait pour ridicule » (p. 343). Nous trouvons dans l'un des recueils de rime d'Albert Millaud : *Petite Némésis, Nouvelle série* (Paris, *Librairie des Bibliophiles*, 1872), deux médaillons de ce membre du gouvernement de la Défense Nationale, originaire de Quentin. Le premier se rapporte à l'année 1869. Il est trop long pour que nous le transcrivions en entier. Contentons-nous de quelques extraits. La Chambre, en séance publique — nous sommes en décembre 1869 — venait de renouveler pour six ans « l'engagement de son comique » :

Vous le connaissez tous : laid, petit, peu coquet
Dans sa mise et son linge :
Un minois rabougri qui tient du perroquet,
De la pie et du singe ;

Des yeux malicieux, un sourire chafoin,
Qu'un mot drôle accompagne ;
Un crâne tout zébré, qui rappelle de loin
Un plateau de montagne :

Une voix dont le timbre est en fer-blanc fêlé,
Pleine de fausses notes
Et qui vous fait rêver à l'organe éraillé
De nos vieilles cocottes.

Une barbe de bouc, un gros nez formant bec,
Un petit corps qui bouge
Avec des entrechats de vieux Cassandre, avec
Des lazzi de queue rouge...

« Comique » et « enfant terrible », disait-on !

Mais si l'enfant, après soixante ans révolus,
Quoique l'âge l'enseigne,
Continue à jeter ce qu'on sait .. ce n'est plus
La gourme, — c'est la teigne !

Voici maintenant le médaillon du 27 juin 1871, alors que « le pitre assermenté », l' « ancien saltimbanque », que l'on avait cru mort, se représentait à la députation :

Il s'est rembourré d'étoupe ;
Il a, d'un air solennel,

Mis ses trois cheveux en houppe
Comme feu Cadet-Roussel.

Il a posé son affiche
Et vient, gracieux pantin,
Sonner à nos pieds de biche
Et quêter pour le scrutin.

Ce Roi des gymnasiarques
A pour titre à nos amours
Qu'il fut une des trois Parques
Que l'on délégua sur Tours...

Et l'électeur doit, en somme,
Répondre à ce vieux tanné :
« Allez-vous-en, mon bonhomme :
On vous a déjà donné. »

Glais-Bizoin — faut-il le dire ? — n'a pas été flatté par son critique, fils de banquier, et dont les « évolutions » valent le plus que médiocre talent. Le membre de l'opposition libérale sous l'Empire, que ses interruptions avaient rendu aussi célèbre que, de nos jours, M. Baudry d'Asson, est aujourd'hui assez oublié pour que cette dernière remarque ne soit pas jugée superflue. — C. P.

§

Une vigoureuse offensive de M. Camille Jullian. — C'est plaisir de constater avec quelle vigueur les savants peuvent énoncer leurs revendications. M. Camille Jullian signalait, le 31 octobre dernier, dans le *Journal des Débats*, l'intérêt que représente pour les historiens et les archéologues du terroir le déclassement des forts de la seconde zone. Il rappelait que la plupart de ces forts ont été bâtis à des endroits qui commandent et que, de tout temps et dès l'époque préhistorique, ces lieux dominateurs ont attiré les établissements romains. D'où il résulte, mais il convient ici de laisser parler M. Camille Jullian :

Il faut stipuler avec la dernière énergie que tout ce qui concerne l'antiquité sera placé sous la surveillance de la Commission du Vieux-Paris, et que ses membres auront le droit d'examiner jour par jour le terrain et les chantiers.

Le savant historien de la Gaule n'oublie pas qu'il a écrit un livre intitulé *La Poigne*, s'il faut en croire le *Qui êtes-vous ?* (édition de 1924, page 409). Mais, à propos, cet ouvrage est-il bien de M. Camille Jullian ? — L. DX.

§

Faites vos jeux ! — On nous écrit, en excipant du droit de réponse :

Villa Verveine (A.-M.), le 10 novembre 1926.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

J'ai reçu récemment, à mon retour de voyage, les pages 166 à 168 de votre numéro du 15 août dernier que vous m'avez adressées pour me faire connaître la diatribe écrite par votre rédacteur, M. Marcel Boll, sur mon ouvrage : *Le Gain Scientifique d'une seule unité à la Roulette*. En la lisant, je me suis souvenu du proverbe arabe : « Les chiens aboient, la caravane passe. »

En effet, de l'avis d'un certain nombre de joueurs instruits et praticiens à qui j'ai communiqué l'article du *Mercure*, le parti pris de dénigrer et de nuire y est tellement manifeste qu'il en perd toute portée. Je ne prendrai donc pas la peine de réfuter son auteur qui, s'il a coupé quelques feuillets de mon livre, ne l'a certainement pas lu.

En terminant, M. Marcel Boll « me conjure de ne pas me servir de mon truc (*sic*) pour m'enrichir, car, selon lui, je m'y ruinerais immanquablement. » Quelle attention ! Cependant, les résultats bénéficiaires que je publie dans mon livre ont été obtenus par moi au jeu réel au Casino de Monte-Carlo. En y pratiquant plusieurs mois par an ma méthode depuis un certain nombre d'années, avec des mises généralement moyennes, j'y ai gagné quelques centaines de mille francs, dont j'ai fait l'emploi qui m'a convenu.

Il y a à Monte-Carlo un certain nombre de joueurs spéculateurs, français ou étrangers, et même des dames, qui n'ont pas estimé, comme M. Marcel Boll, que mon livre fût incompréhensible, et qui appliquent ma méthode avec un succès incontestable. On peut les interroger et les contrôler. Moi-même, je vais ce mois-ci me remettre à ce travail avec quelques amis qui joueront avec moi chaque fois que nous aurons trouvé les conditions prescrites pour une attaque.

Les lois de Bernouilli, de Gauss et autres théoriciens, ainsi que les conséquences qu'en croit pouvoir déduire contre ma méthode M. Marcel Boll, n'ont rien à voir avec les procédés scientifiques que j'emploie pour gagner plus souvent que pour perdre une unité à la Roulette sur une figure ou sur une modalité de figure : *il n'y a que les résultats statistiques des gains et des pertes qui importent*. Aussi le rédacteur du *Mercure* démontre-t-il, par son obstination à nier ce qu'il ne comprend pas, que certains forts en X sont parfois inaptes à s'assimiler des choses très simples étrangères aux mathématiques. C'est chez eux un travers fréquent.

Ma méthode pratique, basée sur l'observation et l'analyse de toutes les modalités des phénomènes naturels, a été jugée d'une logique irréfutable par tous les joueurs instruits qui ont voulu l'étudier et la mettre en pratique *à masses égales, sans aucune martingale*. C'est assez simple, mais il fallait y penser ! C'est mon œuf de Colomb ! Aussi, je crois qu'au temps de Copernic et de Galilée, M. Marcel Boll eût été du côté de l'Inquisition et des Scolastiques, imbus de l'ignorance officielle. *E pur si muove,* cependant.

La Roulette est, comme le Baromètre enregistreur, un instrument de physique. Elle apprend à connaître l'ordre de production et de répartition des phénomènes naturels, ainsi que l'importance des déviations qui peuvent se produire

dans leur périodicité. Sur les chances simples surtout, les modalités des figures posent des problèmes d'observation et de statistique dans lesquels les hautes mathématiques sont sans emploi pour la prévision d'une réapparition envisagée dans des conditions déterminées.

En moyenne, sur 100 mises j'en perds de 42 à 44 et j'en gagne de 58 à 56. Ce bénéfice de 12 à 16 en 100 (ou plutôt de 120 à 160 en 1000, car il y a des fluctuations entre chaque centaine) satisfait pleinement tous ceux qui mettent en pratique ma méthode après l'avoir bien étudiée.

Mais, puisque M. Marcel Boll, qui paraît tout à fait étranger à la *pratique* des jeux de hasard, est, d'après la *théorie* qu'il connaît seulement, si certain que la Roulette me battra, voulez-vous avoir l'obligeance de lui transmettre une proposition qu'il ne pourra juger que fort avantageuse pour lui ? Qu'il vienne donc à Monte-Carlo soutenir son opinion contre la mienne avec des billets de la Banque de France, en prenant pour arbitre la décision de la Roulette.

Il aura pour lui l'avantage mathématique du zéro dont je lui payerai l'impôt de la moitié de ma mise frappée. Après chaque coup joué par moi je lui payerai la perte ou il me payera le gain de ma mise pariée, ainsi que je l'expose à la page 183 de mon ouvrage. Bien entendu je miserai aussi pour la même chance sur le tapis contre la Banque ; et les événements montreront lequel de nous deux est dans l'erreur. S'il veut relever mon défi à la la mise égale et modeste de 100 francs, je serai à sa disposition à partir du 1er décembre pendant trois mois, à la condition expresse qu'il ne chargera personne de miser sur ma chance dans le but de couvrir ses risques.

Ce sera donc le contrôle effectif de ma méthode fait par lui-même, ou, en cas d'empêchement, *par son représentant*. Aussi, je compte sur sa loyauté pour en publier les résultats dans le *Mercure*, car je lui fais la partie belle, et il ne doit pas douter de son succès contre moi. Cependant après trois mois de cette lutte sans précédent, mais dont l'issue sera intéressante pour faire justice de théories scientifiques sur le hasard, je pense que M. Marcel Boll sera suffisamment édifié pour compter ses pertes. Cette leçon lui conseillera de ne plus écrire avec une telle partialité sur les choses qu'il ignore. Je pense qu'il ne raillera plus alors le prix élevé de mon livre en écrivant : « Si c'est la fortune, c'est donné. » Car cette fortune si recherchée des joueurs, je la mets à la portée de tous ceux d'entre eux qui sauront lire, comprendre et mettre en pratique mon ouvrage.

Estimant absolument fondé mon droit de répondre dans le *Mercure* à l'attaque injustifiée de M. Marcel Boll, j'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Directeur, de bien vouloir insérer la présente lettre, *in extenso*, dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes distingués sentiments.

MARIGNY DE GRILLEAU.

§

Erratum. — En première page de l'article *Qu'il n'y a pas de poésie pure*, numéro du 1er novembre, l. 4, au lieu de Παντα ρυων, lire : Πάντα ῥεῖ.

§

Le Sottisier universel.

M. Cachin est avec les Chinois rouges. Les communistes ayant perdu Abd-el-Krim ont pris maintenant sous leur protection Tchin Tso Lin... M. Cachin demande au gouvernement de reconnaître immédiatement le gouvernement de son ami Tchin Tso Lin. — *L'Echo de Paris,* 12 novembre.

Mais certaines réticences, échappées au colonel Macia à la faveur de l'indignation qui s'empare de lui... sont de nature à nous éclairer. — *Le Journal,* 8 novembre.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME 1er, roi de Prusse (1713-1740)... Fils du Grand-Electeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg (V. ci-dessus) et de sa seconde femme Sophie-Charlotte. — *La Grande Encyclopédie,* XVIII, p. 112.

Il s'agit d'un manuscrit latin du XIIe siècle dont la rédaction se situe, à coup sûr, entre 1070 et 1090. — PIERRE LASSERRE, *Le Secret d'Abélard.*

Tout récemment, M. Philippe Soupault, dans le *Paysan de Paris,* a évoqué avec la plus précise poésie ce passage de l'Opéra dont le souvenir demeurera grâce à lui. — HENRI DUVERNOIS, *L'Information,* 13 novembre.

Depuis quelques années, promu au rang de publiciste de modes, il trônait, généralement au balcon, dans deux bons fauteuils. — *Aux Ecoutes,* 14 novembre.

Mais brusquement l'adolescent chevelu d'or attaque [sur un orgue] un air brutal, gai, populaire, d'un rythme entraînant et voluptueux, et huit femmes, sans crier gare, se mettent à s'agiter follement, lançant en l'air leurs pieds et leurs dentelles. Puis deux à deux, elles se joignent, et chacune serrant l'autre, la portant presque sur son ventre, danse avec elle, les jambes collées les unes aux autres et le torse rejeté en arrière, la bouche ouverte et les yeux fermés. L'adolescent enlace la dernière et tourne avec elle, de semblable sorte, avec un mouvement amoureux des reins. — EDMOND JALOUX, *Le retour de Tannhaeuser,* dans *Candide,* 21 octobre.

§

Publications du Mercure de France.

LES DÉBACLES, *Manuscrit* d'Emile Verhaeren reproduit en fac-similé, précédé d'une Etude sur la *Création poétique chez Verhaeren,* par André Fontaine. Volume in-8 raisin dans un emboîtage, tiré à 315 exemplaires, savoir : 90 ex. sur hollande van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 90, à 248 fr. ; 210 ex. sur vélin de Madagascar, numérotés à la presse de 91 à 300, à 230 fr. ; 15 ex. sur hollande van Gelder, marqués à la presse de A à O (hors commerce).

LA MAISON DES GLYCINES, poèmes, par Emile Despax. Volume in-16, 12 fr. Il a été tiré 33 ex. sur hollande van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 33 (*épuisés*); 165 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 34 à 198, à 35 fr. Il a été fait un tirage in-8 raisin à 25 exemplaires sur hollande van Gelder, marqués à la presse de A à Z (*épuisés*).

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.